



HAL
open science

Commutation de code entre le ouïghour et le chinois : une étude de cas sur la communauté linguistique ouïghoure de Ürümchi

Giulia Cabras

► **To cite this version:**

Giulia Cabras. Commutation de code entre le ouïghour et le chinois : une étude de cas sur la communauté linguistique ouïghoure de Ürümchi. Linguistique. Université Sorbonne Paris Cité, 2016. Français. NNT : 2016USPCF002 . tel-01368949

HAL Id: tel-01368949

<https://theses.hal.science/tel-01368949>

Submitted on 20 Sep 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Institut National des Langues et Civilisations Orientales

École doctorale N°265

Langues, littératures et sociétés du monde

Centre des recherches linguistiques sur l'Asie Orientale

THÈSE

présentée par

Giulia CABRAS

soutenue le 17 Février 2016

pour obtenir le grade de **Docteur de l'INALCO**

Discipline : Sciences du langage - linguistique et didactique des langues

COMMUTATION DE CODE ENTRE LE OUÏGHOUR ET LE CHINOIS : UNE ETUDE DE CAS SUR LA COMMUNAUTE LINGUISTIQUE OUÏGHOURS DE ÜRÜMCHI

Thèse dirigée par :

Mme Zhitang DROCOURT

Professeur des Universités, INALCO

RAPPORTEURS :

Mme Arienne M. DWYER

Professeur, University of Kansas (USA)

M. Jean-Léo LEONARD

Professeur des Universités, Université Paris-Sorbonne

MEMBRES DU JURY :

M. Giovanni DEPAU

Maître de conférences, Université Stendhal, Grenoble

M. Redouane DJAMOURI

Directeur de recherche, CRLAO, CNRS

Mme Zhitang DROCOURT

Professeur des Universités, INALCO

Mme Arienne M. DWYER

Professeur, University of Kansas (USA)

M. Jean-Léo LEONARD

Professeur des Universités, Université Paris-Sorbonne

Remerciements

Cette thèse a été le résultat de cinq ans de recherches, de pérégrinations et de découvertes ; elle n'aurait pas pu aboutir sans l'aide des différentes personnes qui ont accompagné, du point de vue académique ou non, ce parcours.

Je tiens tout d'abord à remercier Zhitang Drocourt pour avoir accepté de diriger cette thèse au sein de l'INALCO/CRLAO, ainsi que pour l'aide et le temps qu'elle a bien voulu me consacrer tout au long de ce parcours doctoral. Je la remercie en particulier pour avoir cru en ce projet assez ambitieux et pour son soutien lors des difficultés et des changements d'objectifs que ce travail a requis.

J'adresse mes remerciements aux membres du jury, qui ont accepté de consacrer leur temps pour évaluer cette recherche.

J'exprime toute ma reconnaissance à Arienne Dwyer qui m'a accueillie au sein du département d'anthropologie de l'Université du Kansas. Je la remercie pour son sens critique, pour sa détermination et sa sympathie, pour avoir ouvert de nouvelles perspectives d'études. Je remercie également Carlos Nash pour avoir toujours répondu à mes questions et pour m'avoir initiée à la difficile tâche de l'enseignement aux jeunes universitaires, ainsi que Gülnar Eziz, Mahire Yakup et Amanda Snider pour avoir créé une véritable succursale d'Asie centrale au milieu du *Mid-west* américain.

Je tiens à remercier deux professeurs qui ont suivi le développement de cette thèse. Je remercie Giovanni Depau pour sa disponibilité et ses commentaires pertinents au sujet des nombreux fondements théoriques de la commutation de code. Je remercie Jean Léonard Léonard pour son esprit critique et sa franchise ainsi que pour l'intérêt qu'il a montré pour ma recherche dès le début.

Ma reconnaissance va également aux informateurs et aux personnalités académiques du Xinjiang pour leurs précieux conseils et informations, sans lesquels je n'aurais pas pu poursuivre cette recherche.

Un remerciement particulier va aux institutions qui ont rendu possible le financement de ce parcours doctoral ainsi que des terrains de recherche : La Bourse Paola Sandri et la famille de celle-ci, l'INALCO, le CRLAO, la *National Sciences Foundation* et l'Université du Kansas.

Ecrire une thèse, et en particulier l'écrire en français, est un authentique défi. J'exprime donc ma plus grande gratitude à Héloïse Thieulin, qui a eu la ténacité de corriger cette thèse. Grâce à son travail pendant les trois ans de rédaction, elle m'a permis non seulement d'écrire une thèse lisible mais également de devenir une vraie francophone.

Merci aux amis et aux personnes que j'ai rencontrées dans mes différents « chez moi » : aux amis sardes, de Paris, de Ürümqi et de Lawrence et à ceux qui depuis les différents coins du Monde ont été toujours présents par leurs pensées et leur soutien. Merci d'avoir accompagné avec humour et insouciance ces années.

Un important remerciement va également à ma famille pour s'être intéressée dès le départ à mon travail, et en particulier à mes parents, pour avoir toujours accepté avec

enthousiasme mes déplacements et pour avoir sans relâche supporté mes plaintes.

Last but not least, mes plus profonds remerciements aux Ouïghours, Han et aux autres minorités du Xinjiang. Je les remercie pour m'avoir accueillie sur leur terre, dans leurs maisons, pour m'avoir ouvert leurs vies, pour m'avoir nourrie et faite sentir comme chez moi. *Silerge barliq ishlargha rehmet éytimen !*

TABLE DES MATIERES

TABLE DES MATIERES	I
INDEX DES TABLEAUX	VI
INDEX DES FIGURES	VII
Introduction	1
Organisation de la thèse	3
PREMIERE SECTION : CADRE THEORIQUE	7
Chapitre 1	8
Le Xinjiang, les Ouïghours et les politiques linguistiques à l'égard de la langue ouïghoure	8
1.1 Le territoire : le Xinjiang, carrefour d'Asie	9
1.2 Les Ouïghours du passé et les Ouïghours d'aujourd'hui	10
1.2.1 Ethnogenèse des Ouïghours	10
1.2.2 La revitalisation du terme <i>uyghur</i>	13
1.2.3 Les Ouïghours et les relations politiques avec la RPC	16
1.3 La question de la langue : politiques linguistiques à l'égard du ouïghour	21
1.3.1 La dynastie Qing et les débuts de l'unification de la langue chinoise	23
1.3.2 Avant la RPC : la promotion du multilinguisme.....	24
1.3.3 Les débuts de la RPC : politiques accommodationnistes.....	25
1.3.4 Pendant la révolution culturelle : les politiques d'assimilation	26
1.3.4.1 La réforme de l'écriture : rapprocher les langues à travers l'orthographe	26
1.3.4.2 Formation de nouveaux emprunts : la supériorité lexicale de la langue	
chinoise	28
1.3.5 Les années 1980 : les droits linguistiques et la diffusion du chinois standard.	30
1.3.6 Les années 1990 et 2000 : l'imposition du chinois standard	31
1.4 Considérations conclusives	36
Chapitre 2	38
Notions introductives pour l'étude des langues et sociétés	38
2.1 La communauté linguistique	39

2.2 La diglossie.....	44
2.2.1 La diglossie fergusonienne.....	44
2.2.2 La diglossie fishmanienne.....	46
2.2.3 Prises de distances.....	48
2.4 Considérations conclusives.....	50
Chapitre 3	52
Le <i>code switching</i> : cadre théorique.....	52
3.1 Contact des langues et <i>code switching</i>	54
3.2 Le <i>code switching</i> et ses définitions.....	57
3.3 L'étude des aspects structurels du <i>code switching</i>	62
3.3.1 La recherche des régularités dans l'hétérogénéité	62
3.3.2 La recherche de nouvelles perspectives	67
3.3.3 Le continuum entre <i>code switching</i> et <i>borrowing</i>	70
3.4 L'étude du <i>code switching</i> et ses aspects sociaux et interactionnels	75
3.4.1 L'approche interactionnelle	75
3.4.2 L'approche socio-culturelle : universalisme et particularisme	81
3.4.3 <i>Code switching</i> et idéologies linguistiques	85
3.4.5 Hétérogénéité des contextes, pluralités d'approches	90
3.6 Considérations conclusives.....	92
DEUXIEME SECTION : METHODOLOGIE ET CONTEXTE	
SOCIOLINGUISTIQUE	95
Chapitre 4	96
Méthodologie de l'enquête.....	96
4.1 Changement de l'orientation de la thèse.....	98
4.2 Quelle méthodologie utiliser dans l'étude des langues et sociétés au Xinjiang ?	102
.....	
4.2.1 Considérations sur les méthodes d'enquête utilisées dans l'étude des langues et sociétés	102
4.2.2 Enquêter le <i>code switching</i> ouïghour-chinois : un phénomène caché	105
4.2.3 Dimension éthique et émique.....	107
4.3 Description du corpus.....	107
4.3.1 Les données ethnographiques	107
4.3.2 Les données linguistiques	109
4.4 Réflexions sur la méthodologie employée	112
4.4.1 Réflexions sur l'efficacité pratique	112

4.4.2 Réflexions légales et éthiques	114
4.5 Observations conclusives.....	118
Chapitre 5	120
La communauté linguistique ouïghoure de Ürümchi : aspects sociolinguistiques d'une minorité dans un espace sinisé	120
5.1 La ville de Ürümchi : un modèle de développement chinois.....	121
5.1.1 Les zones « ouïghoures » et les zones « han » de notre terrain d'enquête.....	123
5.1.1.1 La circonscription de <i>Tiānshān</i>	123
5.1.1.2 La circonscription de <i>Shāyībākè</i> et <i>Xīnshì</i>	127
5.2 Le ouïghour dans la sphère publique : l'affirmation du chinois standard comme variété haute	130
5.2.1 L'environnement linguistique de la ville : le ouïghour, « sourcils de l'écriture chinoise »	130
5.2.2 La relation diglossique entre le ouïghour et le chinois	132
5.2.2.1 Education	133
5.2.2.2 Média	136
5.2.2.3 Administration	137
5.2.2.4 Le chinois standard comme moyen de ressources	138
5.2.2.5 Particularités de la relation diglossique entre ouïghour et chinois.....	140
5.3 La communauté ouïghoure dans la sphère privée : la ségrégation dans les relations avec les Han et l'insertion du chinois dans la langue ouïghoure	142
5.3.1 Les « espaces ouïghours ».....	142
5.3.2 Les relations entretenues avec la communauté han	146
5.3.3 Un aperçu des usages langagiers <i>in-group</i>	151
5.4 Considérations conclusives.....	153
TROISIEME SECTION : ANALYSE DES DONNEES	155
CONVENTIONS DE TRANSCRIPTION, DE GLOSAGE ET DE TRADUCTION DES DONNEES	156
ABREVIATIONS DES TERMES GRAMMATICaux.....	156
CONVENTIONS DE TRANSCRIPTION DES DONNEES ORALES	158
Note sur la traduction : les pronoms personnels <i>sen</i> et <i>siz</i>.....	158
Chapitre 6	160
La dimension structurelle du <i>code switching</i> ouïghour-chinois.....	160
6.1. Caractéristiques typologiques du ouïghour et du chinois	161

6.1.1 Le ouïghour	162
6.1.1.1 Caractéristiques phonologiques et prosodiques	162
6.1.1.2 Morphologie et syntaxe.....	163
6.1.1.3 Le lexique.....	165
6.1.2 Le chinois.....	166
6.1.2.1 Caractéristiques phonologiques et prosodiques	166
6.1.2.2 Morphologie et syntaxe.....	167
6.1.2.3 Le lexique.....	168
6.1.2.4 Les variantes du chinois du nord-ouest.....	169
6.2 Différents types de <i>code switching</i>	170
6.2.1 <i>Code switching</i> comme alternance.....	170
6.2.2 <i>Code switching</i> comme insertion dans une langue matrice	171
6.3 Les réalisations phonétiques	171
6.3.1 Absence de tons	172
6.3.2 Perte des diphtongues et des triptongues	173
6.3.3 Substitution des consonnes et des voyelles.....	174
6.3.4 Continuum dans l'intégration phonologique.....	176
6.4 Aspects morphologiques du ouïghour en tant que langue matrice	178
6.4.1 Morphèmes grammaticaux ouïghours et unités lexicales chinoises	178
6.4.2 Eléments fonctionnels chinois	181
6.4.3 Emploi de particules modales ouïghoures	185
6.4.3.1 La particule <i>iken</i>	185
6.4.3.2 Le clitique emphatique = <i>Gu</i>	187
6.4.3.3 La particule emphatique <i>he</i>	188
6.5 Formations verbales hybrides avec les verbes légers.....	189
6.5.1 Formation des verbes hybrides	190
6.5.2 Formations avec les verbes légers ouïghours.....	191
6.5.2.1 Formations hybrides avec le verbe léger <i>qil-</i> 'faire'	192
6.5.2.2 Formations hybrides avec le verbe léger <i>bol-</i> 'être'	193
6.5.2.3 Formations hybrides avec le suffixe perfectif <i>le</i>	194
6.5.2.3 Insertion comme <i>bare form</i>	197
6.5.3 Le continuum <i>code switching-borrowing</i> dans les formations verbales hybrides	198
6.7 La place du <i>code switching</i> ouïghour-chinois comme phénomène de contact de langues.....	201
6.8 Considérations conclusives.....	203
Chapitre 7	205
Aspects interactionnels et socio-culturels du <i>code switching</i> ouïghour-chinois... 205	
7.1 Aspects interactionnels	206
7.1.1 <i>Code switching</i> lié au discours.....	208
7.1.1.1 La réitération	208

7.1.1.2 La citation	211
7.1.1.3 Expressivité.....	215
7.1.2 <i>Code switching</i> lié aux participants	218
7.1.2.1 Rapprochement et éloignement : le <i>we-code/they-code</i>	218
7.1.2.2 Personnalisation versus objectivisation	224
7.1.2.3 <i>Code switching</i> lié à la compétence linguistique des locuteurs.....	230
7.1.3 Considérations sur la valeur discursive du <i>code switching</i>	239
7.2 Les insertions chinoises : l'influence du chinois dans la langue ouïghoure sur la base des champs lexicaux	240
7.2.1 La diffusion du chinois dans l'environnement linguistique.....	246
7.2.2 Spécificité du vocabulaire chinois	247
7.2.3 Influence culturelle	249
7.2.4 Substitution des emprunts au russe	251
7.2.5 Concision de la langue chinoise.....	253
7.2.5.1 La concision des termes chinois.....	254
7.2.5.2 La concision dans l'énonciation des chiffres	255
7.2.5.3 Quelques considérations sur la concision de la langue chinoise.....	258
7.2.6 Considérations sur l'utilisation du vocabulaire chinois dans le discours ouïghour	259
7.3 Le <i>code mixing</i> a-t-il une valeur socio-interactionnelle?	260
7.4 Considérations conclusives.....	265
Chapitre 8	267
Langue, idéologie et purisme : éviter le <i>code switching</i>	267
8.1 Les différents lieux de discussion sur le <i>sap uyghur</i>.....	269
8.1.1 Le <i>sap uyghur</i> dans les conversations informelles quotidiennes	269
8.1.2 Le <i>sap uyghur</i> chez les élites intellectuelles	272
8.1.2.1 Le <i>sap uyghur</i> dans les articles académiques.....	272
8.1.2.2 Le <i>sap uyghur</i> dans les nouveaux moyens de communication	277
8.2 Caractéristiques linguistiques du <i>sap uyghur</i> informel	278
8.2.1 Emploi des mots déjà existants en ouïghour standard	279
8.2.2 La création des néologismes	281
8.2.2.1 Emprunts phonétiques.....	282
8.2.2.2 Calque sémantique du mot chinois	283
8.2.2.3 Création des composés.....	283
8.2.2.4 Substitution d'emprunts au chinois déjà établis en ouïghour standard...	284
8.2.2.4 Choix idéologiques dans la formation du <i>sap uyghur</i>	284
8.3 <i>Chüshenmidim</i> 'Je ne comprends pas': lecture comique du <i>code switching</i> et didactisme sur l'usage des langues au Xinjiang	287
8.3.1 Une note sur l' <i>étot</i> : rire, éduquer et critiquer.....	288
8.3.2 <i>Chüshenmidim</i> 'Je ne comprends pas' : représentation d'une situation commune au Xinjiang	288
8.3.3 Aspects linguistiques.....	291

8.3.3.1 [f]/[p] comme variante diastratique.....	291
8.3.3.2 <i>Za shuo ne ?</i> ‘Comment dire ?’	293
8.3.4 Dénonciation du <i>code switching</i>	295
8.3.4.1 <i>Men Urguy, méning míngzìning barghu Güli</i> ‘Je suis ouïghoure, mon prénom est Güli’	295
8.3.4.2 Les quartiers de la ville	297
8.3.4.3 L’utilisation des noms des légumes en chinois	301
8.3.4.4 L’importance de séparer les deux codes	303
8.3.5 Lecture comique d’aspects concernant la langue ouïghoure d’aujourd’hui ..	306
8.3.5.1 Le ouïghour comme carrefour des différentes langues	306
8.3.5.2 Ne pas s’apercevoir de l’utilisation du <i>code switching</i>	309
8.4 Considérations conclusives.....	312
Conclusions générales et perspectives d’étude	315
Bibliographie	322
ANNEXES.....	338
ANNEXE 1- CONVERSION DE L’ECRITURE LATINE OUÏGHOURE EN ALPHABET PHONETIQUE INTERNATIONAL	338
ANNEXE 2- CONVERSION DU PINYIN EN ALPHABET PHONETIQUE INTERNATIONAL	339
ANNEXE 3- TABLE DES EXTRAITS.....	340
ANNEXE 5- EXTRAITS DE L’ETOT CHÛSHENMIDIM	349

INDEX DES TABLEAUX

<i>Tableau 1- Introduction d'emprunts au chinois</i>	<i>29</i>
<i>Tableau 2- Répartition par lieu d'enregistrement.....</i>	<i>110</i>
<i>Tableau 3- Répartitions par tranche d'âge (approximative)</i>	<i>111</i>
<i>Tableau 4- Absence de tons dans les insertions chinoises.....</i>	<i>173</i>
<i>Tableau 5- Simplification des diphtongues</i>	<i>173</i>
<i>Tableau 6- Substitution des consonnes et des voyelles</i>	<i>175</i>
<i>Tableau 7- Exemples d'emprunts chinois établis dans le vocabulaire ouïghour.....</i>	<i>177</i>
<i>Tableau 8- Formations hybrides avec le verbe léger qil-.....</i>	<i>192</i>
<i>Tableau 9- Formations hybrides avec le verbe léger bol-.....</i>	<i>194</i>
<i>Tableau 10- Formations hybrides avec le suffixe perfectif le.....</i>	<i>195</i>
<i>Tableau 11- Formations hybrides composées par un élément monosyllabique + qil-196</i>	
<i>Tableau 12- Verbes composés par des éléments turciques ou provenant de l'arabe, du russe ou du chinois qui présentent le suffixe + la ou + shA.....</i>	<i>199</i>

<i>Tableau 13- Verbes composés par un élément étranger + qil- établis dans le ouïghour standard</i>	200
<i>Tableau 14- Vocabulaire chinois lié à la nourriture</i>	241
<i>Tableau 15- Vocabulaire chinois lié à l'éducation</i>	242
<i>Tableau 16- Vocabulaire lié à l'administration</i>	243
<i>Tableau 17- Vocabulaire lié à la technologie et aux objets modernes</i>	243
<i>Tableau 18- Noms propres des endroits de la ville de Ürümqi</i>	244
<i>Tableau 19- Vocabulaire lié aux vêtements et aux cosmétiques</i>	244
<i>Tableau 20- Formes lexicales diverses</i>	245
<i>Tableau 21- Substitution d'emprunts au russe par du lexique chinois</i>	252
<i>Tableau 22- Concision des termes chinois par nombre de syllabes</i>	254
<i>Tableau 23- Exemple d'énonciation des chiffres en chinois et en ouïghour d'un numéro de compte</i>	257
<i>Tableau 24- Néologismes substituant des termes chinois communs dans le discours ouïghour</i>	281

INDEX DES FIGURES

<i>Figure 1- La circonscription de Tiānshān (1)</i>	126
<i>Figure 2- La circonscription de Tiānshān (2)</i>	127
<i>Figure 3- La circonscription de Xīnshì</i>	128
<i>Figure 4- Division zones han-zones ouïghoures sur un axe nord-sud</i>	129

Introduction

Les Ouïghours, ethnie minoritaire musulmane de langue turcique, sont de nos jours de plus en plus présents dans le discours autour de la Chine et de l'Asie Centrale, dans les médias comme dans la recherche académique. Souvent mentionnés lorsqu'il s'agit de parler de géopolitique, d'instabilité politique et de terrorisme dans ces régions du monde, de nos jours les Ouïghours vivent d'importants changements de nature sociale, culturelle et identitaire. De même, la région habitée par cette communauté, le Xinjiang, est également en train de vivre des transformations en ce qui concerne son organisation démographique, son développement économique ainsi que la gestion de ses ressources naturelles.

Dans ces types de contextes, les langues ne constituent pas exclusivement des moyens de communication, mais elles deviennent également le miroir de ces changements. Leur nature immatérielle et flexible leur permet de dépasser les barrières physiques et les rend sensibles aux besoins pragmatiques et identitaires d'une communauté. La langue ouïghoure, qui traverse actuellement une période critique à cause des politiques linguistiques encourageant le développement du chinois standard, est tout à la fois un moyen de communication dans la sphère privée et publique, un instrument de contrôle politique pour les autorités centrales ainsi qu'un symbole de l'identité ouïghoure. Notre étude porte sur une pratique linguistique, la commutation de code, terme que nous alternons avec son correspondant en anglais *code switching*, entre les langues ouïghoure et chinoise. Son développement est un résultat emblématique du contact entre les communautés ouïghoure et chinoise han ainsi que des politiques linguistiques orientées sur la

diffusion du chinois standard dans la sphère publique. Notre recherche se base sur l'analyse qualitative d'un corpus composé de données ethnographiques, linguistiques et conversationnelles, grâce auxquelles nous allons explorer les caractéristiques structurelles, les aspects communicatifs et socioculturels, ainsi que la valeur idéologique du *code switching* ouïghour-chinois. Nous allons spécifiquement nous concentrer dans ce travail sur la ville de Ürümchi, où se sont déroulés nos terrains de recherche. Capitale de la région autonome ouïghoure du Xinjiang, cette ville s'est révélée un endroit intéressant pour l'étude des pratiques linguistiques des Ouïghours de par sa nature de centre urbain et sa croissance démographique alimentée par la migration han.

Le *code switching* ouïghour-chinois étant lié aux dynamiques de nature sociale et culturelle qui existent au sein de la communauté ouïghoure, son étude s'insère dans le cadre de plusieurs disciplines comme la sociolinguistique, l'anthropologie linguistique et l'ethnographie. Cette thèse nous a donc conduite à examiner les études sur les Ouïghours dans différentes disciplines ainsi que le cadre théorique des recherches basées sur les langues et les sociétés et sur les phénomènes de commutation de code, en incluant également quelques réflexions méthodologiques liées au contexte de notre terrain de recherche.

L'analyse des données nous a permis de présenter le *code switching* ouïghour-chinois en tant que pratique langagière complexe dans laquelle entrent en jeu les caractéristiques structurelles de deux langues, des besoins interactionnels, des changements culturels et sociaux, ainsi que des motivations identitaires. De plus, nous voulons dévoiler une pratique langagière qui s'insère dans une phase marquante de l'histoire de l'ethnie ouïghoure et de sa langue, commune au sein de la communauté ouïghoure mais délicate à documenter car spontanée, sensible aux idéologies et insérée dans un contexte dans lequel la langue ouïghoure est instrument de contrôle politique. Enfin, notre étude souhaite développer une réflexion sur la survie de la langue ouïghoure face à cet intense contact avec la langue chinoise ainsi que sur les défis que la minorité ouïghoure doit affronter dans l'évolution de son identité.

Organisation de la thèse

Cette thèse s'articule en trois sections : une partie générale, une partie consacrée à la méthodologie et à la présentation du contexte sociolinguistique de l'étude de cas et une partie dédiée à l'analyse des données et aux considérations finales.

La première partie comprend les chapitres 1, 2 et 3. Elle présente des notions fondamentales concernant les études sur les Ouïghours ainsi que sur les recherches relatives aux pratiques langagières et au *code switching*.

Le premier chapitre est dédié à la présentation du contexte historique du Xinjiang et des Ouïghours ainsi qu'à l'histoire des politiques linguistiques dans la région. Ces informations sont nécessaires dans le cadre de notre recherche car elles situent le *code switching* ouïghour-chinois dans le contexte politique et social du Xinjiang.

Les chapitres 2 et 3 examinent quant à eux les fondements théoriques des disciplines de la sociolinguistique et de l'anthropologie linguistique. Le chapitre 2 se focalise sur des notions introductives utilisées dans les études sur les langues et sociétés comme notamment la notion de communauté linguistique et de diglossie.

Dans le chapitre 3 nous centrons notre réflexion sur les différentes dimensions d'études de la commutation de code : les dimensions structurelle, interactionnelle et idéologique. Notre intérêt est de présenter les différentes définitions du terme *code switching* ainsi que les principales notions et approches appliquées dans l'étude de cette pratique langagière. Le chapitre montre également l'évolution des études sur la commutation de code, de nos jours orientées davantage vers une approche macro- et micro- ainsi que multidimensionnelle qui fusionne les perspectives structurelle et sociale.

Les chapitres 4 et 5 constituent la section dédiée aux réflexions méthodologiques et aux informations de nature sociolinguistique relatives à notre étude de cas. Le chapitre 4 aborde le thème de l'approche empirique et des défis concernant la conduction d'un terrain de recherche au Xinjiang. Avec la présentation de notre méthodologie d'enquête et des données de notre corpus nous exposons également quelques réflexions pratiques et éthiques sur notre recherche.

Le chapitre 5 constitue un lien entre la première section introductive et la troisième section consacrée à l'analyse des données. Nous y présentons la communauté de Ürümchi en suivant une approche macro et micro-sociolinguistique. A cet égard nous prenons en considération la ville de Ürümchi, son organisation urbaine, les relations entre Ouïghours et Han ainsi que les différentes habitudes linguistiques de la communauté ouïghoure, dans la sphère publique comme dans la sphère privée. A l'aide des données issues d'autres recherches sur la communauté ouïghoure de Ürümchi ainsi que des observations réalisées lors de notre terrain d'enquête, notre intérêt est de montrer comment, dans le cadre sinisé de la ville de Ürümchi, malgré les relations éloignées entre les communautés ouïghoure et han, la langue chinoise s'insère à différents degrés dans les usages linguistiques de la communauté ouïghoure.

Les chapitres 6, 7 et 8 sont consacrés à l'analyse des données, suivie par une discussion finale des résultats. Le chapitre 6 se concentre sur l'analyse structurelle et prend par conséquent en compte les niveaux phonologique et morpho-syntaxique. Bien qu'il s'agisse d'une présentation d'aspects purement linguistiques dans le but de documenter les résultats du contact entre les langues ouïghoure et chinoise, nous voulons mettre en relief la place du *code switching* comme phénomène de contact des langues, la productivité de la langue ouïghoure en tant que langue matrice ainsi que la présence d'une valeur pragmatique et communicative dans les aspects structurels de la commutation de code.

Le chapitre 7 s'insère quant à lui dans l'analyse des aspects interactionnels et socio-culturels de la commutation de code. Nous avons articulé ce chapitre en deux sections principales qui privilégient respectivement les stratégies du discours et l'insertion de mots chinois dans le discours ouïghour. En ce qui concerne la première partie, nous décrivons les fonctions interactionnelles du *code switching* ouïghour-chinois en suivant la distinction entre la commutation de code liée aux participants et celle liée au discours. La deuxième partie a pour objectif d'identifier les facteurs de nature sociolinguistique qui amènent à l'emploi de termes chinois appartenant à divers champs lexicaux. Le chapitre se conclut avec une réflexion sur les aspects communicatifs de la commutation intraphrastique, souvent exclue des études interactionnelles sur la commutation de code.

Le dernier aspect du *code switching* ouïghour-chinois que nous allons analyser est l'idéologie, abordée dans le chapitre 8. En présentant des données

issues de notre terrain d'enquête ainsi que des textes écrits par des Ouïghours qui traitent de cette thématique, notre objectif est de montrer les efforts menés par une partie de la communauté pour purifier le ouïghour des éléments chinois et éviter le *code switching*, ce dernier étant perçu comme une pratique langagière dangereuse pour la survie et le développement de la langue ouïghoure. L'*étot* *Chüshenmidim* 'Je ne comprends pas', représentation théâtrale ouïghoure, constitue une donnée emblématique de notre étude. Bien qu'il s'agisse d'une production artistique et par conséquent non spontanée, l'*étot* nous donne un aperçu de l'attention que porte la communauté sur les pratiques langagières, vues comme des expressions de l'identité ouïghoure.

Notre travail s'achève sur une discussion générale qui s'appuie sur les principaux résultats de notre recherche, suivie par une réflexion sur les limites de cette dernière et sur la présentation de perspectives de recherche pour le développement de notre étude.

PREMIERE SECTION : CADRE THEORIQUE

Chapitre 1

Le Xinjiang, les Ouïghours et les politiques linguistiques à l'égard de la langue ouïghoure

Dans ce chapitre nous allons présenter quelques observations préliminaires concernant le Xinjiang¹, les Ouïghours ainsi que les politiques linguistiques menées dans la région. Il repose sur des études de nature politique, linguistique, sociolinguistique ainsi qu'anthropologique sur les Ouïghours. Dans les deux premières parties nous produirons des éléments d'analyse destinés à mieux saisir l'ethnogenèse des Ouïghours, la construction de leur identité, leurs relations avec les autorités centrales ainsi que les sources de mécontentement à l'égard de la gestion de l'autonomie. La troisième et dernière section de ce chapitre se concentre sur un autre thème qu'il est nécessaire de connaître afin de traiter le thème des pratiques langagières de la communauté ouïghoure de Ürümchi : les politiques linguistiques officielles du gouvernement chinois et l'importance idéologique du

¹ Le terme *Xinjiang* 'Nouveaux territoires', que nous allons employer tout au long de notre thèse, est le nom donné à cette région par la cour des Qing à la fin du XVIII^{ème} siècle. Auparavant, la région était connue dans l'historiographie chinoise sous le terme *Xīyù* 'Territoires de l'Ouest'. Comme souvent pour des régions dans lesquelles les frontières politiques ne correspondent pas aux désirs des populations qui y habitent, les différentes dénominations de cette portion géographique sont imprégnées d'idéologie.

Le terme *Région Autonome Ouïghoure du Xinjiang* (*Xīnjiāng wéiwú'ěr zú zìzhìqū*) est depuis le 1955 la dénomination officielle de cette région. La signification du terme *Xīnjiāng* fait référence à un des derniers territoires conquis par l'empire chinois. D'autres dénominations sont utilisées dans la recherche académique comme dans le discours politique sur la question ouïghoure. Le premier, Turkestan oriental, est utilisé afin de souligner en général une position sécessionniste, pro-indépendance, mais également une proximité historique et culturelle avec le monde centrasiatique. L'utilisation de ce terme est interdite en Chine et entraîne la condamnation pour incitation au séparatisme. Le deuxième, Région ouïghoure, se présente comme un terme plus neutre et politiquement correct, en faisant référence à la présence majoritaire des Ouïghours dans ce territoire. Dans cette thèse nous avons opté pour l'emploi du terme Xinjiang pour son caractère officiel et sa fréquente utilisation dans la recherche académique.

développement du chinois standard dans la gestion des affaires liée aux ethnies minoritaires.

1.1 Le territoire : le Xinjiang, carrefour d'Asie

Le Xinjiang est situé dans le nord-ouest de la République populaire de Chine (dorénavant RPC). Il constitue un sixième de l'ensemble du territoire chinois (avec une superficie de 1.664.900 km²) et il partage ses frontières avec 8 pays d'Asie Centrale : la Mongolie, la Russie, le Kazakhstan, le Kirghizstan, le Tadjikistan, l'Afghanistan, le Pakistan et l'Inde. Il s'agit d'une terre très riche en paysages naturels : le désert du Taklamakan, les chaînes montagneuses du Pamir (situé à la frontière avec le Pakistan et l'Afghanistan), du Kunlun (au sud, situé à la frontière avec la région du Tibet), des Altaï (situés à la frontière avec la Mongolie) et du Tian Shan (connu également en ouïghour comme *Tengri tagh*) qui divise les deux bassins de la région, celui du Tarim au sud et celui de la Dzoungarie au nord.

Il s'agit également d'un territoire abondant en ressources naturelles : gaz, combustibles fossiles et énergies renouvelables, qui attirent investissements locaux et étrangers et font de la région une zone d'intérêt stratégique pour les pays voisins de l'Asie Centrale².

Le paysage ethno-culturel est également très riche et complexe; parmi les 56 ethnies minoritaires reconnues par la RPC, le Xinjiang en accueille 13. Selon le recensement de 2010, les groupes majoritaires sont constitués par les Ouïghours et les Han, qui comptent aujourd'hui respectivement 10.019.756 et 8.416.807 membres (Xinjiang Weiwu'erzu Zizhiqu, 2010, feuille 3.5). Les deux ethnies majoritaires ont une distribution démographique différente : les Han sont majoritaires dans les villes autour du bassin de Dzoungarie et des monts Tianshan comme Ürümchi, Hami, Changji et Karamay, tandis que les Ouïghours sont plus nombreux dans le sud, notamment dans les villes de Kashgar, de Hotan et dans la préfecture autonome de Kizilsu (Xinjiang Weiwu'erzu Zizhiqu, 2010, feuille 3.5).

Les autres ethnies sont de différentes origines géographiques et parlent des langues appartenant à diverses familles linguistiques : les Kazakhs et les Kirghizes

² A titre d'exemple le projet des gazoducs pour l'échange d'énergie entre la Chine et les pays d'Asie Centrale.

(de langue turcique kipchak³ et d'origine nomade), les Hui-Dungan (d'origine centrasiatique mais locuteurs de langue chinoise), les Mongols, les Xibe (populations parlant une langue manchoue déplacées au Xinjiang sous la dynastie Qing), les Tadjiks (locuteurs de langue persane), les Uzbeks (de langue turcique chagatay, groupe auquel appartient le ouïghour), les Russes, les Daur (de langue mongolique) ainsi que les Tatars (de langue turcique et d'origine nomade).

Les spécificités ethnoculturelles du Xinjiang sont étroitement liées aux spécificités géographiques : le nord, avec ses vastes prairies et ses forêts était adapté au développement des civilisations nomades, tandis que le sud, avec ses vastes déserts et ses oasis, était un environnement convenant au développement de l'agriculture et de sociétés sédentaires.

1.2 Les Ouïghours du passé et les Ouïghours d'aujourd'hui

Le groupe ethnique de notre étude, les Ouïghours, sont décrits par les études académiques comme une population sédentaire, de langue turcique, de religion musulmane et de tradition culturelle turcique-centrasiatique (Bellér-Hann, 1991 : 72 ; Gladney, 1990 ; Bellér-Hann, 2000 ; Smith, 2002 ; Bovingdon, 2004 ; Dwyer, 2005 ; Caprioni, 2011). Un élément supplémentaire, et comme nous allons le voir controversé, qui définit cette ethnie est le territoire. Les Ouïghours, particulièrement vis-à-vis de la population han, se considèrent comme les habitants autochtones du Xinjiang (Gladney, 1990 ; Bovingdon, 2004 : 117).

Ces éléments qui constituent aujourd'hui l'identité ouïghoure sont en fait le résultat de vicissitudes historiques, de migrations et de contacts avec différentes populations ayant eu lieu dans le territoire appelé aujourd'hui Xinjiang et dans les territoires adjacents, que nous allons présenter à travers l'ethnogenèse des Ouïghours.

1.2.1 Ethnogenèse des Ouïghours

Comme nous l'avons évoqué, le territoire du Xinjiang, habité en majorité par des Ouïghours et par des Han, est de nos jours considéré comme un élément

³ Branche des langues turciques parlées de l'Oural jusqu'à la Chine, elle comprend le kazakh, le kirghiz, le nogay, etc.

fondamental dans la définition de l'ethnie ouïghoure moderne. Cependant, cette distribution démographique et la valeur identitaire qu'elle a de nos jours pour les Ouïghours ne sont que récentes.

Les premiers groupes qui ont habité les oasis du Tarim (entre 2000 et 650 avant notre ère) n'étaient en fait ni d'origine sinitique comme les Han ni d'origine turcique comme les Ouïghours, mais indo-européens. Il s'agissait de populations appelées Tokhariens et Saka, provenant des régions agricoles d'Asie Centrale et de langue persane (Millward, 2007 : 12-15).

Les premières tentatives d'établissement du contrôle du Xinjiang de la part de Han remontent à l'envoi de l'ambassadeur Zhang Qian sous le règne de l'empereur han Wudi en 139 avant notre ère, avec l'objectif de s'allier avec les Yuezhi (probablement une dénomination chinoise pour les Tokhariens) et de battre les nomades Xiongnu (avec lesquels ils n'étaient pas arrivés à avoir des relations pacifiques malgré les relations tributaires). En 120 avant notre ère, les Han arrivent à pénétrer le corridor du Gansu jusqu'au Lop Nor (dans le sud-est de l'actuel Xinjiang) et à établir les premières colonies militaires agricoles (*túntiān*) après 60 avant notre ère (*ibid.* : 19-23). L'historiographie chinoise attribue à cette dynastie le début du contrôle han sur la région ; cependant, il faut souligner que le premier empire han était établi en majorité dans le bassin du Tarim et il était régulièrement en lutte contre les Xiongnu et d'autres pouvoirs nomadiques pour s'assurer son contrôle (*ibid.* : 24-25).

Les Ouïghours n'apparaissent dans le paysage du Xinjiang qu'au VIII^{ème} siècle, alors que différents pouvoirs dominaient la région : les Tang, les Tibétains et les *Kök Türk* (des groupes nomadiques provenant des steppes, en chinois *Tujue*).

Les Ouïghours du passé, appelés *Uyghur*⁴ ou *Toqquz oghuz* 'Neuf tribus', était un groupe faisant partie du Khaghanat⁵ établi par les *Kök Türk*. Leur domaine, le Khaghanat ouïghour, avait comme centre la vallée de l'Orkhon dans l'actuelle Mongolie. Chassés par une confédération de tribus kirghizes, les Ouïghours se déplacent vers le sud-est du Xinjiang et établissent un état, le Royaume ouïghour (744-864), qui avait comme bases Beshbaliq (dans le nord-est du Xinjiang) et

⁴ Selon Clauson (1963), le terme *uyghur* dérive du radical verbal *uy-* 's'unir, faire une alliance' et signifie 'union, alliance'.

⁵ De *khaghan*, mot turco-mongol qui signifie 'empereur'.

Qocho (dans le bassin de Turfan, dans l'est du Xinjiang), zones déjà habitées par des populations indo-européennes et han.

Une population externe au territoire du Xinjiang a donc donné aux Ouïghours d'aujourd'hui leur ethnonyme. Cependant, les Ouïghours du passé et ceux du présent présentent peu d'éléments en commun : les Ouïghours du Khanat ouïghour étaient originaires du territoire au-delà des monts Altaï, avaient de traits somatiques mongoloïdes et étaient de religion chamaniste. Avec leur implantation dans le bassin du Tarim, ils se convertissent à la religion manichéenne et bouddhiste et ils entrent en contact avec des populations sinitiques ainsi qu'avec des populations indo-européennes, comme les Sogdiens (*ibid.* : 43). Ces derniers jouent en particulier une influence importante sur le Royaume ouïghour, avec l'introduction de leur modèle commercial, administratif ainsi que de leur système d'écriture, un alphabet dérivé du syriaque (*ibid.* : 45).

Bien que sédentaires et établis dans une partie du territoire de l'actuel Xinjiang, il manque encore aux Ouïghours du Royaume ouïghour des éléments qui caractérisent les Ouïghours d'aujourd'hui. Ces éléments, en particulier la religion musulmane, sont en fait donnés par un deuxième groupe originaire des steppes (composé en majorité par des tribus karloukes), qui, suite à la défaite du Khaghanat ouïghour, s'établit quant à lui dans un territoire qui comprend le sud-ouest de l'actuel Xinjiang, la Transoxiane et la vallée du Ferghana. Leur empire, celui des Karakhanides (932-1165) avait comme centre urbain ce qui est aujourd'hui considéré comme le bastion de la culture ouïghoure, la ville de Kashgar. Avec la conversion du souverain Satuq Bughra, l'Islam et la culture perso-arabe sont introduits dans la partie occidentale du Xinjiang (*ibid.* : 52). De plus, sous les Karakhanides sont nés également deux personnages littéraires qui constituent aujourd'hui une partie du bagage intellectuel et culturel de l'ethnie ouïghoure : Mahmud al-Kashgari, auteur du *Divânu Lüğati't-Türk* 'Recueil des langues turques' (écrit autour du 1075), et Yusuf Khas Hajib, auteur du *Kutadgu Bilig* 'La Sagesse de la gloire royale' (écrit autour du XI^{ème} siècle), un ouvrage sur les qualités des souverains et sur comment régner avec sagesse sur un empire. Ces deux ouvrages constituent non seulement un patrimoine culturel et littéraire mais également linguistique. La langue des ouvrages, le vieux turc, bien qu'il ne soit pas l'ancêtre direct du ouïghour moderne, représente les débuts d'une tradition littéraire ouïghoure. Ce lien entre Ouïghours et patrimoine linguistique et littéraire turcique

perdure avec le Chagatay, la langue littéraire des élites perso-turciques autour des villes de Samarkand, Bukhara, Herat, Kokand, Khiva, et Kashgar entre le XIV^{ème} et le XIX^{ème} siècle, influencée dans la morphologie et dans le lexique par la langue persane. Très proche du ouïghour moderne et de l'ouzbek, les Ouïghours d'aujourd'hui affirment, de même que les Ouzbeks, être les héritiers de cette langue (Dwyer, 2005 : 12).

Ainsi, le nom et les traits fondamentaux de l'identité d'un peuple (religion, occupation géographique, héritage historique, culturel et linguistique) furent donnés entre le VIII^{ème} et le XI^{ème} siècle par deux populations nomades provenant de la Mongolie devenues sédentaires dans le territoire du Xinjiang. Les autres populations sinitiques, indo-européennes et centrasiatiques avec lesquelles les Ouïghours se sont mélangés ont amené une profonde évolution dans leurs croyances religieuses, dans leurs caractéristiques culturelles ainsi que dans leur langue, en rendant singulier leur parcours de construction d'identité.

1.2.2 La revitalisation du terme *uyghur*

A la moitié du XV^{ème} siècle, avec la conversion des Ouïghours bouddhistes à l'Islam, le terme *uyghur* en tant qu'ethnonyme tombe dans l'oubli. La plupart des sources de cette phase désignent les populations locales habitant le Xinjiang avec le terme *Turki* (Bellér-Hann, 2000 : 2).

Pendant ces six siècles durant lesquels l'ethnonyme *uyghur* n'est pas utilisé, le territoire fut gouverné tout d'abord par l'Empire Mongol (début du XIII^{ème} siècle, fin du XIV^{ème} siècle) et dans une moindre mesure par la dynastie Yuan dans l'est de la région, puis des seigneurs de la guerre Moghuls⁶ de confession musulmane et de langue turcique régnant sur des petits Etats (khans) et des potentats religieux musulmans, les khojas, qui contrôlaient les oasis. Au nord des oasis, les steppes étaient sous le pouvoir des populations nomades (Kazakh, Oirat, Khalkas).

Cette fragmentation du territoire en petits Etats dans les oasis et aux mains des pouvoirs nomades dans les steppes a ses conséquences dans le processus de formation de l'identité ouïghoure. Les populations sédentaires d'origine turcique habitant le Xinjiang se désignaient en fait sur la base d'une provenance géographique assez délimitée, qui faisait référence aux oasis historiques du bassin

du Tarim (Hotan, Yarkand, Kashgar, Uch-Turfan, Yangi-Hissar et Aksu), par des gentilés basés sur le toponyme d'origine, comme *Qeshqerliq* 'provenant de Kashgar', *Turfanlik* 'provenant de Turfan', *Xotenlik* 'provenant de Hotan', etc. (Lattimore, 1950 ; Gladney, 1990). D'autres termes étaient utilisés comme *yerlik* 'personne du territoire/locale', *sart* 'caravanier' ou *taranchi*, terme qui fait référence aux agriculteurs de l'oasis du Tarim déplacés dans la région de l'Ili pendant la dynastie de Qian Long (1735-1796) (Gladney, 1990 : 9). Ces groupes étaient circonscrits par des limites territoriales locales ; une identité séparée se développait donc pour chaque oasis, en particulier à cause de la distance géographique qui contribuait à un isolement des cultures locales et rendait difficiles les échanges. Par conséquent, historiquement les oasis avaient plus de contacts avec les populations frontalières qu'avec les populations des autres oasis : Kashgar était influencée par les civilisations musulmanes d'Asie Centrale, Turfan par la culture chinoise han, Hotan avait des relations avec l'Inde et la région de l'Ili et des Altay étaient en contact avec de tribus mongoles et turciques (Rudelson, 1997 : 39-41)⁷.

Dans le même temps, des différences se développaient sur d'autres plans : entre cultures agricoles sédentaires autour du Tarim et cultures pastorales des montagnes (Hann, 1991 : 220). C'est la situation dans laquelle les Qing se retrouvent au moment de leur expansionnisme en 1884 lorsque la région est officiellement appelée Xinjiang 'Nouveaux territoires'.

Le terme *uyghur* commence à être réutilisé en tant qu'ethnonyme au cours du XX^{ème} siècle, lors d'une phase dans laquelle le Xinjiang se trouve entre deux pouvoirs en expansion : le pouvoir chinois, avec sa parenthèse républicaine et l'avènement du communisme, et le pouvoir soviétique. Cette dernière puissance et en particulier les idées e sur l'autonomie locale selon lesquelles chaque région de l'Etat a le droit d'utiliser et de développer sa propre langue et culture, jouent un rôle important dans la catégorisation des ethnies dans la RPC ainsi que dans la création de l'identité ouïghoure moderne⁸. Le terme est résumé donc dans le cadre du

⁷ Ces oasis étaient situées très loin les unes des autres. Avant l'avènement des moyens de transport modernes, parcourir des distances à l'intérieur de la région demandait beaucoup de temps. Par exemple, une caravane de chameaux mettait 45 jours pour aller de Kashgar à Turfan, et un peu plus d'une semaine pour rejoindre la vallée de Ferghana (Rudelson, 1997 : 39).

⁸ Selon Staline une nationalité est une communauté stable de personnes, historiquement constituée, formée sur la base d'une même langue, d'un même territoire, d'une même vie économique et de mêmes caractéristiques psychologiques manifestés dans une culture commune (Stalin, 1942 : 12). D'après la théorie léniniste-stalinienne la nation est un produit intermédiaire de l'évolution vers le communisme; l'exploitation d'une nationalité et la limitation de ses libertés fait partie des

discours politique sur la construction de l'Etat et sur l'autonomie régionale par des conseillers soviétiques dans les années 1930, pour désigner les populations turciques sédentaires du Xinjiang (Gladney, 1990 : 4). C'est à partir de cette période que l'ethnonyme *uyghur* commence à avoir des connotations de type politique, identitaire, culturel et d'auto-détermination, particulièrement suite aux développements des nouveaux pouvoirs soviétique et chinois. La conception de *mínzú* 'nationalité' ou 'ethnie minoritaire'⁹ basée sur la langue, le territoire, la vie économique et les caractéristiques culturelles communes ainsi que la conception d'autonomie régionale sera adoptée par la RPC dans son projet de construction nationale, bien qu'adaptée à la réalité chinoise et avec un détachement graduel du modèle soviétique original (Bergère, 1979)¹⁰.

La définition et l'organisation des ethnies minoritaires aux XIX^{ème} et XX^{ème} siècles semblent donc une nécessité des pouvoirs russe et chinois, tournés vers la construction d'un Etat. Cependant, la construction d'une identité ethnique devient également un besoin pour les populations de se définir vis-à-vis des nouveaux pouvoirs. A des éléments identitaires hérités de l'histoire s'ajoute également un besoin d'autodétermination et une conscience ethno-nationaliste. Cela est montré par deux tentatives d'indépendance échouées, avec l'établissement d'un Etat qui n'obtient ni aide ni reconnaissance de la part de la communauté internationale : la République du Turkestan Oriental (ou République Islamique Turque du Turkestan Oriental) de 1933-34, écrasée par le chef militaire chinois Sheng Shicai avec l'aide des Soviétiques et des Hui, et la Seconde République du Turkestan Oriental de 1944, dont l'histoire s'est achevée par un mystérieux accident aérien mortel pour

caractéristiques du système capitaliste et va contre les principes du communisme qui dans sa phase finale prévoit la convergence des nations en une communauté unique (*ibid.* : 17-24). L'Etat idéal socialiste devait donc posséder une culture et une économie socialiste commune mais présenter en même temps différents types de langues, cultures et développements économiques.

⁹ *Mínzú*, plus précisément *shāoshù mínzú*, est le terme chinois par lequel est fait référence aux différents groupes minoritaires non han à l'intérieur de la Chine. Les traductions en langues occidentales de ce terme ont été influencées par différentes pensées politiques. Suivant la théorie de Staline sur les nationalités et l'idéologie politique de l'Union Soviétique, le terme a été traduit tout d'abord comme 'nationalité /minorité nationale' en français et '*nationality /national minority*' en anglais. Puis, suite à l'éloignement politique de la RPC de l'Union Soviétique et la construction de l'image de la Chine comme un état moderne multiculturel et multiethnique, le terme a commencé à être traduit comme 'ethnie minoritaire' en français et '*ethnic minority*' en anglais.

Dans cette thèse *mínzú* sera traduit par 'ethnie minoritaire', terme qui aujourd'hui est le plus adéquat à la vision du gouvernement central à l'égard des groupes minoritaires non han, et au concept des 55 populations classées en fonction des différences culturelles par rapport au groupe majoritaire han, complètement intégrées dans l'espace géographique de la RPC.

¹⁰ Comme l'affirme Bergère (1979 : 424) la RPC est passée d'une politique autonomiste à une politique de sinisation dans laquelle « le Sinkiang vit à l'heure de Pékin ».

ses fondateurs¹¹. Les deux tentatives d'indépendance, bien que de brève durée, constituent des moments historiques pour le développement du nationalisme ouïghour¹².

L'identité ouïghoure moderne est donc composée d'éléments hérités du passé ainsi que de besoins d'auto-détermination plus récents, liés aux nouvelles configurations politiques de la région. L'identité des oasis développée par le passé reste dans certaines spécificités des cultures locales mais elle s'efface lorsque la communauté doit entrer en contact à des pouvoirs politiques comme le pouvoir chinois. L'une des questions qui unit les Ouïghours, désireux d'auto-détermination et d'affirmation de leur identité ethnique, est celle de l'autonomie politique, économique, culturelle et linguistique, qui caractérise les relations entre les Ouïghours et le gouvernement depuis la fondation de la RPC.

1.2.3 Les Ouïghours et les relations politiques avec la RPC

En 1949, lorsque la RPC intègre le Xinjiang comme l'un de ses derniers territoires, la question de l'autonomie est au centre des relations politiques entre le gouvernement et les ethnies minoritaires du Xinjiang. Une fois classifiées les différentes ethnies, le deuxième pas à effectuer est d'assurer une bonne gestion des relations ethniques.

Selon Dreyer (1976 : 261), la politique de la RPC envers les minorités ethniques a été motivée par « *a desire to integrate the life patterns and institutions of these groups with those of China, both Han and Communist* ». Afin de garantir cela le gouvernement organise un système de régions autonomes basé sur le développement d'infrastructures, d'une éducation patriotique, des langues et d'écritures minoritaires, d'une historiographie basée sur les relations amicales entre les Han et les minorités ethniques ainsi que sur la participation de ces dernières dans la vie de l'Etat chinois (*ibid.* : 262-263). La construction des relations politiques

¹¹ Les représentants de la Seconde République du Turkestan Oriental (Ahmetjan, Ishaq Beg, Abdulkarim Abbas, Delilhan et Luo Zhi) trouvèrent la mort dans un accident d'avion en allant à la Conférence Consultative du Peuple à Pékin, en juillet 1949, invités par Mao Zedong. Les causes de l'accident n'ont pas encore été déterminées. Des sources affirment que l'accident a été causé par Mao Zedong, d'autres par un accord entre Mao et Staline pour éliminer la jeune république (Millward, 2007 : 234).

¹² Pour approfondir le sujet des deux républiques ouïghoures nous renvoyons à Millward (2007 : 201-231).

s'appuie également sur l'encouragement d'activités culturelles et folkloriques pouvant représenter les ethnies minoritaires (Hann, 1991 : 226).

La rhétorique à la base de cette politique se fonde sur des métaphores comme celle d'une relation entre *xiōngdì* 'frère aîné-frère cadet', ainsi que sur celle d'une famille constituée de diverses populations unies sous l'égide de la république chinoise, exemplifiée par le terme *jiāzú* 'une grande famille' ou *duō mínzú de guójiā* 'un pays composé de différentes ethnies minoritaires'.

En suivant la politique du système soviétique à l'égard des groupes minoritaires, le Programme commun de 1949 (*Gòngtóng gānglǐng*) et la première Constitution de 1954 reconnaissent aux ethnies du Xinjiang le droit à l'autonomie, dans la limite de l'autorité prescrite par la Constitution et les lois nationales (Moneyhon, 2002 :136). Le programme déclare en particulier que toutes les ethnies minoritaires de la RPC sont égales en droit (art. 50) et prévoit pour elles le droit à l'autonomie dans leurs communautés (art. 51) (Kaup, 2000 : 79). Les droits relatifs à l'autonomie politique, administrative, financière, scientifique, culturelle et éducative sont affirmés davantage dans la Constitution de 1982 et sur la Loi sur l'autonomie régionale de 1984 (*Zhōnghuá rénmin gònghéguó mínzú qūyù zìzhì fǎ*). De plus, le gouvernement affirme réaliser des politiques préférentielles, qui comprennent une note d'admission inférieure aux concours d'entrée à l'université pour les étudiants appartenant à une minorité, le droit à avoir plus d'un enfant dans le cadre de la politique du planning familiale (contrairement aux Han des zones urbaines qui n'ont le droit qu'à un seul enfant) ainsi que des parcours préférentiels pour devenir cadre politique (Sautman, 1998).

Plusieurs études sur les ethnies minoritaires en Chine ont décrit les relations d'autonomie établies par le gouvernement en soulignant le besoin de domination du Parti sur les minorités. Elles ont été définies spécifiquement comme :

- un moyen de contrôle, d'accorder l'autodétermination afin d'affirmer la présence chinoise (Bergère, 1979 : 13) ;
- un outil paternaliste et avec les caractères d'une mission civilisatrice, à cause des avantages économiques et sociaux qui font paraître les minorités inférieures et sous-développées (Sautman, 1998 : 88) ;

- un mécanisme colonial, puisque les minorités peuvent exercer le pouvoir exclusivement si elles restent alignées avec les objectifs du Parti Communiste Chinois (dorénavant PCC) (Bovingdon, 2004 : 120).

L'expression *give and take* (Moneyhon, 2002 : 151) est souvent utilisée afin de souligner comment les lois accordées aux minorités dans le cadre de l'autonomie (notamment concernant la représentation politique, la gestion de l'économie, de l'éducation et de la culture locale) ont pour objectif de solidifier la direction du Parti et son influence dans la région, ainsi que l'intégrité territoriale de l'Etat-nation.

Un élément supplémentaire a été souligné, les politiques déclarées et dissimulées (*overt and covert policies*), les premières indiquant des politiques officielles, égalitaires et accommodationnistes, les secondes des politiques non officielles et assimilationnistes (Dwyer, 2005).

La concession d'une autonomie qui n'a pas toujours été respectée ou cachée par d'autres objectifs politiques a créé au cours de ces 65 années de contrôle officiel han dans la région de profondes frictions entre Ouïghours et gouvernement central qui ont mené à différentes expressions de mécontentement et ont touché également les relations quotidiennes entre les populations ouïghoure et han.

Cela est dû en particulier à des politiques implémentées au cours des années 1990 et 2000. Parmi elles nous soulignons :

- la migration de masse de la population han, incitée au cours des vingt dernières années par la campagne *Xībù dà kāifā* 'Programme de développement de l'Ouest'. Destiné aux régions du nord-ouest, il inclut des avantages économiques facilitant l'immigration ainsi que des projets dans l'infrastructure, dans l'industrie, et dans l'environnement¹³ (cf. Smith, 2002 ; Becquelin, 2004). Becquelin affirme spécifiquement que la campagne a, à travers des mesures économiques, l'objectif d'une urbanisation de masse et

¹³ Le Xinjiang connaît en effet une longue histoire d'immigration han. Commencée lors la dynastie Qing, l'immigration han a connu une explosion au début des années 1950 avec l'institution des Corps d'armée de production et construction du Xinjiang (appelés communément en chinois *bīngtuán*) qui avaient la tâche d'entreprendre des activités économiques et de servir comme troupes en cas d'urgence militaire. Avec eux la population han (qui constituait seulement 5% de la population) croît de 200.000 à 300.000 (Halskov, 2005 : 4). Depuis 1949, les populations han et ouïghoure ont augmenté, mais ces premières avec une croissance plus rapide (Toops, 2000 ; Becquelin, 2004 ; Millward, 2007 : 307). Les chiffres montrent clairement les signes d'un peuplement han : entre 1953 et 2010, la proportion des Ouïghours est passée de 75% à 45% de la population régionale et celle de Han de 7% à 40% (Castets, 2015b : 108).

d'éteindre l'ethno-nationalisme, ainsi que d'effectuer une « *peripheric territorial integration by the central state* » (2004 : 358).

- l'obligation d'utilisation de la langue chinoise, en particulier dans le domaine de l'éducation (Smith, 2002 ; Dwyer, 2005 ; Schluessel, 2007&2009) ;
- les mesures répressives contre la dissidence, notamment la réclusion et l'exil de Rebiya Kadeer¹⁴ et la plus récente réclusion à vie de Ilham Tohti¹⁵ ;
- le bannissement d'expressions de la culture ouïghoure comme les *meshrep*, considérés désormais comme illégaux si organisés en privé et sans autorisation officielle¹⁶ ;
- une discrimination perçue par les Ouïghours dans le cadre du travail, souvent à cause du niveau de maîtrise de la langue chinoise (Smith, 2002)¹⁷ ;
- les campagnes sur l'abandon de la barbe pour les hommes et du voile pour les femmes (Le Monde, 8 juin 2014 ; Grose et Leibold, Foreign Policy, 5 février 2015), retenus comme symboles de l'Islam radical, ainsi que les restrictions dans les coutumes religieuses, comme l'interdiction d'effectuer le jeûne pendant le mois du Ramadan (The Guardian, 3 août 2012 ; Al Jazeera 3 juillet, 2014). Dernièrement, comme dénoncé par la presse internationale et les organisations des droits de l'Homme, le mois du Ramadan au Xinjiang n'a plus le caractère festif qu'il est censé avoir chez les communautés musulmanes, car les autorités empêchent le jeûne dans le contexte du travail et dans les écoles. Les autorités chinoises affirment se préoccuper de l'état de santé des employés et des étudiants, alors que des Ouïghours affirment d'être forcés à consommer un repas. D'autres restrictions récentes concernent les

¹⁴ Femme d'affaires ouïghoure, un temps très appréciée par le gouvernement chinois pour son initiative commerciale, elle est aujourd'hui en exil aux Etats Unis à cause de ses idées contre le système d'autonomie chinois.

¹⁵ Economiste et professeur à l'Université centrale des minorités ethniques à Pékin, accusé de séparatisme.

¹⁶ Les *meshrep* sont traditionnellement décrits comme des rassemblements entre hommes au cours desquels ont lieu des activités de récitation de poèmes et de danse, ainsi que des conversations sur des sujets concernant les comportements à respecter à l'intérieur de la communauté. De nos jours, avec le bannissement de la part du gouvernement des *meshrep* privés ainsi qu'avec la modernisation et l'urbanisation de la société, ce terme est souvent utilisé pour faire référence aux spectacles de danse et musique ouïghoures à la télévision ou dans des restaurants (ces derniers en particulier pour les touristes). Nous renvoyons à ce sujet à Harris (2014).

¹⁷ Cette discrimination est « perçue » car il n'y a pas en effet des études quantitatives ou qualitatives pouvant montrer une discrimination concrète des Ouïghours dans le monde du travail. De plus, le mécontentement par rapport au taux de chômage élevé est présent également chez les chinois han du Xinjiang.

pèlerinages à la Mecque et l'organisation de fêtes religieuses, en particulier pour celles d'orientation soufiste qui ont lieu en dehors des mosquées (Castets, 2015a : 239).

Il est évident que le mécontentement intéresse la limitation des libertés liées à l'expression de l'identité comme la langue, la culture et la religion ainsi que la sensation de ne pas contrôler le développement économique et les changements sociaux.

Ce mécontentement s'est traduit au cours de ces vingt dernières années par une escalade de tensions entre Ouïghours et gouvernement (national et local), ainsi qu'entre Ouïghours et Han. Depuis 1990, émeutes, attentats à la bombe et assassinats ont eu lieu dans les différentes zones du Xinjiang (en particulier dans la préfecture de Kashgar, à Ürümchi et à Ghulja), tous suivis par de dures répressions destinées à préserver l'unité du pays. En 1997, une série de manifestations à Ghulja (dans la préfecture autonome kazakhe de l'Ili) organisées contre la décision des autorités locales de bannir les *meshrep* déclenche une violente émeute, qui a provoqué des morts et des arrestations (Millward, 2007 : 329-334)¹⁸.

En juillet 2009, une manifestation apparemment pacifique qui demandait de faire la lumière sur un cas de viol dans une usine du Guangdong ayant comme présumés responsables des Ouïghours se transforme encore un fois en émeute, avec une violente répression de la part des autorités et des conflits brutaux entre Ouïghours et Han (Millward, 2007). Selon le Bureau du Conseil d'Etat, 197 personnes furent tuées, 1700 blessées, 331 magasins et 1325 véhicules furent détruits ou incendiés (*ibid.* : 352).

Comme l'affirme Millward (*ibid.* : 353), la représentation et l'analyse de cette émeute sont difficiles à interpréter et à vérifier, étant donné que les sources journalistiques évoquant ces faits cherchent à emphatiser la violence soit de la part des autorités soit des Ouïghours. Cependant, il reste indéniable que cet événement est devenu le symbole de la violence ouïghoure pour les autorités chinoises et de la brutale répression de la dissidence de la part du gouvernement pour les Ouïghours. Les souvenirs de cet événement sont encore très vifs pour les autorités et pour la

¹⁸ La ville de Ghulja avait en fait vécu une renaissance des *meshrep*, organisés comme réponse à la crise due au chômage, à l'alcoolisme et à la drogue, un problème répandu chez les jeunes Ouïghours au Xinjiang.

population de Ürumchi : lors du terrain de recherche déroulé en 2013, les jours précédent et le jour même de l'anniversaire de l'émeute, les magasins étaient fermés, la population préférait ne pas sortir et des chars de guerre circulaient dans la ville. Des messages de la part des autorités étaient envoyés sur les portables, avec des mots sur l'harmonie entre les ethnies et d'invitation au calme.

L'émeute de juillet 2009 est l'une des plus violentes qui ait eu lieu au cours de ces dernières années et celle qui a le plus attiré l'attention de la part des médias ; ce cas est souvent évoqué pour souligner l'état critique des relations entre Han et Ouïghours. En réalité, les violences ont de nos jours une cadence mensuelle. Il s'agit en particulier d'affrontements entre Ouïghours et la police qui sont catalogués par les médias chinois en tant qu'opération contre le terrorisme et décrits au contraire par les communautés diasporiques ouïghoures comme réactions de la population contre l'ingérence du gouvernement dans leur vie et dans leurs us et coutumes (cf. Castets, 2015c).

L'absence d'une presse indépendante et libre en Chine rend plus difficile encore la compréhension des faits et leur analyse. Evidemment, un fort mécontentement ainsi qu'un sentiment d'insécurité et de suspicion se développent à l'intérieur de la communauté ouïghoure, comme à l'intérieur de la communauté han, rendant sensibles les relations sociales et tous les éléments (langue, us et coutumes culturels et religieux) qui concernent ce mal-être.

1.3 La question de la langue : politiques linguistiques à l'égard du ouïghour

Tout au long de ce chapitre nous avons évoqué le thème de la langue, dans l'ethnogenèse des Ouïghours comme dans la construction de leur identité moderne. Nous avons souligné également l'attention du gouvernement chinois à l'égard des langues minoritaires dans le cadre de l'autonomie comme élément fondamental dans l'établissement des relations ethniques. Cela entre en conflit avec une autre politique linguistique de la RPC, qui concerne la diffusion du chinois standard.

Le chinois standard est officiellement appelé *pǔtōnghuà*, 'langue commune'. Le *pǔtōnghuà* est considéré par une loi promulguée en 2000 la langue véhiculaire du pays utilisée dans le domaine de la communication orale (Drocourt, 2007 : 103-106).

Par rapport aux autres termes utilisés pour désigner la langue standard, *zhōngwén* ‘la langue de la Chine’¹⁹ et *hànyǔ* ‘la langue Han’ ce terme ne se rapporte à aucun groupe ethnique, aucune entité culturelle ni aucun lieu géographique²⁰. Pour ces raisons, Norman définit le terme *pǔtōnghuà* « *curiously inexplicit* » (1988 : 137). Le *pǔtōnghuà* veut être, comme le dit le terme, la langue de communication entre les locuteurs sinophones de Chine, des Han comme des ethnies minoritaires. De plus, il est l’objet de procédures de normalisation de la langue menées par le gouvernement, qui incluent campagnes de promotion, tests d’aptitude, formations pour les employés, ainsi que la diffusion à travers l’éducation et les médias (Drocourt, 2007 : 107-114). De nos jours, en particulier au Xinjiang, il devient également un instrument de contrôle et de diffusion du modèle politique, social et culturel promu par le gouvernement.

La gestion des langues minoritaires est l’un de droits garantis par la RPC dans le cadre de la reconnaissance de l’autonomie des minorités ethniques. Comme pour les autres droits garantis par ce système, les études sur les politiques linguistiques en Chine soulignent l’existence d’objectifs contrastants de la part du gouvernement, en particulier l’alternance entre politiques d’intégration et d’assimilation ainsi qu’entre aspiration au plurilinguisme et au monolinguisme (Zhou, 2003 ; Blachford, 2004 ; Dwyer, 2005 ; Schluessel, 2006&2008). De plus, un autre thème souvent présent est la tendance depuis les années 1990 à promouvoir le chinois standard dans la sphère publique comme seul moyen de communication.

Une lecture des évènements fondamentaux des politiques linguistiques montre que l’objectif de développer une langue commune a commencé à prendre forme dès la dynastie Qing. Nous allons donc partir de cette phase historique afin d’introduire la question de la diffusion de la langue nationale et de présenter les principales tendances de politiques linguistiques gouvernementales au Xinjiang jusqu’à nos jours.

¹⁹ Par *zhōng* ‘centre’, en référence de *Zhōngguó* ‘Chine, le pays du milieu’ et le caractère *wen* ‘langue écrite’.

²⁰ Pour les différents termes utilisés en Chine pour désigner la langue chinoise nous renvoyons à Drocourt (2007 : 130-136).

1.3.1 La dynastie Qing et les débuts de l'unification de la langue chinoise

La dynastie Qing est comme nous l'avons observé, la première dynastie à prendre le contrôle sur une vaste partie du Xinjiang. Cette dynastie, bien que d'ethnie manchoue, adopte le système administratif et politique han et graduellement se trouve assimilée à ces derniers. De même, la langue manchoue subit un processus d'assimilation. Malgré les efforts des autorités pour favoriser l'apprentissage du manchou aux chinois et vice-versa, la langue chinoise devient non seulement la langue de l'administration mais également la langue de communication usuelle parmi les Manchous à partir de la troisième génération (Drocourt, 2007 : 87-89)²¹.

Durant la période des Qing, le contrôle des langues en Chine commence à avoir une signification dans le contrôle des frontières et dans l'affirmation politique. L'intérêt de la dynastie Qing était d'unifier et de diffuser le *guānhuà*, la langue des fonctionnaires, afin de donner au système politique et administratif un parler commun (*ibid.* : 92).

En 1755, après la pacification des tribus Dzoungares, l'empereur manchou Qian Long commande un répertoire toponymique des régions de l'Ouest qui insiste particulièrement sur la normalisation et la translittération des noms propres (Hamada, 1990). Bien qu'il soit encouragé par la curiosité linguistique et géographique de l'empereur, ce type de travaux montre l'intérêt de la part de la dynastie Qing à mieux connaître cette région afin de mieux l'administrer.

En outre, Zuo Zongtang²² commence un programme d'éducation publique basé sur le modèle néo-confucéen dans lequel les fils des élites turques étudiaient le chinois et les rituels confucéens (Han, 1998, in Schluessel, 2009 : 385). Avec cette introduction, l'état Qing visait à créer à travers la langue chinoise des intermédiaires entre le pouvoir central et la région frontalière du Xinjiang.

Au cours de la période Qing, bien qu'on ne puisse pas parler des politiques linguistiques au sens propre, la langue chinoise était déjà un moyen de contrôler les frontières et d'établir des relations entre les pouvoirs dynastiques et les populations locales.

²¹ Par ailleurs, cette langue était une forme du chinois du nord-ouest influencé par des éléments manchous (*ibidem*).

²² Commissaire impérial de la fin de la dynastie Qing, Zuo Zongtang était responsable de la formation d'un système administratif proche du système chinois.

1.3.2 Avant la RPC : la promotion du multilinguisme

Grâce aux efforts précédemment déployés par le général Sheng Shicai²³ dans les années 1930, le Xinjiang avait déjà développé des bases concernant les politiques en matière d'éducation des minorités. Sous le régime de la République Islamique Turque du Turkestan Oriental (1933-34) les intellectuels influencés par l'idéologie de l'Union Soviétique créent la CPS, la Société de Promotion Culturelle (en chinois *wénhuà cùjìn huì*, en ouïghour *médéniy aqartish uyushmisi*), des réseaux semi-gouvernementaux visant à développer les langues et cultures minoritaires dans la région (Schluessel, 2009).

C'est grâce aux CPS que commence le développement des programmes éducatifs ainsi que la publication de journaux et de manuels en langue minoritaire destinés aux écoles élémentaires et secondaires. En plus de supporter le gouvernement de Sheng Shicai et le programme d'éducation nationale, ces réseaux développent également la création et la gestion de fondations pieuses musulmanes, l'établissement de cinémas et de théâtres ainsi que la construction d'établissements qui font fonction de délégations pour les groupes ethniques. Grâce à leur lien avec la population locale, les CPS parviennent à apporter des développements positifs dans l'éducation bilingue et la diffusion des langues minoritaires: elles réussissent à supporter des changements que les administrations chinoises précédentes n'étaient pas arrivées à mettre en œuvre pour cause de leur impopularité et en raison de leurs décisions contre l'éducation en langue minoritaire (*ibid.* : 392).

Même si l'objectif des CPS est le développement des langues minoritaires, le chinois est également présent dans l'éducation. Par exemple, dans le sud de la région, l'enseignement du chinois avec des textes bilingues ne commence qu'à partir de la quatrième année du primaire et continue au collège, afin que les élèves débutent le parcours éducatif en langue maternelle (*ibid.* : 392).

Cette période voit donc un développement des premières politiques visant le développement des langues et cultures minoritaires, sous l'influence du système soviétique de gestion de l'autonomie régionale.

²³ Sheng Shicai, seigneur de la guerre qui en 1934 établit pour une décennie le contrôle au Xinjiang. Il obtient le soutien de l'Union Soviétique, qui influence ses politiques ethniques et de sécurité.

1.3.3 Les débuts de la RPC : politiques accommodacionnistes

En 1949, suite à l'intégration de la région à la RPC, les langues minoritaires commencent à avoir une grande importance dans le contexte de la politique de la Chine à l'égard de l'unité nationale et de la défense de l'Etat.

Dans les premières années, l'objectif de la RPC est d'établir le contrôle dans la région et de mettre en œuvre le système politique socialiste dans une terre peu connue et loin des centres de pouvoir han. Les réformes concernent en particulier la mise en place de l'autonomie, le processus d'identification des minorités ethniques, la création des institutions particulières du Xinjiang et l'établissement des droits linguistiques. Ces politiques linguistiques ouvertes et accommodantes sont motivées par la recherche d'une stabilité politique et par l'obtention du soutien de la population (Blachford, 2004 : 108).

Les droits linguistiques furent introduits dans la constitution provisoire de la République populaire de Chine, le Programme commun, adoptée fin septembre 1949 avant l'établissement officiel de la RPC, le 1^{er} octobre 1949. En ce qui concerne les droits linguistiques, l'article 53 déclare que toutes les ethnies minoritaires ont la liberté d'utiliser et de développer leur langue ainsi que leur construction politique, économique, culturelle et éducative (Kaup, 2000 : 79). En septembre 1954, la RPC réintroduit les articles 50, 51 et 53 du Programme commun dans l'article 2 de ses principes généraux de sa première constitution formelle.

La Constitution de 1954 exige que les régions autonomes, les préfectures et les comtés adoptent une ou plusieurs langues couramment utilisées dans les communautés minoritaires locales (article 71) et que les citoyens de toutes les ethnies minoritaires aient le droit d'utiliser leur langue maternelle dans les tribunaux (article 77) (Zhou, 2004 : 77). De plus, elle décrète que toutes les ethnies minoritaires ont les mêmes droits et obligations et stipule que l'Etat s'engage à préserver leurs cultures traditionnelles propres. Ainsi, les droits linguistiques deviennent de cette manière une partie fondamentale du projet de développement social chinois.

Dans le même temps, vers la fin des années 1950, dix ans environ après l'établissement de la RPC, nous assistons à la création d'institutions pour la promotion de la langue officielle. En 1958, le Département de la Culture et de l'Education de la Commission d'Etat des Affaires Nationales publie un document

Wèi zhèngquè guànchè zhíxíng dǎng de mínzú yǔwén gōngzuò fāngzhēn ér fèndòu
'Se battre pour mettre en œuvre correctement la politique du Parti sur la langue et l'écriture minoritaires' qui affirme la volonté d'augmenter l'utilisation du chinois standard et souligne la nécessité de l'enseigner en tant que langue commune (Zhou, 2003 : 65-66).

1.3.4 Pendant la révolution culturelle : les politiques d'assimilation

Avec la révolution culturelle, les droits concernant l'autonomie sont réduits, sous la poussée du chauvinisme han et de la suppression des droits d'auto-détermination. Dans la version révisée de la Constitution de 1975 les droits consacrés aux langues minoritaires sont considérablement réduits. La Constitution de 1975 ne garantit aux minorités que le droit de développer leurs propres langues (art. 4) (Zhou, 2004 : 77).

L'un des développements les plus significatifs de cette période est la réforme de l'écriture ouïghoure, qui montre comment l'orthographe symbolise idéologies, identités et construction étatique.

1.3.4.1 La réforme de l'écriture : rapprocher les langues à travers l'orthographe

Le ouïghour moderne a connu dans son histoire trois différents systèmes orthographiques : le cyrillique, le chinois latinisé et le perso-arabe. Comme c'est souvent le cas pour les orthographe, ces changements sont liés à des choix politiques et idéologiques.

Jusqu'au début du XX^{ème} siècle, la plupart des Ouïghours utilisaient une graphie perso-arabe basée sur le chagatay pour noter leur propre langue. Au cours des années 1920 et 1930, les républiques d'Asie Centrale appartenant à l'Union Soviétique commencent à utiliser l'alphabet cyrillique pour écrire les langues parlées dans leurs territoires, dont le ouïghour et le kazakh. A cause de l'influence de l'Union Soviétique sur les choix politiques de la RPC, en décembre 1956 le Congrès du Peuple du Xinjiang approuve la proposition d'introduire l'alphabet cyrillique pour le ouïghour et le kazakh en suivant un plan de transition de dix ans (Zhou, 2003 : 300). L'écriture cyrillique était présentée comme un moyen pour

éradiquer l'éducation religieuse basée sur l'écriture arabe, faciliter la lutte contre l'analphabétisme et permettre l'étude des sciences modernes (Macmillen, 1979 : 116) ainsi que pour lire les publications en langues turciques publiées en Union Soviétique (Zhou, 2003 : 177-178).

Suite à la rupture entre les deux pays, le Xinjiang, qui jusqu'alors entretenait des relations plus étroites avec Moscou qu'avec Pékin, coupe tous les types de coopérations avec son voisin et revoit donc ses décisions en matière de système d'écriture. En 1959, afin d'empêcher la communication entre la Chine et la Russie, les manuels de production soviétiques sont remplacés par des textes en chinois. De plus, le Comité pour la Réforme du Langage du Xinjiang présente l'adoption de l'écriture cyrillique comme une phase expérimentale, temporaire et transitoire et il déclare l'écriture latine plus adaptée au contexte chinois (Macmillen, 1979 : 119).

Approuvé en 1958, le *pīnyīn*, système officiel de transcription phonétique du chinois standard en alphabet latin, influence la latinisation des langues minoritaires. Son introduction est amenée grâce à des justifications à caractère politique et social sur l'unification de la nation à travers le système d'écriture, sur le développement du lexique des langues minoritaires, considérées comme rétrogrades, ainsi que sur le concept socialiste de la rencontre de nations (Zhou, 2003 : 301). La latinisation est également justifiée par des raisons techniques comme l'incapacité de l'arabe à couvrir l'ampleur vocalique de la langue ouïghoure et à transcrire les emprunts lexicaux du chinois à cause du manque de distinction graphique pour certains phonèmes (*ibid.* : 302). La latinisation est justifiée également par la difficulté d'enseigner l'écriture arabe à cause de ses variantes graphiques pour chaque lettre (*ibidem*). Ces obstacles étaient en fait facilement surmontables, comme le démontre de nos jours l'utilisation de l'écriture perso-arabe et la présence d'emprunts chinois dans la langue ouïghoure.

Ce qui est emblématique du point de vue idéologique est que la nouvelle écriture pour la langue ouïghoure ne suit pas la règle standard de latinisation des langues turciques mais qu'elle utilise un système de notation proche du *pīnyīn*. Par exemple le x renvoi au [ʃ] et le q est utilisé pour [tʃ], alors qu'ils sont utilisés en turcologie pour noter respectivement le [h] et la consonne occlusive uvulaire sourde [q]. Bien qu'il s'agisse de conventions orthographiques, qui sont donc arbitraires, le système montre une considérable ressemblance avec le *pīnyīn* et une différence remarquable par rapport à la façon traditionnelle de noter les langues turciques.

Cette nouvelle orthographe, appelée en ouïghour *yéngi yéziq* ‘nouvelle écriture’, commence à être enseignée à titre expérimental dans certaines écoles primaires, promue dans l’administration et dans les lieux de travail à partir de 1960 avec l’objectif d’éliminer les orthographe traditionnelles pour 1976 (Blachford, 2004 : 110-111). L’objectif de remplacer l’alphabet cyrillique par l’écriture basée sur le *pīnyīn* reste malgré tout non atteint, à cause de la Révolution Culturelle. Néanmoins, malgré les efforts du gouvernement pendant une décennie, l’écriture traditionnelle basée sur l’arabe et la *yéngi yéziq* furent toutes les deux utilisées. De fait, la nouvelle écriture était parfois acceptée et appréciée par la population (Bellér-Hann, 1991 : 75) mais en même temps constituait un obstacle pour les générations qui avaient reçu une éducation en cyrillique ou en arabe (Dwyer, 2005 : 20).

En 1976 le gouvernement prend la décision finale d’utiliser une version modifiée de l’écriture arabe, appelée *kona yéziq* ‘vieille écriture’, pour mieux adapter l’orthographe aux sons de la langue ouïghoure. Elle devient officielle en 1983. Le passage par les trois types d’écriture différents en seulement une vingtaine d’années crée un très fort mécontentement parmi les ethnies minoritaires : l’opinion commune affirmait que le gouvernement avait changé l’écriture pour diviser les générations et entraver la communication, mais dans la réalité ces changements étaient en fait plus liés à la politique extérieure de la région et à son besoin de rapprocher les langues minoritaires de la langue chinoise (Benson, 2004 : 195-196).

1.3.4.2 Formation de nouveaux emprunts : la supériorité lexicale de la langue chinoise

L’objectif de rendre les langues minoritaires plus proches de la langue chinoise à travers un système d’écriture en alphabet latin influence aussi l’introduction de nouveaux termes lexicaux et leurs normes de formation. En raison des relations commerciales et culturelles que la région a entretenues avec la Russie et par la suite avec l’Union Soviétique, le ouïghour a subi au cours des XVII^{ème} et XVIII^{ème} siècles une forte influence de la langue russe, à travers laquelle il a enrichi son lexique de termes techniques, scientifiques et politiques provenant souvent eux-mêmes d’autres langues européennes, comme par exemple les termes *téxnika* ‘technique, technologie’, *tiraktor* ‘tracteur’, *fonétika* ‘phonétique’, *kommunizm* ‘communisme’, *sotsiyalizm* ‘socialisme’, etc.

En mars 1958 le Département de la Culture et de l'Éducation de la Commission sur les Affaires Ethniques affirme que la langue chinoise sera la première source des emprunts pour les langues minoritaires, étant la langue d'un groupe plus avancé du point de vue politique, culturel et économique (Zhou, 2003 : 361). Cela permettrait aux minorités d'enrichir leur lexique, et d'apporter une uniformité linguistique qui aurait rapprochée les communautés (*ibid.* : 364).

La formation des nouveaux emprunts du chinois se concentre en particulier sur les termes techniques (Arslan, 2010 : 494). En 1962, le Comité pour le changement de l'écriture du Xinjiang introduit 576 termes techniques qui se substituent à des termes déjà présents dans le lexique ouïghour :

Tableau 1- Introduction d'emprunts au chinois

Nouvel emprunt au chinois	Terme en chinois standard	Terme substitué
<i>bozhongji</i>	<i>bōzhōng jī</i> 'planteur'	<i>siyalka</i>
<i>caipanyuan</i>	<i>cáipàn yuán</i> 'arbitre'	<i>répir</i>
<i>canmobu</i>	<i>cān mǎbù</i> 'torchon'	<i>ishtab</i>
<i>chuna</i>	<i>chūnà</i> 'caissier'	<i>kassa</i>
<i>daqin</i>	<i>dàchén</i> 'ministre'	<i>ministir</i>
<i>lushen</i>	<i>lùxiàn</i> 'route'	<i>yol</i>
<i>jijin</i>	<i>jījīn</i> 'fond'	<i>fond</i>

(basée sur Arslan, 2010: 494)²⁴

Ces changements montrent comment, à travers l'utilisation d'une écriture similaire au *pīnyīn* et l'adoption d'un lexique chinois, les politiques linguistiques firent du chinois la source principale du développement de la langue ouïghoure. Cette dernière fut ainsi rendue plus proche de la langue nationale via des moyens linguistiques.

²⁴ Les termes ci-dessus ne sont désormais plus présents dans les vocabulaires publiés récemment, ni utilisés dans la langue parlée.

1.3.5 Les années 1980 : les droits linguistiques et la diffusion du chinois standard

Les années 1980 constituent pour la RPC une période d'ouverture, dans la politique internationale comme dans la politique interne. Avec Deng Xiaoping l'autonomie est encore une fois reconnue comme un droit fondamental, comme l'apprentissage des langues minoritaires pour les cadres, le respect des traditions et des coutumes ethniques et l'abandon du concept de supériorité han.

Par ailleurs, ces années représentent pour les politiques à l'égard des langues minoritaires en Chine la période où sont affirmés les droits linguistiques les plus importants, qui sont encore reconnus dans nos jours. Ces droits se trouvent dans la Constitution de 1982 et dans la Loi sur l'autonomie nationale de 1984.

La Constitution révisée de 1982 (Zhonghua Renmin Gongheguo, 1982) rétablit les droits supprimés dans la Constitution de 1975. Elle déclare assister les minorités dans leur développement culturel et économique, leur donne la liberté d'utiliser et de développer leurs propres langues et écritures ainsi que de protéger ou de réformer leurs propres traditions et coutumes (art. 4). De plus, elle donne aux organes de l'autonomie gouvernementale le droit d'administrer les affaires scientifiques, culturelles et éducatives (art.119), de tenir les audiences judiciaires dans la langue locale ainsi que de traduire les documents légaux en langue minoritaire (art.134). Cependant, la Constitution de 1982 assure la promotion du chinois standard à l'échelle nationale (art. 19), un concept qui, comme nous le verrons, caractérise la politique linguistique de la Chine encore de nos jours.

Le deuxième document, la Loi sur l'autonomie régionale (Zhonghua Renmin Gongheguo, 1984), approuvée le 1^{er} octobre 1984, présente sept articles qui traitent des droits linguistiques dans les domaines de l'administration, de l'éducation et des média²⁵. La loi garantit l'utilisation d'une ou plusieurs langues d'usage courant local dans les fonctions administratives (art. 21), l'autonomie dans la détermination des méthodes et des programmes éducatifs ainsi que dans le choix de la langue d'enseignement (art. 36). L'enseignement en langue minoritaire pour les écoles minoritaires est garanti, mais suivi par l'introduction du chinois standard pendant les trois dernières années de l'école primaire (art. 37). De plus, la loi promeut

²⁵ Pour la traduction en anglais de la loi voir Kaup (2000 : 183-197). Pour la traduction en français voir Leclerc (2015).

l'engagement dans le développement de la littérature, des médias, des arts caractéristiques des minorités ethniques (art. 38) ainsi que dans l'offre de services de traduction et d'interprétariat dans les procès et dans la rédaction des documents officiels en langues minoritaires (art. 47).

Simultanément, en 1985 la commission de travail sur les langues minoritaires de la région du Xinjiang présente un plan d'aménagement linguistique, approuvé par le gouvernement régional. Un document non publié, « Suggestions sur le septième plan quinquennal sur la réforme de la langue de la Région Ouïghoure Autonome du Xinjiang », parle de la diffusion du chinois standard et du *pīnyīn* dans la société et en particulier dans le secteur de l'éducation (Blachford, 2004 : 114-15). L'actualisation de la réforme sera mise en place à travers les publications et l'audiovisuel, avec l'emploi du matériel administratif ainsi qu'avec l'introduction du chinois standard comme langue d'enseignement (*ibidem*).

Même dans une phase dans laquelle l'attention des politiques linguistiques semble se focaliser sur les droits linguistiques des ethnies minoritaires, il est donc possible de remarquer une double tendance, le développement législatif d'une autonomie linguistique, mais également une volonté d'imposer le chinois standard en tant que langue de communication dans différents secteurs de la vie publique.

1.3.6 Les années 1990 et 2000 : l'imposition du chinois standard

La fin des années 1990 et les années 2000 voient un changement, dans la théorie comme dans la pratique, dans le soutien du gouvernement aux langues minoritaires. Si dans les années précédentes nous avons remarqué une double tendance et la présence des politiques officielles soutenant les langues minoritaires, les années 1990 et 2000 montrent un soutien incontesté à la diffusion du chinois standard, qui devient un pilier de la politique à l'égard des ethnies minoritaires.

Comme nous l'avons évoqué dans la section précédente, ces sont des années au cours desquelles le mécontentement au Xinjiang se traduit par des émeutes et de violentes réactions contre le gouvernement, avec en conséquence un resserrement des questions religieuses, éducatives, culturelles et linguistiques. Le Xinjiang

devient également un objectif d'intérêt stratégique et par conséquent la cible de politiques de développement économique ainsi que d'objectifs géopolitiques²⁶.

Tout d'abord, il faut dire que la campagne sur le chinois standard s'est premièrement développée au niveau national. Approuvée en octobre 2000, la Loi sur la langue et l'écriture communes nationales de la République Populaire de Chine (Zhonghua Renmin Gongheguo, 2000), impose des restrictions importantes sur l'emploi des langues minoritaires dans l'éducation et dans les médias. Par exemple, la loi exige que le chinois standard devienne la langue d'enseignement dans les écoles (art. 10)²⁷, qu'il soit utilisé comme langue principale des émissions radiophoniques et télévisées (art. 12) et comme langue de communication dans les médias (art. 13). De plus, la loi demande aux personnels travaillant dans les émissions radiophoniques, télévisées et de spectacles de savoir parler la langue chinoise standard conformément aux différents niveaux fixés par l'Etat²⁸.

La loi se focalise particulièrement sur l'utilisation du chinois standard dans la vie publique, mais, bien que son emploi dans la vie privée ne soit pas mentionné, l'Etat affirme récompenser les individus qui s'engagent pour la cause de la langue commune nationale (art. 7), en présentant la langue nationale comme une mission à laquelle chaque individu est invité à participer. Après une lecture de ces articles, les langues minoritaires semblent mises à l'écart par les efforts faits par l'Etat pour la diffusion de la langue nationale.

Par la suite, cette politique de promotion du chinois standard est développée au Xinjiang en particulier en ce qui concerne le domaine de l'éducation. En juillet 2004, le Ministère de l'Education du Xinjiang déclare l'adoption de l'éducation bilingue de deuxième type (en chinois *dì èr lèi shuāngyǔ*, en ouïghour *ikkinchi*

²⁶ Comme nous l'avons observé précédemment pour la campagne Programme de développement de l'Ouest. En ce qui concerne les relations de la RPC avec les pays de l'Asie Centrale, un des projets les plus importants a été la formation de l'Organisation de Coopération de Shanghai (*Shànghǎi hézuò zǔzhī*). Cette dernière a été fondée avec le Kazakhstan, le Kirghizistan, la Russie, le Tadjikistan et l'Ouzbékistan afin de développer une collaboration sur la question de la sécurité, des échanges économiques et de la gestion des ressources naturelles.

²⁷ L'article 10 affirme plus spécifiquement : « Les écoles doivent utiliser le *pǔtōnghuà* et les caractères simplifiés standardisés comme langue et écriture principales d'enseignement et d'étude, à l'exception des cas autrement stipulés par la loi. Dans les écoles et dans les autres établissements d'enseignement le *pǔtōnghuà* et l'écriture commune seront enseignés à travers des cours de langue et d'écriture chinoise. Les matériaux en langue chinoise utilisés doivent être conformes aux standards et aux normes de la langue et écriture commune nationale » (*ibidem*).

²⁸ En ce qui concerne les minorités ethniques, la maîtrise du chinois standard est testée à travers le MHK (*Zhōngguó shàoshù mínzú hànyǔ shuǐpíng dēngjí kǎoshì* 'Test d'évaluation du chinois standard pour les minorités'), l'équivalent du HSK (*Hànyǔ shuǐpíng dēngjí kǎoshì* 'Test d'évaluation du chinois standard') pour les ethnies minoritaires.

tiptiki qosh tillip ma'arip) dans les villes majeures du Xinjiang (Schluessel, 2009 : 395). Dans le cadre de cette réforme, beaucoup d'écoles han et non han ont été fusionnées et le chinois standard est devenu le médium de l'éducation (Dwyer, 2005). Comme affirmé par Ma Rong, l'une des personnalités académiques les plus influentes dans le cadre de l'éducation à l'égard des ethnies minoritaires, la réforme a pour objectif de faire sortir le Xinjiang de son état de sous-développement, de rendre les ethnies minoritaires plus compétitives dans le secteur du travail et d'améliorer la communication dans le cadre des échanges économiques et culturels (Ma, 2009)²⁹.

Au-delà de la réforme de l'éducation, la campagne sur la promotion du chinois standard au Xinjiang a été justifiée par diverses motivations par les médias nationaux, par des personnages politiques ainsi que par des représentants du monde académique. Ces motivations s'insèrent particulièrement dans le contexte de la région, car la situation politiquement sensible et le mécontentement ethnique semblent donner à cette campagne le contexte idéal pour son développement.

Les principales justifications que nous résumons ci-dessous impliquent les problèmes plus récents de sécurité nationale, des théories sur la construction de l'Etat, ainsi que des clichés culturels liés aux ethnies minoritaires.

1. La lutte contre le terrorisme

« Les terroristes des pays voisins ciblent principalement des Ouïghours qui ne parlent pas chinois et qui sont relativement isolés de la société. Ils finissent alors par participer à des activités terroristes », déclare Nur Bekri, président de la région autonome du Xinjiang (Cui, 2009). La contribution de Ouïghours aux activités terroristes organisées par les pays limitrophes comme l'Afghanistan et le Pakistan ainsi que le lien entre Islam et terrorisme international sont des thèmes souvent abordés par la politique et les médias chinois, en particulier après le 11 Septembre 2001. Il est difficile, et cette thèse n'est pas une tribune appropriée, de discuter de la fine ligne entre terrorisme, séparatisme, demande d'autonomie et criminalité.

Certes, des mouvements islamiques pour l'indépendance du Turkestan oriental (comme le Mouvement islamique du Turkestan oriental et le Parti Islamique du Turkestan) ont eu des relations avec les Talibans dans le

²⁹ Le thème de l'éducation sera également abordé dans le chapitre 5.

développement de réseaux terroristes au Afghanistan (Castets, 2015b : 108). Cependant, il faut souligner que les actes de violence classés par le gouvernement comme des actes de terrorisme international sont le plus souvent liés aux protestations causées par le manque d'autonomie ou sont tout simplement des crimes de droit commun (Millward, 2004 : 12-13).

2. La question de la diffusion d'une langue véhiculaire et du développement social

Comme affirmé par Gao (2014) le développement constitue un devoir et un droit pour les personnes qui vivent dans l'ère de l'information et de la mondialisation ; par conséquent, la Chine doit répandre sa propre langue officielle, un processus que les pays européens ont mis en place il y a des siècles. Cette idée a été exposée par différents représentants de la politique chinoise. Selon Jiang Zeming, dans un discours fait aux officiels des ethnies minoritaires en 1998 au Xinjiang, le développement entraîne une diminution des langues parlées dans le monde; en Chine les langues sont très nombreuses et les chinois doivent parvenir à communiquer les uns avec les autres (Zhou, 2003 : 97-98).

Cette opinion est répandue également dans le contexte académique, avec des articles qui affirment le besoin d'enseigner le chinois standard car c'est l'unique langue de communication utilisable entre les ethnies minoritaires de la région (Wang, 2007 : 2) et de privilégier son enseignement et celui de l'anglais à celui d'une langue minoritaire (Gao, 2004 : 154). Les deux premières sont en fait utiles respectivement dans la communication à l'intérieur du pays et dans les échanges internationaux, tandis que les langues minoritaires n'ont une fonction que dans la communication familiale (*ibidem*). Ces opinions reprennent une représentation des ethnies minoritaires en Chine assez commune, qui les voit comme *luòhòu*, 'rétrogrades' (Blum, 2001 : 78-79 et Zhou, 2003 : 347), appréciées pour leur patrimoine populaire et leur exotisme mais sans leur reconnaître effectivement une place importante et utile dans la société moderne (Gladney, 1994). Accorder aux langues minoritaires une place subordonnée sans interdire complètement leur utilisation permet de soutenir une représentation qui perçoit les langues et les cultures minoritaires comme éléments exclusivement folkloriques et traditionnels.

3. Motivations historiques, linguistiques et culturelles

Comme nous l'avons remarqué dans les précédentes sections, la question de savoir quelles populations ont habités « premièrement » le Xinjiang est un thème controversé. Cependant, la présence depuis la dynastie Han donne lieu à des liens idéologiques sur les longs contacts entre les populations han et ouïghoure ainsi que sur les contacts entre les deux langues : dans ce contexte, le chinois est vu comme symbole d'une influence non seulement linguistique, mais également culturelle des Han à l'égard des Ouïghours.

Dans ce contexte, comme affirmé par Wei et Li (2010 : 90-95) les termes chinois entrés dans le vocabulaire ouïghour dès le XI^{ème} siècle comme *chá* 'thé' et *cí* 'porcelaine' montrent que les Han et les ethnies minoritaires du Xinjiang ont coexisté et leurs langues et leurs cultures se sont mutuellement influencées. De même, l'influence de la langue chinoise après la fondation de la RPC montre que les minorités du Xinjiang « ont une attitude positive envers la culture chinoise » (*ibid.* : 92). L'emprunt, qui est un processus linguistique complexe, influencé par des choix liés à l'aménagement linguistique ainsi que par des facteurs sociolinguistiques (prestige, appartenance identitaire, contact culturel, etc.) est utilisé ici comme instrument idéologique pour justifier une proximité culturelle et une attitude positive envers les Han³⁰.

4. Les langues minoritaires ne sont pas compétitives par rapport au chinois

Cette idée est exprimée explicitement par Wang Lequan, ancien secrétaire du PCC du Xinjiang, lors d'un entretien sur la CCTV³¹. Selon lui, les langues minoritaires du Xinjiang ne contiennent que des quantités limitées d'informations et ne peuvent pas exprimer des connaissances avancées (Bilik, 2005 : 222).

Selon cette pensée, le sous-développement de la langue ouïghoure a ralenti le progrès économique et social au Xinjiang. Encore une fois, les motivations sont plus idéologiques que linguistiques car toutes les langues sont de complexité équivalente et aussi capables les unes que les autres d'exprimer n'importe quelle idée dans l'univers (Fromkin et Rodman, 1983 : 16), il y a simplement besoin d'une planification linguistique appropriée (Dwyer, 2005 : 37). De plus, le ouïghour

³⁰ Le thème des emprunts sera approfondi dans les chapitres 6, 7 et 8. Ici nous nous limitons à l'introduire comme justification idéologique liée à la diffusion du chinois standard.

³¹ Télévision Centrale de Chine.

comme d'autres langues parlées en Asie Centrale revendique d'avoir donné vie à certains types de littérature très raffinés et sophistiqués, comme dans le cas de la langue chagatay ; il est donc compréhensible de la part de ces peuples qu'ils refusent le concept de la supériorité de langue chinoise (Bovingdon, 2004 : 133). Dans ce cas il s'agit d'utiliser des faits linguistiques contestables, comme le manque de termes modernes ou complexes, pour justifier une subordination qui n'est en rien linguistique mais purement liée au prestige socio-politique de la langue.

La politique qui émerge de ces justifications se configure donc comme un outil d'orientation assimilationniste qui voit dans le chinois standard une solution linguistique aux problèmes liés au contrôle politique sur la région et aux poussées d'autodétermination. Avec la promotion de l'utilisation de la langue chinoise et la stigmatisation de la langue ouïghoure le gouvernement semble vouloir intégrer le Xinjiang et les ethnies minoritaires dans un projet monolingue et monoculturel, un moyen pour gérer les problèmes liés à la diversité et à ses demandes.

1.4 Considérations conclusives

Dans ce chapitre, nous avons présenté quelques observations préliminaires sur le Xinjiang, les Ouïghours et les politiques linguistiques à l'égard de leur langue, éléments que nous retenons comme importants afin de décrire le contexte dans lequel se développent les habitudes linguistiques et les pratiques langagières de la communauté ouïghoure.

Premièrement, nous avons focalisé notre attention sur les Ouïghours en tant que groupe ethnique, en soulignant la complexité de leur ethnogenèse, les éléments qui définissent leur identité de nos jours, ainsi que les relations politiques difficiles qui caractérisent la coexistence avec le gouvernement chinois.

Deuxièmement, nous nous sommes concentrée sur le thème des politiques linguistiques menées par le gouvernement à l'égard des langues minoritaires et de la langue ouïghoure. Nous avons souligné l'intérêt du gouvernement à développer la langue standard comme instrument de contrôle et d'assimilation d'une région frontalière et multiethnique comme celle du Xinjiang.

Ces éléments seront à prendre en compte tout au long de notre thèse, car ils jouent un rôle important dans le développement des pratiques linguistiques au sein de la communauté ouïghoure.

Chapitre 2

Notions introductives pour l'étude des langues et sociétés

Dans le chapitre 1 de notre travail nous avons fait appel à diverses composantes de type géographique, historique, politique, ethnique, linguistique et culturel concernant les Ouïghours et le Xinjiang, éléments que nous retenons saillants dans le développement de notre étude de cas.

Ces composantes sont présentes à différents niveaux dans les études de sociolinguistique, de l'anthropologie linguistique et de l'ethnographie du discours, disciplines qui s'intéressent aux phénomènes linguistiques sous un aspect multidisciplinaire, en tenant compte du rôle des facteurs socio-culturels dans les changements des systèmes et des usages linguistiques.

Dans ce chapitre nous allons évoquer des notions qui vont au-delà des intérêts formels de la linguistique afin d'étudier la relation complexe entre langue, communication et société. L'un des concepts développés par la sociolinguistique au début des années 1960 est celui de la diversité et de l'hétérogénéité des langues. A la différence du générativisme introduit par Chomsky (1965) qui a comme objectif l'étude du locuteur idéal ainsi que de la compétence linguistique (donc d'un système linguistique et grammatical idéal), l'approche sociolinguistique porte son regard sur l'étude des langues dans leurs diverses variétés et sur les fonctions qu'elles recouvrent à l'intérieur d'une société.

Des notions comme celles de *speech community* (dorénavant traduite en français par 'communauté linguistique') et de diglossie deviennent ainsi fondamentales dans l'analyse des usages plurilingues : elles constitueront des

instruments de catégorisation et d'analyse des relations entre les langues présentes dans le répertoire linguistique de la communauté qui est l'objet de notre étude de cas.

2.1 La communauté linguistique

La notion de communauté linguistique est l'un des concepts les plus utilisés dans les études sur les langues et sociétés, mais également l'un de plus controversé.

Cette notion met en relation les caractéristiques purement linguistiques et structurelles d'une langue avec les besoins communicationnels et interactionnels d'une communauté. De nature complexe, nous allons présenter ci-dessous une description de ses caractéristiques principales, ainsi qu'un aperçu de son évolution.

Une des premières définitions de communauté linguistique est donnée par Gumperz (1968 [2009]) et Fishman (1970 ; 1971).

Gumperz parle de l'interaction verbale comme un « processus social » et souligne le lien entre l'ensemble des règles grammaticales qui rendent les messages intelligibles et les normes de communication qui rendent un énoncé socialement acceptable et adapté au contexte. Le linguiste distingue trois types de communautés linguistiques (Gumperz, 1968 [2009] : 66-73) :

1. les communautés linguistiquement homogènes qui comprennent des variétés caractérisées par des différences marginales concernant la phonologie, la syntaxe et le lexique ;
2. les communautés linguistiques dans lesquelles sont présentes des variétés littéraires et dialectales ;
3. les communautés linguistiques caractérisées par le multilinguisme dans lesquelles le choix d'un code recouvre la même signification sociale et communicative que le choix entre différents types de lexique dans une communauté linguistique homogène.

Une communauté linguistique choisit ses différentes variétés à l'intérieur d'un *verbal repertoire* (dorénavant répertoire linguistique), défini comme « the totality of dialectal and superposed variants³² regularly employed within a community »

³² Selon Gumperz (1968 [2009] : 69-70), la relation entre variantes peut être examinée selon deux dimensions : dialectale et superposée. Les relations dialectales concernent les différences dans l'usage des langues à l'intérieur d'un groupe linguistique par rapport à une communauté linguistique plus large, (comme par exemple la distinction entre langue parlée à la maison-langue parlée dans la

(*ibid.* : 72). Le répertoire linguistique montre donc l'existence des différences linguistiques au niveau des variétés, dialectes et styles, qui se développent en fonction de distinctions purement linguistiques, du niveau d'usage ainsi que de l'organisation sociale d'une communauté.

De plus, à l'intérieur d'une communauté linguistique, normes et valeurs associées à une langue dépendent souvent de la situation sociale dans laquelle les locuteurs interagissent : comme souligné par Blom et Gumperz (1972 : 421) dans une étude du *code switching* entre la variété standard du norvégien (Bokmål) et une de ses variétés dialectales (Ranamål), un locuteur peut s'identifier comme membre d'un groupe local dans certaines occasions, plutôt informelles, et s'identifier comme membre d'une communauté plus large ou nationale dans d'autres contextes.

La dimension sociale de la communauté linguistique est particulièrement soulignée par Hymes (1974 : 47), qui affirme :

« Speech community is a necessary, primary concept [...], it postulates the unit of description as a social, rather than linguistic entity. One starts with a social group and considers the entire organization of linguistic means within it ».

Fishman (1971) met au contraire l'accent sur la relation entre langue et normes : « A speech community is one, all of whose members share at least a single speech variety and the norms for its appropriate use » (*ibid.* : 232). Fishman (1970 ; 1971) voit les réseaux d'interaction comme des éléments fondamentaux dans la définition des variétés et des normes communicationnelles qui caractérisent une communauté linguistique. Avec le terme *network* il indique les interactions entre membres d'une famille ainsi que les interactions plus complexes avec des groupes plus larges, comme celles entre collègues de travail ou encore entre personnes qui partagent des intérêts communs mais qui interagissent rarement. L'hétérogénéité des locuteurs et des communautés linguistiques dépend de l'acquisition des variétés : certaines d'entre elles sont au départ acquises par interaction verbale et leur utilisation renforcée à travers l'échange avec des groupes sociaux avec lesquels le locuteur est souvent en contact, tandis que d'autres variétés se développent par une intégration symbolique avec des groupes de référence avec lesquels le locuteur n'a

sphère publique, langue minoritaire-langue majoritaire) et selon la provenance géographique. En ce qui concerne les relations superposées, il s'agit des variantes utilisées dans des différentes situations parmi les mêmes groupes de locuteurs sur la base des activités conduites (comme par exemple les langages techniques, académiques ou ceux utilisés dans les contextes religieux).

pas d'interactions concrètes³³. C'est le cas des communautés linguistiques qui s'identifient avec un Etat et par conséquent avec une langue standard, ou avec une région et ainsi avec une variété régionale.

Jusqu'ici nous avons remarqué un lien important entre langue et conventions communicatives et sociales. Ces définitions montrent la présence d'un objet d'étude très hétérogène et variable selon les différents contextes d'étude. Cela est mis en évidence également par Blom et Gumperz (1972 : 421). Selon eux, même si les communautés linguistiques coïncident généralement avec des unités sociales comme les nations, les tribus, les groupes ethniques ou religieux, l'hétérogénéité qui les caractérise rend difficile leur identification. Pour cette raison les normes de communication ne peuvent pas être définies exclusivement par des identités ethniques, des frontières géographiques ou des relations génétiques entre les langues ; l'étude empirique devient la méthode d'investigation des phénomènes liés aux communautés linguistiques.

La réflexion sur la notion de communauté linguistique a conduit au développement des définitions qui soulignent l'existence d'autres facteurs tels que les liens géographiques, politiques, historiques et culturels.

A cet égard Heller (1988a : 11) affirme :

« The social, discursive and referential function of linguistic resources cannot be inferred solely from a study of the form these resources take, in isolated texts or utterances; they must be situated in the community speech economy and in historical context ».

Une contribution à l'approche ethnographique est apportée ultérieurement par Saville-Troike (1989) qui comme Heller met l'accent sur les valeurs partagées par une communauté : visions socioculturelles et politiques, frontières géographiques, attitudes concernant les usages de la langue, etc.

« Since patterns of language use and interpretation, rules of speaking, and attitudes concerning language are part of the product of ethnographic investigation, it is somewhat

³³ Au sujet de l'interaction verbale et de l'intégration symbolique, Fishman (1970 : 30) fournit l'exemple des résidents au Connecticut en Pennsylvanie qui se rendent chaque jour à New York. Même s'ils sont habitués à passer la plupart de la journée loin de leur Etat de résidence, ils vont s'adresser aux résidents de New York avec la variété régionale parlée dans leur Etat. En même temps, ils vont employer également une variété régionale plus neutre, qui s'approche de l'anglais américain standard. Ceci montre la présence d'une variété (régionale) apprise par interaction verbale, et une variété (proche de la variété standard) apprise par intégration symbolique avec la nation.

circular to use them as basic criteria for defining a group to study. If circularity is to be minimized, ethnographers of communication should begin with an extra-linguistically defined social entity, and investigate its communicative repertoire in terms of the socially defined community [...]. » (Saville-Troike, 1989 : 17)

La langue est donc un critère pour définir une communauté, tout comme le sont les facteurs extralinguistiques, comme les informations historiques et démographiques sur la communauté, les moyens de communication, les institutions et l'organisation de la société, les politiques linguistiques, les croyances liées à l'utilisation de la langue, etc. (Saville-Troike, 2003 : 88-95).

Par rapport à l'approche sociolinguistique de Blom, Gumperz, Hymes et Fishman, qui souligne l'importance du partage des règles de communication et de leur interprétation, l'approche ethnographique de Heller et Saville-Troike se concentre spécifiquement sur la connaissance des valeurs socioculturelles et du contexte historique caractérisant une communauté et l'application de ceux-ci aux usages linguistiques. Etant donné le contexte du Xinjiang, dans lequel le thème de la langue ouïghoure est lié aux dynamiques politiques, historiques et sociales qui prennent forme dans la société, l'approche ethnographique nous semble particulièrement significative pour l'analyse de notre étude de cas.

Une troisième approche met au contraire l'accent sur une vision micro-sociolinguistique de la communauté linguistique. C'est le cas en particulier dans les études de Le Page et Tabouret-Keller ainsi que de Milroy. Dans leur ouvrage *Acts of Identity* Le Page et Tabouret-Keller (2006) soulignent l'importance des choix linguistiques individuels. Selon leur réflexion :

« The individual creates for himself the pattern of his linguistic behavior so as to resemble those of the groups with which from time to time he wishes to be identified or so as to be unlike those from whom he wishes to be distinguished ». (*ibid.* : 181)

Deux éléments sont importants à souligner dans cette citation. Le premier concerne un changement de l'objet d'étude. La communauté n'est plus l'unité de mesure mais l'individu, qui devient un agent créatif et projette son appartenance à un groupe ainsi qu'à son identité à travers un acte linguistique. Ici, il ne s'agit pas des catégories sociales mais des petits groupes. Un deuxième élément de réflexion peut être lu dans l'expression « *from time to time* » qui indique une réinterprétation

constante dans le temps de l'acte linguistique sur la base du besoin d'identification du locuteur.

Milroy (1987a), qui focalise son attention sur l'interpersonnel, a une approche similaire. Selon sa vision de *social network*, constitué par des liens et des connections entre individus, le locuteur fait ses choix à l'intérieur d'une communauté linguistique créée par lui-même, dans laquelle il reproduit normes linguistiques et conventions sociales (*ibid.* : 6).

L'approche micro- nous semble particulièrement importante dans le cadre de la pratique langagière que nous étudions, le *code switching*, car cette dernière est sensible à l'organisation des langues à l'intérieur d'une société, comme aux besoins communicatifs du locuteur dans ses échanges individuels.

Les trois approches ici évoquées soulignent chacune les limites floues et souvent superposées des communautés linguistiques qui utilisent les codes à disposition dans leurs répertoires linguistiques sur la base des facteurs personnels, des relations avec les autres communautés linguistiques et des règles imposées par les conventions sociales. Nous pouvons observer une prise de distance par rapport aux premières études qui se dirige davantage vers un intérêt micro-sociolinguistique et vers une vision plus dynamique des pratiques langagières.

En général, les débats sur la notion de communauté linguistiques concernent plusieurs problématiques. Nous en citons quelques unes que nous trouvons dans des essais qui se sont concentrés sur cette question (Patrick, 2002 ; Mendoza-Denton, 2010)³⁴.

- La relation entre individus et communautés. La notion de communauté linguistique est hétérogène : il s'agit d'échantillons de population et de tailles de groupes très variables. Elle peut comprendre des groupes d'individus, comme par exemples les familles, ou des unités plus grandes, comme par exemples des agrégations socio-politiques au niveau de la ville ou de l'Etat (Patrick, 2002 : 574, Mendoza-Denton, 2010 : 181).
- La relation entre variantes et locuteurs, en particulier la présence d'une tendance à lier une variante avec une fonction spécifique communicative ou sociale. A ce sujet Mendoza-Denton (2010 : 188-

³⁴ Nous renvoyons à ces deux essais pour un profil historique approfondi de la notion de communauté linguistique.

189) affirme : « But what if, in performance, individuals did not always need to pick a variable? [...] We find that a specific variable usage could have a different social indexicality depending on the context and the time course of the event ».

- Une tendance à chercher uniformité et homogénéité au détriment de l'identification de différences linguistiques et sociales au sein d'un groupe donné.

Ces dernières approches et réinterprétations de la notion de communauté linguistique sont très importantes pour le développement de notre étude de cas. Notre réflexion ne veut pas affirmer l'inutilité des précédentes études, ni minimiser leur importance. Cependant, nous retenons que ces réflexions présentes dans la littérature peuvent nous conduire vers une étude plus personnalisée et spécifique des usages langagiers et de leurs significations.

2.2 La diglossie

Une deuxième notion utilisée fréquemment pour analyser les communautés linguistiques ainsi que leurs habitudes langagières est celle de « diglossie ».

Dans certaines communautés linguistiques les langues ou variétés présentes dans un répertoire linguistique gardent des conditions d'utilisation bien précises, déterminées par des normes sociales. La notion de diglossie, introduite par Ferguson (1959) et reprise notamment par Fishman (1970 ; 1971), explique les relations existant entre deux ou plusieurs langues ou variétés sur la base du contexte d'utilisation, du prestige et du rôle que ces codes tiennent au sein d'une société.

Comme pour la notion de communauté linguistique, la notion de diglossie fait partie d'un débat sur sa définition tout comme sur sa validité effective en tant qu'instrument de description des relations entre les langues d'un répertoire linguistique.

2.2.1 La diglossie fergusonienne

Selon Ferguson (1959 [1971]), le terme diglossie indique une situation linguistique assez stable dans laquelle il est possible de reconnaître une variété

« High » (dorénavant H), élevée ou haute, et une variété « Low » (dorénavant L), basse.

En ce qui concerne la première, il s'agit d'une variété standardisée, utilisée dans des situations officielles et à l'écrit, apprise dans le contexte de l'éducation formelle. La deuxième, la variété L est au contraire employée dans des contextes informels et dans la communication orale ; de plus, elle présente par rapport à la variété H une grammaire plus simple et des différences aux niveaux phonologique, morphologique, syntaxique et lexical³⁵. La méthode d'acquisition est l'un des facteurs qui différencie le plus les deux variétés : du fait que la variété L soit apprise dans le cadre familial résulte qu'elle soit toujours moins développée par rapport à la variété H, enseignée dans des systèmes éducatifs organisés (*ibid.* : 8-9).

Le concept de diglossie énoncé par Ferguson tient compte d'une situation de bilinguisme ou plurilinguisme dans laquelle les codes impliqués appartiennent à la même famille linguistique³⁶ ; il s'agit donc d'une variation interne, comme par exemple dans la relation entre langue littéraire-langue vernaculaire et langue officielle-dialecte.

Ces particularités ont rendu sa notion de diglossie difficilement applicable dans d'autres contextes linguistiques. Ferguson (1991) lui-même affirme l'existence de situations dans lesquelles la distinction entre L et H est parfois difficile à distinguer, comme dans les continuums créoles :

« It is also clear that diglossia differs from a creole continuum such as Jamaica, where many people control and use the acrolect in ordinary conversation and where the extreme "basilectal" varieties, as they are called, are clearly the outcome of a pidginization process at some earlier time. Also, the boundary between the high variety and the vernacular ("low" variety) in diglossia is behaviorally and attitudinally sharper than in creole continua, although intermediate varieties always do occur in diglossia situations, as noted in the original article » (*ibid.* : 218).

³⁵ Selon Ferguson (1959 [1971] : 11-16), les systèmes phonétiques des variétés H et L présentent la même organisation phonologique, dans laquelle L constitue le système de base et H un sous-système avec ses propres particularités. En ce qui concerne les différences morfo-syntaxiques, la variété H possède des catégories qui ne sont pas présentes dans le système de la variété L, ainsi qu'un système d'inflexion plus riche en ce qui concerne les noms et les verbes. Enfin, le lexique des deux variétés est caractérisé par l'existence de synonymes, l'un employé dans la variété H, l'autre employé dans la variété L (comme dans l'anglais *purchase*, utilisé dans la variété H et *buy*, employé dans la variété L).

³⁶ Les premières études menées par Ferguson sur la diglossie ont comme objet l'arabe classique et la variété égyptienne, l'allemand et le suisse, le français et le créole d'Haïti ainsi que le grec littéraire et le grec vernaculaire.

Ferguson met donc en évidence dans son article l'applicabilité de son modèle dans des contextes bien spécifiques et son impossibilité d'expliquer toutes les différentes relations existants entre les langues appartenant à divers répertoires linguistiques.

2.2.2 La diglossie fishmanienne

Au contraire de Ferguson, Fishman dirige ses études sur des langues non génétiquement apparentées et sur des contextes dans lesquels la présence du bilinguisme est accompagnée par l'existence des différentes fonctions, socialement imposées, attribuées aux langues parlées.

Le linguiste indique quatre relations possibles entre diglossie et bilinguisme (Fishman, 1970 : 75-89 ; 1971 : 286-301) :

1. Diglossie avec bilinguisme : situation présente dans des Etats dans lesquels la population maîtrise deux ou plusieurs langues (Fishman cite le Paraguay, pays ayant plus de la moitié de la population parlant espagnol et guaraní). Cette situation comporte l'emploi de la variété H, en général reconnue comme langue officielle, dans l'administration, dans l'éducation, dans les médias, etc. (*out-group communication*) et de la variété L comme langue qui caractérise les conversations informelles en famille et entre proches (*in-group communication*).
2. Diglossie sans bilinguisme : il s'agit d'une situation dans laquelle plusieurs communautés linguistiques se trouvent sous le même système politique, religieux et/ou économique mais elles sont en même temps caractérisées par des différences socio-culturelles. Dans ce contexte, une partie de la population n'a pas accès à la variété H, situation qui contribue à la formation de conflits sociaux. Etant donné que le développement du bilinguisme n'est pas soutenu par l'Etat, les classes sociales inférieures se mobilisent souvent pour demander autonomie politique et droits linguistiques égaux.
3. Bilinguisme sans diglossie : dans cette situation la présence des locuteurs bilingues n'est pas accompagnée par une division fonctionnelle de l'usage des langues. Les enfants deviennent bilingues lorsqu'ils sont très jeunes, cependant, les politiques linguistiques tendent à promouvoir le monolinguisme et à substituer la langue parlée dans la sphère familiale par la

langue employée dans les institutions et dans l'éducation. Fishman affirme que cette situation est spécifiquement un résultat des processus d'urbanisation et de développement économique très rapides qui amènent la communauté bilingue à abandonner ses racines culturelles et à employer la langue associée aux moyens de production et avec la sphère publique. Selon une perspective du contact des langues structurelle, les deux langues ou variétés bien distinctes s'influencent réciproquement du point de vue phonétique, morpho-syntaxique, lexical et sémantique. De plus, à cause de l'absence de situations d'emplois spécifiques, donc de diglossie, la variété la moins compétitive finit par être substituée par la langue parlée par le groupe socialement et économiquement plus fort.

4. Absence de diglossie et de bilinguisme : cette dernière situation est caractérisée par une absence de variétés fortement différenciées et de contacts importants entre les différentes communautés linguistiques. Chaque répertoire linguistique contient ses particularités et des termes utilisés différemment par divers groupes de locuteurs. Dans ce contexte, les facteurs comme l'exogamie, l'urbanisation, la croissance économique et les contacts entre groupes linguistiques peuvent amener à une diversification des usages des langues parlées, générant une situation de bilinguisme et de diglossie.

Selon cette description, le bilinguisme dénote la connaissance, de la part d'un locuteur ou d'une communauté linguistique, de deux ou plusieurs langues, tandis que la diglossie joue son rôle dans la fonction communicative des langues parlées à l'intérieur d'une société.

En plus de la différence entre diglossie entre langues appartenant à la même famille et langues génétiquement distinctes, Fishman développe un autre point, la variation dans le discours et la dimension situationnelle (1970 : 44-45). Dans la diglossie Fishmanienne les locuteurs changent de variété en fonction du contexte communicatif : la variété H est liée à la sphère publique (notamment au contexte de l'administration, de l'éducation publique, du travail et des médias) tandis que la variété L est liée à la sphère privée (interaction entre membres de la famille, entre amis, à l'intérieur de la communauté religieuse, etc.).

Au sujet de l'emploi situationnel il introduit l'idée de la « *social situation* », caractérisée par trois éléments fondamentaux :

« [...] the *implementation* of the rights and duties of a particular role relationship, in the *place* (locale) most appropriate or most typical for that relationship, at the *time* societally defined as appropriate for that relationship [...]» (en italique dans l'original) (*ibid.* : 47).

Un autre élément qui distingue la diglossie Fishmanienne de celle Fergusonienne est la différence de relation qui se développe entre deux variétés. Dans la diglossie Fergusonienne les variétés présentes dans une communauté linguistique, occupant différentes fonctions et porteuses de différentes valeurs, se trouvent dans une relation complémentaire ; dans la diglossie Fishmanienne les variétés H et L peuvent se trouver dans une situation de conflit, à cause de l'inégalité économique et sociale qui caractérise certains groupes linguistiques. Le pouvoir politique et économique du groupe social dominant correspond au prestige et donc à la domination d'une variété linguistique sur une autre.

2.2.3 Prises de distances

Les descriptions données par Ferguson et Fishman sur les relations diglossiques ont déclenché une réflexion sur sa validité et applicabilité. La vision statique et très systématisée est particulièrement critiquée.

Un compromis entre la notion classique de diglossie et une nouvelle approche à la description des relations entre les langues d'un répertoire linguistique est proposé par Kremnitz (1987), qui apporte des réflexions sur l'utilisation de cette notion d'une façon plus spécifique :

« Cela ne veut pas dire que le concept de diglossie n'est plus utilisable, comme le pensent certains chercheurs mécontents d'un terme qui prend parfois l'aspect d'un fourre-tout. Il conviendrait au contraire, selon nous, sous cette dénomination globale, de prêter une attention particulière aux situations spécifiques, et, à partir de là, d'établir une sorte de typologie des situations diglossiques, afin de construire une théorie des configurations et des développements possibles » (*ibid.* : 207).

A cet égard Kremnitz invite à prendre en considération la dimension de l'individu et la dimension sociale, les différents niveaux de bilinguisme existants dans la société, les relations conflictuelles entre communautés et nation ainsi que les contradictions entre situation réelle et situation légale, c'est-à-dire les différents

niveaux de prestige qu'une langue peut couvrir auprès des locuteurs dans le cas d'un bilinguisme institutionnalisé (*ibid.* : 207-208).

D'autres linguistes comme Berruto (1995 : 207-208) ont gardé l'utilisation des termes diglossie et bilinguisme avec l'ajout d'autres notions, comme la dilalie. La dilalie, utilisée dans le contexte de la relation entre langue standard-dialectes en Italie, marque une différenciation moins nette des domaines d'usages des variétés H et L. La variété H est utilisée dans les parler quotidiens et dans les conversations *in-group* ; de même, L peut être utilisée dans des contextes d'usage dans lesquels la variété H est censée être plus appropriée. H et L sont donc utilisées alternativement ou conjointement.

Calvet (1993 [2002]) s'oppose en particulier à la vision statique qui ne prend pas en considération les conflits existants dans les relations diglossiques, rendant ces dernières en constant évolution.

Une autre critique vient de Tabouret-Keller (2006) au sujet de la notion des variétés H et L. Selon la linguiste « cette catégorisation est fondée sur une opposition simpliste », dans laquelle la variété L est souvent interprétée comme « inférieure » et dévalorisée, en particulier dans les contextes des dialectes français (*ibid.* : 116).

Le Xinjiang constitue en fait un contexte dans lequel le multilinguisme et les politiques linguistiques en acte dans la région créent un scénario linguistique assez complexe. A ce propos, un exemple d'application de la notion de diglossie dans l'aire géographique de notre étude est offert par Dwyer (2005 : 14-15). Dans ce travail, la complexité des relations diglossiques en Chine et au Xinjiang ainsi que leur hiérarchie sont montrées par l'image d'une pyramide qui comprend cinq catégories. Dans la catégorie la plus haute nous trouvons le chinois standard. Etant la langue nationale et objet des politiques de promotion, ce dernier a un statut plus prestigieux par rapport aux autres langues standardisées parlées en RPC. La deuxième catégorie comprend des langues standard régionales, comme le ouïghour standard, le cantonais standard ou le tibétain de Lhasa. Ces langues constituent des *linguae francae* à l'intérieur de la région, elles sont présentes dans les médias, dans le commerce régional comme national.

De la troisième à la cinquième catégorie nous trouvons des langues qui ont un statut bas. La troisième catégorie inclut des variétés régionales comme des variétés de chinois parlées à Ürümchi, le chinois de Xining (Qinghai), le kazakh ou le

tibétain du Amdo. Ces langues sont souvent présentes dans l'éducation et dans les médias au niveau régional ; parlées par une grande partie de la population, elles possèdent également une écriture standard. Cependant, elles ne sont pas impliquées dans les politiques de promotion linguistique. En descendant dans cette hiérarchie, nous trouvons des variétés linguistiques comme par exemple le salar et l'evenki qui ne font pas objet d'une planification linguistique. Enfin, en bas de la pyramide sont présentes des variétés qui ne sont ni soutenues par les politiques linguistiques ni reconnues, comme le tuva.

Cette vision pyramidale des relations diglossiques montre l'existence, dans un cas complexe comme celui de langues parlées en Chine, d'un continuum qui a comme extrêmes des variétés hautes et des variétés basses, avec une série d'autres variétés qui s'insèrent au milieu sur la base des efforts menés par les politiques linguistiques, de leur usage dans la communication ainsi que de leur prestige social.

Cette description fait référence à une zone géographique assez étendue et prend en considération l'aspect social et politique des langues parlées en Chine. Nous allons trouver dans notre étude de cas sur la ville de Ürümqi une situation similaire, dans laquelle la hiérarchie des langues présentes dans un répertoire linguistique n'a pas de contours bien définis. La place accordée au chinois et au ouïghour change selon les domaines de la sphère publique et selon les besoins communicatifs des locuteurs dans la sphère privée. De plus, sur le plan des sentiments des locuteurs à l'égard des langues, nous allons observer qu'une langue qui peut être considérée haute dans la sphère publique selon les modèles diglossiques n'a pas le même prestige lorsqu'il s'agit des préférences individuelles des locuteurs et des valeurs idéologiques.

2.4 Considérations conclusives

Nous avons présenté dans ce chapitre des notions que nous allons utiliser tout au long de notre recherche et qui constituent les bases épistémologiques pour l'identification de la relation qui lie les langues aux sociétés dans lesquelles elles sont employées.

Les études ici citées mettent en évidence le rôle de la langue en tant qu'instrument communicatif et expression des relations sociales à l'intérieur d'une communauté. En particulier, nous avons observé comment les notions de communauté

linguistique et de diglossie ont été l'objet d'une réflexion sur l'application de ces dernières à différents contextes sociolinguistiques. Les derniers travaux ont souligné en fait l'importance d'une approche plus réelle et dynamique. En ce qui concerne l'utilité de ces réflexions par rapport à notre étude de cas, nous avons souligné l'importance de la fusion de la dimension de l'individu et de la dimension sociale, ainsi que de l'approche ethnographique dans la compréhension du développement des pratiques langagières.

Chapitre 3

Le code switching : cadre théorique

Nous avons présenté dans le chapitre 2 des concepts fondamentaux dans l'étude des phénomènes liés à l'étude des langues et sociétés, notamment celui de communauté linguistique et de diglossie. Dans ce chapitre nous allons focaliser notre attention sur un phénomène commun dans les sociétés dans lesquelles sont parlées plusieurs variétés ou langues, qui constitue le thème de notre thèse : la commutation de code, plus communément appelée *code switching* selon le terme anglais. Ce sujet d'étude est traité par différentes disciplines comme la linguistique, la sociolinguistique, l'anthropologie linguistique et la psycholinguistique. L'objectif de ce chapitre est de fournir une présentation des diverses approches en la matière, en présentant des modèles d'analyse et en mettant en évidence leurs points communs et particularités.

Ce cadre théorique présente le thème de la commutation de code en tenant compte des travaux des chercheurs occidentaux et en exposant pour la plupart du temps des contextes de recherche qui ne concernent pas les langues et sociétés au Xinjiang ou les ethnies minoritaires du nord-ouest de la Chine, éléments proches de notre recherche. Il nous semble nécessaire d'expliquer les raisons de ce choix.

Premièrement, les études de sociolinguistique en Chine ne se sont développées que dans les années 1990 en utilisant et en réélaborant les études de la sociolinguistique occidentale, notamment les travaux de Labov, Gumperz, Appel et

Muysken, etc. (Zhou, 2010a ; Zhou, 2010b)³⁷. Nous avons donc retenu comme plus important de nous baser sur les « sources » de la discipline.

Deuxièmement, malgré l'attention toujours plus considérable de la recherche chinoise à l'égard de la sociolinguistique, les études sur les pratiques langagières au Xinjiang et sur l'état actuel de la langue ouïghoure ne sont pas courantes, dans la recherche chinoise comme dans la recherche occidentale. En Chine, la plupart des recherches sur les langues minoritaires au Xinjiang se concentrent sur les nouvelles politiques linguistiques, sur l'enseignement du chinois standard aux minorités ou sur la linguistique en elle-même. Cependant, il est possible de trouver des travaux, notamment des mémoires de master (Ablimit, 2009 ; Mijit, 2012) et des articles publiés dans des journaux académiques chinois (Sherip, 2007 ; Anatolla, 2012) qui constituent une première étape vers le développement d'études de sociolinguistique sur les pratiques langagières de la communauté ouïghoure. Ces travaux, avec les travaux occidentaux de Dwyer (2005, 2013) et Thompson (2012) que nous mentionnons dans ce chapitre et tout au long de notre thèse ont d'ailleurs constitué un point de départ pour le développement de notre thèse.

Troisièmement, il est important de préciser qu'une étude approfondie des pratiques langagières au Xinjiang doit tenir compte, comme nous avons essayé de le faire dans le chapitre 1, de l'intense diffusion du chinois standard et de la stigmatisation sociale de la langue ouïghoure. Cela n'est pas possible pour les travaux publiés au Xinjiang, qui ne peuvent malheureusement pas être parfaitement objectifs en raison de la politique officielle, orientée vers la diffusion à n'importe quel prix du chinois standard. Pour ces raisons nous avons opté pour une présentation du cadre théorique qui peut sembler détachée de notre contexte d'étude, mais qui nous donne toutefois les fondements nécessaires pour notre analyse et réflexion sur le *code switching* ouïghour-chinois.

Nous allons focaliser notre attention sur deux aspects principaux de l'étude du *code switching* : les aspects structurel et socio-interactionnel (qui inclut également

³⁷ Les études de sociolinguistique en Chine se concentrent en particulier sur le lien entre politiques linguistiques, diffusion du chinois standard et changement linguistique (dans ce courant parmi les figures les plus importantes se trouvent Zhou Qingsheng, Guo Xi et Xu Daming), sur le bilinguisme, sur la diglossie entre chinois standard et langues sinitiques (avec des travaux qui se traduisent par les publications sous le nom de *shuāngyǔ shuāngfāngyán* 'bilinguisme et diglossie' et dont les grandes figures sont Chen Enquan, Chen Jianmin, etc.), sur la documentation et la vitalités des langues minoritaires, en particulier en ce qui concerne les zones rurales (notamment avec les travaux de Sun Hongkai et Huang Xing).

l'étude des éléments culturels et idéologiques). Ils nous semblent particulièrement indiqués pour une analyse de la commutation de code entre le ouïghour et le chinois qui puisse montrer les différentes significations que cette dernière couvre pour la communauté ouïghoure étudiée dans notre étude de cas.

3.1 Contact des langues et *code switching*

Après avoir défini dans le chapitre 2 les relations qui lient les langues aux communautés dans lesquelles elles sont employées, nous analysons la manière dont la linguistique a catalogué et décrit les différents phénomènes liés au contact des langues et l'utilisation de plusieurs codes dans un contexte multilingue. Nous avons observé précédemment que le concept de diglossie implique la coexistence de deux ou plusieurs codes, ou langues, à l'intérieur d'une société mais pas leur échange ou leur influence. Cependant, dans les communautés bilingues ou multilingues le contact entre deux ou plusieurs langues parlées peut amener à des phénomènes de convergence dans le système d'une langue ainsi que dans le discours.

La première étude à discuter cette question est celle de Weinreich (1953), *Language contact, Findings and Problems*. Selon l'auteur, l'influence mutuelle de deux langues en contact génère des « phénomènes d'interférence » ainsi décrits:

« Instances of deviation from the norms of either language which occurs in the speech of bilingual as a result of their familiarity with more than one language. [...] The term interference implies the rearrangement of patterns that result from the introduction of foreign elements into the more highly structured domains of language, such as the bulk of the phonemic system, a large part of the morphology and syntax, and some areas of the vocabulary (kinship, color, weather, etc.) » (*ibid.* : 1).

Selon Weinreich le contact des langues est donc un phénomène plus complexe que le simple emprunt d'éléments provenant d'un autre système linguistique, car la présence d'un élément externe crée non seulement l'enrichissement du système, mais aussi le changement de ses différentes fonctions et oppositions.

Le terme « interférence » comme il est expliqué par Weinreich fait référence à une série de phénomènes de contact des langues dans les divers niveaux du système. En fonction de l'intensité du contact, les phénomènes d'interférence

peuvent être présents dans les différents plans de la langue : phonologique, morphologique, syntaxique et lexical.

Une distinction importante établie par cette étude est l'interférence dans le discours et dans la langue, vue également comme opposition entre perspective diachronique et synchronique. La première est décrite comme « sand carried by a stream », la seconde comme « sand deposited on the bottom of a lake » (*ibid.* : 11). Avec ces images Weinreich souligne la différence entre les éléments d'interférence qui sont désormais établis dans le système, comme les emprunts, et ceux qui sont présents dans le parler des locuteurs bilingues du fait de leur compétence en plusieurs langues.

Nous allons voir dans ce chapitre que cette distinction, qui concerne l'intégration d'éléments externes dans le système standardisé d'une langue, suit des règles qui diffèrent sur la base de la typologie des langues en contact et présente souvent des limites floues et indéfinies. En effet, nous allons montrer dans cette recherche que les différences qui opposent concrètement les phénomènes de contact présents dans l'usage à ceux qui sont liés au contact dans le système ne sont pas facilement définissables.

L'étude du contact des langues se concentre sur une variété de phénomènes qui sont influencés par des mécanismes linguistiques ainsi que par des conditions sociolinguistiques, comme le bilinguisme stable, le processus d'assimilation culturelle, la présence ou l'absence de la fidélité linguistique, les changements sociaux, etc. Le rôle des facteurs sociolinguistiques est clamé en particulier par Thomason et Kaufman (1988 : 35) qui affirment : « Both the direction of interference and the extent of interference are socially determined ». Selon les linguistes la structure des langues en contact est pertinente mais secondaire, car elle n'a pas la même valeur que l'histoire sociolinguistique des locuteurs (*ibidem*). Les différents phénomènes de contact des langues peuvent avoir lieu même entre systèmes typologiquement très éloignés :

« As far as the strictly linguistic possibilities go, any linguistic feature can be transferred from any language to any other language; and implicational universals that depend solely on linguistic properties are similarly invalid » (*ibid.* : 14).

Les auteurs n'incluent pas la commutation de code dans leur étude mais soulignent dans leur ouvrage l'absence de contraintes, la variété des phénomènes et

l'importance des facteurs sociolinguistiques dans le contact des langues, éléments que nous allons trouver également dans la littérature sur le *code switching*³⁸.

Dans la recherche actuelle, la commutation de code est désormais incluse dans les études sur le bilinguisme et sur le contact des langues, comme nous pouvons l'observer dans les ouvrages de Romaine (1995), Muysken (2002), Thomason (2001), Matras (2009), etc.

En particulier, dans une étude postérieure sur le contact des langues, Thomason (2001) inclut le *code switching* parmi les différents phénomènes liés au contact linguistique³⁹. Selon la linguiste cette pratique langagière peut constituer un des processus à travers lesquels des éléments provenant d'une langue sont intégrés dans une autre. Cependant, la commutation de code ne peut pas être considérée comme un facteur universel dans les changements dus au contact de langue mais comme un phénomène qui peut avoir comme résultat l'introduction d'éléments d'interférence permanente⁴⁰.

En effet, comme il est examiné par Gardner-Chloros (2009), le *code switching* peut être un indicateur des différentes tendances : il peut être lié à des processus de *language change*, de *language shift* ou encore peut caractériser une situation de bilinguisme stable et contribuer à maintenir deux langues séparées, dans leurs fonctions et dans leurs structures. En particulier, si nous regardons les phénomènes de contact des langues dans une perspective diachronique, il est possible d'imaginer la commutation de code comme une des étapes qui porte aux changements dus au contact. Par exemple, le processus de relexification du moyen anglais sous l'influence du français normand et du latin, résultat des phénomènes de commutation de code au sein des classes sociales élevées anglaises (*ibid.* : 24).

³⁸ En effet une des premières mentions à la relation entre *code switching* et contact des langues remonte à Gumperz et Wilson (1971) qui supposent la commutation de code comme un des phénomènes qui ont conduit à la créolisation dans la zone indo-dravidiennne.

³⁹ A part le *code switching*, Thomason (2001) inclut dans le contact linguistique l'alternance de code (emploi diglossique des deux langues selon le contexte), la *passive familiarity* (contact avec une langue que le locuteur ne maîtrise pas mais avec laquelle il est familier), la négociation (selon laquelle un locuteur d'une langue A reproduit approximativement des modèles d'une langue B), les stratégies d'acquisition d'une langue seconde (selon laquelle un élément ou un modèle de la langue native est utilisé afin de couvrir des lacunes dans le *target language*), l'acquisition d'une langue première chez les bilingues (donc l'emprunt de caractéristiques syntaxiques comme l'ordre des mots et caractéristiques prosodiques comme l'intonation) et le changement délibéré (dû à la planification linguistique, au besoin de différencier un langage de celui parlé par les communautés limitrophes).

⁴⁰ « Once a code switching element is present, it progresses to permanence along the same path followed by other innovations including internal ones » (*ibid.* : 136).

L'intérêt porté à la commutation de code comme phénomène de contact des langues et de *language change* a emmené à l'identification de différents obstacles. Dans son étude sur les relations entre *code switching* et *language change*, en particulier sur l'emprunt des structures grammaticales, Backus (2005) indique différents problèmes liés à l'identification du *code switching* comme facteur de changement. Selon le linguiste, l'obstacle principal est constitué par le besoin de preuves quantitatives suffisantes afin de montrer qu'un type de changement est usuel dans la langue. Puis, il faut tenir compte de différents éléments, comme la fréquence d'une innovation dans la langue, sa présence dans la production des locuteurs qui possèdent une maîtrise de la langue différente et dans le discours monolingue, preuves de son absence avant le contact à travers le *code switching*, etc.

L'hétérogénéité du *code switching* au niveau des structures et des contextes sociolinguistique de développement a généré une série d'approches et des méthodologies d'étude diverses, parfois contrastantes. Généralement, ce phénomène est aujourd'hui étudié sous une perspective synchronique et dans les dimensions que nous pouvons résumer en structurelle, socio-interactionnelle, cognitive-psycholinguistique et minimaliste. Dans ce chapitre nous allons aborder les deux premiers aspects car ils font partie de notre formation disciplinaire et nous les retenons comme les plus adéquats afin de répondre à nos questions sur les relations entre langues, processus sociaux et communicatifs et identités. Avant de présenter ces deux aspects, il nous semble nécessaire de dédier une section aux définitions du terme *code switching*, qui a créé dans la littérature sur ce sujet des positions discordantes.

3.2 Le *code switching* et ses définitions

Le terme *code switching* désigne en général l'alternance de deux codes dans une conversation. La distinction entre la commutation codique intraphrastique (donc à l'intérieur de la même phrase), appelée aussi *code mixing* et la commutation codique interphrastique ou *code switching* (qui fait référence à l'utilisation de deux codes qui s'alternent séparément dans un discours) est commune parmi les chercheurs en la matière. Cette différence est d'une importance significative pour

certain auteurs, qui voient ces deux phénomènes motivés par différentes fonctions communicatives et caractérisés par des processus structurels distincts.

Gumperz (1982 : 59) définit le *code switching* comme « the juxtaposition within the same speech exchange of passages of speech belonging to two different grammatical systems or subsystems ». Il appelle au contraire *borrowing* « the introduction of single words or short, frozen, idiomatic phrases from one variety into the other » (*ibid.* : 66). Le *code switching* est présenté comme un processus conscient ou subconscient ayant une valeur pragmatique et sémantique, tandis que dans le cas du *borrowing* il s'agit exclusivement d'éléments insérés dans le système grammatical d'une langue. Toutefois, Gumperz reconnaît lui-même que cette distinction est complexe et souvent peu claire, étant donné que parfois l'utilisation d'un mot ou d'un énoncé idiomatique peut avoir une valeur conversationnelle, en fonction du contexte de l'échange verbal (*ibid.* : 68)⁴¹.

Le terme *tag switch* ou *emblematic code switching*, introduit par Poplack (1980) est également présent dans les études sur la commutation de code. Les *tag switches* se situent entre la commutation interphrastique et intraphrastique. Ils sont décrits comme des interjections, expressions idiomatiques ou substitutions de termes qui peuvent être présentes dans n'importe quel endroit de la phrase et qui n'obéissent à aucune règle syntaxique ; cette caractéristique les rend typiques du discours des locuteurs qui ne sont pas complètement bilingues. A la différence de la commutation intraphrastique, les *tag switches* peuvent avoir une fonction discursive liée aux stratégies interactionnelles qui se rapproche de celle du *code switching* interphrastique. Au contraire, le *code switching* intraphrastique, bien que signe d'une haute compétence bilingue, n'a aucune motivation sociale ou interactionnelle (*ibid.* : 613-616).

La distinction entre commutation intraphrastique et interphrastique en termes des significations interactionnelles est souligné également par Auer (1984, 1988). Le linguiste utilise le terme général *language alternation*, au sein duquel il fait une distinction entre *code-switching* et *transfer*, ainsi expliquée :

« Is the language alternation in question connected to a particular conversational *structure* (for instance, a word, a sentence, or a larger unit) (*transfer*), or to a particular *point*

⁴¹ Il fournit à ce sujet l'exemple "she is a *grande dame*" (en italique dans l'original afin de montrer la commutation de code) qui prononcé en anglais avec une voix nasale peut suggérer un ton ridicule ou sophistiqué (*ibidem*).

in conversation (code-switching)? » (en italique dans l'original) (Auer, 1988 : 192).

Le *transfer* est défini comme « language alternation from language X to Y (is) followed by further talk in language X, either by the same or by other participants » (*ibid.* : 200). Le *code-switching* est au contraire « language alternation from language X to Y (is) followed by further talk in language Y, by same or other participants » (*ibid.* : 200). Seul le *code switching* implique une négociation concernant le choix du code dans l'interaction, car les locuteurs sont invités à suivre le changement de code pour des raisons liées aux participants ou au contexte. Au contraire, le *transfer* est motivé par un manque de compétence dans l'une des deux langues présentes dans la conversation (*transfer* lié au participant) ou pour lier différents tours de parole, ayant donc une fonction anaphorique (*transfer* lié au discours) (*ibid.* : 200-203)⁴². Cependant, cette dichotomie n'est pas absolue : même si le *transfer* semble se limiter au niveau lexical et à des unités du discours bien précises, le linguiste n'exclut pas qu'il puisse être lié aux stratégies discursives, par exemple dans le cas des citations, expressions idiomatiques ou rimes (*ibid.* : 203).

La dichotomie *code switching-transfer* est substituée dans une publication postérieure (Auer, 1999) avec un continuum entre *code switching*, *language mixing* (défini comme une juxtaposition de deux langues sans valeur pragmatique) et *fused lects* (formations hybrides qui comprennent éléments grammaticaux provenant des langues impliquées dans le contact, qui ne comportent pas une valeur fonctionnelle). Dans le passage entre le *code switching* et les *fused lects* il y a donc un processus de grammaticalisation, accompagné par la perte de la valeur pragmatique et interactionnelle de l'usage de deux langues dans le discours.

Nous avons considéré jusqu'ici des définitions du *code switching* qui impliquent une distinction entre l'insertion d'éléments d'une seconde langue à l'intérieur d'une phrase et la commutation de code interphrastique.

Une orientation différente, qui minimise la différence entre commutation intra- et interphrastique est proposée par Heller (1988a). La définition qu'elle propose du *code switching* est assez générale : « *code switching* is the use of more than one language in the course of a single communicative episode » (*ibid.* : 1).

⁴² Cette dernière fonction du *transfer* est également appelée *discourse-related transfer* ou *backreferencing* par Auer (*ibid.* : 203).

Selon Heller, utiliser des formes spécifiques pour classer le *code switching* peut amener à des ambiguïtés, étant donné la nature irrégulière du parler et les changements linguistiques et sociaux au sein d'une communauté linguistique. L'auteure souligne l'importance de l'étude de la commutation de code comme analyse des possibilités référentielles, stylistiques et sociales et non comme la recherche de caractéristiques typologiques universelles (*ibid.* : 11-15).

Une position similaire est présente dans Myers-Scotton (1993). Dans ses travaux le terme *code switching* fait référence à la commutation de code entre phrases tout comme à l'insertion d'un seul élément, même si non assimilé, à l'intérieur d'une phrase. L'auteure propose la définition suivante :

« Code-switching is the selection by bilinguals or multilinguals of forms from an embedded language (or languages) in utterance of a matrix language during the same conversation⁴³ » (*ibid.* : 4).

La distinction entre *code switching* et *code mixing* n'est pas prise en considération ; selon l'auteur cette séparation « only creates unnecessary confusion » (*ibid.* : 24) car le parler des locuteurs bilingues peut inclure des formes de commutation de code interphrastique ainsi que des formes de commutation de code intraphrastique⁴⁴.

Les différentes positions sur les phénomènes de commutation de code semblent se distinguer par leurs fonctions vis-à-vis des stratégies du discours et de la compétence bilingue. Weinreich (1953 : 73) affirme par exemple que le locuteur bilingue idéal change de code sur la base des interlocuteurs et du sujet de la conversation ; la commutation de code à l'intérieur de la même phrase est signe d'un manque de compétence linguistique. Gumperz (1982) voit exclusivement la commutation interphrastique comme une pratique liée aux stratégies du discours et à l'interaction, typique du parler des locuteurs bilingues. La même position est partagée par Auer (1988), qui voit dans la présence d'insertions un manque de compétence dans l'une de deux langues.

⁴³ Nous allons discuter en détail le terme *matrix language* et *embedded language* dans la prochaine section. La *matrix language* (langue matrice) est la langue principale qui caractérise la structure morpho-syntaxique de la phrase ; au contraire, l'*embedded language* participe dans une moindre mesure, au niveau des morphèmes lexicaux (*content morpheme*) (*ibid.* : 3).

⁴⁴ Au sujet de l'utilisation du terme général *code switching* pour faire référence aux différents épisodes de commutation codique voir aussi Matras (2009 :101), Saville-Troike (2003 : 50) et Thomason (2001 : 132).

A partir des années 1990 plusieurs études ont montré que la commutation de code intraphrastique fait partie intégrante des conversations bilingues ordinaires et qu'elle n'indique pas nécessairement un manque de compétence linguistique (Muysken, 2002 : 2). La majorité de ces études se sont concentrées sur l'analyse des structures grammaticales qui caractérisent ce phénomène et sur les contraintes syntaxiques qui rendent possible son développement (Myers-Scotton, 1993 ; Muysken, 2002 ; Poplack et Meechan, 1998). Ce qui intéresse le plus au sujet de la commutation de code intraphrastique semble être les éléments à l'intérieur de la phrase qui rendent le changement de code possible et cohérent avec les systèmes grammaticaux de deux langues.

Néanmoins, d'autres études comme Heller (1988b), Dabène et Moore (1995), Gardner-Chloros (1995), etc. ont inséré ce type de commutation de code dans leurs recherches avec une orientation sociolinguiste, en traitant ses significations interactionnelles et sociales.

De fait, ce débat est causé principalement par une certaine rigidité dans le choix des unités d'analyse, en particulier par l'utilisation du concept abstrait de phrase pour une production, celle orale et spontanée, qui est difficilement divisible selon cette unité. Cela devient évident lorsqu'on étudie le *code switching* en ses aspects interactionnels. Ici, il faut tenir compte du discours en terme d'énoncés et d'actes linguistiques afin de lire les différentes significations de la commutation de code. Nous allons voir dans la prochaine section qu'une prise de distance à l'égard du concept de phrase en tant qu'unité d'analyse a lieu même dans les études plus récentes qui s'intéressent aux aspects structurelles de la commutation de code.

En ce qui concerne notre étude sur le *code switching* ouïghour-chinois, nous allons voir que les deux types de commutation de code sont présents dans les pratiques langagières des locuteurs et que tous deux sont utiles pour une étude des phénomènes liés au multilinguisme d'un point de vue interactionnel et social. En l'absence d'un consensus général au sein de la communauté scientifique et selon notre conviction que, même si typologiquement différents, les deux types de commutation de code font également partie du discours des locuteurs bilingues et selon le contexte peuvent être motivés par des facteurs socio-interactionnels, nous utiliserons le terme *code switching* pour indiquer la commutation interphrastique et intraphrastique.

La question des définitions du *code switching* doit, à notre avis, tenir compte des différents niveaux d'analyse de ce phénomène, de la nature inconstante des langues et des communautés qui les parlent ainsi que de la variété de phénomènes qui caractérisent l'expression orale. Marquer une distinction précise entre les deux types de phénomènes est certainement utile pour une description structurelle et détachée des usages réels des langues. En revanche, selon une perspective sociolinguiste, il n'est pas pertinent de spécifier si la commutation a lieu dans le discours ou au niveau d'un seul élément. Ce qui doit nous intéresser est de comprendre comment ces différents phénomènes contribuent au déroulement des stratégies discursives, à la représentation des changements sociaux et culturels ainsi qu'à la formation d'idéologies linguistiques à l'intérieur d'une communauté.

3.3 L'étude des aspects structurels du *code switching*

La commutation de code a été l'objet de recherches ayant comme objectif l'étude des éléments impliqués dans le changement de code et les règles d'intégration des structures morphosyntaxiques.

La plupart des études ont essayé de rechercher des modèles universaux qui ont en fait été réfutés par la variété des phénomènes existant entre les divers systèmes en contact. Contrairement à cette tradition, nous assistons de nos jours à un changement de direction, dans lequel la recherche sur le *code switching* se concentre sur l'analyse des traits morphosyntaxiques et pragmatiques qui peuvent expliquer les phénomènes de commutation codique selon l'étude de cas. De plus, l'apport des facteurs sociolinguistiques dans l'organisation structurelle est l'un des thèmes qui semble intéresser les recherches les plus récentes sur la commutation de code.

3.3.1 La recherche des régularités dans l'hétérogénéité

Les premières études sur le *code switching* se concentrent dans la recherche des régularités dans l'analyse des structures grammaticales présentes dans la commutation de code.

Clyne (1967), en analysant la langue parlée par les immigrés allemands en Australie après la Seconde Guerre Mondiale, fait référence à la production bilingue

comme une série de phénomènes de *transference* dans lesquels a lieu la transmission des caractéristiques phonétiques, morpho-sémantiques ainsi que des phrases entières de la L1 dans la L2. Le linguiste concentre son attention sur les diverses catégories grammaticales présentes dans la commutation et sur leur intégration, spécifiquement sur celles qui ne sont pas équivalentes dans les deux langues (comme la présence des flexions et des déclinaisons pour le genre neutre en allemand) et sur les différences sémantiques entre mots apparentés et expressions idiomatiques.

Clyne est particulièrement connu pour le concept de *trigger* 'déclencheur'. Le linguiste affirme que « [...] what is said is often determined by a previous utterance or by anticipation of what is to follow » (*ibid.* : 84). L'élément *trigger* peut être un mot homophone, un nom propre ou encore un mot ou syntagme particulièrement expressif ou approprié de la L2 qui anticipe ou fait suivre le changement de code. Le déclencheur peut être constitué également par des facteurs sociolinguistiques comme le contexte du message, par exemple lorsqu'il s'agit de situations dans lesquelles l'utilisation de la L2 est plus appropriée (*ibid.* : 90).

Au sujet de l'intégration structurelle et ses contraintes, les théories les plus connues sont celle des contraintes universelles, introduite par Poplack, et celle du *Matrix Language Frame*, établie par Myers-Scotton.

Selon Poplack (1980), deux règles principales gouvernent la convergence d'éléments et de structures syntaxiques à l'intérieur d'un énoncé :

- La règle du *free morpheme constraint*, selon laquelle « codes may be switched after any constituent in discourse provided that constituent is not a bound morpheme » (*ibid.* : 585-586). Cette règle postule l'impossibilité de l'union entre un morphème lexical et un morphème lié, sauf si le premier est intégré phonologiquement au second. Poplack explique cette contrainte avec l'exemple *eat-IENDO (eating) ; cette union des morphèmes est considérée agrammaticale car suppose une combinaison entre le radical verbal de l'anglais *eat* avec le morphème lié espagnol *-iendo* (*ibid.* : 586).
- La règle de l'*equivalence constraint*, selon laquelle :
 - « Code-switches will tend to occur at points in discourse where juxtaposition of L1 and L2 elements does not violate a syntactic rule of either language, i.e. at points around

which the surface structures of the two languages map on the each other » (*ibid.* : 586).

Cette règle affirme donc que la commutation a lieu dans un point de la phrase qui ne viole pas la structure syntaxique de deux langues données. La linguiste affirme par exemple l'inacceptabilité d'une phrase nominale dans le *code switching* anglais-espagnol comme « A CAR *nuevo* » (en gras et en italique dans l'original), car les deux langues suivent des règles syntaxiques différentes par rapport à la position de l'adjectif (*ibid.* : 587-588)⁴⁵.

Il faut souligner que les règles des contraintes universelles ont été postulées par Poplack sur la base de l'étude du *code switching* anglais-espagnol. Plusieurs études, notamment celles menées par Clyne (1987 [2000]), Romaine (1989), Myers-Scotton (1993) et Muysken (2002) ont montré des contrexemples.

Le modèle du *Matrix Language Frame* postulé par Myers-Scotton (1993 ; 2002a) est probablement le plus reconnu et populaire dans la recherche structurelle sur le *code switching*. Selon ce modèle, il existe une hiérarchie entre les langues présentes dans la commutation qui se base sur la distinction entre morphèmes grammaticaux et lexicaux. La *Matrix Language* (dorénavant langue matrice) fournit la structure morpho-syntaxique ainsi que les morphèmes grammaticaux, tandis que l'*Embedded Language* (dorénavant langue encadrée) agit exclusivement au niveau des morphèmes lexicaux (Myers-Scotton, 1993 : 6-7). Autrement dit, la langue matrice joue son rôle dans la grammaire de la phrase, la langue encadrée au niveau de vocabulaire (étant donné qu'il ne fournit pas de morphèmes grammaticaux).

Le *Matrix Language Frame* prédit également que l'ordre des morphèmes et les morphèmes clés du point de vue morpho-syntaxique doivent tout deux appartenir à la langue matrice (*ibid.* : 7). L'identification de la langue matrice se base sur un critère quantitatif (*frequency-based criterion*) : elle fournit le nombre les plus important de morphèmes dans une partie représentative du discours (cette

⁴⁵ En anglais l'adjectif précède le nom alors qu'en espagnol il le suit, même si certains adjectifs peuvent précéder le nom, avec une fonction d'émphase ou comme jugement de valeur. Dans le cas du *code switching* anglais-espagnol analysé par Poplack, les locuteurs retiennent la commutation entre adjectif et nom dans une phrase nominale « *unacceptable* » ou « *fairly unacceptable* » (*ibid.* : 588).

dernière décrite par la linguiste comme une portion de discours comprenant plus d'une phrase) (*ibid.* : 68).

Le modèle prévoit de même des hypothèses qui expliquent les exceptions systématiques, comme celle concernant l'existence de *matrix language islands*, parties de la phrase composées exclusivement de morphèmes lexicaux et grammaticaux de la langue matrice ainsi que de *embedded language islands*, constituées entièrement par des morphèmes et par la structure syntaxique de la langue encadrée⁴⁶. En plus des spéculations théoriques sur la structure du *code switching*, le modèle du *matrix language frame* veut également expliquer la relation sociolinguistique qui s'établit entre deux langues présentes dans la commutation ; selon Myers-Scotton la langue matrice ne constitue pas exclusivement la langue dominante du point de vue linguistique mais également celle du point de vue interactionnel, car elle représente la langue censée être utilisée par la communauté. De plus, la langue qui occupe la place de la langue matrice peut varier sur la base de facteurs diachroniques, comme par exemple des changements socio-politiques ou liés à la maîtrise des langues parlées, au type de l'activité, au changement de sujet ou de situation (*ibid.* : 70-74)⁴⁷.

Les modèles proposés par Poplack et Myers-Scotton suivent des approches universalistes qui, à travers l'étude des données empiriques (le contexte du *code switching* anglais-espagnol pour Poplack et le multilinguisme au Kenya et Zimbabwe) essaient de trouver des principes et des contraintes capables d'expliquer les phénomènes liés à la commutation de code. Cependant, l'application de ces modèles a rencontré des obstacles dans plusieurs études de cas et par conséquent des critiques. Álvarez-Cáccamo (1998 : 35-36) met en discussion la présence des contraintes universelles et la supposition de l'existence de deux systèmes grammaticaux séparés dans la production du *code switching*. Il affirme ainsi :

⁴⁶ Ces dernières sont présentes lorsqu'un morphème de la langue encadrée viole les règles prédites par la *langue matrice* (et donc par l'utilisation d'un morphème n'existant pas dans la langue matrice qui déclenche la production dans la langue encadrée) ou lorsqu'il s'agit par exemple d'expressions idiomatiques ou formulaires qui ne constituent pas le noyau grammatical de la phrase (*ibid.* : 120-162).

⁴⁷ Le sujet des aspects sociolinguistiques des études de Myers-Scotton sera approfondi dans la section sur les aspects sociaux du *code switching*.

« In order to argue convincingly *for* or *against* the existence of: « code switching constraints » and « code switching grammars » « based on the two monolingual ones » [...], research should first convincingly prove that a) speakers who « code switched » possess two (or more) identifiable linguistic systems or languages, each with its identifiable grammatical rules and lexicon; and b) « code switched » speech results from the predictable interaction between lexical elements and grammatical rules from these languages. None of these assumptions, I believe, is proven yet » (en italique dans l'original) (*ibid.* : 36).

Par cette affirmation, le linguiste refuse non seulement l'existence des contraintes postulées par Poplack, mais également l'existence d'une hiérarchie grammaticale qui établit la langue de base dans les phénomènes de commutation de code⁴⁸.

Concernant le modèle de Myers-Scotton, Auer (2000) exprime la difficulté à identifier la langue matrice dans le contexte conversationnel et déplore l'inefficacité du critère de la prédominance des morphèmes et du critère sociologique qui voit la langue matrice comme langue non marquée.

Dans Muysken (2000) se trouve un détachement de l'approche universaliste de Poplack et Myers-Scotton qui reconnaît pareillement la pertinence des structures linguistiques et l'existence des tendances régulières. En utilisant le terme *code mixing*, l'auteur fait référence à tous les phénomènes dans lesquels les éléments lexicaux et les structures grammaticales de deux langues sont présents dans la même phrase. A l'intérieur de ce phénomène il distingue trois processus (*ibid.* : 1) :

- l'insertion d'éléments lexicaux ou de syntagmes dans la structure d'une autre langue ;
- l'alternance entre structures appartenant à deux langues différentes, dans laquelle les deux langues restent séparées ;
- la « *congruent lexicalization* », expliquée comme l'intégration des termes provenant de différents répertoires lexicaux dans une structure syntaxique mixte. Cette convergence grammaticale est possible lorsque les deux langues possèdent de similarités dans la structure et dans le lexique.

⁴⁸ Au sujet du refus des contraintes universelles cf. aussi Romaine (1989).

Ces processus sont gouvernés par des conditions structurelles diverses qui changent sur la base de la typologie des langues en contact (l'étude de Muysken se base sur un important nombre d'études de cas, comme le *code switching* moluccan malais-néerlandais, arabo-français, otomi-espagnol, etc.). Enfin, Muysken reconnaît l'existence d'une langue de base qui gouverne la grammaire ainsi que l'existence des contraintes, influencées chaque fois par la valeur fonctionnelle et par la position dans la phrase des éléments morphologiques.

3.3.2 La recherche de nouvelles perspectives

Nous avons observé jusqu'à ce point que les principales études sur les aspects grammaticaux du *code switching* se sont concentrées sur la recherche des contraintes et des principes universaux ainsi que sur des tendances régulières, en regardant ce phénomène comme le rencontre de deux ou plus systèmes grammaticaux indépendants. A ce sujet, Poplack a souligné l'importance du respect des règles morphologiques et syntaxiques tandis que Myers-Scotton a insisté sur la présence d'une langue dominante du point de vue structurel.

Au contraire, des travaux plus récents ont mis en discussion l'existence de principes universaux et des tendances régulières, en soulignant une variabilité dans les phénomènes de commutation de code.

Matras (2009 : 136) met en évidence l'existence des diverses stratégies qui gouvernent le contact des langues dans le *code switching*, influencées par la maîtrise de la langue, l'éducation reçue et les préférences linguistiques du locuteur. Par exemple, le linguiste remarque que dans la commutation de code anglais-hébreu l'intégration d'un verbe en anglais dans une structure syntaxique hébraïque se développe en suivant deux processus : à travers la structure complément + infinitif ainsi qu'avec l'aide d'un verbe léger (ce dernier est une structure qui n'est pas présente dans la grammaire monolingue de l'hébreu) (*ibidem*). Cela montre l'existence d'une variation dans le même phénomène, qui peut se reproduire en suivant différentes règles de formation.

Dans le cadre de l'identification d'une « grammaire » du *code switching*, Sebba (2009) affirme qu'il n'est pas toujours possible d'établir une claire distinction entre deux systèmes grammaticaux impliqués dans la commutation de code. Selon le linguiste la convergence entre deux systèmes engage une équivalence entre

structures linguistiques et catégories grammaticales qui sont souvent similaires mais non exactement les mêmes. Dans ces cas le locuteur crée des normes qui n'existent pas dans le système monolingue des langues présentes dans le *switching*, mais une « grammaire » qui peut être expliquée exclusivement en regardant la convergence entre deux systèmes.

En suivant cette orientation, Gardner-Chloros et Edward (2004) mettent en discussion le rôle de la grammaire et des contraintes prédictives dans l'étude structurelle du *code switching*. Les linguistes se demandent si les normes postulées par la grammaire (dans toutes les différentes définitions du terme : prescriptive, universaliste, cognitive) peuvent expliquer la variabilité, la subjectivité et l'innovation présentes dans les répertoires bilingues⁴⁹. Ils doutent également de la validité des catégories grammaticales et de l'unité d'analyse de la *sentence* comme instruments pour l'étude de la structure du *code switching* :

« Sentence is an abstraction, and it is by no means clear that it is an appropriate unit for the analysis of speech. Even accepting that the sentence is a meaningful unit in the context of *code switching*, this would mean that grammatical approaches based on such assumptions can only seek to explain code switching *within* the sentence. In reality, in any situation where there is *code switching* within the sentence unit, there is bound to be code switching *between* sentences and also between conversational “moves” » (en italique dans l'original) (*ibid.* : 107).

Se limiter à l'étude des phrases isolées et focaliser l'attention exclusivement sur la commutation intra- ou interphrastique amène donc le chercheur à ignorer la pluralité d'éléments qui agissent dans la constitution du *code switching*. De plus, selon eux le locuteur emploie dans son parler des stratégies et des voies d'issue qui lui permettent de détourner les normes grammaticales : « Speakers use pauses, interruptions, “left/right-dislocation” and other devices to neutralize any grammatical awkwardness resulting from switching at a particular point in the sentence » (*ibid.* : 108).

En ce qui concerne l'identification d'une langue matrice dans le discours, Nortier (1990 :158-159), dans son étude sur la commutation de code entre néerlandais et arabe marocain, apporte une distinction différente qui s'adapte mieux

⁴⁹ Ce questionnement a été soulevé premièrement par Clyne (1987 [2000]), qui s'interroge sur la validité du terme *ungrammatical* pour définir des phénomènes qui ne sont pas nets, mais peuvent être exclusivement conçus comme des tendances.

à la nature du discours, entre langue de base (*base language*) et langue matrice (*matrix language*). La première concerne le niveau macro-linguistique du discours, constitué par plusieurs énoncés, dans lequel il est possible reconnaître une langue dominante. La deuxième concerne l'analyse des phrases individuelles, dans lesquelles il est possible d'appliquer la notion de langue matrice et de langue encadrée.

D'autres études sur la commutation de code ont mis en évidence l'influence des facteurs sociolinguistiques dans les particularités structurelles du *code switching*. L'âge, le moyen d'apprentissage et la maîtrise des langues, les changements générationnels, les attitudes envers les langues parlées sont responsables de changements et d'innovations, dans une même langue comme dans le contact entre deux ou plusieurs langues⁵⁰.

Des recherches plus récentes se sont concentrées sur l'étude contrastive de la production orale à l'intérieur de la même communauté. Par exemple, Dabène et Moore (1995) ont focalisé l'attention sur la relation entre types de *code switching* et intégration dans la société, la fidélité à la langue maternelle, les moyens d'apprentissage de la L2 et son utilisation dans la sphère familiale.

Par rapport aux premières études sur la commutation de code, nous assistons à une sorte de fusion entre la perspective structurelle et sociale. Les recherches menées par les auteurs cités dans cette section se sont focalisées sur l'analyse du *code switching* dans toutes ses manifestations, en prêtant attention à la variation, à l'irrégularité ainsi qu'à la créativité des constructions. Comme Gardner-Chloros et Edward (2004 : 125) le soulignent :

« [...] our argument is not about *whether* grammar plays a role in code switching, but about how best to characterise the level(s) at which grammar operates » (en italique dans l'original).

La recherche de nouvelles perspectives dans l'étude du *code switching* n'est pas donc forcément caractérisée par le refus des normes grammaticales comme instrument d'analyse, mais par l'étude des phénomènes grammaticaux résultant de

⁵⁰ Ce lien entre structure et éléments sociolinguistiques a en effet déjà été investigué dans les premières études sur la commutation de code. Clyne (1967) a mis en évidence la relation entre *transference* et intégration sociale, Poplack (1980) entre *code switching* intraphrastique et maîtrise des structures du répertoire bilingue.

la fusion entre systèmes typologiquement différents et de la relation entre la structure et les facteurs sociolinguistiques.

3.3.3 Le continuum entre *code switching* et *borrowing*

Nous avons observé au cours de cette section que l'étude structurelle du *code switching* semble être caractérisée par deux visions différentes de la production linguistique : variété versus uniformité et statique versus dynamisme.

Cette dichotomie inclut également le débat sur la différence entre les insertions lexicales dans le discours et les emprunts, éléments qui rentrent dans le vocabulaire standardisé d'une langue, généralement pour des besoins référentiels.

Avant d'aborder ce sujet il est nécessaire d'introduire la notion d'emprunt. Un des premiers linguistique à traiter la question des emprunts est Haugen (1972 : 81), qui définit le terme *borrowing* comme « the attempted reproduction in one language of patterns previously found in another ». Selon l'auteur les emprunts sont caractérisés par deux types de reproduction : l'importation du modèle original ou sa substitution avec une structure similaire à la langue qui reçoit l'emprunt. La reproduction ne constitue pas un état mais plutôt un développement composé par différents degrés d'importation et de substitution en fonction de la compatibilité des systèmes (c'est-à-dire sur la base de similarités typologiques entre les deux systèmes en contact) et du degré du bilinguisme des locuteurs. Etant un processus, l'emprunt doit être étudié en prenant en considération trois éléments : les structures des langues impliquées, la fréquence des éléments empruntés et leur variation diachronique (*ibid.* : 87).

La littérature sur la commutation de code a souvent exclu de ses thèmes d'étude les emprunts, ceux-ci considérés comme caractérisés par des processus et des spécificités différents. Dans le débat sur la distinction entre insertion dans le discours et emprunt les arguments se concentrent sur le processus d'intégration d'un élément dans le système ainsi que sur les différents apports au niveau interactionnel et communicationnel. Weinreich (1968), en décrivant la différence entre phénomènes d'interférence dans le système et dans le discours, souligne le critère de la fréquence et de la stabilité :

« In language, we find interference phenomena which, having frequently occurred in the speech of bilingual, have

become habitualized and established. Their use is no longer dependent on bilingualism. » (*ibid.* : 11)

Nous avons déjà observé que selon Gumperz (1982) le terme *borrowing* indique la présence d'un seul élément ou d'une expression idiomatique provenant d'une autre variété ou langue qui manque de valeur interactionnelle.

Poplack, Sankoff et Miller (1988 : 584) ne considèrent pas comme *code switching* les insertions phonologiquement, morphologiquement et syntaxiquement intégrées dans le système de la langue qui les reçoit. Ils parlent également de *nonce borrowing* afin d'indiquer des insertions intégrées dans le discours qui ne sont pas présentes dans le vocabulaire standardisé d'une langue, car ils ne sont pas assez diffus dans le vocabulaire commun⁵¹.

Une position différente est défendue par Myers-Scotton (1993 : 163-207) qui voit la relation entre emprunts et *code switching* en termes de similarités dans les processus. Premièrement, la linguiste sépare les formes lexicales en deux catégories fondamentales pour l'étude du contact des langues et de l'emprunt : les *core forms* (dorénavant formes de base) et les *cultural forms* (dorénavant formes culturelles). Les formes de base sont des lexèmes empruntés dont la langue qui les reçoit possède déjà des formes correspondantes ; elles ne répondent pas donc à des besoins référentiels. Les formes culturelles sont au contraire des lexèmes qui représentent des objets ou des concepts nouveaux à la culture qui les emprunte.

Leur présence dans le *code switching* rend ces formes différentes : les formes culturelles peuvent être présentes dans le vocabulaire bilingue comme dans le vocabulaire monolingue, tandis que les formes de base sont spécifiques à la commutation de code. Dans une perspective diachronique, ces formes de base apparaissent premièrement dans le *code switching*. La commutation de code est donc la première étape du développement de formes de base qui probablement feront partie du vocabulaire standardisé d'une langue. De plus, les formes de base dérivent d'une situation de contact dans laquelle un groupe linguistique s'identifie culturellement avec l'autre :

« Core B forms are borrowed because certain types of contact situation promote desires to identify with the EL culture, or at

⁵¹ A ce sujet cf. Thomason (2001 : 135). La linguiste affirme la validité de la diffusion d'un terme dans le vocabulaire afin d'établir son statut d'emprunt, mais elle reconnaît en même temps l'impossibilité de déterminer la fréquence d'un mot dans une langue donnée.

least some aspects of it. Making word used in that culture part of one's own repertoire is an obvious means of such identification » (*ibid.* : 172).

Dans notre contexte de recherche, l'identification culturelle ne semble pas être un facteur jouant un rôle dans l'insertion des formes de base dans le *code switching* ouïghour-chinois. Comme observé dans la recherche de Mijit (2012 : 25-26), qui dans son corpus présente des formes de base chinoises, l'utilisation de ces dernières dépend d'autres facteurs, comme la concision de la langue chinoise et la longueur des mots ouïghours, l'intense contact dû aux politiques de développement du bilinguisme et un conséquent oubli des mots ouïghours suite à l'utilisation des formes chinoises.

De même, Anatolla (2012) attribue l'utilisation des formes de base comme des formes culturelles à des critères macro-sociaux comme les politiques linguistiques et à des critères micro-sociaux, comme le parcours éducatif du locuteur et la fréquence des rapports avec la communauté han. Son étude, qui s'est déroulée dans la ville de Ürümchi, montre en particulier comment différentes pratiques langagières se développent dans différents quartiers de la ville, en particulier en fonction du contact dans la vie quotidienne entre les Ouïghours et les Han.

Comme nous allons le montrer également dans les prochains chapitres liés à l'analyse des données, l'utilisation de formes de base ne semble pas refléter une identification de la communauté ouïghoure avec la communauté chinoise.

Au sujet de la question de l'intégration et de l'assimilation, même si la plupart des formes établies dans le vocabulaire montrent une intégration phonologique et morphosyntaxique, il est possible de trouver des contrexemples. Contrairement à Poplack, Myers-Scotton affirme que l'assimilation n'est pas un critère adapté pour différencier le *code switching* du *borrowing* (1993 : 21). Dans certains cas, le même lexème est intégré dans le lexique sous différentes formes. Par exemple, la langue shona montre deux stratégies d'intégration du mot anglais *school* et *school fees*, tous deux établis dans le vocabulaire de cette langue déjà dans les années 1970. Le premier, [chikoro] est complètement intégré dans le système de la langue : il montre le préfixe de la classe nominale, assimilation du /l/ en /r/ ainsi que l'introduction d'une voyelle qui sépare le groupe consonantique. Au contraire, le second mot

devient en shona [skulfiz], ce qui montre une absence des critères d'intégration présent pour le mot précédent *school* [chikoro] (*ibid.* : 179).

L'auteure reconnaît également la présence de facteurs sociolinguistiques dans les processus d'intégration : le prestige socio-économique ou la dominance de la langue encadrée dans le système éducatif favorisent l'importation du modèle original par rapport à son intégration dans la langue matrice (*ibid.* : 177-8). Cette vision du *code switching* et du *borrowing* nous rappelle celle de Haugen car elle se base sur la conception des deux phénomènes comme un continuum ayant différents degrés d'intégration phonologique et syntaxique.

L'absence d'une distinction claire entre les phénomènes indiqués comme *code switching* et ceux indiqués comme *borrowing* est investiguée également par Matras (2009 : 110-114) qui cherche à identifier les différentes dimensions qui jouent un rôle dans le continuum entre ces deux phénomènes. Selon le linguiste, les extrémités de ce continuum sont constituées par le *code switching* vu comme alternance dans le discours avec des objectifs stylistiques d'une part, et l'insertion d'éléments stables et intégrés dans le système monolingue d'autre part. Entre ces deux extrémités s'insère une série de possibilités influencées par les facteurs exposés ci-dessous (*ibidem*).

- Niveau du bilinguisme : même si le *code switching* est généralement associé avec le parler des locuteurs qui maîtrisent deux langues ou plus, il faut également prendre en considération ceux qui possèdent une connaissance insuffisante de la langue pour être considérés comme bilingues, mais qui utilisent dans leur discours des mots étrangers. Nous pouvons trouver dans le parler de ces derniers la présence de mots étrangers qui à travers un processus diachronique peuvent entrer dans un répertoire monolingue standard.
- Niveau de composition : entre l'alternance dans le discours et une insertion lexicale isolée sont présentes également des insertions qui dénotent non seulement d'une maîtrise de la L2 mais également d'une connaissance des règles d'interaction.
- Niveau de fonctionnalité : il est reconnu généralement que le *code switching* recouvre davantage une fonction discursive ainsi qu'un choix stylistique, tandis que les insertions lexicales répondent à un

besoin référentiel de représenter un concept ou un objet spécifique. Même à ce niveau nous trouvons des phénomènes dans lesquels fonction discursive et besoin référentiel sont strictement liés, par exemple dans le changement de code qui a lieu lorsqu'il s'agit de nommer des idées, des situations ou des institutions qui sont particulièrement liées au contexte d'emploi d'une langue spécifique.

- Niveau de spécificité : cette dimension est liée à celle de la fonctionnalité, notamment au besoin de précision lorsqu'il s'agit de faire référence à une terminologie précise, par exemple concernant le vocabulaire administratif ou lié aux institutions.
- Niveau d'opérationnalité : lié à la possibilité des locuteurs bilingues de trouver des traductions équivalentes concernant les formes de base.
- Niveau de régularité : facteur qui ne se base pas sur la fréquence, mais sur la présence ou l'absence de contraintes contextuelles qui puissent influencer l'insertion d'un élément. En d'autres termes, la régularité indique qu'un mot est retenu comme approprié dans tous les contextes d'utilisation.
- Niveau d'intégration structurelle : elle dépend du système phonologique et morphologique des langues impliquées mais également des facteurs sociolinguistiques et générationnels que nous avons vus précédemment dans cette section.

Les critères qui définissent le continuum mettent en évidence le caractère ambigu et flou de la production bilingue. En particulier, lorsqu'il s'agit de l'insertion d'éléments de la L2 dans la L1, le processus d'intégration dans le système doit prendre en considération les ressemblances et les particularités des systèmes linguistiques en contact, des variantes sociolinguistiques ainsi que des changements et régularités d'utilisation d'un terme dans le temps.

Une analyse du point de vue diachronique et synchronique ainsi que l'attention envers la valeur sociolinguistique et communicationnelle du *code switching* sont des éléments qui peuvent nous guider à travers la complexité de ce phénomène.

3.4 L'étude du *code switching* et ses aspects sociaux et interactionnels

Comme nous l'avons évoqué au début de ce chapitre, les usages linguistiques portent avec eux des valeurs sociales et culturelles ainsi que des conventions communicatives partagées au sein d'une communauté linguistique. Ainsi, la sélection d'une langue ou d'une variété est déterminée par des choix communicatifs et expressifs, liés à des facteurs comme le contexte de la conversation, la relation établie entre les locuteurs, la familiarité avec une langue, etc.

Dans une communauté bilingue, changer de code peut être dans certains cas une action spontanée, non motivée par des raisons spécifiques. Cependant, plusieurs travaux reconnaissent au *code switching* une valeur interactionnelle et sociale.

3.4.1 L'approche interactionnelle

Une des premières études analysant les fonctions interactionnelles du *code switching* est celle menée par Blom et Gumperz sur les variétés du norvégien Bokmål et Ranamål que nous avons citée dans le chapitre 2. Blom et Gumperz (1972 : 424-426) introduisent deux fonctions de la commutation de code :

1. Le *code switching* situationnel : lié au contexte et aux locuteurs qui participent à la conversation. Dans ce cas le locuteur choisit un code sur la base des normes et des obligations induites par le contexte en question : locuteurs participants à la conversation, sujet et contexte de la conversation.
2. Le *code switching* métaphorique : lié aux besoins expressifs du locuteur. Dans ce cas le choix du code n'est pas dicté par la situation sociale mais est dû à la nature de la conversation, au fait qu'elle soit caractérisée par un ton formel ou informel⁵². En fonction du contexte le *code switching* métaphorique peut introduire dans la conversation un ton de confidentialité et d'intimité.

Selon Blom et Gumperz le choix d'un code devient donc une négociation entre ce qui est requis par les règles sociales propres d'une communauté

⁵² Afin d'éclaircir ce type de *code switching*, Blom et Gumperz fournissent l'exemple du répertoire linguistique utilisé par les employés d'un bureau administratif, dans le cadre du *code switching* entre la variété standard du norvégien et une de ses variétés dialectales (Bokmål-Ranamål). Les employés utilisent les deux codes sur la base du thème de la conversation : ils utilisent la langue standard dans le cadre du travail, alors qu'ils emploient la variété dialectale lorsqu'il s'agit d'échanger quelque mot avec le président de l'entreprise au sujet de la famille et de la vie privée (*ibid.* : 425).

linguistique et les besoins liés à l'interaction entre locuteurs; le *code switching* métaphorique semble montrer qu'il n'existe pas un seul code approprié par type d'interaction ou de contexte mais que les règles de la communication varient également selon les besoins expressifs du locuteur et selon sa propre évaluation de la situation dans laquelle a lieu la conversation.

Dans une étude postérieure sur le *code switching* slovène-allemand, Gumperz (1982 : 38-58) souligne comment les idéologies politiques, les changements socioéconomiques et les consciences ethniques jouent un rôle fondamental dans l'usage de la langue. Ils établissent des normes de communication qui influencent les répertoires verbaux des locuteurs ; dans cette situation le *code switching* recouvre une fonction évaluative et signalétique. Dans son étude de cas sur les communautés autrichiennes du Val du Gail, dans laquelle le slovène, malgré le développement de l'allemand comme langue de prestige dans le système éducatif et dans l'emploi, est toujours la langue utilisée dans la sphère privée, Gumperz identifie les fonctions suivantes du *code switching* : marquer une distinction entre des informations apprises dans le passé ou récemment, indiquer emphase ou opposition et signaler la position du locuteur par rapport au message, fonctions qui dans des contextes monolingues sont réalisées par la prosodie ou par la syntaxe (*ibid.* : 48).

De plus, ne pas respecter les conventions discursives spécifiques reconnues à l'intérieur d'une communauté linguistique peut amener à une utilisation inappropriée de la langue, mal vue par la communauté linguistique. A ce sujet Gumperz distingue un code employé par un groupe minoritaire de locuteurs, le *we-code*, utilisé dans la communication *in-group*, donc dans des échanges informels ou familiers et un code propre au groupe dominant, le *they-code*, utilisé dans des situations plus formelles (*ibid.* : 65). Le *we-code* est associé à la langue minoritaire, tandis que le *they code* représente la langue majoritaire, la plus répandue à l'intérieur d'une communauté linguistique. Cette situation est typique des communautés bilingues, dans lesquelles la langue majoritaire et la langue minoritaire recouvrent deux fonctions complémentaires : la première est fondamentale pour l'interaction dans le milieu du travail, la seconde est nécessaire pour la communication à l'intérieur de la famille et entre locuteurs qui partagent les mêmes valeurs ethniques. Cependant, il n'y a pas de relation directe entre style communicatif et identité de groupe, car l'interprétation du message dépend de

plusieurs facteurs comme le contexte, les prédispositions sociales et les locuteurs ; ce n'est que dans des situations extrêmement formelles et ritualisées que l'utilisation d'une variante par rapport à une autre devient un choix à respecter :

« There is no necessary direct relationship between the occurrence of a particular set of linguistic forms and extralinguistic context. Only in relatively few interactional situations, such as for example in contrast with older monolinguals, when talking to very small children, or for certain highly ritualized activities, is only one code appropriate. Elsewhere a variety of options occur, and as with conversations in general, interpretations of messages is in large part a matter of discourse context, social presuppositions and speakers' background knowledge » (*ibid.* : 66).

Cette idée est réitérée par Sebba et Wootton (1998 : 284) qui affirment l'absence d'une relation directe entre commutation de code et identité :

« We cannot assume a fixed relationship between a social identity and the language of the utterance that evokes (or invokes) it; rather such relationships are themselves negotiated and constructed in the interaction, drawing on cultural resources located both inside and outside the interaction itself ».

La démarcation entre *we-code* et *they-code* peut donc amener à des résultats différents. Grâce aux données de notre corpus nous verrons que le *they-code* est utilisé même dans des situations informelles afin de construire la cohésion entre proches⁵³.

L'identification de cinq fonctions liées aux stratégies du discours est le deuxième apport de Gumperz à l'étude du *code switching* (1982 : 75-84):

1. La citation, comme citation directe et comme discours rapporté : dans ce cas le locuteur emploie la langue utilisée dans l'énoncé qu'il est en train de citer. De cette façon le locuteur rapporte le discours tel qu'il était à l'origine ;
2. La spécification du destinataire (*addressee specification*), fonction utilisée afin de mettre en évidence le destinataire du message parmi un groupe de personnes;

⁵³ Au sujet de la relation entre *we code* et *they code* voir aussi Gardner-Chloros (2009 : 104-106).

3. L'interjection ou tic de langage⁵⁴ ;
4. La répétition : la répétition du message dans un autre code, afin de clarifier ou d'émphatiser le message⁵⁵ ;
5. La caractérisation d'un message (*message qualification*) : comme pour la répétition il s'agit de changer de code afin d'énoncer des syntagmes qui ont la fonction de spécifier, de clarifier ou encore de paraphraser un message⁵⁶ ;
6. Personnalisation versus objectivation : le locuteur peut choisir d'utiliser un code pour exprimer ce qui concerne son opinion personnelle ou ses sentiments et changer de code pour exprimer un fait ou des connaissances générales.

Gumperz introduit également des éléments fondamentaux dans l'étude de l'interaction, les *contextualization cues*, ainsi décrits:

« [...] constellation of surface features of message form are the means by which speakers signal and listeners interpret what the activity is, *how* semantic content is to be understood and *how* each sentence relates to what precedes or follows. [...] Roughly speaking, a contextualization cue is any feature of linguistic form that contributes to the signaling of contextual presupposition » (en italique dans l'originale) (*ibid.* : 131).

La commutation de code est donc un outil qui marque les différents aspects du contexte de la conversation et dans le même temps contextualise les informations, créant ainsi une négociation entre normes conversationnelles et besoins expressifs. Selon Gumperz (*ibid.* : 131-133) la langue, à travers ses particularités, peut donc signaler le type de contexte avec ses normes linguistiques et sociales à respecter : cette fonction peut être exprimée par le choix d'un code ou d'une variété donnée, par des phénomènes prosodiques, par l'utilisation d'expressions idiomatiques ainsi que par des choix concernant l'utilisation du lexique et de la syntaxe. De plus, dans

⁵⁴ L'auteur exemplifie cette fonction en citant un échange espagnol-anglais entre deux employés d'origine mexicaine aux Etats Unis : A : Well, I'm glad I met you. B : Andale pues [OK swell]. And do come again. Mm ? (*ibid.* : 77).

⁵⁵ Concernant ce type de fonction Gumperz cite un autre exemple de *code switching* espagnol-anglais : « The three old ones spoke nothing but Spanish. No hablaban ingles (they did not speak English) » (*ibid.* : 78). Dans ce cas le changement de code vers l'espagnol semble marquer une emphase par rapport au fait que les personnes en question ne parlent pas anglais.

⁵⁶ Comme dans l'exemple de *code switching* espagnol-anglais « the oldest one, la grande la de once años (the big one who is eleven years old) » (*ibid.* : 79) ;

la création des normes communicatives sont impliqués des signaux extralinguistiques, comme l'expression du visage, la direction du regard, la posture, la hauteur de la voix et le rythme. Le message envoyé au début d'une conversation par ces signaux linguistiques et extralinguistiques indique quel type de code ou de variété les locuteurs sont censés suivre et employer dans un contexte donné. Bien entendu, un signal linguistique peut être interprété différemment et par conséquent être incompris, créant un échec dans l'établissement de l'interaction.

L'étude de la commutation de code du point de vue des ses valeurs interactionnelles élaborée par Gumperz est suivie et réélaborée par Auer (1984 ; 1988 ; 1995), qui focalise son attention sur les dynamiques de l'interaction.

Dans son étude sur les enfants d'origine italienne dans le sud de l'Allemagne dans les années 1980 (Auer 1984 ; 1988), l'auteur indique deux types de *code switching* (Auer, 1988) :

- Le *code switching* lié au discours : il s'agit du changement de code dû au changement des participants à la conversation, du ton de l'interaction (par exemple entre une interview formelle et une conversation informelle), du sujet, au besoin de marquer un contraste dans une séquence et entre un message informatif et un message évaluatif (*ibid.* : 197-199) ;
- Le *code switching* lié aux participants (appelé par Auer « preference related language alternation » ou « language negotiation ») : ce deuxième type de commutation codique peut être motivé par un manque de compétence linguistique (qui porte le locuteur à s'exprimer dans la langue la plus familière) ou par une négociation entre les locuteurs afin de trouver une langue commune pour l'interaction (*ibid.* : 193-197). Le *code switching* lié aux participants est donc motivé par une question de compétence linguistique ou par la préférence pour un code particulier.

Selon le linguiste, l'alternance codique n'est pas déterminée par le contexte : le choix d'un code ne dépend pas des paramètres situationnels car il fait partie du processus complexe de définition de la situation. En discutant le modèle proposé par Blom et Gumperz, Auer (1984 : 4) affirme :

« [...] one would either have to conclude that (in the situational case) code-switching is without social meaning because it is a necessary consequence of certain situational parameters, or that (in the metaphorical case) it is dependent on an (almost) one-to-one relationship between language choices and situational parameters which can be purposefully violated ». ⁵⁷

Selon l'approche de Auer, appelée séquentielle, ce n'est pas la situation ou les besoins expressifs du locuteur, mais plutôt la cohésion interactionnelle qui s'établit entre les participants qui nous explique les causes de l'alternance codique. Etant donné l'importance de l'interaction dans ce modèle, les études de Auer se concentrent surtout sur l'analyse des tours de parole et sur la direction de la commutation.

Dans le cadre francophone, l'importance de la valeur interactionnel et de la compétence linguistique est analysée également par une étude menée par Dabène et Moore (1995) dans le contexte de l'immigration. Les auteurs, en étudiant les usages linguistiques des immigrés ibériques et algériens dans la ville de Grenoble, identifient deux types de commutation de code, qu'ils appellent « types de bilinguisme » (*ibid.* : 37-39):

1. Le bilinguisme fonctionnel, vu comme une stratégie du discours stylistique et pragmatique ;
2. Le bilinguisme complémentaire, dans lequel la commutation de code est utilisée afin de combler des lacunes dans l'un des deux codes qui n'est pas assez maîtrisé.

Le premier fait référence au langage propre des jeunes qui, en maîtrisant les deux codes, arrivent à employer la commutation codique avec une fonction phatique et métalinguistique, tandis que le seconde est typique du langage utilisé parmi les adultes, dans lequel la combinaison de deux langues est fondamentale pour la clarté du message et la réussite communicative (*ibidem*).

⁵⁷ Auer (1995 : 127) pointe d'autres problèmes liés à l'approche d'analyse de Blom et Gumperz. Premièrement le fait que dans certaines communautés linguistiques (en particulier lorsqu'il s'agit de nouvelles communautés linguistiques, comme par exemple celles qui se créent en Europe comme résultat de l'immigration) il y a des situations qui laissent un choix ouvert par rapport à l'utilisation d'un code spécifique. Dans ces cas les choix linguistiques sont surtout guidés par les expériences personnelles du locuteur. Deuxièmement, étant donné que dans certains cas la situation et la langue ne sont pas définies il revient au locuteur de définir la situation et par conséquent de choisir une langue. Au sujet des critiques sur le modèle de Gumperz voir aussi Myers-Scotton (1993 : 54-55).

Les valeurs stylistique et pragmatique du *code switching* chez les jeunes sont mises en évidence dans une étude qui concerne les langues qui sont l'objet de notre thèse. Ablimit (2009), en analysant le *code switching* parmi les universitaires de la ville de Ürümchi, identifie différentes fonctions de la langue chinoise dans la commutation avec le ouïghour : attirer l'attention sur un sujet particulier, parler des faits désagréables (dans la communication de mauvaises nouvelles comme la mort ou les maladies), empêcher la compréhension de faits que le locuteur ne veut pas rendre clairs (par exemple dans les conversations avec les parents), transmettre un contenu amusant avec des fins humoristiques (par exemple dans la traduction en chinois d'expressions idiomatiques ouïghoures⁵⁸), ou s'adapter aux exigences linguistiques des étudiants chinois qui ne parlent pas ouïghour. En présentant ces fonctions Ablimit souligne la valeur pragmatique du *code switching* dans la possibilité donnée aux étudiants de s'exprimer sur la base des exigences communicatives liées à leur pratique linguistique (*yǔyán shíxiàn*), des conventions sociales et des motivations psychologiques.

3.4.2 L'approche socio-culturelle : universalisme et particularisme

D'autres linguistes ont analysé les phénomènes de commutation de code en regardant non seulement la valeur interactionnelle mais également le contexte social et culturel dans lequel les pratiques linguistiques se développent. Dans ce type d'approche les conventions sociales existantes à l'intérieur d'un groupe comme ses caractéristiques historiques, culturelles et politiques ont une valeur importante. Comme nous l'avons observé pour l'étude du *code switching* du point de vue structurel, nous trouvons pour cette approche des orientations universalistes mais également d'autres qui au contraire sont dirigées davantage vers une description particulière des fonctions de la commutation de code selon l'étude de cas prise en considération.

En ce qui concerne l'approche universaliste, Myers-Scotton (1988 ; 1993) propose un modèle de lecture des significations interactionnelles et socioculturelles de la commutation de code qui suit celui du *Matrix Language Frame*, utilisé dans ses études structurelles.

⁵⁸ Comme par exemple dans la traduction de l'expression idiomatique ouïghoure *töt köz tütme* (littéralement 'avec quatre yeux', 'hâter'), traduites en chinois *wǒ de sì gè yǎnjīng le* 'mes quatre yeux' (*ibid.* : 64).

Dans son étude sur le multilinguisme au Kenya et au Zimbabwe, l'auteur explique le concept de *markedness* comme un ensemble de règles sociales et communicatives que le locuteur peut adopter ou refuser (Myers-Scotton, 1993: 75) :

« The theory behind the markedness model proposes that speakers have a sense of markedness regarding available linguistic codes for any interaction, but choose their codes based on the persona and/or relation with others which they wish to have in place. This markedness has a normative basis within the community, and speakers also know the consequence of making marked or unexpected choices ».

Le *unmarked choice* indique le code qu'un locuteur est censé utiliser dans une conversation ; il s'agit d'une langue ou d'une variété qui est socialement acceptée dans un contexte et par les locuteurs qui participent à l'échange. Le choix d'un code est dicté par des conventions sociales que l'auteur appelle *rights-and-obligations sets*. Ces normes sont établies par les participants au cours de l'interaction et non seulement elles changent d'une communauté à l'autre, mais également à l'intérieur d'une même communauté, sur la base de la typologie de l'interaction (*ibid.* : 84). Tous les types d'échanges conventionnels sont caractérisés par des normes sociales, représentées à leur tour par un code qui est censé être utilisé⁵⁹.

Selon la notion de *markedness*, le locuteur connaît pour chaque échange conventionnel les normes et le code qu'il est censé respecter; il est libre de suivre ou non ces normes, mais son comportement ne sera pas librement interprété par son interlocuteur, qui jugera selon les conventions sociales liées à l'échange (Myers-Scotton, 1988 : 155). Les codes signalent donc un ensemble de caractéristiques pour chaque type d'interaction. Myers-Scotton évoque à ce sujet le rôle de l'anglais dans la ville de Nairobi, signe d'un niveau d'éducation élevé et d'un haut statut économique ; l'anglais couramment parlé devient par conséquent la langue employée parmi le gens éduqués dans des situations officielles dans lesquelles il faut montrer un haut niveau de formalité (*ibid.* : 86).

Le facteur déterminant qui caractérise cette approche n'est pas l'interaction en soi ni le contexte situationnel, mais plutôt les échanges interpersonnels et donc la

⁵⁹ Myers-Scotton (1988 : 152-155) désigne comme types d'échange conventionnel les situations interactionnelles qui caractérisent la vie dans une communauté, comme par exemple les services locaux, les conversations informelles, les visites chez le médecin ou les entretiens professionnels. Les échanges non conventionnels concernent des interactions avec des locuteurs dont la relation n'est pas bien définie comme par exemple des conversations avec des inconnus dont l'identité n'est pas révélée, ou des échanges entre pairs d'âges différentes, etc.

relation qui s'établit entre participants à une conversation. L'auteur parle du locuteur comme un *rational actor* qui, en choisissant entre une *marked choice* ou une *unmarked choice*, décide d'augmenter ou de diminuer la distance sociale avec son interlocuteur (*ibid.* : 92-100).

Dans une étude postérieure, Myers-Scotton (2002b : 207-209) distingue trois facteurs, macro- et micro-, présents dans les conversations bilingues qui indiquent comment le *code switching* est une négociation entre contextes sociaux, relations entre communautés, choix personnels et besoins communicatifs :

1. un facteur externe qui dirige le choix d'un code sur la base de sa valeur et place dans la société (condition socioéconomique, genre, ethnie, âge) ;
2. un facteur interne basé sur la compétence individuelle du locuteur, sur son expérience ainsi que sur sa faculté à reconnaître les diverses normes communicatives au sein d'une communauté ;
3. un facteur rationnel qui aide le locuteur à exprimer au mieux ses besoins communicatifs.

Cette approche met donc en évidence l'étude de la commutation de code sur plusieurs niveaux qui incluent interaction, besoins des participants et dynamiques à l'intérieur d'une société, liés par exemples à la situation économique, à l'ethnie d'appartenance et à la présence des conflits identitaires.

D'autres chercheurs n'ont pas suivi d'orientations universalistes mais ils se sont concentrés davantage sur la relation entre forme et fonction des phénomènes liés au *code switching* dans le cadre d'études de cas spécifiques. De plus, ils ont orienté leur attention non seulement sur les normes sociales et les besoins interactionnels, mais également sur des valeurs et des caractéristiques culturelles spécifiques aux communautés étudiées.

Ce qui est souligné par des auteurs comme par exemple Heller, Li et Gal est l'abandon de l'approche universaliste et l'étude du *code switching* sur une perspective multidisciplinaire.

Heller (1988b), dans son étude sur la commutation de code anglais-français dans les entreprises de Montréal et les écoles à Toronto, démontre comment cette pratique langagière n'a pas les mêmes significations à l'intérieur d'un même groupe et comment elle peut être employée avec différentes fonctions par chaque locuteur.

Dans son étude il n'est pas utilisé un modèle qui puisse expliquer les choix linguistiques des locuteurs ; l'analyse se base sur des motivations micro- et macro-sociolinguistiques liées à l'histoire de la société et des langues parlées :

« The exact nature and meaning of code switching is only derivable from an understanding of the larger social context and of the exact nature of the social situation and the social relationship involved » (*ibid.* : 92).

Un résultat exposé dans son travail est le changement du rôle de l'anglais. En utilisant comme élément d'analyse l'histoire politique, les changements sociaux et économiques de la ville de Montréal, elle montre le changement dans les significations de l'anglais dans les entreprises, autrefois symbole de pouvoir social. Suite à l'affirmation du français comme critère d'accès aux entreprises, le *code switching* anglais-français est utilisé selon cette étude de cas dans les relations interpersonnelles dans les bureaux comme dans les réunions de travail afin de neutraliser les tensions identitaires (*ibid.* : 90). L'interprétation du *code switching* se développe sur deux niveaux : un premier qui inclut les différentes motivations qui conduisent le locuteur à l'utilisation de la commutation de code et un deuxième qui place les besoins du locuteur dans un contexte plus large, celui de l'histoire sociale de sa communauté linguistique (Heller, 1988c : 266).

Le besoin d'une approche multidisciplinaire et d'une fusion de l'étude des motivations individuelles du locuteur avec des données macro-sociolinguistiques est sollicité également par Li, Milroy et Chang (1992). Leur étude sur le *code switching* anglais-chinois dans une communauté d'immigrants chinois en Angleterre démontre comment les choix linguistiques sont sensibles à des facteurs liés au réseau social du locuteur ainsi qu'à des facteurs liés à la structure socio-économique de la communauté. Dans leur étude, une activité économique typique de la communauté chinoise, le travail dans des petits commerces du quartier, conduit le locuteur à utiliser dans une moindre mesure la langue anglaise par rapport à ceux qui travaillent dans une entreprise (*ibid.* : 82-83).

Ces études de cas insèrent les usages linguistiques dans un contexte plus large, qui implique des éléments sociaux, culturels et politiques tout en tenant

compte de la situation micro-sociolinguistique dans laquelle se développent les usages linguistiques des locuteurs⁶⁰.

3.4.3 *Code switching* et idéologies linguistiques

Jusqu'ici nous avons observé que la commutation de code peut couvrir différentes valeurs interactionnelles et socio-culturelles. Dans le cadre des différentes significations que les pratiques langagières peuvent avoir à l'intérieur d'une communauté l'idéologie linguistique joue également un rôle important.

L'idéologie linguistique est définie par Irvine (1989 : 255) comme : « the cultural system of ideas about social and linguistic relationships, together with their loading of moral and political interests ». Les langues présentes dans un répertoire linguistique peuvent être un symbole d'identité et d'appartenance à un certain groupe et peuvent représenter relations de pouvoir, inégalités et conflits à l'intérieur d'une société. Cette définition nous renvoie à des épisodes que nous avons évoqués dans le chapitre 1, comme la campagne de développement du chinois standard et par conséquent la stigmatisation de la langue ouïghoure, présentée comme une langue sous-développée qui empêche le progrès économique et social du Xinjiang et des ses ethnies.

Kroskrity (2004) introduit une dimension individuelle de l'idéologie linguistique. Selon lui, les locuteurs ont en fait différents sentiments et attitudes à l'égard des langues présentes dans leur répertoire linguistique ainsi que sur les comportements linguistiques à adopter au sein d'une communauté (*ibid.* : 497).

Les deux concepts évoqués par Irvine et Kroskrity sont en fait présents dans la littérature sur les études sur les langues et sociétés déjà avant le développement des études sur l'idéologie linguistique. Hymes (1974), dans sa description de l'ethnographie du discours, propose une attention aux croyances, valeurs et attitudes des locuteurs à l'égard des langues parlées, comme aux pouvoirs des institutions linguistiques, éléments devenus fondamentaux dans l'étude des idéologies linguistiques. Dans le cadre de l'étude sur le pouvoir des langues, Bourdieu (1977) inclut dans sa notion de capital linguistique la fonction du langage comme un mécanisme du pouvoir et de représentation :

⁶⁰ Au sujet de l'approche multidisciplinaire ainsi que de la fusion d'aspects micro- et macro- nous renvoyons également à Gal (1988), Woolard (1988) et Jaffe (2007).

« La compétence linguistique (au même titre que toute autre compétence culturelle) ne fonctionne comme capital linguistique qu'en relation avec un certain marché : à preuve, les effets de dévaluation linguistique globaux qui peuvent s'opérer brutalement (à la suite d'une révolution politique) ou insensiblement (du fait d'une lente transformation des rapports de force matériels et symboliques, avec par exemple la dévaluation progressive du français par rapport à l'anglais sur le marché international) » (*ibid.* : 22).

Dans la notion de capital linguistique c'est les forces économique et culturelle de ceux qui parlent une langue qui rendent cette dernière digne de prestige et d'être dominante dans les usages linguistiques.

Cette idée est d'actualité dans le contexte du Xinjiang, dans lequel nous avons observé comment le chinois standard est présenté comme une sorte de capital social et économique, parlé par une majorité qui est responsable du développement de la région. Nous allons voir dans le chapitre 8 comment une partie de la communauté ouïghoure agit contre cette suprématie et essaie de rendre le ouïghour compétitif sur le plan communicatif comme sur le plan social.

L'idéologie linguistique peut être remarquée dans différents comportements linguistiques, comme la présence du *code switching* et la nécessité d'éviter des emprunts à une langue dominante (Kroskrity, 2004). Le *code switching* est donc inclus dans les phénomènes à travers lesquels il est possible de reconnaître des valeurs idéologiques des langues parlées et comprendre les relations entre communautés.

Dans son article « Codeswitching and consciousness in the European periphery », Gal (1987) analyse la commutation de code dans trois contextes minoritaires de l'Europe Centrale dans les années 1970 (locuteurs italiens dans l'Allemagne de l'ouest, locuteurs hongrois en Autriche et locuteurs allemands en Roumanie) et sa valeur dans la définition des relations ethniques. Selon Gal « attitudes toward the language are implicitly evaluations of the group, activities, and social relations of solidarity or power that they index » (*ibid.* : 139). La commutation de code assure un rôle de stratégie de définition des relations interethniques (d'opposition ainsi que de solidarité).

Au sujet du premier cas de *code switching*, entre l'italien et l'allemand, Gal souligne la dimension entre l'intégration et l'exclusion vécue par la communauté

italienne (par le fait d'être issue d'un groupe appartenant à un pays membre de la Communauté Economique Européenne dans un pays, l'Allemagne, qui à l'époque ne favorisait pas l'immigration pour des questions économiques liées au chômage). Cette situation se reflète dans l'utilisation de deux codes, l'italien comme langue utilisée dans la sphère privée et comme langue de la communication *in-group*, et l'allemand utilisé dans la perspective de l'intégration avec le reste de la population. Le *code switching* devient ainsi une pratique syncrétique des migrants italiens, l'expression d'une ascension sociale niée dans le pays d'immigration mais également d'un refus de retourner dans le pays d'origine (*ibid.* : 642).

C'est un contexte différent pour l'étude du *code switching* qui est exposé dans le deuxième cas. Il concerne la communauté hongroise en Autriche, pays dans lequel le hongrois est dévalué à cause de son association avec une situation économique précaire et sous-développée. Cette dévalorisation a créé la séparation de deux codes dans les usages linguistiques : le hongrois utilisé exclusivement en famille ou dans la communication avec les vieilles générations et l'allemand employé dans le reste des interactions et présent comme langue d'insertion dans les conversations en hongrois. Au contraire, dans le troisième cas, la communauté allemande en Roumanie utilise le roumain exclusivement avec les locuteurs monolingues de langue roumaine ; ceci est dû à un sentiment de supériorité économique et sociale que la communauté allemande garde même après son intégration dans le système socialiste roumain.

Comme l'explique Gal (*ibid.* : 650) dans son analyse :

«Patterns of language use are not simply a reflex of the group's political and economic position. They are part of the group's actively constructed and often oppositional response to that position ».

Cette réflexion est liée à un contexte Européen fortement politisé, dans lequel les langues ont joué un rôle fondamental dans les processus de construction étatique, dans l'établissement des frontières géographiques et dans la définition d'élites sociales⁶¹.

La perspective de Gal sur le *code switching* se base donc sur l'analyse des usages linguistiques comme ressources communicatives indiquant la définition des rapports sociaux entre différents groupes ou identités à l'intérieur d'une

⁶¹ Pour approfondir ce thème voir Irvine et Gal (2000 [2009]).

organisation sociale, relations qui sont établies par des oppositions politiques et socio-économiques.

Un autre travail, cette fois sur le conflit des langues en Macédoine au XX^{ème} siècle (Irvine et Gal, 2000 [2009]) nous donne d'autres perspectives de réflexion pour notre étude. Bien que les contextes soient très différents nous trouvons ici plusieurs éléments en commun avec la situation linguistique au Xinjiang. Comme pour les politiques linguistiques menées par le gouvernement chinois, Irvine et Gal soulignent dans le contexte de la Macédoine une condition requise pour le progrès économique, politique et technologique de l'Etat: « the ideal political order of one nation, speaking one language, ruled by one state, within one bounded territory » (*ibid.* : 418). La diversité ethnique et linguistique de cette région est donc considérée comme un obstacle à l'unité. Dans un état multiethnique, dans lequel le multilinguisme (l'utilisation du grec, du turc ainsi que des dialectes slaves, roumains, albanais, etc.) était un facteur commun à toute la population, l'idéologie linguistique basée sur « une langue, un état » développée en Europe aux XIX^{ème} et XX^{ème} siècles a conduit également à la purification des lexiques officiels. La langue turque, présente dans la morphologie flexionnelle, dans les emprunts lexicaux et dans certaines expressions idiomatiques était vue comme un « stylistic lowering » suite à l'échec des Ottomans, et par conséquent utilisée « to connote archaism, local color, pejoration, or irony » (*ibid.* : 422). Par conséquent, les responsables de la planification linguistique demandaient un remplacement des éléments turcs par des slaves, considérés natifs et plus élégants.

L'élimination des éléments étrangers dans un lexique donné est une caractéristique commune à beaucoup de langues et elle est reconnue sous le terme de purisme. Le purisme est défini par Thomas (1991 : 12) comme :

« The manifestation of a desire on the part of a speech community (or some section of it) to preserve a language from, or rid it of, putative foreign elements or other elements held to be undesirable (including those originated in dialects, sociolects and styles of the same language) ».

Toutes les langues en interagissant avec d'autres langues influencent et subissent l'influence d'autres systèmes linguistiques sur les différents plans de la langue et à différent degrés (Fishman, 2006 : 27) : un purisme « pur » est donc impossible. Par ailleurs, le purisme étant motivé dans la plupart des cas par des formes de nationalisme culturel et social (Thomas, 1991 : 43) et sensible au

contexte sociopolitique dans lequel il se développe (Cru, 2015 : 386), il conduit à accepter des langues en tant que sources d'emprunts et d'en refuser d'autres.

A cet égard nous rappelons le cas de la réforme de la langue turque des années 1920, dans laquelle a eu lieu l'élimination des emprunts à l'arabe et au persan mais également le début de l'emprunt des nombreux termes à la langue française (Lewis, 1999). Des exemples plus récents sont le purisme qui caractérise des langues européennes comme le français et l'italien à l'égard des emprunts à l'anglais, mais qui ne concerne pas des mots empruntés aux autres langues européennes.

Dans le contexte du purisme, il est important de faire une différence entre attitudes puristes menées par l'Etat, qui concernent des langues standardisées et affirmées en tant que variétés hautes dans la sphère privée et celles qui au contraire sont relatives à des langues minoritaires qui essaient de s'affirmer dans une société et de se revitaliser sans compter sur l'aide des institutions gouvernementales. Dans ce dernier cas, l'étude du purisme devient un moyen d'observer les relations diglossiques, de découvrir les formes d'affirmation linguistique et culturelle ainsi que de sonder la volonté de légitimation identitaire des ethnies minoritaires (Cru, 2015).

Des recherches montrent que ces tendances puristes sont présentes également dans le discours idéologique sur la langue ouïghoure. Des études conduites par Thompson (2013) et Dwyer (2013) ont focalisé leur attention sur le purisme dans des variétés du ouïghour formel, en particulier sur la langue parlée dans les émissions de radio, qui implique le « nettoyage » d'éléments chinois.

La recherche de Thompson (2013) se concentre particulièrement sur le langage employé dans les émissions télévisées et de radio, purifié d'éléments chinois, même en ce qui concerne des termes communément utilisés dans les conversations au quotidien. L'auteure, à travers des interviews avec des locuteurs natifs, montre comment le ouïghour dépourvu d'éléments chinois devient pour la communauté linguistique ouïghoure un exemple de parler correct et permet de se rappeler des mots ouïghours qui ne sont plus utilisés dans les conversations quotidiennes.

Dwyer (2013) décrit la bataille idéologique dirigée par une station radio aux Etats Unis qui transmet en ouïghour, la version ouïghoure de *Radio Free Asia* (RFA). Son équipe de présentateurs radio a développé une variante de la langue ouïghoure qui élimine les emprunts chinois en favorisant les emprunts russes. Cette

variante, appelée par Dwyer *desinicized Uyghur*, se différencie du ouïghour parlé en RPC par l'emploi d'un lexique purifié d'éléments chinois, le refus d'un vocabulaire administratif respectant la vision de la région du Xinjiang du gouvernement chinois ainsi qu'une plus importante complexité syntaxique⁶².

Le purisme mis en œuvre dans les émissions ouïghoures décrit dans ces deux études indique que l'objectif du renouvellement de la langue ouïghoure est l'élimination des emprunts chinois, qu'ils soient lexicalisés ou non lexicalisés. Les emprunts provenant d'autres langues, comme l'arabe, le persan et le russe ne constituent pas des éléments à éliminer dans le vocabulaire ; au contraire, ils sont un signe de prestige et de parler élégant (Dwyer 2013, Thompson 2013).

Ces études montrent comment la langue ouïghoure, en particulier celle utilisée pour la communication dans la sphère publique, devient elle-même un instrument de résistance tout comme le lieu dans lequel se développent des mouvements d'opposition aux pouvoirs politiques. Nous allons trouver ces dynamiques également dans la langue parlée dans les contextes informels.

3.4.5 Hétérogénéité des contextes, pluralités d'approches

Dans les différents modèles d'analyse et approches disciplinaires que nous avons présentés lors de cet aperçu sur les études du *code switching* et ses aspects interactionnels et socio-culturels, nous pouvons délimiter plusieurs points fondamentaux dans les études présentées dans ce chapitre :

- la centralité des objectifs communicatifs des locuteurs ;
- la valeur communicative et expressive de la commutation de code au niveau des stratégies du discours;
- l'importance de l'étude des relations sociales entre groupes linguistiques ainsi que du contexte politique et économique dans lequel les langues sont parlées;

⁶² Les toponymes et les termes géographiques qui indiquent une dépendance politique et administrative de la RPC sont évités et substitués par des synonymes (*ibid.* 7-8). Par exemple, le mot *Zhōngguó* 'Chine' est substitué par *Xitay* (terme qui fait référence à la dynastie chinoise Liao, utilisé dans le ouïghour parlé en Asie Centrale) ; le terme *rayon* 'région', qui fait référence à la région autonome du Xinjiang et donc reconnaît son existence, est substitué par le plus neutre *da'ire* 'zone' (*ibidem*).

Concernant la complexité syntaxique, le ouïghour parlé par les présentateurs de radio de RFA présente des phrases complexes formées par des nombreuses subordonnées ; au contraire, le ouïghour parlé par les présentateurs de la *China National Radio* présente une structure syntaxique qui rappelle celle du chinois, avec des propositions coordonnées formées par des verbes nominalisés (*ibid.* : 12-13).

- la vision de la commutation de code comme un outil indiquant proximité ou éloignement social (entre groupes ethniques, dans la sphère privée versus sphère publiques, entre groupes qui partagent certains intérêts, etc.).

Ces points ont été emphasized à différents niveaux et en fonction du contexte par les auteurs ici cités.

Nous pouvons reconnaître deux dimensions dans le domaine d'études sur la commutation codique: l'étude du *code switching* selon une perspective purement sociolinguistique et selon une perspective ethnographique. La première semble partir de l'étude du discours afin de reconnaître les normes sociales et interactionnelles (comme nous l'avons observé dans les études de Gumperz et Auer), tandis que la seconde accorde une importance majeure à l'étude de la communauté linguistique dans ses aspects historiques et sociopolitiques comme base de compréhension des phénomènes linguistiques (notamment Gal et Heller). L'étude des aspects historiques et sociopolitiques a conduit également à investiguer les sentiments et les attitudes des locuteurs et des communautés à l'égard des langues présentes dans leur répertoire linguistique ainsi que la valeur politique et idéologique de ces dernières.

Les dimensions micro- et macro- constituent un autre niveau d'analyse. La première semble typique des études du *code switching* et de ses fonctions discursives. Gumperz et Auer, même en tenant compte du contexte sociolinguistique, des structures sociales et de la valeur que les langues représentent à l'intérieur de la communauté linguistique, ont focalisé leur attention sur l'étude des stratégies discursives du locuteur. Selon cette approche le *code switching* sert aux besoins communicatifs de l'individu, au sein du réseau social auquel il appartient.

Des études multidisciplinaires comme celles de Gal et Heller ont fusionné dimensions macro- et micro et analysent le *code switching* dans la perspective des stratégies d'intégration, d'assimilation ou d'exclusion dans une société. Dans ce cas le *code switching* semble faire partie des stratégies de construction identitaire des groupes linguistiques qui concernent la communauté ainsi que des besoins communicatifs du seul locuteur.

Les différentes dimensions d'étude (sociolinguistique versus ethnographique et micro- versus macro-) présentent plus de points en commun que de différences.

Cependant, nous devons reconnaître également une variable importante qui a influencé les diverses études sur le *code switching* : le fait que chaque étude de cas est caractérisée par un contexte social, politique et historique qui accompagne l'usage des langues et les relations entre groupes sociaux à l'intérieur d'une communauté linguistique. Cela est fondamental lorsqu'il s'agit d'analyser la commutation de code comme un outil linguistique doté de signification sociale.

Comme le souligne Gal (1988 : 248) :

« [...] while we can expect to find universals or at least widely occurring types in the structure of face-to-face interaction, the sociopolitical level of analysis cannot be conceived on the same way ».

Chaque étude de cas ici présentée semble montrer des spécificités qui indiquent au chercheur la dimension de l'analyse : dans les contextes caractérisés par le conflit ethnique ou dans lesquels une variante linguistique est particulièrement associée à une situation d'inégalité socioéconomique, l'étude du *code switching* tiendra compte des langues comme représentations des relations de pouvoir. Dans des situations dans lesquelles deux langues ou variantes se trouvent dans une relation non conflictuelle avec des domaines d'usage complémentaires, l'étude du *code switching* se focalisera particulièrement sur la manière dont les variantes se distribuent dans la communication *in-group* et *out-group*.

L'étude des migrants italiens en Allemagne dans les années 1970, réalisée premièrement par Auer puis par Gal, est un exemple de recherche conduite selon deux approches différentes mais complémentaires : la première, en étudiant la négociation de codes dans le discours informel, se concentre sur l'aspect micro-linguistique et interactionnel, tandis que la seconde interprète la commutation de code en termes d'intégration et de séparation dans la réalité du contexte migratoire.

3.6 Considérations conclusives

Dans ce chapitre nous avons concentré notre attention sur une variété des phénomènes de commutation de code, désignés généralement par le terme *code switching*. Ce phénomène a été étudié selon différentes perspectives que nous avons classées en aspects structurels, interactionnels, socio-culturels et idéologiques, afin de faciliter la présentation des approches et des études menées. Cependant, les recherches ici traitées ont montré que ces aspects apportent des éléments utiles pour

décrire le *code switching* et les usages linguistiques dans leur complexité : la création, le développement et le maintien des phénomènes de commutation de code dépendent d'un ensemble d'éléments structurels, interactionnels, socio-culturels et idéologiques.

Du point de vue de l'analyse structurelle du *code switching*, nous avons remarqué qu'à l'intérieur de cette approche les recherches les plus récentes se sont concentrées sur une analyse des stratégies grammaticales qui n'exclut pas l'influence des facteurs sociolinguistiques dans le développement des structures résultant de deux langues en contact. Les changements diachroniques, le prestige ou les moyens de transmission d'une langue se sont révélés comme des éléments jouant un rôle dans la définition de la « grammaire » du *code switching*. Pareillement, des approches plutôt formelles et universalistes ont laissé la place à la documentation empirique des structures et à la recherche des variables et des diverses stratégies de convergence et d'intégration.

Au sujet de l'aspect socio-interactionnel nous avons délimité des différentes clés de lecture. La première se concentre sur la commutation de code comme un instrument interactionnel, avec une fonction expressive ; la seconde comme une pratique influencée par des facteurs sociaux, culturels et idéologiques. Selon le contexte social, politique et historique dans lequel le *code switching* a lieu, certains chercheurs ont adopté une approche macro-sociolinguistique qui leur a permis d'appréhender la question du *code switching* dans une perspective plus vaste. Les éléments comme les observations ethnographiques, la présence des décisions politiques encourageant ou défavorisant le développement économique et culturel d'un groupe, les processus historiques et sociaux qui amènent les communautés linguistiques à entrer en contact ne sont pas les uniques données qui alimentent le contexte de l'étude, mais elles constituent elles-mêmes, en égale mesure avec les éléments purement linguistiques, des informations dans l'analyse de la relation entre langue et société.

La présentation des différentes approches et recherches appliquées au *code switching* est liée au besoin d'encadrer notre recherche par rapport à la discipline et aux études menées jusqu'à nos jours. Même si cette vue d'ensemble n'est pas exhaustive, nous avons voulu montrer le caractère hétérogène du *code switching* et des contextes dans lesquels il se développe.

De plus, nous avons voulu fournir une base théorique pour vérifier ces méthodologies dans le cadre de notre contexte de recherche. Comme nous l'avons fait pour les notions de communauté linguistique et de diglossie, nous avons souligné dans les perspectives d'étude ici décrites la dimension ethnographique et multidisciplinaire. De nombreux auteurs ici cités ont mis en évidence, même si chacun l'a fait à différents niveaux, l'aspect instable et inconstant des phénomènes de commutation de code et des usages linguistiques, influencés par des facteurs structurels, sociolinguistiques, politiques et économiques que nous avons décrits au cours de ce chapitre.

Nous allons suivre cette piste d'étude dans les prochains chapitres, car elle nous semble la plus adaptée pour l'analyse du contexte multilingue du Xinjiang, dans lequel des langues typologiquement différentes et des groupes linguistiques entrent en contact suite à des processus historiques et à des changements sociaux liés à des raisons économiques ainsi qu'à des constructions nationales.

**DEUXIEME SECTION :
METHODOLOGIE ET
CONTEXTE
SOCIOLINGUISTIQUE**

Chapitre 4

Méthodologie de l'enquête

Ce chapitre a pour objectif de présenter la méthodologie suivie au cours de notre enquête de terrain et lors de la collecte des données. Le terrain d'enquête couvre une importance particulière en linguistique descriptive, en anthropologie linguistique, en sociolinguistique ainsi que dans l'ethnographie de la communication. Dans l'étude des langues et sociétés la question des défis du terrain de recherche et de la méthodologie d'enquête devient complexe, à cause de l'interdisciplinarité des thèmes étudiés et de la présence des différentes démarches qui peuvent décrire les pratiques linguistiques ainsi que leurs fonctions et leurs valeurs idéologiques.

La réflexion sur la méthodologie et la reformulation des objectifs de recherche sur la base du terrain d'enquête sont souvent présentes dans la linguistique de terrain et dans l'étude des langues et sociétés. La littérature sur ce sujet souligne le caractère incertain du terrain de recherche et la particularité des phénomènes linguistiques analysés dans chaque étude de cas, ce qui conduit le chercheur à utiliser des approches qui souvent semblent manquer d'objectivité et de rigueur analytique. C'est là par exemple une des critiques souvent faite à l'approche empirico-inductive, qui à l'opposé de développer une étude sur la base d'un modèle préconçu, fait du terrain d'enquête et de données recueillies le point de départ de la recherche (Blanchet, 2000 : 29-32). Ce manque de conformité et de règles précises est également typique de l'approche qualitative. Comme l'affirme Blanchet (*ibid.* : 31) :

« [La recherche qualitative] n'est pas standardisée comme une approche quantitative et les manières d'y parvenir sont souples ; le chercheur doit créer lui-même sa propre méthodologie en fonction de son terrain d'observation ».

La variabilité comme fondement des études de cas est également soulignée dans le cadre de l'ethnographie par Copans (1999 : 42) :

« Le caractère contingent des rapports propres aux terrains et à la nature des objets étudiés fait que la configuration empirique de l'enquête est par nature impossible à standardiser ».

Dans le cadre du terrain de recherche comme expérience complexe qui va au-delà de la simple collecte de données, Léonard et Petrović (2015) décrivent avec des termes forts et passionnants le terrain comme un « vertige existentiel, un renversement du monde, une catastrophe ou bien une catharsis » (*ibid.* : 254), dus au fait que le chercheur n'est pas seul et indépendant dans sa recherche, mais qu'il doit passer par des intermédiaires qui sont les éléments humain, institutionnel et géographique. L'interaction avec le milieu, avec les besoins des locuteurs, avec les règles institutionnelles ainsi qu'avec l'objet de la recherche, donc les langues et ses locuteurs, conduisent le chercheur à constamment remettre en discussion son travail dans le terrain d'enquête (*ibid.* : 254-258).

Toutes ces réflexions deviennent essentielles lorsqu'un terrain de recherche se déroule en Chine, et en particulier au Xinjiang. Là, le chercheur doit affronter les obstacles soulevés par un système autoritaire dans lequel plusieurs aspects de la vie quotidienne deviennent politiquement très sensibles d'un jour à l'autre et dans lequel il n'y a aucune limite claire entre actions et comportements autorisés et non autorisés. Ainsi, le chercheur qui travaille dans l'étude des langues appliquées aux cultures et sociétés doit s'adapter aux difficultés de l'enquête et organiser la collecte des données sur la base de la faisabilité matérielle de la recherche.

Cela a constitué une difficulté dans le déroulement de notre recherche, mais probablement également un avantage, car les choix que nous avons pris dans l'organisation du terrain et dans la collecte des données nous ont poussée vers ce qui était plus adapté pour la description et la compréhension du phénomène étudié ainsi que pour la protection de la communauté avec laquelle nous avons travaillé.

Le chapitre explique donc le parcours qui a mené au choix de cette étude de cas et à la méthodologie employée. Il comprend également une présentation des types de données à analyser ainsi que des réflexions pratiques et éthiques sur notre enquête.

4.1 Changement de l'orientation de la thèse

Le thème de la faisabilité d'un projet de recherche et de sa méthodologie est un sujet commun dans la littérature sur la recherche en sociolinguistique et en anthropologie linguistique (Milroy, 1987b ; Blanchet, 2000 ; Johnstone, 2000 ; Léonard et Petrović, 2015) ainsi que dans les recherches en sciences humaines et sociales sur la Chine (Heimer et Thøgersen, 2006). Cela semble dépendre de différents facteurs comme la durée réduite d'un parcours doctoral (et par conséquent du travail d'enquête de terrain), des difficultés logistiques et administratives dans l'accès au terrain, des problèmes dans l'obtention des données et dans l'établissement des contacts avec la communauté, ainsi que de la sensibilité politique du thème traité⁶³.

Bien qu'étant familier avec le lieu de l'enquête et avec le phénomène à observer, le travail de recherche pour le chercheur qui n'appartient pas à la communauté étudiée commence réellement lorsqu'il arrive sur le terrain et qu'il commence à mettre en place la collecte des données ainsi qu'à tester la faisabilité de la recherche. Cela peut amener à d'importants changements dans les objectifs de la recherche.

Tout au début du parcours doctoral notre objectif était de conduire des recherches sur les changements dans les politiques linguistiques au Xinjiang, avec un intérêt particulier pour la réforme de l'éducation au sein des écoles primaires⁶⁴. Le projet initial de recherche se focalisait sur l'étude de la législation concernée ainsi que sur les changements effectifs dans le rôle accordé au ouïghour et au chinois dans l'enseignement.

La méthodologie prévue impliquait donc des observations dans les écoles et l'utilisation de questionnaires basés sur l'opposition fishmanienne entre sphère

⁶³ Pour des passionnants récits sur les obstacles, scientifiques, techniques et situationnels relatifs au terrain d'enquête nous renvoyons à Heimer et Thøgersen (2006), Léonard et Petrović (2015) ainsi que Ndecky (2015).

⁶⁴ Au sujet de la réforme de l'éducation et de la situation de l'enseignement au Xinjiang nous renvoyons aux chapitres 1 et 5.

publique et sphère privée, afin d'observer la présence ou l'absence d'une situation diglossique entre chinois standard et ouïghour dans les usages langagiers des enfants fréquentant les écoles primaires. Il faut préciser également que les études qui traitent de l'éducation et de l'évolution des pratiques langagières au Xinjiang sont rares dans la littérature académique en Occident⁶⁵. Certes, ces sujets sont étudiés au Xinjiang (cf. par exemple Ma, 2009 et Anatolla, 2009). Cependant, la littérature académique sur l'éducation bilingue en Chine concerne souvent des comptes rendus d'observations de la part des spécialistes de l'éducation ayant comme objectif l'amélioration de l'enseignement à travers le chinois standard chez les minorités. Ces travaux montrent donc les problèmes et les défis de l'implémentation de l'éducation bilingue, tout en reconnaissant la validité du nouveau système introduit dans les années 2000 ayant comme objectif le développement de la langue nationale⁶⁶.

Notre premier terrain de recherche s'est déroulé entre mai et juin 2013 (un mois et demi) à Ürümchi, capitale de la région autonome du Xinjiang⁶⁷. Déjà depuis Paris l'organisation du terrain était problématique. Probablement à cause du contrôle du gouvernement sur le web et de la coupure totale de l'accès à internet pour une année et aux communications internationales suite aux émeutes de 2009, un échange productif par courrier électronique était presque impossible. Cela a créé des problèmes non seulement dans l'établissement des contacts avec des chercheurs locaux mais également pour des questions plus pratiques, comme par exemple l'obtention d'un logement à l'université. De plus, les universités au Xinjiang ont une politique assez rigide par rapport à la délivrance d'invitations pour les visas de

⁶⁵ Dwyer (2005) and Schluessel (2009) ont exposé en partie dans leurs études le sujet de l'éducation bilingue et la réaction de la population par rapport à son implémentation. Wilson (2012) conduit des recherches à travers une étude qualitative et des récits ethnographiques les réactions de la communauté ouïghoure par rapport au nouveau système éducatif et à leur rapport avec la langue comme symbole d'identité ethnique.

⁶⁶ De plus, le projet de l'éducation bilingue étant un des piliers de la politique gouvernementale chinoise au Xinjiang, les chercheurs préférèrent ne pas exprimer de critiques sur le système éducatif, mais relever exclusivement les problèmes majeurs.

⁶⁷ Ce premier terrain de recherche a eu lieu pendant le deuxième semestre de la deuxième année du doctorat, grâce au financement de la bourse de la fondation Paola Sandri. Un terrain de recherche d'un an aurait dû se dérouler à partir du premier semestre de la deuxième année, grâce à une bourse du gouvernement chinois destinée aux citoyens de nationalité italienne. Malgré la requête d'être affiliée à l'Université du Xinjiang (*Xīnjiāng dàxué, Shinjang uniwersiteti*), l'Université normale du Xinjiang (*Xīnjiāng shīfān dàxué, Shinjang normal uniwersiteti*) ou à l'Université centrale des ethnies minoritaires à Pékin (*Mínzú dàxué*), les autorités ont proposé comme unique choix de destination l'Université Normale de la Chine Centrale (*Huázhōng shīfān dàxué*) qui n'avait aucun lien avec la recherche de cette thèse, ni pour l'emplacement géographique, ni pour les enseignements offerts. Cela a été une des premières difficultés rencontrées dans l'organisation du terrain.

recherche, même dans le cadre des bonnes relations académiques avec des centres de recherche français⁶⁸. La préparation du terrain se configurait donc comme une série de problèmes de communication et d'incompréhensions avec des personnes censées nous aider une fois en Chine ainsi que de difficultés dans l'organisation du terrain du point de vue logistique comme de celui de la recherche sur place.

Depuis l'arrivée dans la ville, suivre le déroulement prévu de la recherche s'est avéré également difficile. Les personnalités académiques censées nous apporter une aide dans l'organisation de la collecte des données ont exprimé l'impossibilité de conduire une recherche officielle pour les doctorants ou les chercheurs étrangers qui ne sont pas officiellement associés à une université chinoise⁶⁹. Cette information, ainsi que l'invitation à ne pas s'intéresser à des sujets sensibles, nous a été donnée non seulement par des personnalités académiques ouïghoures, qui peuvent se sentir menacées par rapport à leurs attitudes envers le gouvernement, mais également par des professeurs chercheurs han assez haut-placés dans le milieu de la recherche en Chine.

Cela nous a découragé dans la poursuite de ce type de recherche. De plus, nous nous sommes aperçue que, étant donné la sensibilité du sujet, non seulement il était difficile de conduire une recherche officielle, mais la méthodologie prévue n'était pas parmi les meilleures pour ce type de contexte. Dans une situation dans laquelle l'éducation attire autant l'attention des organismes politiques, les observations dans les écoles et la soumission des questionnaires peuvent amener à une description du système éducatif en vigueur et des langues parlées à l'école qui ne correspond pas à la réalité quotidienne⁷⁰. Nous nous serions certainement retrouvée dans des situations dans lesquelles les autorités locales n'auraient voulu montrer que les progrès et les avantages du nouveau type d'enseignement et par conséquent créer dans l'école une session exclusive pour l'observation du chercheur. De plus, l'utilisation d'un questionnaire qui traite d'un thème si sensible

⁶⁸ L'obtention d'un visa de recherche pour la Chine offre des avantages non tant pour obtenir le statut officiel de chercheur mais plutôt pour la durée du séjour, en effet le visa touristique ne permet le séjour sur le territoire que pour un mois.

⁶⁹ Nous trouvons le même obstacle dans la recherche de Caprioni (2011).

⁷⁰ Il faut souligner que Ma et Anatolla ont également rencontré des problèmes dans l'obtention des autorisations afin de conduire des observations dans certaines écoles (Ma, 2009, Anatolla, 2009). Cela nous montre comment conduire des observations dans les écoles devient compliqué également pour des chercheurs qui travaillent pour des institutions chinoises.

aurait pu mettre en difficulté les informateurs et par conséquent les amener à falsifier les réponses.

Nous sommes arrivée à cette conclusion au début de notre deuxième session de travail sur le terrain, qui s'est déroulée entre février et juillet 2013 (6 mois), après une énième tentative d'utiliser un réseau de connaissances afin de travailler sur cette idée de recherche initiale⁷¹. Avec du recul, nous nous apercevons que ce thème aurait pu être développé via des parcours non officiels et moins invasifs, comme à travers des conversations informelles et des récits de vie. Cela a constitué la recherche doctorale de Wilson (2012), qui a travaillé sur le thème de l'éducation en chinois et son influence sur l'identité ouïghoure. Malheureusement, la courte durée du premier terrain et la situation politique tendue au Xinjiang nous a découragée et rendue moins lucide dans la résolution des problèmes.

Le climat politique tendu et la réticence à parler ouvertement des sujets sensibles nous ont orientée vers un type d'étude dans laquelle le chercheur peut travailler plus indépendamment et être moins invasif par rapport à la communauté impliquée. En outre, nous avons pensé que l'observation des pratiques langagières pouvait être un moyen efficace d'examiner les changements que la langue ouïghoure, et par conséquent sa communauté, était en train de vivre. En reprenant les mots de Sæther (2006 : 52), « failure as a source of learning », nous avons donc réfléchi à d'autres thèmes de recherche et à d'autres méthodes de collecte des données pouvant nous aider à travailler sur la question des changements de la langue ouïghoure dans ses usages et dans ses significations.

En particulier, lors du premier terrain de recherche, nous nous étions aperçue de la présence dans le parler informel de la commutation de code entre le ouïghour et le chinois et de l'utilisation d'un grand nombre de termes chinois dans les conversations quotidiennes informelles. Ce thème nous semblait une alternative à notre premier projet de recherche : un sujet non moins ambitieux, mais plus faisable par rapport à l'ingérence dans la vie de la communauté et dans l'obtention des données.

⁷¹ Cette fois, le terrain de longue durée a été possible grâce à l'obtention d'un visa étudiant, ce qui implique l'inscription à un établissement universitaire. C'est une stratégie commune utilisée par les doctorants qui n'arrivent pas à obtenir un visa de recherche.

4.2 Quelle méthodologie utiliser dans l'étude des langues et sociétés au Xinjiang ?

Les études sur les pratiques langagières se basent sur la collecte des données linguistiques, ethnographiques et sociolinguistiques. Les données linguistiques, en ce qui concerne l'étude des langues et sociétés, doivent être le plus possible spontanées et produites dans un environnement naturel pour le locuteur. Les données ethnographiques et sociolinguistiques servent à encadrer et à comprendre les données linguistiques.

Dans le cadre de l'obtention de ce type de données nous trouvons un large choix de méthodes d'enquête qui peuvent être considérées comme valides exclusivement si retenues applicables et efficaces dans le contexte spécifique d'une recherche données. Dans ce paragraphe nous allons donc présenter le parcours qui nous a menée au choix de notre méthodologie d'enquête.

4.2.1 Considérations sur les méthodes d'enquête utilisées dans l'étude des langues et sociétés

Une fois notre thème de recherche déterminé, il fallait chercher la méthode la plus adaptée à ce type de terrain d'enquête. Comme nous l'avons observé dans le chapitre 3, l'étude du *code switching* en sociolinguistique et en anthropologie linguistique a besoin premièrement du contexte communicatif, social et culturel dans lequel il se développe. Par conséquent, il était nécessaire de connaître les fonctions dans la sphère publique et privée ainsi que les valeurs idéologiques attribuées aux langues du répertoire linguistique de la communauté ouïghoure.

Dans l'étude des langues et sociétés se retrouvent généralement trois méthodologies de collecte des données : l'observation participante, les enquêtes à travers les questionnaires (semi-directives et directives), ainsi que l'utilisation des enregistrements (à travers l'utilisation du microphone occulté ou avec l'autorisation du locuteur enregistré)⁷². Il faut spécifier que, en particulier dans le cadre d'une recherche sur une communauté à laquelle le chercheur n'appartient pas, cette classification est un peu simpliste, car elle ne tient pas compte des connaissances que le chercheur acquiert au cours de son expérience dans le terrain en dehors de la

⁷² Nous renvoyons au sujet des différentes méthodes d'enquête à Berruto (1974), Johnstone (2000), Blanchet (2000) et Quinn Patton (2002).

collecte des données. Comme énoncé par Sæther (2006 : 43), être un *outsider* rend l'expérience du terrain en soi une source de connaissance : il ne s'agit pas seulement de recueillir des données, mais également de vivre la vie quotidienne de la communauté, écouter et regarder les médias, observer les gens et la ville.

L'étude du *code switching* dans la communauté ouïghoure au Xinjiang n'a pas de précédent. Comme affirmé précédemment, dans le cadre de la recherche en Chine il est possible de trouver exclusivement des mémoires de master ou des articles qui traitent de certaines aspects des changements des pratiques langagières, mais pas de recherches de dimension plus importante. L'absence d'études pilotes sur ce sujet nous a donc amenée à évaluer, sur la base du thème et du contexte de la recherche, toutes les options méthodologiques possibles.

Dans la réflexion sur la méthodologie d'enquête à utiliser, nous avons exclu a priori certaines méthodologies utilisées couramment dans l'étude des langues et sociétés. Etant donné la sensibilité du thème de la langue ouïghoure dans le contexte actuel du Xinjiang et du refus de la communauté ouïghoure à parler ouvertement des faits liés à la question de la langue, de l'identité et du conflit ethnique, l'utilisation des questionnaires ne nous semblait pas adéquate⁷³. De plus, nous nous sommes aperçue depuis le début de l'enquête que l'utilisation du chinois n'était pas bien vue et son existence souvent non admise (thème que nous allons aborder dans le chapitre 8). Par conséquent, enquêter à travers un questionnaire sur les préférences linguistiques et les contextes d'usage du chinois et du ouïghour ne nous paraît pas une méthode apte à dévoiler cette pratique langagière. L'informateur pourrait fausser la réalité de ses comportements linguistiques, probablement en voulant nous montrer son imperméabilité à l'influence du chinois dans ses conversations quotidiennes.

Une deuxième méthode qui au contraire nous paraissait plus appropriée était celle de l'observation des comportements linguistiques. Tout d'abord, en suivant la méthodologie typique de l'ethnographie de la communication (présente notamment dans Blom et Gumperz, 1972⁷⁴), nous avons recueilli des informations sur la

⁷³ Ce type de méthode est déconseillé lorsque une méthode empirico-inductive est utilisée car il s'agit de préétablir les questions, donc de donner dès le début une orientation à la recherche qui se base sur la vision du chercheur (Berruto, 1974 : 128-9 ; Blanchet, 2000 : 46 ; Quinn-Patton 2002 : 262-267).

⁷⁴ Dans cette étude, nous faisons référence en particulier à la recherche des fonctions sociales des langues parlées. Afin de travailler sur cela, les chercheurs ont commencé leur terrain d'enquête avec

communauté linguistique ouïghoure de Ürümqi, sur ses usages langagiers et communicatifs dans les sphères privée et publique, sur leurs habitudes de vie ainsi que sur les relations avec la communauté chinoise han, afin de donner un contexte sociolinguistique à l'étude du *code switching*.

Depuis le début du terrain de recherche une forte empathie s'est instaurée entre les informateurs ouïghours et l'enquêteur, probablement grâce à un sentiment de sympathie que ces derniers ont pour les étrangers, en particulier pour les occidentaux. Cela est dû probablement à l'intérêt, de la part de la communauté ouïghoure (comme par ailleurs de la part de celle han), envers le monde extérieur à la Chine, en particulier pour l'Occident⁷⁵. En outre, l'intérêt des étrangers pour la langue et la culture ouïghoure est particulièrement apprécié par sa communauté, car la ville de Ürümqi est devenue de nos jours un des centres dans le nord-ouest de la Chine accueillant le nombre le plus important d'étudiants d'Asie Centrale et, dans une moindre mesure, du monde occidental, qui viennent pour apprendre exclusivement la langue et la culture chinoise.

L'instauration d'un rapport amical avec la communauté a rendu le terrain d'enquête très riche, dans les interactions en elles-mêmes, dans la compréhension des problèmes linguistiques et identitaires et des défis qui se posent pour une communauté minoritaire dans un Etat-nation comme la Chine. Dans le cadre d'une conversation informelle, le fait de parler avec un étranger qui s'intéresse à la langue ouïghoure et à sa communauté semblait constituer un moyen de défolement pour les personnes avec lesquelles nous sommes entrée en contact⁷⁶.

Ces contacts avec la communauté, même en tant que personne externe, ont été possibles avant le départ grâce à un réseau d'amis ouïghours résidants en France ainsi que lors du terrain de par les connaissances nouées à l'université.

Nous pouvons considérer cette orientation méthodologique comme une sorte d'observation participante. Ce terme est en fait utilisé en faisant référence à l'enquêteur qui appartient et qui est intégré dans la communauté linguistique

des observations non-structurées ayant comme objectif de comprendre la valeur des deux codes (Milroy, 1987b : 64-5).

⁷⁵ Au sujet d'un sentiment d'empathie entre chercheur et communauté voir également Caprioni (2011) et Wilson (2012) pour le contexte du Xinjiang, ainsi que Yeh (2006) dans le cadre du Tibet.

⁷⁶ Nous trouvons cet aspect également dans le cadre de la recherche au Tibet menée par Yeh (2006). Dans son étude ethnographique, la chercheuse décrit comment la population locale a accueilli avec sympathie et intérêt son travail, en donnant lieu à différentes formes de collaboration entre l'enquêteur et la communauté.

(Blanchet, 2000 ; Johnson, 2000 ; Saville-Troike, 2003). Certes, cela n'est pas tout à fait notre cas. Cependant, un élément important que notre orientation partage avec l'observation participante dans son acception est celui de la participation active à la vie quotidienne de la communauté, fondamentale pour la compréhension de tout thème de recherche qui concerne les langues et leurs sociétés.

4.2.2 Enquêter le *code switching* ouïghour-chinois : un phénomène caché

Au Xinjiang, le *code switching* ouïghour-chinois n'est pas une pratique linguistique qu'il est possible d'entendre dans les émissions télévisées ou radiophoniques. Les médias chinois sont contrôlés non seulement dans les contenus, mais également dans les choix linguistiques des conducteurs et des participants aux émissions. En fait, l'ordonnance concernant la planification linguistique du Xinjiang (art. 24) prévoit une régulation de l'utilisation du chinois standard et des langues minoritaires dans les médias, selon des critères établis par l'Etat (Xinjiang Weiwu'er Zizhiqu, 2002). Les émissions télévisées et radiophoniques constituent donc un espace dans lequel il nous est difficile d'observer les pratiques langagières spontanées de la population. De plus, mis à part les politiques linguistiques, nous avons observé précédemment que le *code switching* est parfois une pratique langagière non acceptée. Par conséquent, dans des émissions radiophoniques dans lesquelles le public participe de manière directe, comme dans les émissions sur la circulation, les Ouïghours qui utilisent le chinois sont invités à se corriger en utilisant le mot approprié ouïghour⁷⁷. Plusieurs exemples représentatifs de cette situation sont présents in Dwyer (2013 : 1) :

« A Uyghur radio broadcaster in China, upon reaching an interviewee on live Uyghur-language radio, says in Chinese: “Wei 喂 [Hello]?” The interviewee, instead of simply returning the greeting as expected, answers: “Woy, men Hanzu emes [Hey, I'm not Chinese]!” (2004, Xinjiang Radio) ».

« In another Uyghur-language call-in show the same year in China, the broadcaster instructs the caller to call a number, starting in Uyghur but switching to Mandarin Chinese for the numbers: Interviewer: [uig] “Téléfon nomuri [chn] er ba san qi er liu qi [The phone number is 283 72 67]” Interviewee: [uig] “Uyghurche bilen saniyalmamsiz? [Can't

⁷⁷ Conversation personnelle avec Anatolla Guljannat (2013).

you count in Uyghur?])” ..hangs up... (2004, Xinjiang Radio) ».

L’utilisation d’un parler standard dans les émissions radiophoniques et télévisées, ou tout du moins dépouillé d’éléments chinois non établis dans la langue ouïghoure, est donc une conséquence des décisions gouvernementales sur la standardisation des langues parlées en Chine mais également des questions idéologiques qui se développent à l’intérieur de la communauté ouïghoure.

La commutation de code entre ouïghour et chinois se différencie donc du cas du *code switching* entre chinois et cantonnais à Hong Kong ou de celui entre chinois et taiwanais (minnan) à Taiwan, qui se développent aussi bien dans les émissions radiophoniques que dans les émissions télévisées. Dans notre étude de cas, il était nécessaire d’obtenir des données sur le *code switching* dans des contextes dans lesquels les média et les discours officiels ne sont pas impliqués.

Etant donné notre intérêt pour l’étude des pratiques langagières spontanées, nous avons exclu encore une fois les enquêtes à travers les questionnaires. En outre, n’étant pas de langue maternelle ouïghoure et avec une maîtrise meilleure de la langue chinoise, l’enregistrement des conversations entre l’enquêteur et les informateurs risquait de fausser les données. Notre participation aurait donc pu provoquer l’emploi du chinois ou de l’anglais qui sont en général les langues de communication dans les conversations avec les étrangers⁷⁸. Une solution plausible était donc celle des enregistrements à microphone occulté qui, bien que très critiqués pour des questions d’éthique (thème que nous allons aborder plus tard dans ce chapitre), constituent une façon d’obtenir une production linguistique spontanée, tout en rendant la recherche non invasive envers la communauté. Un autre avantage était le fait que cette collecte de données ne demandait pas d’autorisation de la part des autorités, comme dans les cas des observations dans les écoles. Enfin, il donne à l’enquêteur la possibilité d’être un observateur passif du déroulement des conversations et par conséquent de minimiser le plus possible le paradoxe de l’observateur⁷⁹.

⁷⁸ La commutation du ouïghour au chinois était effectivement un fait très courant dans les conversations de l’enquêteur avec des locuteurs de langue ouïghoure. Par conséquent, nous n’avons pas inclus dans l’analyse les extraits dans lesquels l’enquêteur participait à la conversation.

⁷⁹ Le paradoxe de l’observation est un concept élaboré par Labov qui souligne l’importance de la collecte de données linguistiques spontanées : « *To obtain the data most important for linguistic theory, we have to observe how people speak when they are not being observed* » (Labov, 1973 : 113).

4.2.3 Dimension éthique et émique

Etant un élément externe à la communauté, notre approche étique en tant que *outsider* a impliqué également l'aide d'une approche émique, afin de reproduire la perspective des locuteurs ouïghours. Nous nous sommes donc servie de l'aide de locuteurs natifs pour vérifier nos interprétations des valeurs communicationnelles, pragmatiques et idéologiques présentes dans nos données. Cela nous a aidée dans la compréhension des nuances pragmatiques et sémantiques des termes et des expressions chinoises et ouïghoures ainsi que dans la vérification de notre compréhension des phénomènes linguistiques observés⁸⁰.

L'approche émique a permis également de développer notre réflexion portant, d'une part, sur les efforts de la classe intellectuelle visant à revitaliser la langue ouïghoure et, d'autre part, sur l'attitude critique vis-à-vis de la pratique du *code switching* (cf. le chapitre 8 de notre travail).

4.3 Description du corpus

Cette section comporte une description des différentes données utilisées dans notre analyse.

Nous avons organisé le corpus en deux parties : 1) données ethnolinguistiques obtenues à travers l'observation, et 2) données linguistiques obtenues à l'aide de prise de notes et du microphone occulté.

4.3.1 Les données ethnographiques

La partie du corpus constituée par les observations et les données ethnolinguistiques a été utile dans la description du contexte culturel et sociolinguistique dans lequel se développe le *code switching*. Il s'agit des données que nous avons obtenues à travers l'observation de la vie quotidienne et des habitudes linguistiques ainsi qu'à travers des conversations informelles avec des

⁸⁰ Au sujet de la collaboration avec des locuteurs natifs afin de vérifier l'analyse et l'interprétation des données de la part de l'enquêteur nous renvoyons à Gumperz (1982 : 29-37), Saville-Troike (2003 : 151-3) et Johnstone (2000 : 59-70).

membres de la communauté ouïghoure. Ces informations étaient rédigées en tant que notes de terrain le soir ou le jour suivant.

En ce qui concerne l'organisation de ces données, nous nous sommes concentrée sur plusieurs points : l'organisation urbaine de la ville de Ürümchi, les divisions entre la communauté ouïghoure et la communauté han remarquables dans la démographie, dans l'architecture des quartiers, dans les relations dans la vie quotidienne ainsi que dans les relations diglossiques entre le chinois et le ouïghour, dans l'environnement linguistique comme dans les sphères publique et privée.

Focaliser l'attention sur l'environnement urbain, sur les relations ethniques et sur les pratiques langagières de la ville de Ürümchi nous semble particulièrement important pour notre étude de cas. Dans le cadre du Xinjiang, il est fondamental de prendre en considération les différentes caractéristiques de la communauté ouïghoure du Xinjiang et de marquer une différence entre le sud, plus conservateur, et le nord, plus influencé par la culture russe. De même, il y a des différences considérables entre les environnements urbains et ruraux. Dans ces premiers, les contacts avec les Han sont plus nombreux dans la vie publique. Pour cette raison, une description de la réalité de la ville de Ürümchi nous paraît nécessaire.

Les observations de type ethnographique nous ont aidée également à comprendre les attitudes envers la langue ouïghoure et à remarquer la présence de sentiments contraires à l'utilisation du chinois, qui comme nous le verrons dans le chapitre 8, préconisent la revitalisation de la langue à travers ce qui est appelé *sap uyghur*, le 'ouïghour purifié'.

La description du contexte sociolinguistique que nous présentons dans les prochains chapitres a été possible également grâce à l'aide des conversations entretenues avec les informateurs ouïghours. La plupart d'entre eux étaient issus d'un milieu universitaire ou intellectuel et avaient entre 25 et 50 ans. La communauté ouïghoure avec laquelle nous sommes entrée en contact était donc typiquement issue d'un milieu urbain et aisé, catégorie présente dans une capitale régionale comme Ürümchi. A ce propos, il faut souligner que leurs habitudes linguistiques et leurs visions de la vie et des relations avec les Han ne reflètent pas celles de toute la communauté ouïghoure de Ürümchi. Ainsi, elles peuvent être différentes par rapport à celles des communautés rurales ou par rapport aux communautés urbaines d'autres villes dans la région, que nous ne considérons pas dans cette thèse.

4.3.2 Les données linguistiques

Les données linguistiques que nous avons recueillies peuvent être catégorisées en trois types. Le premier est constitué de prises des notes. Il s'agit des notes que nous avons saisies suite à l'écoute d'épisodes de *code switching* tout au long de nos deux terrains d'enquête. Nous avons utilisé cette méthodologie en particulier pour la notation des insertions chinoises dans la langue ouïghoure, pour lesquelles nous n'avons pas besoin de saisir tous les détails d'une interaction, comme il est possible de le faire à l'aide d'un enregistrement. Nous avons ensuite divisé ces données sur la base des champs lexicaux, et, lorsque cela était utile pour notre analyse, nous avons précisé la prononciation en API.

La deuxième partie des données est constituée au contraire de données linguistiques obtenues grâce à des enregistrements effectués à l'aide du microphone occulté. Cette partie du corpus se compose d'environ 7 heures d'enregistrements que nous avons réalisés au cours du deuxième terrain de recherche, lorsque nous avons abandonné entièrement notre projet de travailler sur l'éducation bilingue.

Ce collectage a été fait à l'aide d'un magnétophone Aigo Moonlight E5860. Le traitement des données utiles à notre recherche a été réalisé à l'aide du logiciel Audacity, qui nous a permis d'améliorer la qualité du son et d'isoler facilement les parties des échanges utiles à notre analyse⁸¹.

Les lieux dans lesquels nous avons recueilli les données linguistiques sont des espaces publics se trouvant dans les circonscriptions de *Tiānshān* (considérée plus « ouïghoure»), *Shāyībākè* et *Xīnshì* (considérées plus « chinoises han »), que nous allons décrire dans le prochain chapitre dédié au contexte sociolinguistique de la recherche⁸².

En suivant le critère de la facilité logistique et de l'écoute, le recueil des données a eu lieu dans les bus (dans les trois lignes du BRT⁸³), les parcs *Rénmín gōngyuán*, *Míng yuán* et de *Yán'ān lù*, les campus et les cantines de l'Université du Xinjiang, l'Université Normale du Xinjiang et l'Université de Médecine du

⁸¹ Etant donné notre maîtrise non native de la langue ouïghoure, les transcriptions des enregistrements ont été vérifiées (en particulier pour les parties difficiles à saisir) par deux locutrices natives, R.A. et Zohra Ablimit.

⁸² Une exception : deux enregistrements que nous avons effectués dans un lieu privé lors d'un repas qui constituent les données de deux extraits dans le chapitre 7 (extraits 10 et 15). Dans ces deux cas, l'enquêteur était présent dans le lieu de l'enregistrement mais il ne participait pas aux échanges reproduits par les extraits en question.

⁸³ Système de transport collectif de la ville de Ürümchi.

Xinjiang, ainsi que dans des restaurants dans les quartiers de *Èrdàoqiáo*, comme montré dans le tableau ci-dessous :

Tableau 2- Répartition par lieu d'enregistrement

Lieu d'enregistrement	Durée de l'enregistrement (mn)
Université du Xinjiang	85,98
<i>Míng yuán</i>	35,06
Université de Médecine du Xinjiang	91,16
<i>Yán'ān lù</i> (parc et arrêt de bus adjacent)	26,09
Université Normale du Xinjiang	23,24
BRT	33,26
Commerces et restaurants de <i>Èrdàoqiáo</i>	104,97

Total : 6 heures, 17 minutes

En ce qui concerne le profil des informateurs, nous avons noté comme métadonnées sur les locuteurs l'âge approximatif et le sexe. Bien que ces métadonnées ne puissent pas être considérées comme des informations utiles afin d'établir des liens directs entre des facteurs de nature sociale et la production langagière, elles contribuent certainement à la reconstruction de la situation et à la description du contexte de l'échange⁸⁴.

Il est important de remarquer que la plupart des données concernent des jeunes entre 20 et 25 ans et des locuteurs entre 40 et 45 ans, qui constituent les catégories d'âge avec laquelle nous étions le plus en contact dans les interactions quotidiennes et dont nous avons écouté le plus souvent les discours. Le tableau ci-dessous montre la répartition par tranche d'âge : enfant (0-15 ans), jeunes (16-28 ans), adultes (20-59 ans), âgées (60 ans et plus)⁸⁵.

⁸⁴ Tout d'abord nous avons pensé inclure dans les métadonnées des éléments tels la façon de s'habiller. En fait, dans nos conversations avec des locuteurs ouïghours il était courant d'entendre que les jeunes ouïghours qui parlent chinois s'habillent d'une façon assez « moderne » (ce qui selon nos informateurs signifie porter des t-shirt, des jeans et des baskets), alors que ceux qui préfèrent parler ouïghour s'habillent d'une façon plus traditionnelle (par exemple, les filles préfèrent les jupes longues et les chaussures à talons). Cependant, nous considérons un peu trop simpliste une classification des usages linguistiques selon le type de vêtements. De plus, elle ne nous semblait pas non plus une variable toujours applicable.

Etant dans un environnement urbain assez vaste comme celui de la ville de Ürümqi, et en ne maîtrisant pas les différents dialectes et accents de la langue ouïghoure, il nous a été également difficile de recueillir systématiquement des données concernant la provenance des locuteurs.

⁸⁵ Cette répartition a été choisie sur la base des caractéristiques sociales et culturelles de la communauté ouïghoure à Ürümqi. Nous avons choisi l'âge de 28 ans pour indiquer l'âge adulte car les Ouïghours qui vivent en ville se marient plus tard (en général entre 25 et 28 ans) que ceux qui vivent en zone rurales, mettant plus de temps pour finir les études et pour trouver un emploi adéquat.

Tableau 3- Répartitions par tranche d'âge (approximative)

Tranche d'âge	Durée de l'enregistrement (minutes)
Enfants	4,43
Jeunes	155,95
Adultes	135,59
Agées	57,24
Enfant + adultes	25,42
Adultes + jeunes	21,13

Total : 7,06 heures

Les conversations que nous avons écoutées ou enregistrées sont d'un registre informel. Il s'agit dans la plupart des cas de conversations *in-group* entre amis ou collègues, ayant lieu en général dans un cadre assez aisé et sur des sujets qui concernent la vie quotidienne, comme les relations avec la famille, les amis et les connaissances, ainsi que les problèmes liés au travail ou aux études.

Il s'agit de situations dans lesquelles le locuteur est censé se sentir à l'aise avec son interlocuteur, dans la plupart des cas dans un cadre familial et décontracté. Ces niveaux d'informalité changent sur la base de l'interaction, que nous allons décrire au fur et à mesure dans les extraits ayant trait à l'étude du *code switching* et de l'interaction, en tenant compte de métadonnées concernant le contexte de l'échange.

La troisième partie concerne des données que nous avons obtenues à travers des sources publiées. Il s'agit ici des données que nous avons considérées comme émiques ; elles comprennent les opinions des intellectuels sur le *sap uyghur* publiées dans des journaux académiques et la comédie produite par Abdukérim Abliz qui reproduit, d'une façon comique, une situation commune dans laquelle le *code switching* a lieu. Il est important de souligner que ces données ne sont pas spontanées mais le résultat des réflexions de la part d'intellectuels et professionnels. Cependant, nous avons choisi le terme « émique » pour indiquer le fait que ces productions sont créées par des gens appartenant à la communauté et elles nous montrent leur vision du phénomène.

4.4 Réflexions sur la méthodologie employée

Comme nous l'avons expliqué au cours de ce chapitre, la méthodologie d'enquête suivie et le thème de notre recherche ont été influencés considérablement par les difficultés rencontrées dans le développement du terrain de recherche. Etant donné notre orientation méthodologique, l'hétérogénéité de notre corpus, ainsi que l'emploi d'une méthode de collecte des données très débattue, celle des enregistrements occultés, il nous semble nécessaire de dédier la partie finale de ce chapitre à quelques considérations pratiques et éthiques concernant notre travail.

4.4.1 Réflexions sur l'efficacité pratique

Comme nous l'avons affirmé précédemment, la situation politique au Xinjiang et notre intérêt pour étudier les changements dans les pratiques langagières de la communauté ouïghoure nous a conduit à constituer un corpus de données très varié.

Dans notre recherche, la collecte des données linguistiques à travers la prise de notes a fourni la possibilité d'obtenir des données qui se sont relevées déterminantes dans notre étude et qui nous ont permis de rendre le terrain de recherche efficace dans l'ensemble, car notre travail ne se limitait pas exclusivement au temps dédié aux enregistrements. Cette approche nous a aidée à mieux connaître la communauté avec ses usages linguistiques, à nous sentir plus engagée dans la recherche de terrain ainsi que dans l'obtention de tout type de données qui puissent aider à la description du *code switching*.

Des considérations pratiques sont nécessaires également en ce qui concerne les enregistrements occultés. Nous avons déjà souligné dans ce chapitre l'importance de travailler sur des données spontanées, en particulier dans une situation dans laquelle parfois l'emploi du chinois n'est pas accepté. La collecte de données à travers le microphone occulté nous a permis d'obtenir la reproduction d'un discours naturel et libre de l'influence de l'enquêteur.

Cependant, cette méthode montre également plusieurs inconvénients. Les principaux sont une qualité des enregistrements basse-moyenne ou basse, la nature chronophage de la technique des enregistrements occultés (cf. Depau, 2008 : 127-145) ainsi que l'impossibilité d'analyser toutes les données linguistiques obtenues car elles n'étaient pas toutes utiles à l'analyse (cf. Milroy, 1987b : 79).

Au sujet du premier désavantage, la qualité des enregistrements, il faut remarquer que cette recherche s'est déroulée en Chine, pays qui présente des environnements urbains très bruyants. Cela vaut en particulier pour des endroits comme les arrêts de bus ou l'intérieur des bus, dans lesquels il est possible d'entendre constamment des publicités ou les voix électroniques annonçant l'arrivée à un arrêt. Même des endroits réputés être assez silencieux, comme les parcs ou bien les campus de l'université, peuvent être bruyants par les passages de voitures ou d'autocars dans les rues adjacentes. De plus, l'enquêteur même en tant qu'observateur « invisible », seulement avec sa présence dans l'environnement, peut modifier le contexte et le contenu de la communication. Lors des enregistrements il n'était pas possible de trop nous rapprocher des locuteurs, pour ne pas risquer d'avoir un comportement étrange ou de montrer distinctement un intérêt pour leurs discours. Pour ces raisons, parfois la qualité des enregistrements et la superposition des voix ne nous ont pas permis de saisir l'interaction⁸⁶. Toutefois, ces enregistrements défectueux ont constitué tout de même une source d'informations pour les insertions chinoises utilisées dans le discours ouïghour. Par ailleurs, notre thèse porte une attention particulière à la structure et le discours, elle ne se concentre pas sur l'analyse phonétique, qui, elle, nécessiterait un signal acoustique de bonne qualité⁸⁷.

Néanmoins, nous avons également essayé d'obtenir des enregistrements de qualité plus élevée, en demandant à des locuteurs natifs d'enregistrer des conversations spontanées, technique utilisée par Laroussi (1996)⁸⁸. Cette tentative a échoué car, malgré des réponses initialement positives et de la motivation de la part de nos collaborateurs, ces enregistrements n'ont jamais eu lieu. Certains étudiants auxquels nous avons demandé cette aide ont finalement considéré cela comme une activité embarrassante. Ceux qui avaient accepté ont dévoilé tout de suite le fait qu'ils étaient en train d'enregistrer la conversation, en générant le silence ou la gêne des participants⁸⁹. Il faut remarquer à ce sujet que cette opportunité aurait amélioré

⁸⁶ Cet obstacle a empêché l'enquêteur de saisir les interactions de plusieurs participants. Par conséquent les extraits présentés dans la thèse impliquent dans la plupart des conversations « face à face » en général entre deux ou trois personnes.

⁸⁷ A l'exception d'une présentation dans le chapitre 6 ayant pour objectif de montrer la production phonétique de la langue chinoise dans le contexte du contact des langues avec la langue ouïghoure.

⁸⁸ En particulier, nous avons demandé à des étudiants de l'Université normale du Xinjiang, avec lesquels nous étions en contact depuis le début du terrain.

⁸⁹ Au sujet des problèmes dans la collaboration avec la communauté dans le cadre des enregistrements voir aussi Laroussi (1996).

la qualité des enregistrements, mais elle n'aurait pas permis le recueil des données spontanées, car évoqué dans le travail de Depau (2008 : 142), il n'y a pas de garanties que le collaborateur ne soit pas influencé lui-aussi par les objectifs de la recherche.

Le deuxième désavantage, le caractère chronophage de la collecte des données à travers le microphone occulté et l'impossibilité d'utiliser toutes les données recueillies, est lié au fait que le chercheur ne sait pas jusqu'à ce que l'enregistrement soit fini si les données recueillies seront utiles à sa recherche. Dans le cadre de notre étude cela a impliqué du temps passé à enregistrer des interactions qui présentaient beaucoup de bruits de fond, de silences dans la conversation, et en particulier, l'absence de commutation de code.

4.4.2 Réflexions légales et éthiques

Dans le cadre d'une déontologie de la recherche ainsi que d'un comportement éthique à entreprendre, nous nous sommes posé bien entendue la question du respect de la vie privée des locuteurs et de la protection des données.

Cela est emphatisé particulièrement dans la recherche en Occident, en Europe comme aux Etats-Unis, dans le cadre légal comme dans le cadre éthique. Ce qui semble être plus critiqué dans le traitement des données occultées est le fait de ne pas prévenir l'informateur de la recherche et d'utiliser son discours en tant que donnée linguistique. Cela est souligné clairement dans Blanchet (1996 : 68 ; 2000 : 87) et Gadet (2003 : sp. 3.1), qui affirment l'incorrection de n'être pas transparent dans la recherche, de cacher ses propres propos, bien que scientifiques, à ses propres informateurs, et par conséquent d'utiliser les données issues de leurs propres discours sans les en aviser. Le même point est mis en avant également dans le cadre américain par Johnstone (2000 : 40-41) qui souligne la violation de la vie privée, en particulier lorsqu'il s'agit de contenus censés être intimes et que le locuteur ne voudrait pas partager avec des personnes externes à sa conversation.

Une prise de distance et une réflexion relativement aux procédures légales et éthiques est présente en Milroy (1987b) et en Rubin et Rubin (1995). Selon Milroy (1987 : 91) « what constitute good ethical practice is highly culture-dependent ». Chaque communauté présente des particularités propres, qui doivent avoir forcément une influence dans les choix d'enquête du chercheur et dans l'éthique de

son comportement. De même, Rubin et Rubin (1995 : 96) soulignent la généralité des procédures légales et invitent le chercheur à identifier ce qui est éthique pour l'étude de cas spécifique et à ne pas suivre des parcours préétablis.

Par ailleurs, la question du respect des informateurs et de ses données semble concerner exclusivement les enregistrements et non d'autres méthodologies occultées d'obtentions des données. Par exemple, Johnstone (2000 : 40) souligne que les simples observations des comportements linguistiques ne constituent pas un problème éthique :

« Although surreptitious *observation*, at least in public, is not controversial —people are always watching and overhearing one another, and it can be argued that people expect to be watched and overheard in public settings— surreptitious *recording* of talk or writing that is not explicitly public has been the subject of the debate ».

Cela nous semble une vision un peu simpliste de la question, pour laquelle l'exploitation d'une communauté signifie exclusivement lui « voler » la voix et non d'autres types de données, dont la divulgation peut tout de même créer des problèmes dans la protection des informateurs. Ici, la critique des enregistrements occultés nous semble donc parfois être liée à une question de légalité plus que d'éthique et de respect pour la communauté étudiée.

Une réflexion sur le microphone occulté a été menée par Laroussi (1996) et d'une manière encore plus approfondie par Depau (2008), qui ont utilisé cette méthode dans leurs recherches, respectivement dans le cadre du *code switching* arabe tunisien-français et italien-sarde.

Laroussi (1996) ne développe pas réellement la question de l'éthique et se limite à justifier cette méthode comme l'unique permettant la possibilité d'obtenir des données spontanées, qui sont fondamentales dans des recherches comme celles sur la commutation de code. Il affirme donc, en l'absence de « recettes universelles » dans le domaine, d'avoir « sacrifié la déontologie », afin de rendre possible la réalisation de sa recherche (*ibid.* : 73).

Au contraire, Depau (2008) présente une analyse des différentes interrogations que le chercheur se pose au sujet de cette méthodologie, qui vont de la question de la légalité dans le pays dans lequel se déroule la recherche, jusqu'à des problèmes éthiques concernant concrètement le respect et la protection de l'informateur. En ce qui concerne la question de la légalité, le linguiste nous offre

une synthèse sur le droit à la vie privée en France. Le droit à la vie privée est garanti par l'article 9 du code civil « Chacun a droit au respect de la vie civile » et par les articles R226-1 et suivants du code pénal qui focalisent l'attention sur l'enregistrement sonore ou visuel et sur la diffusion d'informations concernant la vie privée (*ibid.* : 139-140). Les droits de l'image et de la voix sont donc garantis, mais il reste la question de l'anonymat, qui concerne le fait que ni la personne qui a effectué l'enregistrement ni ceux qui lisent la transcription ne connaissent l'identité du locuteur (*ibidem*).

La même question se pose pour la Chine, le pays dans lequel nous avons obtenu les enregistrements grâce au microphone occulté. Ici, le thème du respect de la vie privée du point de vue légal est plus complexe et moins transparent. Selon Zhu (1997) la loi chinoise n'applique pas une claire différence entre le concept de réputation (qui est lié à l'estimation sociale) et la dignité personnelle (qui peut être liée à la sphère intime de la personne). Par conséquent, le droit à la vie privée se développe sur la base de cas judiciaires⁹⁰. La protection de la vie privée concerne plutôt des actions comme la révélation de faits privés par des journalistes, l'ouverture de lettres personnelles, les insultes publiques, mais également la divulgation d'informations sur la vie à l'intérieur de la famille, de la vie conjugale ou sur des handicaps physiques (*ibid.* : 212). Cela concerne donc la publication de faits intimes et de secrets personnels que la personne ne veut pas partager. De nouveau, comme dans le cadre de la loi française, le respect de la vie privée se base sur la non révélation de l'identité de la personne. De plus, la réglementation de la vie privée en Chine se développe de nos jours exclusivement dans le cadre du profit économique, comme dans la divulgation de données personnelles à des fins commerciales (par exemple des bases de données ou des informations sur les consommateurs)⁹¹.

En ce qui concerne l'utilisation d'enregistrements à microphone occulté dans le milieu académique nous n'avons trouvé aucun document qui traite de ce sujet. Par conséquent, nous nous sommes informée auprès des personnalités académiques qui conduisent des recherches de sociolinguistique au Xinjiang afin de comprendre comment cette pratique est vue dans le cadre de la recherche académique en Chine.

⁹⁰ Selon l'auteur, l'étude de la vie privée n'a été initiée en Chine que dans les années 1980.

⁹¹ Conversation personnelle avec Federico Antonelli (2015).

Selon Zohra Ablimit, Anatolla Güljannat, et E. K.⁹² (conversations personnelles entretenues en 2013) la question semble plutôt personnelle, liée donc aux choix méthodologiques du chercheur. N'étant pas traité dans le discours légal, elle n'est pas présente de nos jours sous forme officielle de consentement pour les enregistrements audio.

Au-delà des prédispositions légales en vigueur dans les pays dans lesquels nous avons travaillé sur cette thèse (Chine, France et Etats Unis) et des lignes directrices générales d'éthique données par la communauté scientifique la question de la méthodologie d'enquête des enregistrements cachés doit s'insérer également dans le contexte spécifique de notre étude. Cela nous conduit à quelques considérations concernant spécifiquement nos choix méthodologiques et notre travail sur le terrain.

Premièrement, la question de l'anonymat. Dans un contexte politiquement sensible comme celui du Xinjiang, garantir la protection de l'identité nous semblait une priorité. Suivre la procédure légale et éthique du consentement du locuteur aurait rendu les personnes facilement identifiables, constituant un danger dans le cas d'un contrôle de la part des autorités⁹³. Nous avons choisi de citer dans cette thèse exclusivement les personnalités universitaires avec lesquelles nous avons eu des conversations au sujet du *code switching* et qui ont demandé expressément à être citées dans nos travaux de recherche. Quant aux informations obtenues à travers les enregistrements, nous avons remarqué que la question de l'éthique se développe autour de la question de « voler » la voix et les propos d'une personne et de dévoiler à travers cela son identité. Il faut également rappeler que notre contexte d'étude est une ville de trois millions d'habitants et que les enregistrements concernent des conversations qui ont comme thème la vie quotidienne. Il est par conséquent impossible, exclusivement à l'aide de la voix et avec les métadonnées concernant le contexte, le sexe et l'âge approximatif, de revenir aux locuteurs impliqués dans les enregistrements⁹⁴. La plupart de ces données ont été enregistrées dans le cadre de conversations déroulées dans un contexte public, dans lequel nous non plus ne

⁹² La personne a explicitement demandé à ne pas dévoiler son identité.

⁹³ Cette orientation est partagée également par Antonelli (conversation personnelle, 2015). Selon le juriste, dans un cadre dans lequel le droit à la vie privée et l'utilisation des données personnelles de la part du gouvernement ne sont pas disciplinés, l'anonymat garantit la protection des informateurs mais également celle de l'enquêteur, en rendant son enquête moins visible.

⁹⁴ Cela aurait constitué un problème dans le cadre d'une petite communauté, dans laquelle il serait possible d'identifier les locuteurs.

connaissions pas l'identité de la personne. De plus, comme nous allons le voir dans la description du contexte des conversations, il ne s'agit pas de sujets « sensibles » qui pourraient mettre en péril la communauté locale ou conduire à une personne précise.

Deuxièmement, notre objectif était également de ne pas déranger les informateurs en les impliquant excessivement dans notre recherche. Ceux qui n'appartiennent pas au milieu académique ne sont pas familiers des procédures de collecte des données, qu'elles soient légales ou non. En particulier dans un contexte politiquement sensible, ils peuvent en fait rester confus par rapport au thème étudié (la plupart des gens qui connaissaient vaguement notre recherche s'interrogeaient sur son utilité) et effrayés par rapport à la possibilité d'être impliqués officiellement dans une recherche conduite par un étranger.

A notre avis, le chercheur doit donc se poser la question de ce qu'est un comportement « éthique », non exclusivement du point de vue de la légalité, mais de ce qui peut constituer un péril ou simplement un désavantage pour la communauté étudiée.

Bien évidemment, la question de l'éthique et de la déontologie du chercheur ne se limite pas à cela. D'autres questions qui concernent la coopération avec la communauté étudiée et l'engagement du chercheur dans ses problématiques en dehors de sa recherche ne sont pas abordées dans cette thèse, mais elles sont certainement présentes dans la réflexion personnelle déontologique de l'enquêteur.

4.5 Observations conclusives

Dans ce chapitre nous avons présenté un aspect fondamental de notre thèse (et en général de la recherche en sociolinguistique et en anthropologie linguistique). Nous avons concentré l'attention en particulier sur les difficultés relevées dans l'organisation du terrain d'enquête au Xinjiang et sur le choix d'une méthodologie adaptée pour décrire et étudier une pratique langagière comme celle du *code switching* ouïghour-chinois. Nous avons souligné comment l'utilisation d'un corpus de données hétérogènes (constitué de données ethnolinguistiques et linguistiques) et non invasives envers la communauté étudiée nous a aidée dans la compréhension du phénomène ainsi que dans la gestion des questions d'aspect pratique et éthique.

Certes, cette orientation méthodologique nous a privée d'une collecte de données structurée et homogène, cependant, elle nous a forcée à savoir profiter de la situation et à collecter différents types de données qui dans l'ensemble nous ont permis de pouvoir décrire le *code switching* ouïghour-chinois, de le situer dans le contexte sociolinguistique de la communauté linguistique ouïghoure, et de comprendre certains aspects de sa valeur interactionnelle et idéologique, à l'aide de notre interprétation mais également à travers des points de vue de la communauté linguistique ouïghoure.

Ces données nous ont donné une perception d'une réalité linguistique ouïghoure que probablement nous n'aurions pas obtenue en développant une orientation méthodologique qui ne tient pas compte de la spécificité du terrain et qui suit des parcours déjà établis.

Chapitre 5

La communauté linguistique ouïghoure de Ürümqi : aspects sociolinguistiques d'une minorité dans un espace sinisé

Comme nous l'avons observé dans les chapitres 2 et 3, l'étude des pratiques langagières doit être accompagnée par une connaissance du contexte sociolinguistique qui caractérise les langues en question afin de connaître leurs fonctions et significations dans une communauté linguistique. Nous avons spécifiquement mis l'accent sur les dernières réflexions concernant les concepts de communauté linguistique et diglossie, en soulignant l'importance de l'approche multidisciplinaire et de la fusion des dimensions macro- et micro-. En ce qui concerne le Xinjiang, nous avons observé dans le chapitre 1 l'objectif des autorités centrales de développement du chinois standard dans la région, à travers des politiques linguistiques encourageant son utilisation dans la sphère publique ainsi qu'à travers des campagnes de promotion clamant son statut prestigieux.

Ce chapitre a comme objectif de décrire notre terrain d'enquête, la ville de Ürümqi et sa communauté linguistique ouïghoure, afin de préciser le contexte dans lequel nous allons insérer les données linguistiques et leur analyse. Cette description se concentre principalement sur l'organisation démographique et urbaine de la ville ainsi que sur les usages linguistiques et la vie quotidienne de la communauté ouïghoure dans les sphères publique et privée.

Dans ce chapitre nous allons donc utiliser les notions que nous avons présentées dans le chapitre 2, en les appliquant au contexte sociolinguistique de notre étude de cas. En ce qui concerne la notion de communauté linguistique nous

avons choisi comme unité d'analyse les Ouïghours de la ville de Ürümqi. Il s'agit donc d'une communauté qui a en commun un espace géographique et social, ainsi que le partage d'un répertoire linguistique, qui comprend le ouïghour et le chinois à différents degrés. Par l'utilisation de cette unité abstraite nous ne souhaitons en aucun cas réfuter ou ignorer la fluidité des comportements linguistiques tout comme les perceptions et les motivations individuelles des locuteurs par rapport au répertoire linguistique (cf. Le Page et Tabouret-Keller, 2006). Ces derniers vont émerger sur la base des données présentées dans les prochains chapitres.

Notre description des relations entre les langues ouïghoure et chinoise va se baser, en suivant les réflexions théoriques et méthodologiques que nous avons apportées respectivement dans les chapitre 2 et 4, sur une description du répertoire linguistique de la communauté ouïghoure ainsi que des fonctions des langues parlées dans leur contexte social. Cette représentation se base sur des données démographiques, sur des données issues des travaux d'autres chercheurs, ainsi que sur nos observations de terrain.

Nous tenons à souligner que cette description n'est pas représentative de tous les comportements culturels et linguistiques présents dans la communauté ouïghoure de la ville. En effet, elle répond à l'objectif de définir la communauté linguistique ouïghoure ainsi que ses principaux usages linguistiques et attitudes envers la langue chinoise, la vie et la société han (dans la sphère publique ainsi que dans la sphère privée) dans le cadre spécifique d'un environnement urbain et sinisé.

5.1 La ville de Ürümqi : un modèle de développement chinois

Comme nous l'avons affirmé dans l'introduction de ce chapitre, le terrain de notre recherche est la ville de Ürümqi, la capitale de la Région Autonome Ouïghoure du Xinjiang.

Avant de commencer sa description, il est important de rappeler que cette ville a une histoire différente par rapport aux autres centres du Xinjiang considérés historiquement et culturellement comme ouïghours. A la différence des villes de la route de la soie emblématiques dans l'ethnogenèse des Ouïghours, comme Kashgar, Ürümqi était jusqu'à la dynastie Qing un lieu de passage de populations nomadiques (Gaubautz, 1996 : 71). Elle devient d'une importance stratégique

seulement dans les années 1760, lorsque le gouvernement Qing installe ses garnisons et son gouvernement militaire afin de sécuriser les régions du nord-ouest (Millward, 1998 : 131-135). Peuplée par des Hui provenant du Gansu et du Shanxi ainsi que des Han provenant d'autres provinces, Ürümchi avait en plus un nom chinois, *Díhuà* 迪化 (Gaubautz, 1996 : 71). Historiquement, la ville peut donc être considérée comme plus chinoise que ouïghoure.

Comme pour les autres villes de la région, Ürümchi a vécu une importante croissance démographique han au cours de ces dernières années, encouragée par des politiques favorisant la migration des chinois han provenant d'autres régions de la Chine (comme par exemples le Sichuan et le Guangdong).

Selon une étude conduite par le Bureau de Statistique de la région autonome du Xinjiang, en 2009 la population de la ville de Ürümchi comptait 2.410.000 habitants (Xinjiang Weiwu'erzu Zizhiqu, 2010, feuille 3.5). Le groupe majoritaire était composé par les Han (1.750.000 habitants), tandis que la population restante était composée principalement par les Ouïghours (310.000 habitants) et d'autres minorités (*ibidem*). En pourcentage, la population han constitue donc environs 72% de la population, les Ouïghours et les autres minorités (comme les Kazakhes, Kirghizes, etc.), seulement 28% de la population. Une comparaison avec les données de 1949 nous donne une idée de la croissance démographique de la ville : en 1949 Ürümchi était habitée seulement par 67.588 Han et 18.310 Ouïghours (Xinjiang Weiwu'erzu Zizhiqu, 2007 : 57-58).

Avec une telle croissance, la ville a vécu des transformations dans son développement urbain et dans sa configuration sociale, particulièrement à cause de l'immigration. La nouvelle population han est constituée de migrants provenant des régions du sud ou de la côte orientale, qui arrivent au Xinjiang pour des emplois dans le commerce (alimentaire, électronique et vestimentaire), dans les services (alimentaire, réparations et comme chauffeurs de taxi), mais également dans l'éducation comme professeurs de chinois, ou comme ingénieurs et hommes d'affaires (Howell et Fan, 2013 : 126). Dans cette nouvelle configuration nous assistons également à la migration de Ouïghours provenant des zones rurales ou des villes de petite taille du Xinjiang, qui arrivent dans la capitale afin de travailler, comme les Han, dans le secteur du commerce, des services, comme ouvriers dans le secteur de la production ou afin de poursuivre leurs études.

Ürümchi, comme capitale du Xinjiang, est non seulement le siège des différentes institutions gouvernementales et des compagnies de services chinoises les plus connues, mais également la ville qui accueille les institutions universitaires les plus prestigieuses de la région. Il s'agit dans le complexe d'une migration d'une population assez variée, d'un milieu financièrement aisé comme d'un milieu modeste. La ville se configure donc comme un centre vers lequel convergent des Han provenant d'autres régions ainsi que des Ouïghours et des Han provenant d'autres villes et des zones rurales du Xinjiang. Elle se présente de nos jours comme une ville en forte expansion avec une division urbaine entre quartiers habités en majorité par les Ouïghours et par les Han.

5.1.1 Les zones « ouïghoures » et les zones « han » de notre terrain d'enquête

Dans cette section nous focalisons notre attention sur la description des trois circonscriptions principales de la ville de Ürümchi dans lesquelles s'est déroulé notre terrain de recherche, les circonscriptions de *Tiānshān* (*Tangri Tagh* en ouïghour), de *Shāyībākè* (*Saybagh* en ouïghour) et de *Xīnshì* (*Yéngi sheher* en ouïghour).

5.1.1.1 La circonscription de *Tiānshān*

Le centre de la ville de Ürümchi est constitué par la circonscription de *Tiānshān*, située dans le sud-est de la ville. Ici, selon l'annuaire de 2010, habite la plupart de la population ouïghoure, bien que les Han soient toujours majoritaires : 353.364 Han et 126.498 Ouïghours (Xinjiang Weiwu'erzu Zizhiqu, 2010, feuille 3.7).

Au cœur de cette circonscription se trouve le centre historique de la ville, qui constitue l'unique quartier dans lequel il est possible de remarquer une forte présence ouïghoure, dans la population présente dans les rues comme dans les commerces et dans une certaine mesure, dans l'architecture. Les rues *Jiěfàng lù* 'Rue de la Libération' et *Yán'ān lù* 'Rue de Yan'an' sont les rues principales de cette circonscription⁹⁵. Cette zone constitue le centre de la vie ouïghoure de la ville,

⁹⁵ Ces noms nous rappellent une caractéristique qui rend les villes du Xinjiang très similaires aux autres villes de la Chine en ce qui concerne la toponymie : la dénomination des rues par des termes

en particulier après les émeutes de 2009, qui ont créé une forte ségrégation, ethnique, sociale et géographique⁹⁶. Ici, il est possible de remarquer souvent la présence de la police et des forces armées spéciales (SWAT) avec leurs chars de combat, un rappel des émeutes de 2009 et de la situation politique toujours tendue.

Communément appelée *Èrdàoqiáo* (ou, moins utilisé, *Dong köwrük* en ouïghour), ce secteur de la ville compte différentes mosquées ainsi que des commerces gérés par les Ouïghours. Leurs traits somatiques rendent leur présence évidente. La diversité ethnique peut être relevée également dans la façon de s'habiller, en particulier celle des femmes. Certaines d'entre elles portent en fait des jupes longues, talons et voiles colorés, éléments difficiles à trouver chez les femmes han⁹⁷.

Le *Chong bazar* 'Grand bazar' (*Dàbāzhā* en chinois), restructuré en 2002, est l'un des endroits symboliques de cette circonscription. Malgré le style de la tour centrale qui s'inspire à celle de la ville de Samarkand en Ouzbékistan, cette structure montre une trace du développement de la ville entrepris par le gouvernement⁹⁸. Cette construction d'un style islamique centrasiatique cache en son intérieur un centre commercial Carrefour, ainsi que des boutiques touristiques qui proposent des souvenirs de la culture et de la vie ouïghoure (bijoux, tapis, fruits secs, chapeaux, etc.). Par conséquent, le Grand Bazar n'est pas souvent fréquenté par les Ouïghours, qui le voient comme un endroit touristique et peu authentique, avec une exception pour le supermarché Carrefour, qui est un lieu d'achats pour les résidents de la ville. En dehors de cela, le quartier est lieu d'autres bazars (dans la rue et les souterrains), marchés de nuit, chaînes de fastfood halal, restaurants ouïghours et de cuisine d'Asie Centrale.

De plus, c'est également le quartier qui accueille l'Université du Xinjiang, la plus vieille institution universitaire au Xinjiang, et le siège de l'entreprise de Rebya

liés à des événements marquants de l'histoire de la Chine post-1949, comme *Tuánjié lù* « Rue de l'unité », *Rénmín lù* 'Rue du peuple', *Shènglì lù* 'Rue de la victoire', etc.

⁹⁶ Conversation personnelle avec un informateur anonyme (2013).

⁹⁷ De plus, suite au développement d'un conservatisme musulmans et à la migration de la population rurale dans la ville, il est également possible de trouver des femmes qui portent le *niqab* (voile couvrant le visage à l'exception des yeux) et dans une moindre mesure, le *ramal* (voile marron couvrant tout le visage, avec des petits trous au niveau des yeux).

⁹⁸ La construction du Grand Bazar faisait partie d'une importante œuvre de reconstruction de la ville commencée au début des années 2000. Cette œuvre de reconstruction avait été glorifiée par la propagande : Ürümqi était présentée en tant que ville dans laquelle Han et Ouïghours auraient pu vivre pacifiquement et en harmonie en travaillant pour le développement économique et infrastructurel du Xinjiang (Caprioni, 2011 : 275).

Kadeer (cf. chapitre 1). Etant le quartier le plus vieux de la ville, il est encore possible de trouver des domiciles à un ou deux étages qui sont en train d'être substitués par des bâtiments plus hauts et modernes.

En se promenant dans cette zone, nous constatons une forte présence ouïghoure : la plupart de commerces et des activités est gérée par les Ouïghours et le ouïghour est la langue la plus audible dans les conversations de rue. En particulier le vendredi et pendant le week end, le quartier est très fréquenté par ceux qui vont prier à la mosquée et par ceux qui se promènent dans la rue pour le plaisir. Le quartier montre donc des signes de la vie ouïghoure, malgré l'introduction d'éléments urbains typiques de la Chine moderne. De fait, comme nous l'avons évoqué, l'architecture de cette zone rappelle un environnement ouïghour en ce qui concerne les mosquées et des éléments plutôt centrasiatiques modernes, comme la tour du *Chong bazar*. Hormis cela, l'organisation urbaine, comme la disposition symétrique des rues, la présence de grands axes, les trottoirs, les passages souterrains et sous-élevés sont typiques de l'architecture des villes chinoises⁹⁹.

⁹⁹ De plus, nous ne trouvons pas à Ürümchi le *mehelle*, le voisinage ouïghour, caractérisé par des rues irrégulières et des maisons traditionnelles faites de boue et de glaise, présentes par exemple dans d'autres villes comme Kashgar, Ghulja et Hotan.

Figure 1- La circonscription de *Tiānshān* (1)



(Source : Google maps)

Figure 2- La circonscription de *Tiānshān* (2)



(Source : Google maps)

5.1.1.2 La circonscription de *Shāyībākè* et *Xīnshì*

Les circonscriptions de *Shāyībākè* et de *Xīnshì* ‘Nouvelle ville’ présentent un environnement différent de celui que nous avons illustré à propos de *Tiānshān*.

La première circonscription s’étend au nord de la circonscription de *Tiānshān*, et elle comprend un autre quartier central qui se développe sur *Yōuhǎo lù* et le croisement de *Hóngshān*. Son architecture, caractérisée par des édifices modernes, des gratte-ciels et des nouveaux centres commerciaux (pour la plupart vides¹⁰⁰), le rend similaire aux quartiers des villes chinoises du reste du pays. Les commerces et les restaurants sont ici gérés en majorité par les Han. Dans cette circonscription se trouvent également les parcs de *Hóngshān* et le *Rénmín gōngyuán*, endroits fréquentés souvent par la communauté ouïghoure dans le cadre de son temps libre.

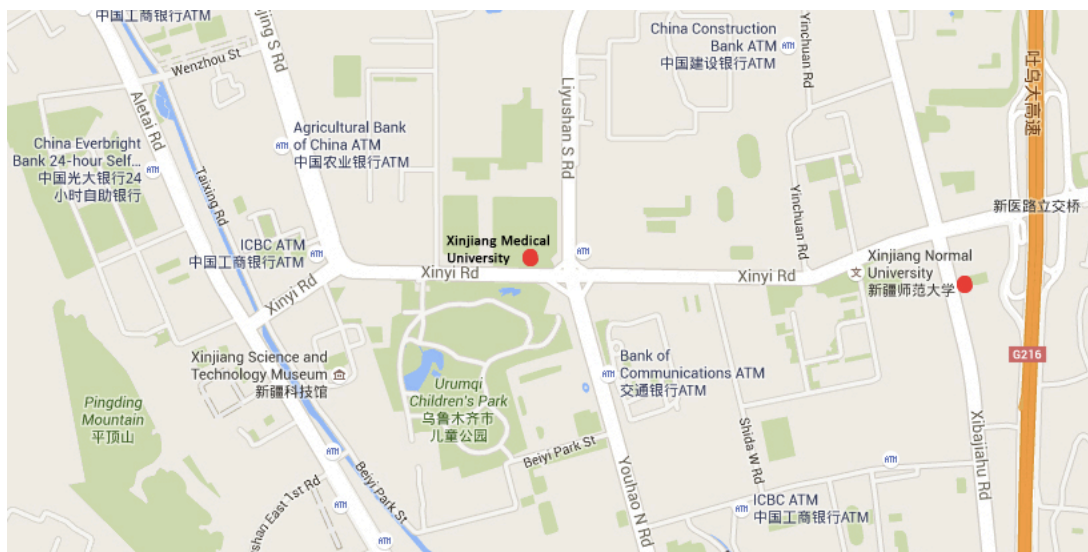
De même, la circonscription de *Xīnshì* est peuplée en majorité par les Han : selon le recensement de 2010 419.989 Han et 50.8311 Ouïghours (Xinjiang

¹⁰⁰ C’est un phénomène qui se remarque dans plusieurs centres commerciaux récemment construits dans la ville. Celle-ci a en effet connu une forte croissance économique, de laquelle bénéficient exclusivement un petit pourcentage de la population locale et pour la plupart des hommes d’affaires provenant de l’étranger ou d’autres régions de Chine.

Weiwu'erzu Zizhiqu, 2010, feuille 3.5) y habitent¹⁰¹. *Xīnshì* se développe dans les rues principales de *Běijīng lù* et *Tiānjīn lù* et montre les mêmes caractéristiques que la circonscription de *Shāyībākè*, mais avec plus de bâtiments résidentiels et moins de commerces par rapport à la zone plus centrale de *Shāyībākè*. Dans cette circonscription se trouvent également deux institutions universitaires prestigieuses de la ville : l'Université Normale du Xinjiang et l'Université de Médecine du Xinjiang (*Xīnjiāng yīkē dàxué, Shinjang tibbiy uniwersitèti*). Ici, nous trouvons peu de traces de la vie ouïghoure, mis à part quelques vendeurs de *kawap*¹⁰².

Nous pouvons donc remarquer l'existence d'un premier élément de séparation entre les Ouïghours et les Han : une division géographique et urbaine. La minorité ouïghoure est en fait concentrée dans le sud-est de la ville, entourée par des nouveaux quartiers dans une zone septentrionale en pleine expansion habitée par les Han, qui rappellent les villes développées du reste de la Chine.

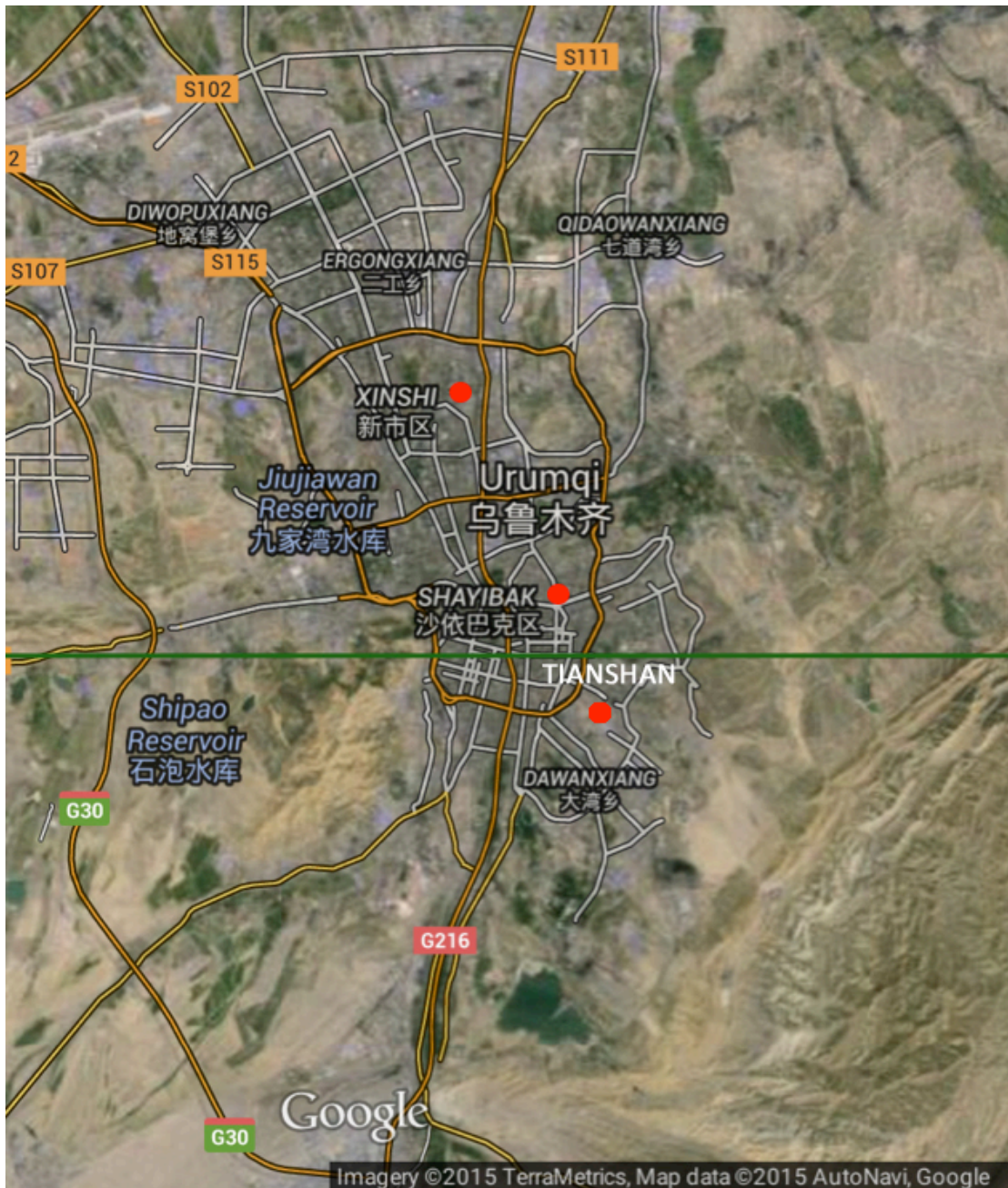
Figure 3- La circonscription de *Xīnshì*



¹⁰¹ Il faut remarquer qu'il y a une tendance, en particulier de la part de la population urbaine, à déménager vers ces zones modernes pour une question de proximité avec l'école des enfants, le lieu du travail, ou afin de vivre dans des appartements plus confortables.

¹⁰² Brochette de viande, en général d'agneau, grillée avec du cumin et du piment.

Figure 4-Division zones han-zones ouïghoures sur un axe nord-sud



(Source : Google maps)

5.2 Le ouïghour dans la sphère publique : l’affirmation du chinois standard comme variété haute

Nous avons remarqué dans la description de la ville de Ürümchi une forte présence chinoise, que nous avons observée dans la répartition démographique, dans l’architecture ainsi que dans l’organisation urbaine de la ville. Nous avons déjà reconnu une première division, celle entre des quartiers (peu nombreux) habités par les Ouïghours, et d’autres (nombreux et en expansion), habités par les Han.

Cette section se concentre sur la présence des langues chinoise et ouïghoure dans la sphère publique, au regard de deux éléments : l’environnement linguistique de la ville (*linguistic landscape*¹⁰³) et les fonctions sociales des deux langues, donc leur relation diglossique.

5.2.1 L’environnement linguistique de la ville : le ouïghour, « sourcils de l’écriture chinoise »

La description de l’environnement linguistique dans des situations de multilinguisme est censée s’orienter sur deux fonctions : informationnelle et symbolique (Landry et Bourhis, 1997). La fonction informationnelle porte sur la présence d’une langue dans un territoire donné tandis que la fonction symbolique nous montre au contraire son statut et son importance sociolinguistique (*ibid.* : 25-29).

Dans la ville de Ürümchi, et en général dans la région du Xinjiang, ces deux éléments sont difficiles à mesurer en regardant les différents signes présents dans la ville, car cet aspect de la vie urbaine est géré et contrôlé par des lois gouvernementales ; l’initiative privée n’a donc pas beaucoup de place. L’ordonnance concernant la planification linguistique du Xinjiang (art. 8 et 9) demande en effet que les panneaux de signalisation routière et les enseignes commerciales soient écrits en chinois standard et en ouïghour, en signe du soutien au bilinguisme et au développement des langues minoritaires (Xinjiang Weiwu’er Zizhiqu, 2002). Cette demande est dans la plupart des cas respectée, ce qui rend l’environnement de la ville assez homogène.

¹⁰³ Le terme *linguistic landscapes*, introduit par Landry et Bourhis (1997), fait référence à la présence d’une langue dans les signes publics d’une ville, donc les panneaux de signalisation routière et des noms des rues et des places, les panneaux publicitaires, les enseignes commerciales, les signes publics dans les bâtiments gouvernementaux, etc.

A Ürümchi les panneaux de signalisation routière, les noms des rues et de la ville, les noms des arrêts du système de transport en commun BRT, les informations écrites à l'intérieur des différents moyens de transport public, les enseignes commerciales, les étiquettes explicatives dans les supermarchés et les panneaux informatifs dans les bâtiments sont écrits dans les deux langues, en caractères simplifiés pour le chinois et en écriture perso-arabe (*kona yéziq*) pour le ouïghour. Bien qu'elle ne soit plus officielle, parfois les enseignes des commerces sont rédigées également en écriture cyrillique, utilisée avant la rupture sino-soviétique. Une exception peut être remarquée au niveau des enseignes publicitaires. Celles-ci peuvent être écrites en ouïghour, en chinois ou dans les deux langues, selon le public visé¹⁰⁴. De même, curieusement, les images de propagande sur l'harmonie ethnique ainsi que sur le développement de la région, nombreuses dans les rues et dans les espaces publicitaires dans les bus, sont pour la plupart en chinois, comme si elles s'adressaient exclusivement aux Han.

Cependant, cette homogénéité linguistique dans l'écriture montre un élément qui nous indique l'existence d'une relation diglossique dans l'environnement linguistique. En effet, il est possible de remarquer que la traduction ouïghoure des enseignes et des panneaux de circulation routière, écrite au-dessus de la version chinoise, est toujours plus petite et moins lisible¹⁰⁵. Les Ouïghours disent souvent que leur écriture constitue les sourcils (*qash*) de l'écriture chinoise, afin de souligner ses petites dimensions, et par conséquent insister sur le statut minoritaire de la langue ouïghoure. Cela nous montre comment, même dans un environnement qui du point de vue législatif garantit une équité et un équilibre linguistique, un petit détail comme la dimension de l'écriture peut constituer un indice de pouvoir linguistique.

¹⁰⁴ Certains messages publicitaires qu'il est possible de voir dans les quartiers ouïghours sont exclusivement en ouïghour, comme par exemple ceux qui concernent les cours de chinois standard aux enfants, ou des vêtements spécifiques destinés aux femmes ouïghoures. De même, il est possible de voir dans des quartiers chinois et ouïghours des publicités des marques connues (par exemples de vêtements, et de cosmétiques) qui ne proposent pas de version ouïghoure.

¹⁰⁵ Voir à ce sujet également Wilson (2012 : 71) et Caprioni (2011 : 277).

5.2.2 La relation diglossique entre le ouïghour et le chinois

Nous avons observé dans la description de l'environnement linguistique de la ville de Ürümchi une homogénéité en ce qui concerne la présence de l'écriture ouïghoure et chinoise, trahie exclusivement par les dimensions des caractères ouïghours. Au contraire, lorsque nous considérons les langues parlées dans la sphère publique la description devient plus complexe.

Avant de commencer notre description des relations entre les langues ouïghoure et chinoise dans la sphère publique, il est nécessaire de fournir un aperçu des langues parlées dans la ville de Ürümchi. Comme nous l'avons observé pour la description de la diglossie en Chine tracée par Dwyer (2005 : 14-15) dans le chapitre 2, nous pouvons reconnaître dans notre étude de cas différentes langues et variétés parlées dans la ville, chacune avec un différent niveau de prestige et d'utilité dans la sphère publique :

- chinois standard, la langue nationale ;
- variante du mandarin du nord-ouest parlée au Xinjiang ;
- variantes du chinois standard parlées par les immigrants provenant d'autres régions de la Chine (par exemple les variantes du chinois parlé au Sichuan et au Guangdong) ;
- ouïghour standard ;
- variantes du ouïghour standard parlées dans d'autres régions du Xinjiang ;
- langues minoritaires parlées par d'autres ethnies minoritaires (langue kirghize, ouzbèke, kazakhe, russe, etc.).

Le chinois standard, le ouïghour standard et les langues minoritaires parlées par les autres ethnies sont des langues qui font l'objet de politiques de développement linguistique et sont utilisées dans la sphère publique, tandis que les variantes du mandarin du nord-ouest, des autres régions de la Chine et du ouïghour sont considérées en tant que langues utilisées dans des contextes informels et *in-group*. Bien que reconnues en tant que variantes, elles n'attirent pas l'attention de la planification linguistique.

En ce qui concerne le chinois, il est important de spécifier que la communauté ouïghoure est en contact principalement avec deux de ses variétés, la langue

chinoise standard, utilisée en particulier dans les médias, dans l'éducation et sur le lieu de travail et la variété du mandarin du nord-ouest parlée au Xinjiang, présente dans le parler informel et avec un statut de variété basse par rapport à cette première¹⁰⁶. Etant difficile de reconnaître dans quelle mesure les deux variétés ont une influence sur les pratiques langagières des Ouïghours, nous allons souvent employer le terme général *chinois* et utiliser les termes chinois standard et mandarin du nord-ouest seulement pour des situations spécifiques dans lesquelles la variété en contact peut être identifiable.

Au sujet de la langue ouïghoure, elle n'est pas seulement parlée par les Ouïghours, mais également parlée par d'autres groupes ethniques, comme les Ouzbeks, les Kazakhs, les Kirghizes, les Hui, etc. Elle a donc un statut de *lingua franca* à l'intérieur de la ville parmi les populations non-han.

Les paragraphes suivants décrivent la place accordée au chinois et au ouïghour dans la sphère publique, avec une attention particulière sur les politiques linguistiques déclarées et dissimulés (cf. chapitre 1) et leurs résultats dans les usages langagiers réels.

5.2.2.1 Education

Comme nous l'avons observé dans le chapitre 1, la loi chinoise demande le développement de l'enseignement de la langue chinoise dans les écoles, en reconnaissant le droit des minorités à gérer, à travers les institutions autonomes, les plans éducatifs, l'installation de différentes écoles, la scolarité, les programmes d'enseignement, la langue employée dans l'enseignement, etc.

La réforme de l'éducation, dite *shuāngyǔ jiàoyù* 'éducation bilingue', entreprise dans les années 2000, a mené à l'implémentation du chinois comme langue d'enseignement. Traditionnellement, les étudiants minoritaires au Xinjiang étaient répartis en deux catégories.

- *Mínkǎomín* (littéralement étudiants minoritaires examinés en langue minoritaire) : ces étudiants fréquentaient des écoles minoritaires et présentaient l'examen final en langue minoritaire. Le ouïghour pouvait être également la langue d'enseignement des étudiants appartenant à

¹⁰⁶ Les caractéristiques linguistiques de ces deux variétés seront présentées dans le prochain chapitre.

d'autres minorités ethniques. Dans ce type d'école tous les sujets étaient enseignés en langue minoritaire ; la langue chinoise était introduite comme deuxième langue à partir de la troisième année. Parfois les *mínkǎomín* commençaient leur parcours scolaire dans une école minoritaire et poursuivaient leurs études (le collège ou le lycée) dans une école han.

- *Mínkǎohàn* (littéralement étudiants minoritaires examinés en chinois standard) : ces étudiants fréquentaient des écoles han et présentaient l'examen final en chinois standard. Dans ces écoles toutes les matières étaient enseignées en chinois standard et l'anglais était offert en tant que langue seconde¹⁰⁷. Parfois, les écoles han avaient la possibilité d'offrir des cours de langue minoritaire mais les étudiants préféraient se concentrer sur l'anglais, considéré comme plus utile pour leur futur.

Le système éducatif garantissait et permettait donc une éducation en langue minoritaire. Depuis la réforme de l'éducation débutée dans les années 2000 les écoles minoritaires ont adopté des programmes d'éducation bilingue qui peuvent être classés principalement en deux catégories (Ma, 2009):

- éducation bilingue de type traditionnel, dans laquelle la langue d'enseignement est une langue minoritaire, avec l'introduction d'un cours de chinois standard de 4-5 heures par semaine ;
- éducation bilingue expérimentale, dans laquelle l'enseignement des matières comme les mathématiques, la physique, la chimie, la biologie et l'anglais a lieu à travers la langue chinoise. Les sciences humaines, comme par exemple l'histoire, la géographie et l'idéologie du Parti, sont enseignées à travers la langue ouïghoure ou une autre langue minoritaire.

L'enseignement du chinois standard est promu également dans les écoles maternelles, avec des subsides économiques pour les enfants et pour les enseignants (*ibid.* : 212). Bien qu'il existe encore une différence en ce qui concerne les

¹⁰⁷ L'offre de l'anglais en tant que langue étrangère était un avantage qui rendait les écoles han plus compétitives. Les *mínkǎomín* n'avaient pas en fait la possibilité d'apprendre l'anglais à l'école car ils devaient apprendre la langue chinoise.

programmes entre les écoles bilingues, les écoles chinoises et les écoles ouïghoures, le chinois standard est sans doute le médium d'enseignement à partir des premières années de l'éducation (Dwyer, 2005 : 38-39). Le chinois standard est en fait introduit à partir de la première année dans les trois types d'écoles (chinoises, bilingues et minoritaires) (*ibidem*) et, comme nous l'avons observé, il devient la langue d'enseignement des matières considérées en Chine comme les plus compétitives, les sciences dures.

En ce qui concerne les effets de la réforme de l'éducation bilingue sur les vies des enfants et des parents, il est difficile de comprendre l'état de ces changements et encore moins de faire un bilan. Schluessel (2007 : 264 ; 2009 : 395) affirme le manque de ressources éducationnelles nécessaires pour implémenter un système éducatif de ce type. Anatolla (2009) rapporte dans son travail le manque d'enseignants capables de maîtriser le chinois dans les écoles bilingues comme un obstacle pour l'apprentissage des contenus et de la langue chinoise en soi. A cause de ces obstacles les parents préfèrent envoyer les enfants directement dans des écoles han (plus compétitives au niveau des contenus et des matériels éducatifs) (*ibidem*). D'après nos interviews, comme il n'est pas possible de satisfaire une si forte demande, ceux qui n'ont pas assez de préparation pour entrer dans une école han sont obligés de fréquenter des classes expérimentales bilingues. Ces dernières ont la réputation d'accueillir des élèves avec une basse maîtrise du chinois ainsi que de focaliser leur attention sur l'enseignement du chinois standard en négligeant les contenus des programmes éducatifs. Par conséquent, le nouveau système ne semble pas offrir les outils nécessaires pour sa propre application.

En ce qui concerne l'enseignement de la langue minoritaire, des écoles élémentaires han à Ürümchi offrent couramment des cours de ouïghour. Cependant, étant donné la nature facultative de ces cours, l'apprentissage de ce dernier n'est pas l'objet d'application de la part des élèves.

Dans le cadre de l'éducation primaire, le chinois est donc dominant en tant que langue nationale, en particulier en ce qui concerne les politiques linguistiques déclarées et dissimulées (cf. chapitre 1). La loi garantit le développement des langues minoritaires mais l'implémentation des nouveaux programmes éducatifs montre la volonté de donner une priorité à la langue nationale. Cela constitue un pas vers le développement du chinois en tant que variété haute.

Une situation semblable peut être constatée également dans l'enseignement

universitaire, par exemple dans des universités qui ont une tradition d'enseignement en ouïghour, comme l'Université du Xinjiang. Fondée en tant qu'institution bilingue dans laquelle les étudiants ouïghours étudiaient une année supplémentaire afin d'étudier le chinois, elle offre désormais des cours qui ont comme langue d'enseignement le chinois, à l'exception des cours de poésie chagatay (2005 : 39-40).

En ce qui concerne la recherche, en regardant le système de recherche des publications académiques CNKI (*Zhōngguó zhīwǎng*), il est possible de trouver un grand nombre de publications concernant les études sur les minorités ethniques. Cependant, elles sont écrites en chinois¹⁰⁸. De cette façon, non seulement l'enseignement, mais aussi, par conséquent la transmission du savoir devient l'apanage de la langue nationale.

5.2.2.2 Média

Le secteur des médias montre également la présence des politiques linguistiques déclarées et dissimulées. Nous avons observé dans le chapitre 1 que selon les politiques linguistiques déclarées l'Etat s'engage dans la diffusion du chinois standard tout en garantissant le développement des médias en langue minoritaire.

Au Xinjiang, le ouïghour est de fait la langue de certaines émissions télévisées et radiophoniques ainsi que de certains journaux (quotidiens et hebdomadaires). Des émissions en langue ouïghoure sont offertes par la Radio Nationale de Chine (*Zhōngyāng rénmin guǎngbò diàntái*) qui radiodiffuse en ouïghour dans l'émission *Mínzú zhī shēng* 'Les sons des nationalités', ainsi que par des chaînes radiophoniques au niveau local, comme par exemple la *Shinjang Xelq Radio Istansisi*.

En ce qui concerne les émissions télévisées, des stations comme la Ürümqi TV et la *Xinjiang télévizion istansisi* transmettent les actualités, des émissions de divertissement et des documentaires. Certaines chaînes, comme la chaîne 9 de la Xinjiang TV, ciblent avec leurs émissions un public typiquement ouïghour, comme par exemple *Yipek yoli sadasi* 'La voix de la route de la soie', un concours de

¹⁰⁸ Une exception aux publications chinoises est la version ouïghoure de la revue de linguistique « Langue et traduction » *Yǔyán yǔ fānyì*, en ouïghour *Til we terjime*.

musique basé sur des chansons folkloriques, de la musique classique (*muqam*) et pop du répertoire de la musique ouïghoure.

Quant à la presse, des quotidiens nationaux et régionaux comme le *Rénmín rìbào* (Quotidien du Peuple) et le *Xīnjiāng rìbào* ont une version en langue ouïghoure, respectivement le *Xelq géziti* et le *Shinjang géziti*. De plus, dans les libraires d'Etat *Xīnhuá* il est possible de trouver divers journaux hebdomadaires et mensuels qui traitent de différents thèmes : littérature, médecine, sociétés, etc.

La communauté ouïghoure a donc différents choix dans le secteur des médias dans leur langue maternelle. Cependant, il faut remarquer deux éléments qui montrent la position subordonnée de la langue ouïghoure par rapport à la langue chinoise dans ce secteur.

Premièrement, les versions ouïghoures des émissions et de la presse nationale n'offrent pas des services spécifiques, mais représentent plutôt des traductions de contenus chinois (Dwyer, 2005 : 49).

Deuxièmement, il faut remarquer que souvent les émissions en chinois sont non seulement plus nombreuses, mais également plus compétitives de par leurs contenus, en offrant un choix majeur en ce qui concerne les films, les séries télévisées, les documentaires, les programmes de divertissement, etc. En outre, le chinois est en général la langue avec laquelle il est possible d'accéder à des séries télévisées ou des films étrangers, car les versions sous-titrées en ouïghour ne sont disponibles que postérieurement. Par conséquent, regarder des films ou des séries télévisées en chinois est une activité assez courante par les locuteurs bilingues ouïghours qui habitent à Ürümchi. Les séries coréennes sont un exemple : elles sont plus accessibles sous-titrées en chinois qu'en ouïghour et sont particulièrement appréciées des jeunes filles ouïghoures. Riche d'un public plus vaste, la langue chinoise a plus de moyens financiers pour développer sa présence dans les médias et pour proposer des contenus attractifs.

5.2.2.3 Administration

Par rapport aux secteurs de l'éducation et des médias, celui de l'administration est moins sensible aux changements et moins dominant dans la vie quotidienne de la communauté.

Comme nous l'avons observé dans le chapitre 1, la loi sur l'autonomie

régionale de 1982 garantit des services de traduction et d'interprétariat dans les procès et la rédaction des documents juridiques dans les langues d'usage courant local selon les besoins (art. 47). Encore une fois, même dans ce secteur les politiques officielles entrent en collision avec leur implémentation et avec les relations diglossiques qui se développent quotidiennement entre les langues parlées. Par exemple, les bureaux administratifs sont fournis en documents traduits en langue ouïghoure ainsi qu'en personnel ouïghour pour ceux qui ne maîtrisent pas le chinois. Cependant, le personnel han n'est pas censé connaître la langue ouïghoure, tandis que le personnel ouïghour doit être bilingue. Par conséquent, le chinois est la *lingua franca* dans le cas d'une conversation dans un bureau administratif entre un client ouïghour et un employé han.

5.2.2.4 Le chinois standard comme moyen de ressources

La maîtrise du chinois devient de plus en plus importante afin d'obtenir un bon travail, et par conséquent une place reconnue dans la société. Comme nous l'avons présenté dans le chapitre 1 ainsi que dans cette section, le développement d'un système éducatif basé sur l'enseignement en chinois standard a laissé très peu de place à l'enseignement en langue ouïghoure.

De plus, il faut souligner que l'apprentissage du chinois standard n'est pas seulement supporté par le gouvernement, mais désormais également par les familles. L'importance de la maîtrise du chinois dans les secteurs cités ci-dessus pousse les parents à envoyer leurs enfants dans les écoles qui offrent une meilleure éducation en chinois ou à leur faire fréquenter des crèches dans lesquelles ils peuvent apprendre ce dernier avant d'intégrer l'école primaire, afin de garantir une meilleure préparation pour les étapes suivantes du parcours éducatif. L'enseignement de la langue ouïghoure et de son système d'écriture est confié par conséquent à la famille ; l'apprentissage de la langue minoritaire devient donc une activité qui se développe dans la sphère privée, non plus publique, ayant comme objectif principal la protection de l'identité et la communication *in-group*.

Le besoin d'acquérir une bonne maîtrise du chinois est présent non seulement parmi les parents à l'égard des leurs enfants mais également parmi les adolescents et les universitaires. En effet, il est souvent remarqué par la communauté ouïghoure qu'afin d'obtenir un poste de travail satisfaisant il est nécessaire non seulement de

bien maîtriser le chinois standard (ce qui est possible même en ayant fréquenté une école ouïghoure) mais également d'être en possession d'un diplôme d'une école chinoise. Cela garantit, en fait, d'être non seulement compétent en langue chinoise standard, mais en particulier d'être intégré dans le système chinois han. Par conséquent, apprendre et maîtriser le chinois devient non seulement une priorité, mais une nécessité pour tous ceux qui veulent être insérés dans la société urbaine socialement et économiquement développée du Xinjiang.

Nous retrouvons dans ces comportements une sorte d'hégémonie gramscienne¹⁰⁹, dans le sens où le besoin d'apprendre le chinois standard est non seulement une décision prise par les autorités centrales mais également acceptée et alimentée par ceux qui n'exercent pas un contrôle sur les politiques linguistiques, les locuteurs ouïghours. En acceptant que la langue ouïghoure ne soit non seulement plus compétitive mais inutile dans le marché du travail et en général dans la société actuelle, il y a une acceptation du statu quo qui montre comment cette hégémonie de la langue chinoise, et donc du système social proposé par le gouvernement, est également soutenue par la communauté.

Le développement de la langue chinoise comme moyen des ressources est motivé également par une stigmatisation de la langue ouïghoure présente dans le discours officiel sur la diffusion du chinois standard dans la société. Nous faisons référence à ce sujet aux considérations de Wang Lequan (ancien secrétaire du PCC du Xinjiang) sur l'impossibilité de la langue ouïghoure d'exprimer des connaissances avancées ainsi qu'au discours de Nur Bekri, président de la région autonome du Xinjiang, sur le lien entre non connaissance du chinois standard, isolement de la société et terrorisme (cf. chapitre 1).

Certes, ces réflexions sont le résultat d'actions de propagande. Cependant, elles contribuent à représenter la langue ouïghoure comme inutile pour tout développement économique et social.

¹⁰⁹ Selon Gramsci, l'hégémonie d'un groupe dominant ne s'impose pas seulement par l'autorité et la répression. Etant donné que le groupe dominant exerce la direction politique, les classes opprimées sont conduites à accepter les intérêts sociaux et économiques de ce premier.

4.2.2.5 Particularités de la relation diglossique entre ouïghour et chinois

En regardant les fonctions du ouïghour et du chinois dans la sphère publique, nous pouvons trouver des ressemblances avec différentes situations qui caractérisent les relations diglossiques.

Si nous prenons en considération les usages des langues chez les communautés han et ouïghoure dans la sphère publique nous reconnaissons la situation fishmanienne de diglossie sans bilinguisme¹¹⁰. En fait, la communauté chinoise ne parle pas ouïghour, ou en connaît seulement quelques mots¹¹¹. Au contraire, la communauté ouïghoure de Ürümchi connaît la langue chinoise avec différents degrés de maîtrise. En considérant la présence des politiques linguistiques favorisant le chinois en tant que langue de l'éducation, l'absence des politiques favorisant *de facto* la connaissance du ouïghour, la compétitivité des média chinois et le développement du chinois standard comme condition principale pour l'obtention d'un travail, nous observons une situation diglossique dans laquelle le chinois standard tient le statut de variété haute pour son importance et prestige dans la sphère publique.

Cependant, en ce qui concerne les spécificités de notre étude de cas, il faut souligner quelques éléments.

Tout d'abord, selon la description de Fishman d'une situation de diglossie sans bilinguisme, une partie de la population n'a pas accès à la variété haute. Dans notre étude de cas nous pouvons imaginer un glissement vers une situation de diglossie avec bilinguisme. A Ürümchi, dans un environnement urbain dans lequel les relations avec les Han dans la sphère publique et en particulier au travail sont fréquentes, une partie importante de la communauté maîtrise le chinois (même si à différents degrés et avec des exceptions). La connaissance du chinois est certes l'apanage des classes plus aisées, mais elle est en même temps toujours plus répandue. De plus, le changement dans le système éducatif semble faire du chinois

¹¹⁰ Nous rappelons que la diglossie fishmanienne fait référence à des contextes dans lesquels sont parlées des langues non génétiquement apparentées. La grille de la diglossie fishmanienne est composée de quatre catégories : diglossie avec bilinguisme, diglossie sans bilinguisme, bilinguisme sans diglossie et absence de diglossie et de bilinguisme. Cette catégorisation se base sur des critères macro-sociolinguistiques qui concernent des fonctions de la langue qui sont socialement imposées et dépendent en général des politiques linguistiques appliquées par le gouvernement (cf. chapitre 2).

¹¹¹ Les Chinois han élevés au Xinjiang connaissent seulement quelques mots ou phrases en ouïghour grâce à l'interaction à l'école, sur le campus, dans les dortoirs de l'université ainsi que sur le lieu de travail.

standard une langue présente dans une même mesure que le ouïghour dans le répertoire linguistique des prochaines générations.

En outre, selon Fishman le manque d'accès à la variété haute contribue à la formation de conflits sociaux. Dans notre étude de cas nous trouvons deux tendances. L'une de ces tendances est, comme nous l'avons vu précédemment dans ce chapitre, un mécontentement à cause d'un accès difficile à l'éducation en chinois. L'autre de ces tendances est, comme nous avons pu l'observer dans le chapitre 1, le mécontentement en raison de la diffusion de la variété haute au détriment de la langue minoritaire qui est également à la base du conflit ethnique.

Notre étude de cas nous conduit également à d'autres considérations qui concernent le débat sur la vision statique et rigide de la diglossie.

Si on tient compte de l'évolution des relations diglossiques (Calvet, 1993 [2002] ; Tabouret-Keller, 2006), nous pouvons observer dans la situation actuelle les traces d'un passé dans lequel le ouïghour était lui-même variété haute. Par exemple, sa tradition littéraire, sa présence dans le système éducatif du passé et, bien que dans une moindre mesure, dans les médias et dans l'administration, ne nous permettent pas de classer nettement cette langue comme variété basse, opposée au chinois.

De plus, nous allons voir dans la prochaine section et en particulier dans les prochains chapitres, que le chinois, variété haute dans la sphère privée, est également présent, avec le ouïghour, dans les conversations *in-group* ; ici, la diglossie laisse la place à une relation entre les deux langues qui rappelle plus la dilalie.

Une dernière considération concerne l'idéologie linguistique. Jusqu'ici nous avons observé l'utilité de l'emploi du chinois standard dans la sphère privée. Lorsque il s'agit de construire une identité ethnique, le chinois peut constituer à son tour une variété basse et donc non prestigieuse idéologiquement, comme nous le verrons dans le chapitre 8 dans le cas du purisme appliqué à la langue ouïghoure.

5.3 La communauté ouïghoure dans la sphère privée : la ségrégation dans les relations avec les Han et l'insertion du chinois dans la langue ouïghoure

Nous avons jusqu'à ce point présenté la situation sociolinguistique de la ville de Ürümchi selon des critères macro-sociolinguistiques qui nous expliquent la fonction des langues ouïghoure et chinoise dans la sphère publique. Comme observé précédemment, l'utilisation de notions comme la diglossie ne nous permet pas d'expliquer pleinement la complexité des fonctions et des usages linguistiques d'une communauté, ni les sentiments des locuteurs par rapport aux langues parlées (cf. Le Page et Tabouret-Keller, 2006).

Sur la base de nos observations de terrain, nous présentons dans cette section deux aspects ethnographiques de notre étude qui nous aident à mieux comprendre comment la communauté ouïghoure de la ville de Ürümchi se rapporte à la communauté han et à sa langue dans la sphère privée.

Premièrement, nous allons présenter, en relation avec un environnement urbain dominé par la majorité han et par le chinois standard comme variété haute, la présence d'un « espace ouïghour », dans lequel le ouïghour est la variété dominante et prestigieuse et dans lequel la culture ouïghoure est toujours dominante.

Deuxièmement, nous allons considérer les relations entre Han et Ouïghours. Ces informations nous seront utiles afin de comprendre les différents degrés de la présence du chinois dans les usages linguistiques des locuteurs ouïghours.

Troisièmement, nous allons présenter les principaux usages linguistiques des locuteurs ouïghours dans la sphère privée.

5.3.1 Les « espaces ouïghours »

Dans un environnement sinisé, dans lequel la langue chinoise et le système chinois semblent dominer, il est possible de trouver des lieux ou des activités dans lesquels le ouïghour se développe en tant que variété haute.

Aux yeux d'un étranger, la ville de Ürümchi semble tout au début une ville chinoise qui n'offre pas d'activités pour la communauté ouïghoure. En connaissant mieux la ville, on peut remarquer une grande effervescence linguistique et culturelle. Malgré son développement intense qui suit celui des villes chinoises présentes dans le reste de la Chine, il est possible de trouver plusieurs lieux et activités, que nous

allons appeler « espaces ouïghours », dans lesquels la langue et la culture ouïghours ont la possibilité de se développer.

- Concerts de musique ouïghoure et représentations théâtrales

Les théâtres comme l'Opéra du Xinjiang (*Xīnjiāng gējùyuàn*) et le Théâtre du Peuple du Xinjiang (*Xīnjiāng rénmin jùchǎng*) offrent de spectacles de musique et de théâtre qui ont comme protagonistes les artistes les plus connus au Xinjiang (chanteurs comme Abdullah Erkin et Abdullah Abdurehim, acteurs comme Abdukérim Abliz, musiciens comme Sanubar Tursun, ainsi que des personnalités du monde du spectacle provenant d'Asie Centrale). Dernièrement, ces spectacles fusionnent dance, musique, et théâtre et deviennent une occasion de divertissement pour une partie plus large de la communauté, et non pas seulement pour les passionnés. Ces évènements deviennent une manière pour la communauté de se retrouver et de cultiver, à travers ces représentations artistiques, des traits de la culture ouïghoure.

- Les librairies

Les librairies comme les *Xīnhuá shūdiàn* (une librairie d'Etat) d'une part, et les librairies indépendantes présentes dans le centre de la ville (situées à coté de l'Université du Xinjiang) d'autres parts offrent une large gamme de livres sur la langue ouïghoure : dictionnaires, livres pour les enfants, traductions des ouvrages classiques et des romans étrangers, ouvrages scientifiques, manuels pour l'apprentissage du ouïghour pour les adultes et les enfants, livres pour les enfants, etc. Grâce à ces éditions, la langue ouïghoure, qui comme nous l'avons observé est en train de vivre un glissement dans la sphère publique vers un statut de variété basse, trouve dans ces lieux des possibilités de se diffuser en tant que variété haute. Par ailleurs, la production d'une littérature pour les enfants devient une alternative à l'enseignement dans les institutions d'éducation publiques qui ne valorisent plus le ouïghour en tant que langue du savoir. Cela permet aux parents et aux familles de prendre part activement à la construction de l'identité ethnique de leurs enfants.

- Spectacles et activités organisées par les institutions universitaires

Des institutions universitaires comme l'Université du Xinjiang et en particulier

l'Institut d'Art (*Shinjang Senet Instituti* en ouïghour) offrent aux étudiants des cours de danse, de musique et d'ethnologie ouïghoures. Elles organisent également des spectacles pour le public, dans lesquels ces disciplines sont vulgarisées.

- Célébrations des fêtes

La communauté ouïghoure célèbre pendant l'année des fêtes qui trouvent leur origine dans la religion musulmane et dans des croyances préislamiques d'Asie Centrale. En ce qui concerne les premières, les deux célébrations importantes sont la fête de *roza heyt* (célébration du jeûne, couramment connue avec le terme arabe *Eid- al Fitr*) et de *qurban heyt* (fête du mouton)¹¹², pour lesquels les Ouïghours ont le droit respectivement à un jour et à trois jours de congés. La façon dont ces deux fêtes sont célébrées dans la ville comprend des traditions religieuses, comme la visite des cimetières, la charité aux indigents (*sediqe*) et dans le cas de *qurban heyt*, le sacrifice d'un mouton (scène qu'il est possible de voir dans les quartiers ouïghours de la ville), et des éléments plus séculiers, comme porter des nouveaux vêtements, donner des cadeaux aux enfants et partager des repas avec la famille. Ces derniers éléments sont présents également lors des célébrations de *noruz* (fête de la nouvelle année) qui coïncide avec le début du printemps, célébrée par les populations d'origine persane et turcique. En particulier, lors de *roza heyt* et de *noruz*, les restaurants ouïghours organisent des événements de danse, de musique et de *darwazliq* (art ouïghour consistant à marcher en équilibre sur une corde placée à une hauteur élevée). De même, des spectacles et des concerts sont parfois organisés dans les théâtres, ce qui montre un intérêt de la part de l'administration de la ville à reconnaître l'importance de ces fêtes pour la communauté, non seulement dans le cadre familial, mais également dans les espaces publics¹¹³.

- Marchés de nuit

Ces types de marchés sont une occasion de rencontre pour la communauté ouïghoure, ils constituent en effet un espace dans lequel cette dernière se réunit afin

¹¹² Le *roza heyt* marque la rupture du jeûne qui se tient tout au long du mois du Ramadan. Le *qurban heyt* fait référence au sacrifice d'Ibrahim de son fils. Il est célébré environs quarante jours après le *roza heyt*.

¹¹³ Parfois les spectacles programmés en lien avec des fêtes ouïghoures sont annulés au dernier moment, à Ürümqi comme dans des autres villes, pour des questions liées à l'instabilité politique de la région.

de partager de la nourriture ouïghoure. Ces marchés, comme celui qui se tient dans le quartier de *Èrdàoqiáo*, sont fréquentés presque exclusivement par des Ouïghours (il est plus courant de trouver des touristes étrangers que des Han). La même fonction est remplie par les restaurants ouïghours, dans lesquels non seulement il est possible de trouver de la nourriture *halal* ouïghoure ou centrasiatique, mais également, grâce aux spectacles de musique qui sont offerts à l'intérieur, de reconstituer un environnement qui présente des éléments de la culture ouïghoure, en particulier dans les occasions telles que les mariages, les fêtes de circoncision, les célébrations de *noruz*, etc.

- Activités de danse dans les parcs

Ces activités, qui ont lieu en particulier dans le *Rénmín gōngyuán* 'Parc du Peuple', dans la circonscription de *Shāyībākè*, sont manifestement organisées par l'administration de la ville, au vu de la présence des slogans qui encouragent à l'unité et à l'harmonie ethnique. Ces activités sont fréquentées également par des Han, en particulier par les vieilles générations¹¹⁴.

Nous avons présenté ici des espaces dans lesquels des activités liées à la langue et à la culture ouïghoure ont la possibilité d'être développées. Il est important de souligner que certains de ces espaces que nous avons présentés sont créés et soutenus par le gouvernement et l'administration de la ville, comme par exemple la publication et la vente de textes en langue ouïghoure, les activités de danse et les spectacles dans les théâtres et l'ouverture de marchés de nuit. D'autres, comme les activités de musique et de danse dans les restaurants, sont rendues possibles grâce à l'initiative privée et au public qui participe à ces activités.

La participation à cet ensemble d'activités, qu'elles soient organisées par l'Etat ou par des acteurs privés, montre le besoin et l'importance de ces dernières

¹¹⁴ Ces générations ont été plus au contact avec la communauté ouïghoure et elles semblent s'intéresser plus à leur langue et culture en comparaison avec la nouvelle génération d'immigrés. Cette dernière semble être, en effet, moins intéressée par la connaissance de la communauté ouïghoure. En premier lieu, ces immigrés arrivent au Xinjiang dans le but de s'enrichir mais ils voient le Xinjiang comme une région inhospitalière et dangereuse. Certains d'entre eux n'étaient jamais entrés en contact avec des Ouïghours dans leur région natale. De plus, à cause d'une lecture pro-gouvernementale de la presse chinoise à l'égard des tensions politiques au Xinjiang, ces nouveaux immigrés voient les Ouïghours comme une communauté dont il faut avoir peur, qui constitue une menace pour leur sécurité, et avec laquelle il ne faut pas se mêler.

pour la communauté. La communauté ouïghoure trouve donc des moyens pour développer des activités qui maintiennent vivantes sa culture et son identité, malgré la considérable immigration han dans la ville, la transformation de la ville de Ürümqi en une métropole chinoise et l'existence d'une relation diglossique entre le chinois et le ouïghour.

5.3.2 Les relations entretenues avec la communauté han

Les relations entretenues avec la communauté han sont le deuxième aspect qui influence les usages linguistiques de la communauté ouïghoure. Les contacts entre Han et Ouïghours sont intenses dans la sphère publique. Particulièrement dans un environnement urbain, les deux communautés entrent en contact dans le travail, à l'école, à l'université et dans le commerce. Au contraire, en ce qui concerne la sphère privée, les contacts y sont peu nombreux. Cela semble avoir caractérisé les relations ethniques entre Han et Ouïghours au cours des vingt dernières années. Comme souligné par les recherches de Smith (2002) et Caprioni (2011) menées respectivement dans les années 1990 et 2000 dans la ville de Ürümqi, nombreux sont les éléments culturels qui divisent les deux communautés et contribuent à la ségrégation ethnique : les habitudes alimentaires, les croyances religieuses, les visions de la vie, etc.¹¹⁵ Cette ségrégation semble, selon nos observations, toujours exister.

Nous avons remarqué des barrières culturelles également dans nos observations de terrain à Ürümqi, en particulier en ce qui concerne les éléments suivants :

- Croyances religieuses

A la base de cette division culturelle il n'y a pas deux religions, mais plutôt deux visions différentes d'identifier la religion. Les Ouïghours sont de religion musulmane sunnite¹¹⁶. A l'intérieur de cette branche nous trouvons différentes tendances, conservatrices ou non. Certains Ouïghours respectent les cinq piliers de l'Islam et font la prière (*namaz*) cinq fois par jour, tandis que d'autres affirment être

¹¹⁵ Au sujet des descriptions des relations entre Han et Ouïghours dans la ville de Ürümqi dans les décennies passées nous renvoyons également à Rudelson (1997 : 124-9).

¹¹⁶ Cependant, il est important de remarquer qu'au Xinjiang il y a une coexistence de croyances sunnites et des cultes soufis, comme le culte des sanctuaires (*mazar*).

musulmans et se limitent à éviter la viande de porc, habitude alimentaire qui est répandue dans la plupart de la population. De même, la consommation de l'alcool peut être évitée comme acceptée. En particulier chez ceux qui proviennent du nord, la consommation d'alcool n'empêche pas un Ouïghour d'être un musulman pratiquant à part entière.

A Ürümqi, une métropole développée, l'Islam a des caractères séculiers et urbains. Il est difficile de trouver un Ouïghour qui ne se professe pas musulman. Cependant, certains préceptes religieux, comme la prière cinq fois par jour et la consommation d'alcool ne sont pas toujours respectés. Un trait commun est au contraire le refus de la consommation de viande de porc. Récemment, on peut remarquer dans la ville un renouveau de l'Islam, motivé par des dynamiques de construction identitaire et par une réponse aux restrictions religieuses (cf. chapitre 1) qui conduit une partie de la communauté à fréquenter davantage la mosquée, à respecter les cinq prières par jour, et pour les femmes, à utiliser le voile. En outre, le paysage religieux de la ville vit des changements également avec l'arrivée de Ouïghours provenant des régions méridionales et des zones rurales du Xinjiang avec des croyances plus conservatrices.

En ce qui concerne les Han, ceux-ci constituent une communauté religieuse plus hétérogène. Leurs croyances religieuses comprennent le bouddhisme, le culte des ancêtres ou des divinités taoïstes. Comme pour la communauté ouïghoure, il s'agit d'une façon séculaire et urbaine de vivre la religion, qui se développe davantage dans la vie privée et ne laisse pas beaucoup de traces à l'extérieur. Il ne nous semble pas que la communauté ouïghoure perçoive celles-ci comme de « vraies » religions. En fait, l'Islam croit dans l'unicité divine, tandis que des religions comme le bouddhisme ou le culte des ancêtres ne présentent pas une transcendance puissante comme celles des religions monothéistes. Au cours de plusieurs conversations, nous avons remarqué par exemple que des religions monothéistes comme le christianisme sont plus acceptées et tolérées que des religions polythéistes, comme le bouddhisme et le culte des ancêtres¹¹⁷. Ces dernières ne sont pas vues comme des guides de bonne conduite existentielle. Il est courant d'entendre que les Han n'ont peur de rien, car ils manquent d'une

¹¹⁷ Nous avons en fait remarqué que, bien qu'elle autorise la consommation de la viande de porc, la religion chrétienne est souvent perçue comme un culte qui inculque de justes principes de vie.

spiritualité profonde et n'ont pas un Dieu qu'ils craignent ou la peur d'un châtement divin. De plus, l'Islam étant un des éléments qui définit l'identité ouïghoure, marquer une différence nette entre les croyances religieuses ouïghoures et chinoises est un moyen de créer de la distance entre les deux communautés (cf. aussi à ce sujet Smith, 2002 et Caprioni, 2011 : 280).

- Habitudes alimentaires

La division dans les habitudes alimentaires est liée aux croyances religieuses ainsi qu'à des exagérations et des clichés culturels qui ont pour objectif, encore une fois, de créer une distance entre les communautés. De la part de la communauté ouïghoure il y a en particulier un problème religieux. Etant musulmans, les Ouïghours ne mangent pas de porc, qui est au contraire une viande très présente dans la cuisine chinoise. Dans la sphère publique les Ouïghours et les Han peuvent décider de manger séparément ou ensemble dans des cantines ou restaurant *halal*, souvent gérés par les Hui. Au contraire, dans la sphère privée, les rencontres autour d'un repas sont quasi inexistantes. De même, selon les Han les Ouïghours exagèrent sur la présence de l'agneau dans leur cuisine, considérant son odeur et son goût comme excessivement fort. Pour ces raisons, les relations ethniques entre ces deux communautés sont entravées dans un des moments de socialisation emblématiques pour la culture asiatique comme pour la culture centrasiatique, celui du partage du repas.

- Habitudes et styles de vie

Une première barrière culturelle dans ce domaine sont les politiques de développement social et économique menées par le gouvernement chinois, comme par exemple la campagne sur le *zhōngguó mèng* 'le rêve chinois', qui incite la société chinoise à réussir dans les études et dans le travail, afin que chacun contribue individuellement au développement de la société chinoise. Ces campagnes étant menées par le gouvernement central et se basant sur l'existence d'une conscience nationaliste chinoise, les Ouïghours sont moins amenés à suivre ces types de propagande sociale. Par conséquent, les Han sont souvent dépeints comme dédiés exclusivement au travail avec l'unique fin de s'enrichir

matériellement, tandis que les Ouïghours se présentent comme une communauté qui se dédie davantage à développer une richesse spirituelle¹¹⁸. De plus, étant musulmanes, la charité est une des actions à entreprendre dans la vie. Dans la vie étudiante, les Han sont vus comme les plus studieux non pour un intérêt pour la connaissance en général, mais afin de réussir les examens avec de bonnes notes et d'obtenir ainsi des diplômes qui vont leur permettre d'entrer à l'université et d'augmenter les possibilités d'être des personnes de succès dans la société. Ces croyances sur les rapports avec le travail et sur le développement à tout prix de la richesse matérielle amènent la communauté ouïghoure à percevoir la communauté han en tant que force présente au Xinjiang avec l'unique objectif d'exploiter les ressources naturelles et d'abîmer un territoire qui fait partie de leur identité ethnique.

Les préjugés sur l'hygiène sont un deuxième élément. Les Han sont considérés par les Ouïghours comme peu attentifs à l'hygiène de leur corps, de la maison ainsi que de l'environnement. C'est un autre motif qui empêche la socialisation dans le cadre des repas. Les Ouïghours affirment souvent que les Han ne savent pas manger car ils laissent toujours les restes du repas (comme les os ou la peau des fruits) sur la table et en dehors des assiettes et qu'ils crachent souvent par terre. Ce geste est une habitude que dans les faits nous avons remarquée dans les comportements des deux ethnies.

Un troisième élément de séparation est le temps. Même dans un environnement urbain avec des rythmes typiques d'une métropole comme celui de Ürümqi, la différence entre heure chinoise et heure du Xinjiang est encore actuelle¹¹⁹. En ce qui concerne la vie publique de la ville, les autorités ont adopté pour des lieux publics comme la poste, les banques, les bureaux administratifs, les écoles, etc. des horaires d'ouverture de dix heures à vingt heures heure de Pékin, donc respectivement vingt heures et vingt-deux heures heure du Xinjiang. Les bureaux ouvrent et ferment plus tard par rapport aux autres régions de la Chine, afin

¹¹⁸ Il est important de remarquer que ce dévouement pour le travail et la richesse est critiqué également par les Han du Xinjiang, en particulier par les universitaires qui, en ayant obtenu un diplôme, n'arrivent pas à obtenir un bon poste de travail. Ce qui est souvent souligné est que le système demande des efforts qui n'aboutissent pas à une amélioration des qualités de vie et de travail.

¹¹⁹ La Chine a en fait une seule heure légale pour tout le pays, malgré son étendue en longitude. Cela implique dans les régions qui se trouvent à l'ouest des aubes et des crépuscules tardifs.

de s'adapter aux horaires de lever et coucher du soleil du Xinjiang¹²⁰. Dans la vie publique, les deux communautés sont donc obligées de suivre une organisation temporelle de la vie commune. Cependant, les Chinois han préfèrent utiliser l'heure de Pékin et les Ouïghours l'heure du Xinjiang, à l'exception parfois des *minkǎohàn* ou de ceux qui travaillent dans des lieux publics dans lesquels il est important de ne pas faire confusion, comme par exemple dans les gares de train ou dans les aéroports. Durant leur temps libre et pendant le week end les deux communautés utilisent non seulement deux horaires différents pour indiquer l'heure mais suivent également leur propre organisation du temps. Par exemple, il est courant de voir les Ouïghours déjeuner vers quinze heures, car selon l'heure du Xinjiang il est treize heures, alors que les Han mangent plus tôt, vers midi ou treize heures selon l'heure de Pékin. Comme pour les habitudes alimentaires, avoir des horaires différents dans la vie privée pour le réveil, le déjeuner et le dîner crée de la distance entre les deux communautés.

A cause des barrières culturelles exposées ci-dessus, les obstacles pour construire des relations dans la sphère privée amènent également à des difficultés à réaliser des mariages mixtes entre ces deux ethnies, ce qui est notamment un élément facilitant l'intégration et la construction de liens resserrés entre les ethnies dans la sphère privée (Song, 2009). Les mariages entre Ouïghours et Han sont très peu nombreux, presque inexistants. En général, les Ouïghours se marient entre eux ou avec des personnes appartenant à une minorité musulmane, comme avec les Kazakhs, les Hui, les Kirghizes, etc. Fréquemment, des relations nées entre Ouïghours et Han à l'école ou à l'université ne sont pas bien vues par les parents des deux ethnies, qui ont tendance à s'opposer au mariage.

De plus, bien qu'il existe certainement des relations dans la sphère privée entre Ouïghours et Han, comme des relations d'amitié, la présence de ces barrières empêche leur développement dans la vie privée quotidienne. Les Ouïghours qui ont fréquenté l'école chinoise depuis leur enfance ont souvent des amis chinois. Cependant, leurs relations se limitent à des rencontres sporadiques, qui n'impliquent

¹²⁰ Les heures des bureaux peuvent varier de ville en ville. Plus on va au sud et à l'ouest, plus les bureaux ouvrent et ferment tard.

pas d'autres Ouïghours ou d'autres Han¹²¹.

Pour conclure, nous avons observé que plusieurs obstacles culturels et sociaux empêchent la construction de relations ethniques entre Han et Ouïghours en dehors de la sphère publique. Cela constitue un autre niveau d'éloignement entre les deux ethnies qui s'ajoute à la distance géographique dans le peuplement de la ville, et à la situation de diglossie.

Il est important de souligner, comme affirmé par Caprioni (2011 : 277), qu'il s'agit de barrières mobiles qui varient selon le type d'obstacle et l'attitude de chaque individu à l'égard de l'autre communauté. Nous avons observé que certaines de ces barrières, comme les barrières alimentaires, peuvent être facilement surmontées, tandis que d'autres, comme le mariage mixte, peuvent difficilement être vaincues. Nous pouvons remarquer que cette distance existe dans la vie quotidienne et elle est effectivement motivée par des différences culturelles. Cependant, plusieurs différences sont emphatisées par un besoin d'opposition aux pratiques han (Smith, 2002 ; Caprioni, 2011), comme par exemple le refus de comprendre la spiritualité chinoise qui n'est pas de type monothéiste et la présence de clichés sur les styles de vie.

En outre, comme nous l'avons observé dans le chapitre 1, les tensions politiques, les violences ethniques et le mécontentement à l'égard des changements que la région est en train de vivre ne favorisent pas la construction des relations ethniques pacifiques, mais plutôt une situation de méfiance vers « l'autre » de la part des deux communautés.

5.3.3 Un aperçu des usages langagiers *in-group*

Nous avons examiné jusqu'à ce point plusieurs aspects des sphères publique et privée qui influencent la vie quotidienne de la communauté ouïghoure : la division géographique, l'intense contact dans la sphère publique, la situation diglossique des fonctions des langues parlées, la présence d'un « espace ouïghour » et les obstacles culturels. Ces éléments jouent également une influence dans les

¹²¹ Dans ce type de relations les chinois han sont souvent invités, par exemple, dans des cérémonies importantes pour la communauté ouïghoure, comme par exemple les mariages ou les fêtes de circoncision (*jetne toy*). Cela montre une volonté de partager des éléments culturels qui ne sont pas partagés par les deux communautés.

usages langagiers quotidiens de la population dans la sphère privée.

Tout d'abord, il faut préciser qu'à Ürümchi, comme dans les autres zones urbaines du Xinjiang, la communauté ouïghoure apprend le chinois par acquisition successive¹²², car la langue parlée en famille est en général le ouïghour ; le chinois standard est fréquemment appris à l'école. Pour ces raisons, l'éducation joue un rôle important dans le développement des usages langagiers.

Nous présentons ici une catégorisation schématique qui veut donner au lecteur un aperçu des niveaux de bilinguisme et des usages langagiers présents dans la communauté ouïghoure de Ürümchi, que nous allons examiner dans les prochains chapitres à travers les données linguistiques.

1. Migrants provenant de la campagne, avec un niveau d'instruction bas, arrivés à Ürümchi pour des travaux à faible revenu. Ces locuteurs sont en contact exclusivement avec des Ouïghours et leur statut social ne leur offre pas de possibilités d'apprendre le chinois, à l'exception de quelques mots pour des échanges communicationnels très simples.
2. Locuteurs ayant reçus une éducation en ouïghour qui utilisent le chinois exclusivement dans la sphère publique et qui l'évitent dans la sphère privée (*mínkǎomín*). Cela a lieu en particulier dans les générations adultes éduquées, qui ont grandi dans une phase dans laquelle le ouïghour pouvait être considéré comme une variété haute.
3. Locuteurs ayant reçus une éducation en chinois (*mínkǎohàn*) qui ont une parfaite maîtrise du chinois. Ce dernier est utilisé dans leur vie professionnelle. Cependant, dans la vie privée, ces locuteurs utilisent le ouïghour dans leurs conversations *in-group*. Nous avons remarqué cela en particulier chez les jeunes ouïghours éduqués, pour lesquels le bilinguisme doit être une ressource pour la communauté ouïghoure et ses prochaines générations, tout en gardant une bonne maîtrise de la langue ouïghoure.
4. *Mínkǎohàn* qui utilisent le chinois non seulement dans la sphère publique, mais également en famille et dans les conversations *in-group*. Cela a lieu souvent lorsque, à l'intérieur d'une famille, les deux

¹²² Le bilinguisme par acquisition successive implique l'exposition à une deuxième langue qui a lieu plus tard par rapport à l'acquisition de la langue native.

parents, ou un des parents et les fils ont fréquenté des écoles chinoises. Dans ce cas, le chinois est un code beaucoup plus accessible et pratique.

Dans cette description schématique des usages linguistiques il faut remarquer que le chinois s'insère selon différents degrés dans ces différentes catégories d'usages langagiers, comme nous allons le voir dans les trois prochains chapitres. Le chinois peut donc s'insérer dans le discours ouïghour en tant que mot isolé, ou syntagme, ou parties du discours. De même, la langue principale d'une conversation *in-group*, comme dans le dernier cas (4) peut être le chinois, avec le ouïghour qui s'insère à différents degrés. Ces développements sont en fait un résultat de cette situation sociolinguistique, dans laquelle différents facteurs, micro- et macro-, construisent une variété de possibilités de communication.

5.4 Considérations conclusives

Nous avons présenté dans ce chapitre différents éléments sociolinguistiques et ethnographiques de la ville de Ürümchi et de sa communauté linguistique ouïghoure.

En regardant l'environnement urbain, les relations ethniques ainsi que les usages langagiers dans les sphères publique et privée nous avons remarqué différents éléments qui divisent et éloignent les communautés linguistiques ouïghoure et han. Nous avons identifié plusieurs divisions, dans l'organisation démographique de la ville, dans les croyances religieuses, dans les habitudes alimentaires, dans les styles de vie, etc. Nous avons souligné la mobilité de ces barrières et comment elles sont souvent utilisées afin de construire une distance ethnique. En observant la sphère publique et la sphère privée nous avons remarqué également que ces barrières se baissent dans la première et s'élèvent dans la deuxième.

Dans ce contexte, la dimension de la langue est celle dans laquelle les Ouïghours entrent le plus en contact avec les Han. Cela arrive dans la sphère publique comme dans la sphère privée. Dans la première nous avons observé que le chinois tient une place décisive dans la communication et nous avons souligné sa tendance à se développer comme une variété prestigieuse. Dans la deuxième, nous

avons remarqué la présence du chinois à différents degrés, qui semblent être dépendants de critères macro-sociolinguistiques comme l'éducation reçue et le contact avec la langue chinoise dans la sphère publique, mais également de critères individuels, liés à la volonté de parler sa propre langue maternelle.

Les éléments cités dans ce chapitre, sinisation dans la sphère publique, distance ethnique dans la sphère privée ainsi que besoins communicationnels liés à des dynamiques macro- et micro-, se manifestent chaque jour dans le parler de la communauté ouïghoure, ce que nous allons voir concrètement via les données montrées dans les prochains chapitres.

TROISIEME SECTION : ANALYSE DES DONNEES

CONVENTIONS DE TRANSCRIPTION, DE GLOSAGE ET DE TRADUCTION DES DONNEES

- Les données sont transcrites en *pīnyīn* et indiquées en italique pour le chinois, en écriture latine ouïghoure (*Uyghur latin yéziqi*) pour le ouïghour (voir les annexes pour les tables de conversion). Les données transcrites sont suivies par une glose en mot à mot et par une traduction pragmatique en français du contenu des transcriptions (en évitant des formes qui sont présentes exclusivement à l'écrit, comme par exemple la double négation avec la construction *ne...pas*).
- La transcription peut parfois ne pas représenter la version standard d'un mot car elle reproduit sa réalisation à l'oral.
- Nous avons opté pour l'absence de segmentation des énoncés afin de rendre plus facile la lecture, comme un compromis entre l'analyse structurelle et l'analyse conversationnelle. En ce qui concerne les gloses, les affixes sont segmentés à l'aide de tirets. Ne la considérant pas utile pour notre analyse, nous avons choisi de ne marquer la différence entre affixes (indiqué par un tiret) et clitiques (indiqués par le signe <=>). Nous mentionnerons cependant le statut d'affixe ou de clitique dans le texte de la thèse pour certaines formes que nous allons analyser.
- Les lettres majuscules indiquent les voyelles et les consonnes constituant des variantes harmoniques dans la langue ouïghoure. Quant aux parenthèses, elles indiquent qu'un son est prononcé exclusivement dans un certain environnement linguistique.

ABREVIATIONS DES TERMES GRAMMATICaux

N	nom
AJ	adjectif
V	verbe
1s	première personne du singulier
2s	deuxième personne du singulier
3s	troisième personne du singulier
1p	première personne du pluriel

2p	deuxième personne du pluriel
3p	troisième personne du pluriel
for	variante formelle
inf	variante informelle
ABIL	abilitatif
ABL	ablatif
ACC	accusatif
ADJ	adjectivisant
BENEF	bénéfactif
CAUS	causatif
CL	classificateur
CV	coverbe
COMPL	complément
COND	conditionnel
CONF	confirmatif
DAT	datif
DUR	duratif
ECHO	question écho
EXIST	existentiel
EXIST.NEG	existentiel négatif
FUT.INT	futur intentionnel
GEN	génitif
GER	gérondif
IMP	impératif
IMPF	imparfait
INT	interrogatif
LOC	locatif
LOC.REL	relatif locatif
LV	verbe léger
MED	médiatif
MES	mot de mesure
NEG	négation
NO.ord	nombre ordinal
OPT	optatif
PERF	perfectif
PL	pluriel
POSS	possessif
POSS3	possessif troisième personne
PRS	présent
PRT.emph	particule emphatique
PRTC.IMP	participe imparfait
PRTC.PS	participe passé
PS	passé générique
PS.EX	passé expérientiel
PS.INDIR	passé indirect
REFL	pronom réflexif
RES	résultatif
SIM	similatif
SUB	subordonnatif
SUBS	substantivant

TMP subordonatif temporel

CONVENTIONS DE TRANSCRIPTION DES DONNEES ORALES

virgule : petite pause

/ : longue pause

(*xxx*) : commentaire du transcripteur concernant le contexte d'interaction ou la présence des éléments paralinguistiques qui peuvent être utiles à l'analyse

(=>) : destinataire principal de la conversation. Lorsque le locuteur ne s'adresse pas à une personne en particulier, mais qu'il parle avec plusieurs personnes nous utiliseront (=> Gén)

(INC) : un ou plusieurs éléments (phonétiques et lexicaux) incompréhensibles

[...] : omissions des phrases, causées par la qualité des enregistrements ou de saisir le contenu des énoncés

xxx ? : intonation interrogative

xxx ! : intonation exclamative

xxx ?! : question rhétorique

XXX augmentation du volume de la voix

« xxx » discours indirect rapporté

Note sur la traduction : les pronoms personnels *sen* et *siz*

En ouïghour, les pronoms personnels de la deuxième personne du singulier *sen* 'tu' et de la deuxième personne du pluriel *siz* 'vous' correspondent respectivement aux pronoms personnels de la deuxième personne du singulier informelle et formelle, qui peuvent se traduire en français par 'tu' et 'vous'. A la différence de la langue française, où le 'vous' est utilisé pour s'adresser aux personnes plus âgées ou dans des situations formelles, le *siz* en ouïghour standard est utilisé même lorsque la différence d'âge n'est pas particulièrement évidente et même entre membres de la famille ou entre amis. En particulier entre femmes, utiliser le *siz* est considéré comme une façon jolie et très éduquée de s'appeler entre

amies. Etant donné que dans certains contextes la traduction du pronom *siz* avec 'vous' pourrait donner un ton trop formel à la conversation, il sera traduit par 'tu', qui nous semble l'équivalent pragmatique utilisé en français.

Chapitre 6

La dimension structurelle du *code switching* ouïghour-chinois

Nous allons examiner dans ce chapitre la dimension structurelle de la commutation de code entre le chinois et le ouïghour. Comme nous l'avons expliqué dans le chapitre 3, nous avons divisé l'analyse de la commutation de code au niveau linguistique d'une part et au niveau interactionnel et socio-culturel d'autre part. Cependant, nous allons remarquer que parfois les deux niveaux se chevauchent, car ce qui est marqué au niveau de la structure peut avoir des conséquences sur les plans pragmatique et discursif.

L'étude du *code switching* selon une approche structurelle peut dans notre étude de cas produire différentes réflexions d'analyse. Premièrement, elle peut montrer comment ces deux langues convergent dans une situation de contact et développent des phénomènes d'interférence¹²³. Deuxièmement, l'analyse structurelle peut être utile pour une comparaison avec des variétés du *code switching* qui se développeront dans le futur. Troisièmement, étant donné que la commutation de code peut constituer parfois une des étapes concernant les changements à l'intérieur d'une langue (qu'il s'agisse de changements phonétiques, morphologiques, syntaxiques ou bien lexicaux), l'analyse linguistique peut être utile afin d'observer l'origine des changements dus au contact entre langues.

Nous allons commencer ce chapitre avec une présentation des caractéristiques typologiques des langues ouïghoure et chinoise. Puis, nous allons examiner des aspects de la commutation de code qui concernent différents plans de la langue.

¹²³ Nous rappelons que l'interférence est décrite par Weinreich (1968) comme la déviation des normes de deux systèmes linguistiques dans le contexte bilingue. Elle implique le contact au niveau phonétique, morphologique, syntaxique et lexical (cf. chapitre 3).

Nous allons focaliser notre attention sur des aspects que nous retenons saillants dans notre étude de cas : les réalisations phonétiques, le ouïghour en tant que langue matrice (c'est-à-dire en tant que langue qui fournit la structure morphosyntaxique de l'énoncé)¹²⁴, les diverses parties du discours impliquées dans la commutation ainsi que la formation de verbes hybrides à travers les verbes légers.

Nous avons souligné dans la présentation de cette thèse l'orientation qualitative de cette étude. Pour cette raison, nous n'allons pas étudier la fréquence avec laquelle ces phénomènes de commutation occurrent dans la production orale. De fait, étant donné la variété et les changements concernant les habitudes linguistiques au sein de la communauté ouïghoure, une étude quantitative ne pourrait ni résumer ni donner une image générale des transformations que la langue ouïghoure est en train de vivre de nos jours.

Nous allons présenter dans ce chapitre des cas de contact linguistique entre le ouïghour et le chinois, qui apporteront également de nouveaux éléments utiles à l'étude générale du *code switching*. D'une part, certaines caractéristiques de la commutation de code entre le ouïghour et le chinois sont communes à d'autres cas de *code switching* qui ont lieu entre d'autres langues. D'autre part, certains traits sont spécifiquement liés aux structures linguistiques de deux langues impliquées.

Nous allons analyser les données présentées dans ce chapitre en tenant compte des observations proposées par les chercheurs que nous avons cités dans le chapitre 3 de notre thèse, afin de comprendre si elles peuvent être appliqués également à notre étude de cas.

6.1. Caractéristiques typologiques du ouïghour et du chinois

Le ouïghour et le chinois sont deux langues appartenant à deux différentes familles linguistiques. Il nous semble donc nécessaire de commencer ce chapitre avec une présentation des principaux traits typologiques de ces deux langues, qui seront utiles afin d'étudier les phénomènes de contact dans les phénomènes de commutation.

¹²⁴ En utilisant ce terme forgé par Myers-Scotton nous ne voulons pas affirmer l'existence constante des deux systèmes linguistiques identifiables avec leur propres règles grammaticales, élément que comme nous avons observé a été souvent critiqué dans la littérature la plus récente (cf. chapitre 3). Nous avons choisi d'employer cette notion en tant qu'instrument pour identifier la structure morphosyntaxique des énoncés que nous utilisons en tant qu'unité d'analyse.

6.1.1 Le ouïghour¹²⁵

Le ouïghour (ISO 639-3 uig) est une langue agglutinante appartenant au groupe sud-oriental (Chagatay-Karakhanid) des langues turciques. Comme nous l'avons exposé dans le chapitre 1, l'histoire des Ouïghours est caractérisée par une profonde variété ethnique et culturelle. Cela se remarque également dans la langue, en particulier dans le lexique.

La langue ouïghoure présente une importante variation dialectale. Les dialectes sont subdivisés en trois groupes : un groupe central (qui comprend les dialectes septentrionaux de Ürümchi, de la région de l'Ili et de Turfan, ainsi que les dialectes méridionaux de Kashgar et de Atush), le groupe de dialectes de Hotan et celui de Lopnur.

La langue contemporaine standard, appelée *hazirqi zaman uyghur tili* 'langue ouïghoure contemporaine' est basée sur la variété de Ghulja, ville située dans la région de l'Ili, dans le nord-ouest de la région.

6.1.1.1 Caractéristiques phonologiques et prosodiques

Le système phonologique du ouïghour est caractérisé par une opposition entre consonnes sourdes et sonores tandis que l'inventaire des voyelles est basé sur une opposition d'antériorité et d'arrondissement. Il est caractérisé également par l'harmonie vocalique palatale et labiale (qui se base respectivement sur l'antériorité et l'arrondissement des voyelles) et par l'harmonie consonantique palatale et de voisement (qui se base respectivement sur l'antériorité et le voisement des consonnes).

Des sons particuliers de la langue ouïghoure, qui d'ailleurs ne sont pas présents dans la langue chinoise, sont la plosive uvulaire sourde [q^h], la fricative uvulaire sonore ([ɣ]~ [ɣ]), la fricative glottale sourde [h] et les voyelles [ø] et [i̯]. La consonne [f], également présente dans l'inventaire de la langue chinoise, se trouve dans la langue ouïghoure exclusivement dans les emprunts. De plus, la langue ouïghoure ne possède qu'une série de fricatives et affriquées alvéolo-palatales ([ʃ], [dʒ], [ʃ] et [ʒ]), tandis que le chinois standard a une série de fricatives et affriquées palatales et rétroflexes.

¹²⁵ La description typologique du ouïghour se base sur Nadjip (1971), Hahn (1998) et Engesæt, Yakup, Dwyer (2009).

La structure de la syllabe est CV(C)(C)¹²⁶. Toutes les consonnes présentes dans l’inventaire de la langue ouïghoure peuvent se trouver en position initiale, sauf /ŋ/. En ce qui concerne la présence de groupes consonantiques, ces derniers sont peu fréquents dans les langues turciques. Par exemple, dans les mots natifs la deuxième consonne d’une structure CVCC peut être constituée exclusivement par une consonne sonante (*l, r*), comme dans *qorq* ‘peur’ et *yurt* ‘pays natal’. Les emprunts au persan, comme *mest* ‘bourré’ et *musht* ‘poing’ constituent une exception à cette règle. Cependant, dans la production orale une de deux consonnes en coda tombe et les mots sont réalisés respectivement comme [mes] et [muʃ]. La structure VV est possible exclusivement lorsqu’il s’agit d’une voyelle longue, comme dans *pēr* ‘plume’ (ce qui constitue une valeur phonémique exclusivement dans les emprunts à l’arabe et au persan). L’accent tonique se trouve généralement sur la dernière syllabe.

6.1.1.2 Morphologie et syntaxe

La langue ouïghoure présente des cas (le nominatif, l’accusatif, le génitif, le datif et l’ablatif), des postpositions, et un nombre élevé de suffixes verbaux. La langue marque le pluriel, même s’il est moins utilisé par rapport aux langues indo-européennes¹²⁷. Elle ne marque pas la catégorie du genre, ni ne comporte les articles définis et indéfinis.

L’inflexion verbale est particulièrement riche : le radical d’un verbe peut être suivi par des suffixes qui indiquent la personne, la négation, l’aspect, le temps, le causatif, le passif, l’habilité, l’évidentialité, etc., comme par exemple *u bar-al-mi-di-ken* (lui/elle aller-ABIL-NEG-PS-MED) ‘apparemment il n’a pas pu aller’.

De plus, la langue ouïghoure présente deux formations de prédicats complexes, formés par les verbes légers¹²⁸. Les premières sont constituées par une

¹²⁶ Comme souligné par Hahn (1998 : 386), le ouïghour présente en effet des structures de la syllabe qui commencent avec une voyelle, comme V, VC, ou VCC. Cependant, les mots initiant avec une voyelle sont précédés dans la production orale par un stop glottal, comme dans le cas de *u* ‘lui/elle’ [ʔu].

¹²⁷ Le pluriel en ouïghour n’est pas marqué exclusivement lorsqu’un nom est précédé par 1) un numéral, 2) un quantificateur interrogatif, 3) des quantificateurs (comme quelques, certains) et 4) des pronoms indéfinis (Engesæt, Yakup and Dwyer, 2009: 73-74).

¹²⁸ A l’origine, le terme *light verb* (traduit en français par verbe léger) a été introduit par Jespersen (1965) pour indiquer des constructions V+N dans lesquelles le nom désigne un état ou un événement et le verbe perd sa valeur sémantique pour garder exclusivement sa fonction grammaticale de formation d’un prédicat (comme par exemple *take a bath, have a rest*, etc.).

Nous allons utiliser dans cette thèse le terme *verbe léger* également pour indiquer les constructions V+V, dans lesquelles le deuxième verbe est appelé parfois dans la littérature « auxiliaire ».

séquence N + verbe léger (*bol-* ‘être’ et *qil-* ‘faire’) et ont la fonction de verbaliser un nom ou un adjectif, comme dans les exemples :

- *aware bol-* (dérangement être) ‘être dérangé-e’ ;
- *xapa bol-* (énervé-e être) ‘être énervé-e’ ;
- *yardem qil-* (aide faire) ‘aider’.

Les deuxièmes sont des groupes verbaux composées par une séquence V-CV + verbe léger. Le deuxième verbe de la séquence donne au verbe principal une nuance aspectuelle ou de procès ainsi qu’exprimer la télicité, la directionnalité, ou la fonction de complément d’agent, comme par exemple :

- *aghr-ip qal-* (tomber malade-CV finir.par) ‘finir par tomber malade’ (en soulignant un changement soudain d’un état) ;
- *aghr-ip ket-* (tomber malade-CV quitter) ‘être gravement malade’ (en soulignant un changement d’état définitif ou de longue durée) ;
- *kör-üp baq-* (regarder-CV essayer) ‘donner un coup d’œil’ (en soulignant la tentative de faire une certaine action)¹²⁹.

Les verbes légers confèrent donc à l’action une spécificité sémantique qui ne peut pas être obtenue avec l’utilisation d’une seule forme verbale lexicale. Nous allons voir dans ce chapitre comment l’utilisation des verbes légers joue un rôle dans l’introduction de nouvelles formes lexicales dans le *code switching* ainsi que dans le système monolingue ouïghour.

Sur le plan morphologique est également remarquable l’influence de la langue persane, avec la présence de morphèmes dérivationnelles et de la particule *ki* utilisée en tant que conjonction de subordination. Au sujet de ces premières, un morphème dérivationnel très productif est *-xana*, qui signifie en persan ‘maison, bâtiment’, utilisé afin de créer des noms composés indiquant des lieux de travail. Ce morphème peut être attaché par exemple à des mots d’origine turcique, comme dans *suxana* ‘toilette’ et d’origine arabe, comme dans *kitabxana* ‘bibliothèque’¹³⁰.

Le ouïghour a un ordre des constituants SOV. Parmi les caractéristiques de base, l’attribut précède le mot qualifié et le sujet s’accorde avec le prédicat en

¹²⁹ Les verbes légers ont une signification différente lorsqu’ils sont utilisés en tant que verbe principal et en tant que verbe légers. Par exemple, *baq-* signifie ‘nourrir, élever, prendre soin de quelqu’un’ lorsqu’il est utilisé en tant que verbe principal, ‘essayer, tenter’ en tant que verbe léger.

¹³⁰ D’autres morphèmes flexionnels ne sont plus productifs, comme le suffixe de négation *-bi* (*bixatarliq* ‘pas dangereux’ de *xatarliq* ‘dangereux’).

nombre et en personne. La marque possessive de troisième personne (*s*)-*i* est demandée lorsque le substantif est précédé par un attribut, comme par exemple dans *dost-ning kitab-i* ‘le livre de l’ami-e’. Le ouïghour présente des phrases existentielles constituées par les verbes existentiels *bar* ‘il y a’ et *yoq* ‘il n’y a pas’.

La phrase prédicative est formée par une phrase nominale sans la présence de la copule pour le présent, comme dans l’exemple *u tilshunas* ‘il/elle est un-e linguiste’, tandis que pour le passé elle est constituée par la copule *-DI* (*D=d, t, I=i, u, ü*), comme dans l’exemple *u tilshunas bol-d-i* ‘Il/elle était un-e linguiste’. Les propositions subordonnées (comme les relatives et les conditionnelles) précèdent la proposition principale. Le système montre une considérable différence en ce qui concerne les propositions indépendantes et subordonnées. Les premières montrent un complexe système de temps, alors que les dernières ne présentent aucune marque de temps, d’aspect et de mode, ou de la personne. Elles peuvent être connectées à travers des conjonctions (*we, ama*), la subordination (avec le suffixe conditionnel *-sA*) ou des coverbes *-(y)(I)p*.

6.1.1.3 Le lexique

Le ouïghour moderne possède un lexique très riche en emprunts qui témoigne des contacts que les locuteurs de langue ouïghoure ont eus avec différentes langues et populations, dans le passé comme dans le présent. La langue présente en fait des emprunts à l’arabe, au persan, au russe ainsi qu’au chinois.

Les emprunts arabes, en particulier le vocabulaire lié à l’Islam, remontent probablement à l’islamisation de la partie occidentale de l’actuel Xinjiang pendant la dynastie des Karakhanides (999-1211) alors que la plupart des emprunts au persan, certains eux-mêmes d’origine arabe, sont attribuables à la période de la littérature en langue chagatay¹³¹.

Plus récente est, au contraire, l’influence de la langue russe, qui remonte au XX^{ème} siècle, période au cours de laquelle l’Union Soviétique a joué un rôle politique et culturel considérable pour la région du Xinjiang. Comme nous l’avons observé dans le chapitre 1, les termes concernant les sciences exactes et humaines, l’administration, l’industrie, les objets et modes venant de l’occident constituent

¹³¹ Nous rappelons que le chagatay était la langue littéraire des élites perso-turciques autour des villes de Samarkand, Bukhara, Herat, Kokand, Khiva, et Kashgar entre le XIV^{ème} et le XIX^{ème} siècle (cf. chapitre 1).

souvent des emprunts au russe, comme *zawut* ‘usine’ (du russe *zawod*), d’autres sont constitués de termes provenant des langues européennes comme l’anglais, le français, l’italien, etc., comme par exemple *kompyutér* (de l’anglais *computer*), *wélisipit* (du français vélocipède), *kempüt* (de l’italien *confetti* ‘dragées’) entrés dans le vocabulaire ouïghour à travers la langue russe.

Enfin, une dernière langue qui a influencé le lexique ouïghour est le chinois. Son influence commence à constituer une contribution importante après l’annexion du Xinjiang à la RPC (1949). Comme pour la langue russe, les emprunts chinois concernent le domaine de l’administration, de l’industrie, des nouveaux produits et tendances provenant de la Chine ou de l’étranger, comme le terme *zongtong* ‘président’ (du chinois *zǒngtǒng*), *sulyaw* ‘plastique’ (du chinois *sùliào*), *cheyze* ‘aubergine’ (du chinois *qiézi*).

6.1.2 Le chinois¹³²

Le chinois standard (ISO 639-3 *cmn*), désigné également en occident pour le synonyme de mandarin et *pǔtōnghuà* en Chine (cf. chapitre 1), est la langue officielle de la RPC et appartient au groupe des langues sino-tibétaines. En utilisant ce terme nous faisons référence à la variante standardisée basée sur les variétés du nord-est de la Chine.

Notre description du chinois standard est suivie par une présentation des caractéristiques principales des variétés du nord-ouest qui, comme nous avons observé dans le chapitre précédent, sont présentes comme le chinois standard dans le répertoire linguistique de la communauté ouïghoure.

6.1.2.1 Caractéristiques phonologiques et prosodiques

Le système phonologique du chinois, à la différence de celui du ouïghour, est caractérisé par l’opposition entre consonnes aspirées et non aspirées. La langue comporte des consonnes rétroflexes, comme [tʂ], [tʂʰ], [ʂ] et [ʐ], respectivement en *pinyin* *zh*, *ch*, *sh* et *r*.

L’inventaire des voyelles est constitué par six phonèmes : /a/, /o/, /e/, /i/, /u/ et /y/ (ü en *pīnyīn*). Des voyelles particulières de la langue chinoise, qui d’ailleurs ne sont pas présentes dans la langue ouïghoure sont les voyelles apicales [ɿ] et [ʅ]¹³³

¹³² La présentation des caractéristiques phonologiques, et morphosyntaxiques de la langue chinoise se base sur Norman (1988) et Drocourt (2007).

¹³³ Les voyelles apicales se trouvent après les consonnes rétroflexes ([tʂ], [tʂʰ], [ʂ] et [ʐ]).

ainsi que la voyelle mi-fermée postérieure non-arrondie [ɤ] et la voyelle moyenne centrale [ə].

La syllabe chinoise est dans la plupart de cas constituée par une consonne initiale, suivie obligatoirement par une voyelle¹³⁴. La consonne initiale peut être suivie également par des diphtongues et des triptongues ainsi que par une dernière consonne qui peut être exclusivement constituée par les nasales [n] ou [ŋ] (comme dans le mot *dōng* [doŋ₅₅] ‘est’). La langue est caractérisée par un système de quatre tons de contour (plus un ton neutre), avec une valeur phonémique. Par exemple, la syllabe *tang* peut signifier ‘salle’ si prononcée avec un ton ascendant (*táng*), ‘soupe’ si prononcée avec un ton plat (*tāng*).

6.1.2.2 Morphologie et syntaxe

Le chinois est une langue isolante ou analytique. Ce premier terme fait référence particulièrement à la structure du chinois ancien, dans lequel un morphème correspond dans la plupart des cas à un mot. A la différence du chinois ancien, caractérisé par le monosyllabisme, le chinois moderne est constitué en majorité par un nombre élevé de mots bisyllabiques et parfois trisyllabiques, qui sont formés par une série de morphèmes monosyllabiques à travers la composition. Parmi les modèles de formation, les plus courants sont la coordination (*péng* + *you* ‘ami’ + ‘ami’ =ami), la subordination (*tiān* + *lán* ‘ciel’ + ‘bleu’ = bleu ciel), l’affixation (*dú* + *zhě* ‘lire’ + ‘celui qui’ = lecteur) et la reduplication (*shū* ‘oncle, beau frère’ *shūshū* = ‘oncle’). En ce qui concerne la structure des mots polysyllabiques, les mots bisyllabiques ou mots construits sont formés par une structure 1+1 comme pour le mot *huǒchē* ‘train’, formé par le morphème *huǒ* ‘feu’ et *chē* ‘voiture’. Les mots trisyllabiques sont au contraire formés par une structure 2+1, comme dans le mot *túshūguǎn* ‘bibliothèque’ formé par *túshū* ‘cartes et livres’ et le morphème lié *guǎn* ‘établissement’, ou encore 1+2 comme dans le mot *dàxuéshēng* ‘étudiant universitaire’, formé par *dà* ‘grand’ et *xuéshēng* ‘étudiant’.

Les catégories grammaticales ne montrent pas d’inflexions et le genre n’est pas marqué.

respectivement en *pīnyīn zh, ch, sh, r*) et alvéolaires ([tʂ], [tʂʰ] et [s], respectivement en *pīnyīn z, c, s*). Il s’agit des symboles utilisés en linguistique chinoise qui sont considérés obsolètes et non-standards pour l’alphabet phonétique international. En API, les symboles [ʅ] et [ʅ̥] sont substitués respectivement par [ɹ̥] et [ɹ̥̥].

¹³⁴ D’autres syllabes, moins courantes, sont constituées par une voyelle en position initiale.

En ce qui concerne la marque du pluriel, un nom n'est marqué ni en unicité ni en pluralité¹³⁵. Il s'agit d'une catégorie optionnelle qui est précisée, si nécessaire, par d'autres éléments de la phrase ou par le contexte¹³⁶. La quantification des entités dénombrables est exprimée par des classificateurs.

La subordination nominale est exprimée avec le clitique =*de* (的), qui tient également le rôle de pronom relatif. Les fonctions syntaxiques exprimées par des cas en ouïghour sont indiquées en chinois par des prépositions.

L'ordre des constituants est SVO. En absence de marquage morphologique, l'organisation syntaxique de la phrase est déterminée par la nature et la fonction des mots (noms, locatifs, verbes, adjectifs, prépositions, suffixes verbaux, conjonctions, etc.). Certains éléments peuvent appartenir parfois à plusieurs classes grammaticales. Un exemple est constitué par des prépositions qui peuvent être à la fois préposition et verbe, comme *zài* 'se trouver à'/à (un lieu), *gěi* 'donner à/à (un bénéficiaire)', *dào* 'arriver à/jusqu'à', etc.

6.1.2.3 Le lexique

A la différence de la langue ouïghoure, dans laquelle il est possible de lire l'histoire des différents contacts avec les diverses populations indo-européennes, turciques, persanes, russes, chinoises, etc., la majorité du lexique chinois est caractérisée par des mots sinitiques ce qui donne l'impression que les populations han n'ont pas eu beaucoup de contacts linguistiques, culturels ou politiques avec les populations voisines non-han. Cependant, le territoire actuellement reconnu comme Chine a été dominé et habité par des populations non-han, manchoues, mongoles, tibétaines, turciques et les échanges ont été très riches. De plus, des langues aujourd'hui éteintes, qui peuvent être reconduites aux langues modernes hmong-mien (miao-yao) ou aux langues d'origine austro-asiatiques seraient possiblement présentes dans le chinois contemporain¹³⁷. Une partie des mots empruntés au mongol, au manchou, aux langues turciques est depuis longtemps tombée en

¹³⁵ Dans une phrase comme *wǒ qù jiè shū* (je aller emprunter livre), le nom *shū* est différemment interprétable : 'je vais emprunter un/des/le/les livres'. Il s'agit d'un non générique, qui indique exclusivement l'espèce 'livre' (Drocourt, 2007 : 276).

¹³⁶ La marque du pluriel est utilisée exclusivement avec les noms humains collectifs (avec le suffixe -*men*) et avec les démonstratifs (avec le suffixe -*xīē*). Comme par exemple *háizi-men* 'enfants' (enfant-PL) en ce qui concerne les noms collectifs, ou *nàxiē rén* 'ces personnes' (ce-PL personne), en ce qui concerne les démonstratifs (Norman, 1988 : 159).

¹³⁷ Par exemple, le mot *gǒu*, à la différence du terme du chinois classique *quǎn*, d'origine sino-tibétaine, est selon Norman (1988 : 17) un ancien emprunt à une langue ancestrale liée au groupe hmong-mien.

désuétude. D'autres mots sont toujours utilisés dans le parler mais ont subi un processus d'adaptation phonologique et syllabique qui les rend très sinisés, comme l'ancien emprunt au sanskrit *mòli* 'jasmin' (du sanskrit *mallikā*). Par conséquent, ils ne sont plus perçus comme des emprunts.

En fait, à la différence du ouïghour, le chinois semble être plus résistant à l'emprunt phonétique des lexèmes. La plupart des termes modernes entrés dans le lexique chinois aux XIX^{ème} et XX^{ème} siècle constituent des calques sémantiques, comme le terme *diànhuà* 'téléphone' (littéralement 'mot électrique'), ou *huǒchē zhàn* 'gare ferroviaire' (littéralement 'station de la machine à feu'). Cependant, il faut remarquer, particulièrement ces dernières années, une tendance à emprunter des mots aux langues occidentales à travers l'emprunt phonétique, comme par exemple *hànbǎobāo* 'hamburger' et *bījīnì* 'bikini'.

6.1.2.4 Les variantes du chinois du nord-ouest

Comme nous l'avons souligné les caractéristiques présentées ci-dessus décrivent le chinois standard. Les variantes du chinois parlées dans le nord-ouest de la Chine présentent des caractéristiques phonologiques, morphologiques et syntaxiques qui montrent un profond contact avec les familles linguistiques voisines : les familles mongole, turcique et tibétaine. La plupart des variétés du mandarin du nord-ouest présentent la perte des diphtongues, l'ordre des constituants SOV, un nombre réduit de tons et la marque de l'évidentialité¹³⁸.

Une variété de chinois non officiellement reconnue parlée au Xinjiang, appelée par Baki (2012) *Xinjiang spoken putonghua*, présente certains de ces caractéristiques, comme la perte des tons et l'ordre des constituants SOV. De plus, cette variété est caractérisée par la substitution des rétroflexes par des consonnes alvéopalatales et l'omission de la copule (*ibidem*). Nous allons voir que certains de ces phénomènes sont présents également dans la commutation de code entre le ouïghour et le chinois. A la différence d'autres langues ou variétés parlées dans le nord-ouest de la Chine ou au Xinjiang, ces phénomènes ne sont pas sédimentés dans la langue ouïghoure, ni ne peuvent être définis comme stables et présents dans le

¹³⁸ Par exemple, le dialecte línxià, parlé dans la province du Gansu présente un ordre des constituants SOV et la présence de postpositions (Dwyer, 1992); le dialecte xúnhuà est caractérisé par la présence de seulement trois tons (Dwyer, 1995); des variétés du chinois du nord-ouest marquent l'évidentialité à travers la particule shuo, comme par exemple dans les dialectes chinois de Linxia ou de Xining (conversation personnelle avec Redouane Djamouri, 2016).

parler de tous les locuteurs ouïghours. Cependant, ils sont fréquents dans la production orale de tous les jours.

6.2 Différents types de *code switching*

Dans notre présentation du cadre théorique sur la commutation de code, nous avons souligné notre intérêt envers tous les phénomènes liés à la commutation de code, qu'ils soient définis comme commutation interphrastique ou intraphrastique.

Dans notre étude nous pouvons identifier deux types de *code switching* ouïghour-chinois : le premier se présente comme alternance entre les deux langues dans le discours (commutation de code interphrastique), le deuxième est caractérisé par une langue matrice ouïghoure avec des insertions en chinois (commutation de code intraphrastique).

6.2.1 *Code switching* comme alternance

Dans le *code switching* interphrastique la commutation a lieu entre énoncés, comme dans l'exemple suivant, qui appartient à un extrait que nous allons analyser dans le chapitre suivant :

(1)

1 A:	<i>tā</i>	<i>xǐhuan</i>	<i>nǐ</i>	<i>háishì</i>	<i>nǐ</i>	<i>xǐhuan</i>	<i>tā</i>
	<i>tā</i>	<i>xǐhuan</i>	<i>nǐ</i>	<i>háishì</i>	<i>nǐ</i>	<i>xǐhuan</i>	<i>tā</i>
	lui	aimer.bien	toi	ou	tu	aimer.bien	lui
	<i>nǐ</i>	<i>xǐhuan</i>	<i>tā dehuà</i>	men	dadanggha	dimeymen/	
	<i>nǐ</i>	<i>xǐhuan</i>	<i>tā dehuà</i>	men	dada-ng-gha	di-me-y-men/	
	tu	aimer.bien	lui si	je	papa-POSS.2s.inf-DAT	dire-NEG-PRS-1s	
	<i>wǒ</i>	<i>gěi</i>	<i>nǐ</i>	<i>bàba</i>	<i>mánzhe</i>		
	<i>wǒ</i>	<i>gěi</i>	<i>nǐ</i>	<i>bàba</i>	<i>mán-zhe</i>		
	je	à	ton	père	caler-DUR		

‘Tu l’aimes bien ou lui t’aime bien ? Si lui t’aime bien, je le dirai pas à ton papa / je le cacherai à ton papa.’

2 B:	<i>wǒ</i>	<i>gěi</i>	<i>nǐ</i>	<i>mánzhe</i>	he !
	<i>wǒ</i>	<i>gěi</i>	<i>nǐ</i>	<i>mán-zhe</i>	he !
	je	BENEF	toi	caler-DUR	PRT.emph

‘Je te le cache!’

Dans cette interaction, le ouïghour est présent exclusivement dans la phrase *men dadanggha dimeymen* ‘je le dirai pas à ton papa’. A part cela, la langue de base

(cf. Nortier 1990, cf. chapitre 3), donc la langue majoritaire dans la conversation, est le chinois.

6.2.2 Code switching comme insertion dans une langue matrice

Dans le *code switching* comme insertion dans une langue matrice nous pouvons reconnaître une langue matrice ouïghoure avec l'insertion de mots chinois qui ont préservé ou perdu les tons. Les exemples ci-dessous montrent clairement cette structure :

(2)

diännäoda bingdú bar
diännäo-da bingdú bar
 ordinateur-LOC virus EXIST
 'Il y a un virus dans l'ordinateur.'

(3)

men	bilmeydighandek	shu	<i>hǎiguānni</i>	/	Ürümchide
men	bil-me-y-dighan-dek	shu	<i>hǎiguān-ni</i>	/	Ürümchi-de
je	savoir-NEG-PRTC.IMP-SIM	ce	douane-ACC	/	Ürümchi-LOC
onbesh	ottuz ming <i>dàikuǎn</i>	béridu			
onbesh	ottuz ming <i>dàikuǎn</i>	bér-i-du			
quinze	trente mille prêt	donner-PRS-3p			

'Cette histoire de la douane que je ne connaissais pas vraiment. A Ürümchi ils donnent un prêt de 15.000-30.000 (yuan).'

Dans les exemples (2) et (3) il est facile d'identifier la structure morphosyntaxique du ouïghour : nous pouvons observer l'utilisation des cas (ici nous trouvons le locatif et l'accusatif ouïghour et le verbe à la troisième personne *béridu* 'donnent' comme dernier constituant de la phrase. Nous allons approfondir ce sujet, en donnant d'autres exemples, dans les paragraphes suivants dédiés aux aspects morphologiques.

6.3 Les réalisations phonétiques

Comme nous avons pu l'observer dans la présentation des caractéristiques typologiques, le ouïghour et le chinois présentent des différences considérables. Comme nous l'avons expliqué précédemment, les deux langues ne partagent ni les tons ni l'harmonie vocalique et consonantique (le premier trait est présent dans le

chinois, le deuxième dans la langue ouïghoure). De plus, ils présentent des oppositions phonologiques, des inventaires phonétiques et une structure de la syllabe différentes.

Dans le *code switching*, les sons de la langue chinoise ne sont pas souvent reproduits dans leur prononciation standard mais substitués par d'autres sons présents dans l'inventaire phonétique ouïghour. Bien entendu, les réalisations phonétiques des éléments chinois varient selon différents facteurs, en particulier selon la maîtrise de la langue chinoise et la possibilité de l'utiliser dans la communication, le parcours éducatif, etc.¹³⁹ Mis à part les facteurs sociolinguistiques, dans les épisodes de *code switching* les éléments chinois sont parfois sujets à un processus d'intégration qui rend la réalisation phonétique plus proche de la langue ouïghoure et plus facile à exécuter pour le locuteur.

L'imposition du système phonologique ouïghour est présente dans plusieurs phénomènes de primarisation (simplification, choix du non-marqué) comme l'absence de tons dans les insertions chinoises, la perte des diphtongues et triphongues et la substitution des phonèmes. Nous allons noter les différents sons en *pīnyīn*, avec une description et une notation en API pour les éléments qui intéressent notre analyse. Etant donné la qualité des enregistrements, la variété du type de données et l'orientation sociolinguistique de la thèse, nous allons fournir ici une transcription phonétique approximative.

6.3.1 Absence de tons

En raison de l'absence de ce trait phonologique dans la langue ouïghoure, les mots chinois peuvent être souvent réalisés avec l'absence de tons, comme indiqué dans le tableau suivant :

¹³⁹ L'intégration phonologique comme signe de maîtrise de la langue et d'une plus grande intégration identitaire est présent dans plusieurs études sur le *code switching*, comme dans celles conduites par Hlavač (1999) et Clyne (2003) dans le contexte de l'immigration en Australie. Hlavač (1999) en particulier observe que l'intégration phonologique est typique de la production orale de la deuxième génération d'immigrés, qui montre une meilleure maîtrise de la langue et une plus grande intégration dans la société australienne par rapport à la génération précédente.

Comme nous l'avons expliqué dans le chapitre dédié à la méthodologie nous ne pouvons pas utiliser les métadonnées d'une manière qui puisse nous donner des informations véridiques et fiables sur le niveau de bilinguisme. Cependant, il nous semble sur la base de nos observations sur les habitudes linguistiques que des locuteurs ayant reçu une éducation en chinois ont tendance à reproduire les insertions chinoises d'une façon proche du chinois parlé par des locuteurs natifs.

Tableau 4- Absence de tons dans les insertions chinoises

Code switching ouïghour-chinois	Chinois standard	Français
1) <i>Nongda</i>	<i>Nóngdà</i>	Université de l'Agriculture
2) <i>xihongshi</i>	<i>xīhóngshì</i>	tomate
3) <i>shangwang</i>	<i>shàngwǎng</i>	surfer sur internet

Comme nous l'avons expliqué dans l'introduction de ce paragraphe, l'absence des tons, comme pour les autres particularités phonologiques que nous verrons ensuite, ne constitue pas un trait stable dans le *code switching*. Les mots peuvent être réalisés avec ou sans les tons selon le locuteur. La difficulté de mise en œuvre d'une analyse phonologique permettant la notation des tons, en raison de la complexité du sujet ainsi que de la formation de l'auteur, nous a amenée à opter pour une notation standardisée qui présente les tons tels quels seraient réalisés en chinois standard.

6.3.2 Perte des diphtongues et des triptongues

Concernant la structure de la syllabe, nous avons observé qu'en ouïghour la séquence VV est possible exclusivement lorsque il s'agit d'une voyelle longue. Au contraire, le chinois présente différentes diphtongues et triptongues, qui subissent un processus de simplification, comme montré ci-dessous :

Tableau 5- Simplification des diphtongues

Chinois standard	Code switching ouïghour-chinois	Simplification	Français
(1) <i>jiǎ</i>	<i>j[a]</i>	<i>ia</i> → <i>a</i>	faux
(2) <i>diànshì</i> ¹⁴⁰	<i>d[ɛn]shì</i>	<i>ian</i> → <i>en</i>	télévision
(3) <i>dàngāo</i>	<i>dang[ɔ]</i>	<i>ao</i> → <i>o</i>	gâteau
(4) <i>dàguōfàn</i>	<i>dag[o]fàn</i>	<i>uo</i> → <i>o</i>	nourriture de cantine
(5) <i>kuàizi</i>	<i>k[ɔi]za</i>	<i>uai</i> → <i>oi</i>	baguette
(6) <i>xiǎoduì</i>	<i>sh[o]duì</i>	<i>iao</i> → <i>o</i>	équipe

¹⁴⁰ Le mot *denshi* pourrait être considéré également en emprunt établi dans le lexique ouïghour. Selon une recherche menée par Baki (2005 : 12), ce mot était utilisé aussi à l'écrit, plus spécifiquement dans la presse. Il est également présent dans des méthodes de ouïghour utilisées au Xinjiang, (comme dans Madeyuan, 1997). Cependant, il n'est pas présent dans les dictionnaires consultés (Yulghun, 2015 ; St. John, 1997 et Yu, 2004).

Comme montré dans les exemples la simplification concerne différents types des séquences de diphtongues et triptongues (entre parenthèses la version en chinois standard) :

- une séquence VV qui devient V, comme dans le cas de *ja* (*jiǎ*) ;
- une séquence VVC (dans laquelle C est constitué par une consonne nasale), qui devient VC comme dans le cas de *denshi* (*diànshì*) ;
- une séquence VVV, qui devient VV, comme dans le cas de *koiza* (*kuàizi*);
- une séquence VVV, qui devient V, comme dans le cas de *shodui* (*xiǎodui*)¹⁴¹.

Ces phénomènes nous ramènent à la complexité du contact que nous avons mentionné dans le chapitre 5, en particulier la présence de deux variétés influençant la langue ouïghoure, le chinois standard et le mandarin du nord-ouest.

La simplification des diphtongues et des triptongues que nous trouvons dans la *code switching* est très similaire à celle qui a lieu entre les formes du chinois standard et celles du mandarin du nord-ouest. Etant donné la présence des deux variétés dans le répertoire linguistique de la communauté ouïghoure il nous est difficile de reconnaître si le locuteur est en train de simplifier la forme du chinois standard ou d'utiliser directement la forme de la variante du nord-ouest. Cependant, cela nous montre l'existence d'un continuum dans les réalisations du *code switching* dans lesquelles le contact implique le chinois standard, les variétés du Xinjiang et le ouïghour.

6.3.3 Substitution des consonnes et des voyelles

La substitution des consonnes et des voyelles constitue un deuxième phénomène de primarisation: les consonnes et les voyelles chinoises sont substituées par des sons plus proches de l'inventaire consonantique et vocalique ouïghour, comme montré dans le tableau suivant :

¹⁴¹ Dans ce cas il ne s'agit pas d'une monoptongaison d'une triptongue mais de l'association du [i] à la consonne palatale initiale [eʲ], ainsi *biao* donne *bio* et non *bo* (conversation personnelle avec Redouane Djamouri, 2016).

Tableau 6- Substitution des consonnes et des voyelles

Chinois standard	Code switching ouïghour-chinois	Substitution	Français
(1) <i>biān</i> [tʂɿ][ʂɿ]	<i>bian</i> [tɕi][si]	[tʂɿ] → [tɕi] [ʂɿ] → [si]	bureau de gestion d'emploi
(2) [tʂʰ]ǎomiàn	[s]omen	[tʂʰ] → [s]	nouilles sautés
(3) <i>gāo</i> [tʂʰ]éng	<i>gao</i> [s]eng	[tʂʰ] → [s]	de haut niveau
(4) [ɕ]iǎodui	[ʃ]o]dui	[ɕ] → [ʃ]	équipe
(5a) <i>shēn</i> [fǎ]n [tʂǎ]ng	<i>shen</i> [pɛ]n [tʂ]eng	[f] → [p]	pièce d'identité
(5b) <i>shēn</i> [fǎ]n [tʂǎ]ng	<i>shen</i> [pɛ]n [tɕi]	[f] → [p] [tʂǎ] → [tɕi]	pièce d'identité
(6) <i>míngz</i> [ɿ]	<i>mingz</i> [a]	[ɿ] → [a]	nom
(7) <i>kuàiz</i> [ɿ]	<i>koiz</i> [a]	[ɿ] → [a]	baguette
(8) [z]òu	[r]ou	[z] → [r]	viande

Dans les trois premiers exemples, la fricative alvéolaire [s], présente dans le système des deux langues substitue respectivement la fricative rétroflexe [ʂ] (1), la consonne affriquée rétroflexe aspirée [tʂʰ] (2) et la consonne affriquée alvéolaire aspirée [tʂʰ] (3). Une deuxième consonne rétroflexe, [tʂ], est substituée par son correspondant palatal [tɕ] (1 et 5). La consonne palatale [ɕ] est, quant à elle, substituée par un phonème présente dans l'inventaire consonantique de la langue ouïghoure : la consonne alvéolo-palatale [ʃ] (4).

Dans l'exemple 8, la fricative labiodentale [f], consonne que dans la langue ouïghoure existe exclusivement dans les emprunts, est substituée par la plosive bilabiale [p]. La substitution du [f] avec [p] a lieu également avec des emprunts provenant d'autres langues, comme par exemple *téléfon*, mot qui possède deux variantes : *télé[f]on* et *télé[p]on*¹⁴². Nous allons voir dans le chapitre 8 que la substitution de [f] avec [p] a également une valeur diastratique, car souvent utilisée par des locuteurs d'origine rurale et peu cultivés, qui n'arrivent pas à prononcer ce son de provenance étrangère.

Enfin, comme montré dans l'exemple 6, la consonne rétroflexe [ɿ] est presque battue [r] lorsqu'elle est prononcée par le locuteur ouïghour.

Au sujet des voyelles, les phénomènes de primarisation concernent la voyelle apicale [ɿ] (qui se trouve avec les rétroflexes), substituée par [i] (1), la voyelle

¹⁴² Au contraire, les emprunts provenant de l'arabe, qui datent d'une époque antérieure, sont entrés dans le vocabulaire de la langue ouïghoure déjà avec le graphème <p>, comme *payda* 'utilisation' (de l'arabe *fā'ida*) (Engesæth, Yakup, Dwyer, 2009 : 3).

apicale [ɲ] (qui se trouve avec les alvéolaires) substituée par [a] (6 et 7) ainsi que la voyelle moyenne centrale [ə], substituée par [ɛ] (5a) et par [i] (5b). Dans ce dernier exemple le changement se situe en effet au niveau de la syllabe ; la substitution de la consonne rétroflexe [tʂ] par [tɕ] implique un changement de la voyelle dans la syllabe chinoise, car cette dernière peut être suivie exclusivement par la voyelle [i].

6.3.4 Continuum dans l'intégration phonologique

Nous avons montré que dans la commutation de code les éléments chinois peuvent être réalisés selon différents modèles. Ils peuvent garder les caractéristiques phonologiques et suprasegmentales de la langue chinoise ou ils peuvent également subir un processus d'intégration, qui les rend comme nativisés dans le système de la langue ouïghoure¹⁴³.

Ce processus d'intégration comporte trois différentes phases : la perte des tons, la transformation des sons chinois absents du système phonologique de la langue ouïghoure avec les phonèmes proches du ouïghour et la modification de la structure de la syllabe, comme dans la simplification des diphtongues et triphthongues. Nous remarquons que, même si ces formes ne font pas partie du parler standard, ni ne sont présentes dans les dictionnaires de la langue ouïghoure, elles sont en train de subir une intégration phonologique qui ressemble aux emprunts chinois établis dans la langue ouïghoure.

Comme évoqué au cours du chapitre 3, selon Haugen (1972) les emprunts se subdivisent en deux catégories : l'importation du modèle original et ou sa substitution par une structure similaire à la langue qui reçoit l'emprunt. Le ouïghour, selon Baki (2005 : 12), présente un haut niveau de flexibilité lorsqu'il s'agit de naturaliser de phonèmes du chinois, en utilisant l'adaptation phonologique comme le processus principal d'intégration pour les emprunts. Les processus d'intégration montrés par le linguiste sont les mêmes que nous trouvons pour certains éléments chinois du *code switching* : la perte des tons, la simplification des diphtongues et des triphthongues ainsi que la substitution des consonnes. Nous

¹⁴³ Avec le terme nativisation nous faisons référence aux différents processus (phonologiques, morphologiques, ou qui concernent les usages linguistiques) qui rendent une forme étrangère stable et intégrée dans le vocabulaire d'une langue.

présentons ci-dessous quelques emprunts issus de sa recherche qui montrent ces caractéristiques¹⁴⁴ (*ibid.* : 10-11) :

Tableau 7- Exemples d'emprunts chinois établis dans le vocabulaire ouïghour

Emprunt chinois	Chinois standard	Français
(1) <i>sung</i>	<i>cùn</i>	pouce (unité de mesure)
(2) <i>bengsi</i>	<i>běnsi</i> ¹⁴⁵	habilité
(3) <i>jolian</i>	<i>jiàoliàn</i>	entraîneur

La recherche de Baki se basant sur un corpus de langue écrite, nous ne pouvons pas être sûre de l'effective réalisation phonétique de ces mots. Cependant, nous pouvons supposer les changements suivants par rapport au chinois standard.

Les emprunts ci-dessus montrent la substitution de la fricative rétroflexe *sh* [ʂ] et de la consonne affriquée alvéolaire *c* [tʂʰ] avec la fricative alvéolaire *s* [s] (exemple 1 et 2), la perte de la diphtongue *ia* [ia], substituée par la voyelle postérieure semi-ouverte *o* [ɔ] (exemple 3).

Nous pouvons donc observer que la commutation de code suit le modèle d'intégration des emprunts chinois déjà existants. Les éléments chinois présents dans le *code switching* et les emprunts chinois présentent des différences lorsque nous regardons ces phénomènes sous une perspective diachronique : ces derniers sont standardisées et répandus, tandis que les premiers ne sont pas établis dans la langue standard¹⁴⁶. Les formes présentes dans le *code switching* ne sont pas communes au parler de tous les locuteurs de la communauté linguistique ouïghoure et, comme observé précédemment, il y a différentes réalisations possibles au niveau phonologique des éléments chinois présents dans le discours ouïghour. Nous pouvons indiquer ces formes intégrées présentes dans le *code switching* comme *nonce borrowing* (terme introduit par Poplack, Sankoff et Miller, 1988, cf. chapitre 3) afin de décrire des insertions intégrées dans le discours qui ne sont pas présentes dans le vocabulaire standardisé d'une langue.

¹⁴⁴ La recherche de Baki se base sur un corpus écrit, en particulier sur la version ouïghoure du quotidien *Xinjiang daily*, publié de 1950 à 1990.

¹⁴⁵ Bien qu'il s'agisse d'une version écrite, il est intéressant de noter le changement de *n* du chinois standard en *ng* en ouïghour. L'alternance *n-ng* est souvent présente dans les variétés du nord-ouest (conversation personnelle avec Arienne Dwyer, 2015).

¹⁴⁶ Il faut souligner que certains emprunts présents dans la presse et dans les publications des années passées peuvent être de nos jours hors-usage, car ils étaient un résultat des politiques linguistiques visant à faire du chinois l'unique langue d'emprunt.

La variation dans la réalisation des insertions chinoises nous ramène au discours du continuum entre *code switching* et *borrowing*, dans lequel la commutation semble représenter un premier stage pour l'introduction des formes qui probablement feront partie du vocabulaire standard de la langue ouïghoure dans le futur.

6.4 Aspects morphologiques du ouïghour en tant que langue matrice

Comme nous l'avons remarqué au début de ce chapitre, le *code switching* ouïghour-chinois prend la forme d'alternance ainsi que d'insertion d'éléments chinois dans une langue matrice ouïghoure. Dans cette section nous allons concentrer notre attention sur la commutation de code intraphrastique, en observant dans quelle mesure les langues impliquées gouvernent la structure de la commutation de code ainsi que quelles sont les parties du discours concernées.

6.4.1 Morphèmes grammaticaux ouïghours et unités lexicales chinoises

Nous avons déjà observé dans le paragraphe sur la présentation des différents types de *code switching* que l'emploi du chinois concerne des éléments lexicaux, en particulier les noms et les adjectifs.

Nous fournissons ci-dessous d'autres exemples, qui nous montreront également les relations grammaticales qui se développent entre unités lexicales chinoises et morphèmes grammaticaux ouïghours:

(4)

hemme	némeni	<i>xīnxiān</i>	körimiz
hemme	néme-ni	<i>xīnxiān</i>	kör-i-miz
tout	chose-ACC	neuf	voir-PRS-1p

'Tout semble neuf pour nous.'

(5)

<i>gōngwùyuán</i>	imtihani	bérewatamsiz ?
<i>gōngwùyuán</i>	imtihan-i	bér-iwat-am-siz ?
fonctionnaire	examen-POSS3	donner-DUR-INT-2s.for
<i>tèjǐnglikchu ?</i>	<i>biānzhìsì</i> gha	kirseng
<i>tèjǐnglik-chu ?</i>	<i>biānzhìsì</i> -gha	kir-se-ng
forces.spéciales-ADJ-ECHO	bureau.d'emploi-DAT	entrer-COND-2s.inf.

'Tu es en train de passer l'examen pour devenir fonctionnaire ? Et celui pour les

forces spéciales (SWAT)? Et si tu vas au bureau d'emploi?'

(6)

<i>yùkēda</i>	qandaq	<i>huódònglar</i>	bar?
<i>yùkē-da</i>	qandaq	<i>huódòng-lar</i>	bar?
cours.préparatoire-LOC	quel	activité-PL	EXIST

'Dans le cours préparatoire il y a quel type d'activités?'

(7)

men	<i>zhāoji</i>	emes
men	<i>zhāoji</i>	emes
je	pressé	EXIST.NEG

'Je ne suis pas pressé-e.'

Dans ces exemples nous trouvons l'emploi d'adjectifs comme *xīnxiān* 'neuf' (4) et *zhāoji* 'pressé-e' (7) ainsi que des noms comme *biānzhìsì* 'bureau d'emploi' (5), *huódòng* 'activité' (6), *yùkē* 'cours préparatoire' (6) et *tèjǐng* 'forces spéciales' (5).

Les unités lexicales chinoises sont suivies par des morphèmes grammaticaux du ouïghour. Par exemple, *biānzhìsì*, 'bureau d'emploi' est suivi par le datif *-GA* ($G=g, k, gh, q$ $A=a, e$). Le nom *tèjǐng* 'forces spéciales', précède le suffixe adjectival *-liK* (*lik~liq*). Le nom *huódòng* 'activité' est suivi du suffixe indiquant le pluriel *-lAr* (*lar~ler*).

Les suffixes suivent les règles de l'harmonie vocalique, comme dans *huódònglar* 'activités' et dans *yùkēda* 'dans le cours préparatoire'. Dans ce dernier, le choix du suffixe *-da* est dû au fait que le *e* est réalisé en chinois dans cette forme comme [ɤ]. Cela semble expliquer l'utilisation de la voyelle postérieure *a*, utilisée avec les voyelles antérieures, à la place de *e*¹⁴⁷.

La structure de la langue ouïghoure est évidente : nous pouvons ainsi observer la marque de cas (dans nos exemples le locatif et le datif), la structure SOV, et la présence des unités lexicales chinoises.

Concernant le rôle en tant qu'adjectifs des éléments chinois, nous observons deux situations différentes dans l'exemple (5). Le nom chinois *gōngwùyuán* 'fonctionnaire' se trouve en position attributive; il recouvre la fonction d'adjectif et

¹⁴⁷ Le suffixe *-lar* se trouve avec les voyelles postérieures *a, o, u* ; le suffixe *-ler* se trouve avec les voyelles antérieures *e, ö, ü*.

il est constitué par une *bare form* qui n'est pas accompagnée par des suffixes ouïghours (comme par exemple le génitif ou le suffixe adjectival), comme dans la langue chinoise. Au contraire, le nom *tějǐng* 'forces spéciales' est suivi par le suffixe adjectival *-liK*, qui a le rôle de spécifier sa relation d'attribut du mot *imtihani*¹⁴⁸.

Nous pouvons remarquer également des catégories grammaticales non équivalentes, comme la marque du pluriel. De fait, comme nous l'avons observé dans la présentation typologique des langues ouïghoure et chinoise, le ouïghour marque le pluriel, tandis qu'en chinois le suffixe du pluriel est utilisé exclusivement avec les noms humains collectifs et avec les démonstratifs. Dans ce cas le locuteur est en train d'appliquer à ce nom les règles du système ouïghour, malgré l'utilisation d'une insertion chinoise, le terme *huódòng* 'activité'. Nous retrouvons ce phénomène dans d'autres cas de contact des langues dans le nord-ouest de la Chine comme dans le *Xinjiang spoken putonghua* (Baki, 2012 : 52-53)¹⁴⁹. La marque du pluriel dans le *code switching* ouïghour-chinois fournit une ultime preuve d'un phénomène qui est diffus dans cette région.

Les exemples présentés ci-dessus montrent clairement une imposition des éléments et des catégories morphologiques ouïghours : si nous regardons le niveau intraphrastique, le ouïghour maintient son intégrité structurelle, malgré l'insertion d'éléments chinois.

Etant donné que le type de commutation analysée dans cette section concerne la présence des formes lexicales du chinois et des formes grammaticales du ouïghour, nous pouvons observer si nos données respectent la *free morpheme constraint* postulée par Poplack (1980)¹⁵⁰. Nous avons remarqué dans la section dédiée aux réalisations phonétiques que les insertions chinoises peuvent être reproduites en respectant le système du chinois ou avec une forme intégrée, qui présente par exemple une absence de tons, une perte des diphtongues et une

¹⁴⁸ Nous rappelons qu'en chinois l'adjectif se place devant le nom. Dans ce cas, le suffixe *-liK* semble substituer le clitique chinois de subordination nominale =*de* (的).

¹⁴⁹ Par exemple, Baki (2012 : 52) fournit un exemple concernant le *Xinjiang spoken putonghua* : *nimen jexe sengko-men* (tu-PL ce-PL animal-PL), 'You animals !' 'Vous les animaux !' qui serait en chinois standard *nimen zhèxiē shēngkǒu* (tu-PL ce-PL animal). Ici, nous observons que dans la variété parlée au Xinjiang le pluriel est marqué trois fois, dans les pronoms personnel et démonstratif ainsi que dans le nom, tandis qu'en chinois standard il est marqué exclusivement dans les pronoms personnel et démonstratif.

¹⁵⁰ Nous rappelons que le *free morpheme constraint* postule l'impossibilité de l'union entre un morphème lexical et un morphème lié, sauf si le premier est intégré phonologiquement au second (cf. chapitre 3, p. 63).

substitution de sons non présents dans le système du ouïghour. Dans les exemples montrés ci-dessus les deux formes sont présentes. Par exemple, dans le syntagme *diànnǎoda* ‘dans l’ordinateur’ (2), le mot *diànnǎo* ‘ordinateur’ est lié au locatif *-da*, mais il ne présente pas des signes d’intégration phonologique, comme la perte des diptongues *ia* et *ao*¹⁵¹. Au contraire, dans le syntagme *biānzhìsìgha* ‘au bureau d’emploi’ (5), le terme chinois *biānzhìshì* ‘bureau d’emploi’ (réalisé dans le *code switching* comme *bian[tɛ]i[s]i*), lié au datif *-gha* montre la substitution de la consonne rétroflexe *sh* [ʃ] par la consonne alvéolaire *s* [s], ce qui démontre déjà une intégration dans le système du ouïghour. Dans ce dernier cas, l’union d’une forme chinoise phonologiquement intégrée avec un morphème lié ouïghour respecte la règle du *free morpheme constraint*. Etant donné que des formes intégrées et non intégrées peuvent être suivies par des morphèmes grammaticaux ouïghours, le principe du *free morpheme constraint* ne semble pas être respecté dans le *code switching* ouïghour-chinois, au moins en ce qui concerne ces deux exemples.

De plus, la fusion entre unités lexicales chinoises et morphèmes grammaticaux ouïghours nous semble obligatoire étant donné les différences typologiques des deux langues. Dans notre cas, cette union n’est pas une contrainte, mais plutôt une stratégie qui permet à la langue ouïghoure d’inclure des éléments chinois dans sa structure grammaticale. L’intégration morphologique dans le *code switching* ouïghour-chinois ne semble pas donc tenir compte des contraintes liées à l’intégration phonologique, mais elle constitue un moyen qui rend possible la commutation de code.

6.4.2 Eléments fonctionnels chinois

Jusqu’ici nous avons identifié dans le chinois en tant que langue encadrée des éléments caractérisés par une valeur lexicale et référentielle, comme les noms et les adjectifs.

Une distinction présente dans la littérature sur le *code switching* concerne la différence entre des éléments qui peuvent être décrits comme lexicaux (par exemple les noms, les adjectif et les verbes) et fonctionnels (par exemple les adverbes, les conjonctions, les auxiliaires, les démonstratifs, les interjections, les particules de discours, etc.). Les études sur le *code switching* ont identifié différentes fonctions et

¹⁵¹ Dans sa version intégrée le morphème *diàn* ‘électricité’ devrait se changer en *den* (comme pour le mot *dianshi* → *denshi*) et le morphème *nǎo* ‘cerveau’ en *no*.

caractéristiques des éléments non-lexicaux :

- une fonction discursive dans leur façon de moduler l'énoncé (Auer, 1999 : 324 ; Matras, 2009 : 137) ;
- une fonction communicationnelle car elles peuvent créer, et en même temps signaler, ce que les locuteurs distinguent comme les limites du message (Mashler, 1994 : 328). Cette fonction est plus développée dans le contexte du *code switching*, car les limites de l'activité verbale sont non seulement marquées par la présence des particules du discours mais également par le fait que ces dernières sont réalisées dans une autre langue (*ibid.* : 334) ;
- une fonction de remplissage en l'absence d'une terminologie ayant une fonction correspondante dans l'une des deux langues (*ibid.* : 141) ;
- une fonction de marque de maîtrise de la langue et d'intégration dans la société majoritaire (Clyne, 2003)¹⁵².

La présence de ce type d'insertions s'insère donc dans une relation entre la fonction structurelle d'une classe grammaticale et sa valeur au niveau pragmatique et discursif dans le contexte du *code switching*.

Dans les exemples suivants nous allons observer comment la langue chinoise se présente dans une langue matrice ouïghoure avec des éléments non-lexicaux, comme des interjections, des conjonctions et des adverbes.

(8)

<i>běnkēda</i>	tebi'iypen	oqughanliqim	üchün [...]	<i>suǒyǐ</i>	yil
<i>běnkē-da</i>	tebi'iypen	oqu-ghanliq-im	üchün [...]	<i>suǒyǐ</i>	yil
licence-LOC	science	étudier-SUBS.POSS-1s	afin.de	donc	année
<i>axirda</i>	<i>jiǎngxuéjīnsini</i> ¹⁵³	béridu			
<i>axir-da</i>	<i>jiǎngxuéjīnsini</i>	bér-i-du			
fin-LOC	bourse.d'étude-POSS3-ACC	donner-PRS-3p			

'En licence pour étudier la science [...], donc à la fin de l'année on te donne une bourse d'étude.'

¹⁵² Clyne (*ibid.* : 224), qui étudie les habitudes linguistiques des immigrés allemands en Australie, remarque que l'utilisation des marqueurs discursifs est plus fréquente chez les immigrés de deuxième génération, car leurs habitudes communicatives se sont développées plutôt dans le contexte sociale australien.

¹⁵³ A noter que *jiangxuejinsini* présente une forme du possessif incorrect en ouïghour standard. De fait, le mot *jiǎngxuéjīn*, en terminant par une consonne, devrait être suivi par la forme du possessif – *i*, non –*si*.

(9)

<i>duì</i>	hazir	<i>yīxuéyuàn</i>	ge	keldim
<i>duì</i>	hazir	<i>yīxuéyuàn</i>	-ge	kel-di-m
oui	maintenant	Institut.de.Médecine-DAT		arriver-PS-1s

‘Oui, je suis arrivé-e maintenant à l’Institut de Médecine.’

(10)

biz	uning	öyside	yep,	paranliship,
biz	u-ning	öy-si-de	ye-p,	paranlish-ip,
nous	lui/elle-POSS3	maison-POSS3-LOC	manger-CV	parler-CV
<i>yàobù</i>	men	kutupxanege	baray	
<i>yàobù</i>	men	kutupxane-ge	bar-ay	
sinon	je	bibliothèque-DAT	aller-OPT.1s	

‘On va chez lui/elle, on mange et on parle, sinon je vais à la bibliothèque.’

(11)

chéchini	<i>píngtóu</i>	qiliwalsa	bir	xil	bolup
chéch-i-ni	<i>píngtóu</i>	qil-iwal-sa	bir	xil	bol-up
cheveux-POSS3-ACC	tête.rasé	faire-CV-COND	un	type	être-CV
qaldighu / (<i>il se touche la tête</i>)		<i>jiùshì</i>	<i>nàzhǒng</i>	<i>nàzhǒng</i>	<i>de!</i>
qal-di-ghu /		<i>jiùshì</i>	<i>nà-zhǒng</i>	<i>nà-zhǒng</i>	<i>de!</i>
LV-PS.3s-CONF		juste	ce-CL	ce-CL	SUB

‘Il s’est fait de cheveux tout courts / (*il se touche la tête*) vraiment comme ça !

Nous observons dans ces données la présence d’interjections comme *duì* ‘oui’ (9), de conjonctions comme *suǒyǐ* ‘donc’ (8) et *yàobù* ‘ou’ (10) ainsi que d’adverbes comme *jiùshì* ‘juste’ (11). Toutes ces formes sont libres et ne demandent pas d’inflexion, ce qui les rend facilement insérables dans les énoncés.

Sur la base des différences typologiques qui caractérisent les deux langues ainsi que sur la structure des énoncés montrés ci-dessus nous pouvons élaborer différentes réflexions sur l’utilisation des insertions chinoises non-lexicales.

Premièrement, en ce qui concerne des catégories grammaticales non équivalentes, nous nous apercevons qu’au sujet de la conjonction *yàobù* ‘sinon’ (10), la forme correspondante en ouïghour est plus complexe, car elle est constituée par une phrase conditionnelle formée par le verbe *bol-* ‘être’ avec le suffixe conditionnel de troisième personne *-sA* :

1. *undaq bolmisa* ‘si ce n’est pas le cas, s’il n’est pas comme ça’ ;
2. *yaki bolsa* ‘autrement’.

L'expression du contraste est donc réalisée différemment dans les deux langues. D'un point de vue diachronique, la plupart des langues turciques en contact avec l'Islam ont subi l'emprunt des conjonctions arabes et persanes (Grønbeck, 1933 [1979] : 56-57). En ouïghour nous trouvons : *we* 'et' (< *wa*), *lékin* 'mais' (< *lākin*), *peqet* 'seulement' (< *faqat*), présentes déjà dans la langue chagatay. Ces emprunts sont entrés dans le lexique très probablement à travers la langue littéraire, possiblement pour des raisons stylistiques et sont courantes dans le parler. Ils constituent également des innovations structurelles. Par exemple, la conjonction empruntée à l'arabe *we* 'et' introduit une nouvelle façon d'exprimer la coordination en ouïghour, qui utilise comme forme native la postposition *bilen* 'avec' ; il s'agit ici encore une fois de catégories qui ne sont pas équivalentes dans les deux langues¹⁵⁴.

Deuxièmement, en regardant l'organisation des énoncés, nous nous apercevons que les formes présentes dans les énoncés ci-dessus se trouvent aux limites de la phrase et semblent renforcer les contrastes dans le discours. Elles semblent donc couvrir une valeur discursive et métalinguistique comme il est indiqué par Mashler (1994), Auer (1999) et Matras (2009). Cette fonction est indiquée également dans l'exemple (11), dans lequel le terme *jiùshi* 'juste', qui se trouve dans la catégorie des adverbes, semble avoir également le rôle de marqueur discursif : le locuteur semble l'utiliser après une pause, en cherchant ses mots, ce qui est montré par le geste de se toucher les cheveux afin d'indiquer la coupe de cheveux dont il parle. De plus, il semble constituer le déclencheur qui pousse le locuteur à continuer sa narration en chinois.

¹⁵⁴ Les conjonctions ne sont pas utilisées en ouïghour comme elles le sont dans d'autres langues (comme par exemple l'anglais, l'italien ou le français). En fait, les locuteurs ouïghours utilisent souvent la postposition *bilen* 'avec', comme par exemple dans *Adil bilen Abliz* 'Adil et Abliz' (Engesæt, Yakup et Dwyer, 2009 : 30). Des alternatives aux conjonctions pour exprimer la coordination existent également pour les formes verbales : deux actions subséquentes ou contemporaines peuvent être exprimées avec l'utilisation des coverbes, comme dans l'exemple *men bazar-gha bér-ip, alma él-ip, tamaq yé-p, oy-ge qayt-t-im* (je bazar-DAT aller-CV pommes acheter-CV repas manger-CV maison-DAT rentrer-PS.1s) 'I went to the shops and bought some apples, I ate a meal, then went back home', 'Je suis allé-e au bazar, j'ai acheté de pommes, j'ai mangé et je suis rentré-e chez moi' (Engesæt, Yakup et Dwyer, 2009 : 218).

L'utilisation des conjonctions pour des raisons structurelles est documentée également dans le *code switching* maori-anglais, dans lequel la conjonction anglaise *and* est utilisée dans des énoncés en langue maori, pour la complexité structurelle des conjonctions dans cette dernière (Thomason, 2001 : 136).

Troisièmement, ces insertions ont la fonction d'alterner l'utilisation du ouïghour et du chinois. La marque est donc double : elle agit au niveau de la structure du message et au niveau des codes impliqués.

6.4.3 Emploi de particules modales ouïghoures

Jusqu'ici nous avons observé la présence d'éléments lexicaux et fonctionnels chinois insérés dans une langue matrice ouïghoure. Dans cette section nous focalisons l'attention sur des particules finales de phrase à valeur modale qui peuvent être attachées à une phrase nominale ou verbale. Nous les trouvons dans nos données attachées à des mots ou à des syntagmes chinois. Spécifiquement, il s'agit de la particule médiative *iken*, le clitique emphatique =*Gu* (*ghu~qu*) et la particule emphatique *he*. Leur résistance à la commutation de code couvre à notre avis une valeur pragmatique, étant donné que ces particules marquent des fonctions comme l'évidentialité ou la confirmation.

6.4.3.1 La particule *iken*

L'expression du médiatif est une caractéristique commune aux langues turciques ; elle fait partie d'une catégorie grammaticale plus large, celle de l'évidentialité (qui marque la source de l'information). Selon Johanson (2003), le médiatif (*indirectivity* en anglais) recouvre différentes fonctions : il indique qu'une information est acquise à travers une perception sensorielle, par déduction ou par seconde main.

Dans les langues turciques, ces catégories sont marquées dans la grammaire et elles ont la forme de suffixes flexionnels qui sont ajoutés au verbe ou de particules propositionnelles¹⁵⁵. Dans d'autres langues, comme par exemple en français et en anglais, elles sont exprimées par des adverbes ou sont implicites dans le sens d'un verbe¹⁵⁶.

La particule *iken*, mise en avant dans les prochains énoncés, a plusieurs fonctions. Elle indique une connaissance indirecte, une information de seconde main, dont le locuteur ne peut pas garantir la fiabilité (Engesæth, Yakup et Dwyer,

¹⁵⁵ Le ouïghour compte deux suffixes flexionnels pour marquer le médiatif, *-(I)ptU* et *-GAN* ainsi que deux particules propositionnelles, *iken* et *mish*.

¹⁵⁶ Par exemple, la marque du médiatif dans la grammaire peut être traduite en anglais par *apparently*, *evidently*, *it appears that*, etc. (Johanson, 2000 : 61).

2009 : 186-187) mais elle couvre également une valeur perceptive indiquant qu'un événement est appréhendé, perçu, remarqué, découvert, reconnu (Johanson, 2000 : 77)¹⁵⁷.

Les exemples suivants montrent la présence de cette particule dans deux contextes linguistiques différents : le premier dans une langue matrice clairement ouïghoure, le deuxième dans une langue matrice chinoise.

(12)

u bek *kù* iken
 u bek *kù* iken
 lui très cool MED
 'Il est très cool.'

Dans l'exemple (12), *iken* suit l'adjectif chinois *kù* 'cool'. La particule se trouve dans une langue matrice ouïghoure et son utilisation répond à l'organisation normale de la langue ouïghoure. Ici, le locuteur exprime à travers cette particule une perception, une impression, ou une information obtenue par une autre personne.

L'exemple suivant montre au contraire une situation différente (Cabras, 2014a : 5) :

(13)

A: *xǐshǒujiān* nede?
xǐshǒujiān ne-de?
 toilettes où-LOC
 'Les toilettes c'est où?'

B: *hǎoxiàng zhè biān* iken
hǎoxiàng zhè biān iken
 sembler ce côté MED

'On dirait que c'est de ce côté-là.'
 (en indiquant de loin un point)

Dans l'exemple (13) le locuteur B, en indiquant de loin un lieu, signale la présence des toilettes à son interlocuteur.

¹⁵⁷ Pour approfondir les différentes fonctions du médiatif dans les langues turciques et en ouïghour nous renvoyons à Johanson (2000 et 2003). Plusieurs exemples de l'utilisation de la particule *iken* sont présents dans Zakir (2007 : 172-178) et Engesæt, Yakup, Dwyer (2009 : 186-187).

Cette perception sensorielle est marquée par deux fois, dans deux éléments différents de la phrase. Le premier, en chinois, est un adverbe de modalité, *hǎoxiàng* ‘sembler’, le deuxième, en ouïghour, est la particule *iken*, qui apparaît à la fin de la phrase et qui semble indiquer dans ce contexte une perception, le fait de prendre conscience d’une information. Cela est marqué dans la langue chinoise standard (à travers un élément lexical) et dans la langue ouïghoure (à travers un élément grammatical) ; le message est donc réitéré sur le plan lexical et sur le plan grammatical. Du point de vue syntaxique la phrase a comme langue matrice le chinois. L’inclusion de la particule *iken* est liée à la fois à des motivations structurelles qui ont une conséquence sur le plan pragmatique. Le locuteur semble employer la particule *iken* car l’expression d’une perception sensorielle dans la langue ouïghoure est marquée dans la grammaire.

Par ailleurs, sa présence dans le *code switching* met en relief également sa valeur discursive. Nous observons ici des significations culturelles présentes dans la langue ouïghoure : exprimer la position du locuteur par rapport à une assertion constitue un comportement communicatif poli, qui montre que ce que la personne est en train d’affirmer n’est pas une vérité, mais seulement une constatation subjective ou information indirecte¹⁵⁸.

6.4.3.2 Le clitique emphatique =*Gu*

Un autre élément ouïghour présent dans le *code switching* est le clitique emphatique =*Gu*¹⁵⁹. Il constitue, comme la particule *iken*, un autre cas dans lequel une même fonction linguistique est exprimée différemment dans les deux langues.

Le clitique =*Gu* se trouve généralement à la fin d’un énoncé, mais parfois également après une proposition ou après un mot à l’intérieur d’un énoncé. Il remplit deux fonctions : exprimer la certitude par rapport à une assertion faite, et, selon le contexte, transmettre l’incertitude du locuteur concernant un événement ou un état (Tömür, 2003 : 493-495 ; Engesæth, Yakup et Dwyer, 2009 : 187-188)¹⁶⁰.

¹⁵⁸ Il est intéressant de noter que, au contraire du *code switching* ouïghour-chinois, l’évidentialité est une marque qui est en train de disparaître dans la langue turque parlée en Allemagne par les enfants qui maîtrisent mieux l’allemand (Backus, 2005 : 333).

¹⁵⁹ Nous avons choisi de classer =*Gu* en tant que clitique car il est moins sujet à l’harmonie consonantique mais il ne peut pas être considéré indépendant comme peut l’être la particule *iken* par exemple.

¹⁶⁰ Elle peut être traduite en français par ‘certainement’, ‘n’est-ce pas’, lorsqu’il s’agit d’exprimer la certitude, et par ‘je pense que..’ lorsqu’elle exprime l’incertitude.

La première fonction du clitique =*Gu* est claire dans l'exemple ci-dessous, dans lequel il est attaché à un adjectif chinois :

(14)

1 A: woy, bu kiyim sizge bek *xìnggǎn* yarashidu
 woy, bu kiyim siz-ge bek *xìnggǎn* yarash-i-du
 oh ce vêtement tu-DAT très sexy convenir-PRS-3s

‘Oh, t’es très sexy dans cette robe!’

2 B: *piàoliangghu?*
piàoliang-ghu?
 jolie-PRT.emph

‘Vraiment jolie, n’est ce pas?’

En chinois, ce qui est exprimé en ouïghour par le clitique =*Gu* serait exprimé par l’emploi de la particule modale *ba* 吧. Comme dans les exemples (12) et (13), malgré la présence d’un élément chinois, dans ce cas *piàoliang* ‘jolie’, qui pourrait constituer un déclencheur et donc anticiper le changement de code, le locuteur emploie une particule ouïghoure afin d’exprimer sa certitude par rapport à l’assertion faite.

6.4.3.3 La particule emphatique *he*

La particule *he*, qui peut être employée à la fin d’une phrase, après un nom, un adjectif, ou un verbe, couvre une fonction emphatique. En particulier, elle peut exprimer l’ironie ou la surprise, ou peut être utilisée pour former une question rhétorique (Tömür, 2003 : 507 ; Yulghun, 2014).

(15)

Nanmengha kelduq, *liǎng zhàn he* hazir kélimiz
Nanmen-gha kel-duq, *liǎng zhàn he* hazir kél-i-miz
Nánmén-DAT arriver-PS.1p deux arrêt PRT.emph maintenant arriver-PRS-1p
 ‘On est arrivés à *Nánmén*, (ils manque) deux arrêts eh! Maintenant on arrive.’

(16)

téz téz *kuài yīdiǎn he*
 téz téz *kuài yīdiǎn he*
 vite vite vite un.peu PRT.emph

‘Vite vite, un peu plus vite.’

(Ablimit, 2009 : 48)

(17)

wǒ gěi nǐ mánzhe he
wǒ gěi nǐ mán-zhe he
je BENEf toi cacher PRT.emph
'Je te le cache!' (*elle rit*)

Les énoncés (15) et (16) montrent des structures similaires dans lesquelles il nous est difficile de reconnaître une langue matrice. Dans l'énoncé (15) nous observons un énoncé en ouïghour avec l'insertion d'un syntagme chinois *liǎng zhàn* 'deux arrêts', suivi par la particule *he*. De même, l'énoncé (16) est composé par un syntagme en ouïghour *téz téz* 'vite, vite' avec une fonction discursive d'incitation et par un syntagme chinois *kuài yīdiǎn* 'un peu plus vite', comme dans l'exemple (15) suivi par la particule *he*. Dans ces deux exemples, la particule *he* est attachée à des syntagmes chinois avec la fonction d'émphatiser le message.

Dans l'énoncé (17) la particule *he* est attachée à une langue matrice distinctement chinoise. Cela, comme dans l'exemple (13) pour la particule *iken*, n'empêche pas le locuteur d'attacher des particules ouïghoures et d'utiliser au mieux les possibilités communicatives de ces dernières.

Les énoncés montrent comment ces éléments très grammaticalisés, même attachés à des éléments chinois, sont résistants à la commutation, en signalant encore une fois la présence structurelle de la langue ouïghoure. De plus, nous nous apercevons des phénomènes d'interférence qui sont liés à des spécificités structurelles et typologiques de la langue ouïghoure, mais qui jouent un rôle dans la transmission du message ; ils agissent sur le plan structurel comme sur le plan communicatif.

6.5 Formations verbales hybrides avec les verbes légers

Dans la section précédente nous avons signalé la présence du ouïghour en tant que langue matrice et la présence d'éléments chinois en ce qui concerne des noms, des adjectifs ainsi que des éléments non lexicaux. Dans cette section nous allons présenter une autre caractéristique du *code switching* ouïghour-chinois qui concerne les formations verbales et qui s'insère dans la productivité du ouïghour en tant que langue matrice et dans celle du chinois pour fournir des éléments lexicaux.

La formation des verbes composés par des éléments provenant d'une langue

étrangère présente différentes stratégies d'intégration dans les langues, dans les systèmes monolingues comme dans les situations des langues en contact. Comme nous l'avons observé dans sa description typologique le verbe en ouïghour peut être suivi par un grand nombre des suffixes qui peuvent indiquer le mode, l'aspect, la voix, le causatif, etc. De plus, le verbe peut être marqué par des catégories grammaticales typiques des langues turciques, comme par exemple l'évidentialité¹⁶¹.

Nous avons indiqué également la présence des verbes légers, qui ont la fonction de changer sémantiquement le verbe ou le nom qui les suit. Ces verbes semblent être particulièrement productifs dans d'autres cas de commutation de code, comme dans notre étude, où nous observons la présence des formations verbales formées par une partie du discours lexical chinois avec les verbes légers *qil-* 'faire' et *bol-* 'être'. Avec ce type de formation le *code switching* ouïghour-chinois montre des stratégies présentes dans d'autres cas de contact de langue, avec quelques particularités liées aux caractéristiques typologiques de ces deux langues en contact.

6.5.1 Formation des verbes hybrides

La formation des verbes composées par des éléments provenant de deux langues différentes dans le *code switching* a été le sujet de recherche de plusieurs travaux conduits par des chercheurs comme Romaine (1995), Backus (1996) et Muysken (2002).

La formation de ce type de verbes est assez commune dans différents cas de *code switching*, dans lesquels il est possible de remarquer l'existence de plusieurs stratégies de formation.

Muysken (2002), qui a conduit une étude sur les formations des verbes composés par des verbes légers¹⁶² dans divers cas de commutation de code (navaho-anglais, anglais-japonais, sarnami-anglais, turc-néerlandais, etc.) reconnaît des

¹⁶¹ Par exemple, dans la langue ouïghoure le locuteur marque par un suffixe verbal le fait de ne pas être le témoin d'une action, ou de n'être pas sûr d'une action dont on parle. Par exemple, *u yazdi* peut être traduit en français avec 'il/elle a écrit', tandis que *u yéziptu* sera 'il/elle a apparemment écrit', ce qui souligne l'incertitude de l'action.

¹⁶² Les verbes que nous désignons dans cette thèse comme verbes légers en faisant référence en ouïghour à des constructions N/AJ +V ou V-CV+V sont appelés différemment par des chercheurs qui ont conduit d'autres études de phénomènes de *code switching* qui impliquent d'autres langues. Par exemple, Muysken (2000) utilise les termes *helping verb*, Romaine (1995) utilise le terme *operator*, Clyne (2003) emploie le terme *dummy verbs* et Backus (1996) le terme *auxiliary*.

caractéristiques générales concernant les formations verbales hybrides composées par des verbes légers, que nous résumons par les points ci-dessous (*ibid.* : 184-220) :

- ils peuvent comprendre, selon les langues impliquées, des formes verbales, des adjectifs, des participes, des particules prépositionnelles, etc.
- il est possible de remarquer l'existence d'un verbe pour des constructions transitives et d'un deuxième pour des constructions d'état ;
- ils sont employés afin de faire référence à des activités simples, qui font partie du vocabulaire de base d'une langue, mais ils jouent également un rôle important dans la formation du nouveau lexique.

La formation des prédicats constitués par des catégories comme les verbes, les noms, les adjectifs plus un verbe léger est un trait linguistique présent dans différentes familles linguistiques. Par exemple, Romaine (1995 : 131-142) étudie la présence des verbes composés par les verbes légers dans le *code switching* panjabi-anglais, phénomène que la linguiste reconduit à une partielle relexification de la langue panjabi avec le vocabulaire anglais. Cette stratégie est employée en panjabi non seulement dans la commutation avec l'anglais mais également avec des emprunts sanskrits et persans. Dans le *code switching* panjabi-anglais la forme la plus commune est constituée par un verbe en anglais avec le verbe léger *hona* 'être, devenir' pour les verbes d'état et *karna* 'faire' pour les verbes d'action, comme dans *trabal karna* 'déranger' (de l'anglais *trouble*) et *guilt feel hona* 'se sentir coupable' (de l'anglais *feel guilty*). En ce qui concerne les langues turciques, dans le *code switching* turc-néerlandais et turc-allemand la formation des verbes a lieu avec l'utilisation des verbes légers turcs *yap-* 'faire' et *ol-* 'être' (Backus, 1996 : 211-283), formations que nous retrouvons dans la commutation de code ouïghour-chinois.

6.5.2 Formations avec les verbes légers ouïghours

Dans le cas de la commutation de code entre le ouïghour et le chinois nous avons identifié une formation similaire aux exemples cités ci-dessous, constituée par une forme lexicale chinoise et les verbes *qil-* 'faire' ou *bol-* 'être'. Nous avons

observé également une particularité, l'insertion du suffixe perfectif *le* 了 vidé de sa valeur aspectuelle et utilisé en tant que syllabe supplémentaire, afin de rendre la forme chinoise mieux intégrée dans la structure ouïghour du verbe léger.

Nous allons observer que les formes lexicales chinoises impliquées dans les formations avec les verbes légers appartiennent à différentes parties du discours (nom, verbe ou nom + verbe) qui sont réélaborées différemment lorsqu'elles sont intégrées dans le ouïghour.

6.5.2.1 Formations hybrides avec le verbe léger *qil-* 'faire'

Les formations avec le verbe léger *qil-* sont courantes dans la langue ouïghour ; il s'agit des constructions formées par un nom et le verbe léger nominal *qil-* 'faire' qui donnent lieu à des verbes d'action. Nous présentons ci-dessous des exemples qui montrent une formation verbale composée par un élément chinois et le verbe léger *qil-*.

(18)

kitabni *fùyìn* qildingizmu?
 kitab-ni *fùyìn* qil-di-ngiz-mu?
 livre-ACC photocopier faire-PS-2s.for-INT
 'Tu as fait une copie du livre?'

L'exemple (18) montre une construction formée par un verbe chinois *fùyìn* 'photocopier' et le verbe léger *qil-* 'faire'. La forme chinoise *fùyìn* 'photocopier' (composée par *fù* 'dupliquer' et *yìn* 'imprimer') constitue un verbe dans le système chinois.

D'autres exemples qui présentent la même structure avec le verbe léger *qil-* sont présentés dans le tableau ci-dessous:

Tableau 8- Formations hybrides avec le verbe léger *qil-*

Code switching ouïghour-chinois	Chinois Standard	Traduction en français
(1) <i>zhuāngxiū qil-</i>	<i>zhuāngxiū</i> (V) 'décorer'	décorer
(2) <i>shàng wǎng qil-</i>	<i>shàng wǎng</i> (syntagme V+O) 'surfer sur internet'	surfer sur internet
(3) <i>gōngzuò qil-</i>	<i>gōngzuò</i> (V~N) 'travailler, travail'	travailler
(4) <i>yánjiū qil-</i>	<i>yánjiū</i> (V~N) 'faire de la	recherche, faire de la

	recherche, recherche'	recherche
(5) <i>liáo tiān qil-</i> (Ablimit, 2009 : 57)	<i>liáo tiān</i> (syntagme V+O) 'bavarder'	bavarder
(6) <i>mófàn qil-</i>	<i>mófàn</i> (N) 'exemple'	donner l'exemple
(7) <i>yuēhuì qil-</i>	<i>yuēhuì</i> (N) 'rendez-vous'	prendre un rendez-vous
(8) <i>kāi cānguǎn qil-</i> (Yakup, 2007 : 3)	<i>kāi cānguǎn</i> (V+N) 'ouvrir un restaurant'	ouvrir un restaurant
(9) <i>píngtóu qil-</i>	<i>píngtóu</i> (N) 'tête rasé'	se couper les cheveux (très courts)
(10) <i>fǎngwèn qil-</i>	<i>fǎngwèn</i> (V~N) 'visiter, visite, interviewer'	interviewer

Sur la base des exemples ci-dessus, nous remarquons que les formations verbales avec le verbe léger *qil-* peuvent être formées également par des verbes, des syntagmes V+O ou des noms. Ces différentes parties du discours sont réélaborés dans ce type de formations verbales en tant que noms. Sur la base des exemples ci-dessus, nous observons que *qil-* a dans la formation de verbes hybrides la même fonction qu'elle occupe dans le système monolingue ouïghour : former des verbes d'action.

Le verbe léger *qil-* tient des rôles différents selon l'élément qui le précède.

1. Lorsqu'il est précédé par un verbe chinois, le verbe léger *qil-* n'a aucune valeur sémantique, il remplit exclusivement la fonction d'intégrer l'élément lexical chinois dans la langue matrice ouïghoure, comme dans *zhuāngxiū qil-* (décorer faire) 'décorer' ;
2. Lorsqu'il est précédé par un nom, qui désigne généralement un objet concret, *qil-* recouvre le sens de 'faire, créer', comme dans *mófàn qil-* (exemple faire) 'donner l'exemple'. Ici, le nouveau verbe indique un processus qui est spécifié par la partie nominale.

6.5.2.2 Formations hybrides avec le verbe léger *bol-* 'être'

Un deuxième verbe léger impliqué dans la réalisation des verbes hybrides est *bol-* 'être'. Comme *qil-*, *bol-* est un verbe léger très productif dans la langue ouïghoure, avec la fonction de suivre des noms ou des adjectifs et de créer des verbes d'état.

Tableau 9- Formations hybrides avec le verbe léger *bol-*

Formation hybride ouïghour-chinois	Chinois standard	Traduction en français
(1) <i>dǔ chē bol-</i>	<i>dǔ chē</i> (V+O) 'embouteillage'	être dans un embouteillage
(2) <i>jǐnzhāng bol-</i>	<i>jǐnzhāng</i> (AJ) 'nerveux'	être nerveux
(3) <i>chídào bol-</i>	<i>chídào</i> (V) 'arriver en retard'	être en retard

Comme dans les formations hybrides avec le verbe *qil-*, le verbe léger *bol-* peut être précédé par des adjectifs et verbes chinois ; différentes parties du discours chinois constituent la base lexicale pour la formation de verbes d'état.

6.5.2.3 Formations hybrides avec le suffixe perfectif *le*

Les formations suivantes montrent une particularité des formations verbales hybrides, la présence de la syllabe *le* insérée entre le verbe chinois monosyllabique et le verbe léger, décrite par Mijit (2012) et Sherip (2013) comme étant le suffixe perfectif chinois.

(19)

<i>mushta</i> ¹⁶³	<i>yede</i> ¹⁶⁴	<i>sōle</i>	<i>qilsam</i>	<i>héchkim</i>
<i>mush-ta</i>	<i>ye-de</i>	<i>sō-le</i>	<i>qil-sa-m</i>	<i>héchkim</i>
ce-LOC	ici-LOC	chercher.sur.internet-PERF	faire-COND-1s	personne
<i>chiqmaydu</i>	<i>de !</i>			
<i>chiq-ma-y-du</i>	<i>de !</i>			
monter-NEG-PRS-3s	PRT.emph			
'Ici, quand tu cherches quelqu'un sur internet il n'y a personne !'				

L'exemple (19) montre encore une fois une formation constituée par un verbe chinois et le verbe léger *qil-*, ce premier réélabore dans le verbe hybride en tant que nom. Par rapport aux exemples précédents, nous observons entre l'élément chinois *sō* (en chinois standard *sōu*) et le verbe léger *qil-* l'insertion du suffixe *le*.

¹⁶³ Réalisation orale de *mushu* 'ce, celle, ces, celles' (pour objets et situations qui viennent d'être mentionnés).

¹⁶⁴ Réalisation orale de *yer* 'ici'.

Tableau 10- Formations hybrides avec le suffixe perfectif *le*

Formation hybride ouïghour-chinois	Chinois standard	Traduction en français
(1) <i>zūle qilimen</i> (louer-PERF faire-PRS-1s)	<i>zǔ</i> (V) ‘louer’	je loue
(2) <i>dāle qil-</i>	<i>dǎ</i> (V) ‘battre’	battre
(3) <i>sōle qilsam</i> (chercher-PERF faire-COND-1s)	<i>sōu</i> (V) ‘chercher sur internet’	si je cherche sur internet
(4) <i>fānle bol-</i>	<i>fān</i> (V) ‘en avoir assez’	en avoir assez
(5) <i>duǎnle qil-</i>	<i>duǎn</i> (AJ~V) ‘court’	raccourcir
(6) <i>guǎnle qil-</i>	<i>guǎn</i> (V) ‘contrôler, se prendre soin de quelque chose’	contrôler
(7) <i>til mále boldi</i> (langue insensible-PERF être-PS.3s (Yakup, 2007 :3))	<i>má</i> (AJ) ‘insensible’	la langue est devenue insensible

Dans les exemples ci-dessus, les éléments qui précèdent le suffixe *le* sont monosyllabiques et composés par des syllabes fermées (CVC) et ouvertes (CV).

Le suffixe *le* remplit une fonction aspectuelle dans *til mále boldi* ‘la langue est devenue insensible’ (tableau 10, exemple 9). Il pourrait s’agir ici d’un double marquage du perfectif, dans le suffixe perfectif chinois *le* et dans le suffixe *-di* qui indique l’aspect accompli, une action terminée. Au contraire, dans d’autres exemple, l’aspectualité n’a pas lieu d’être, comme dans *zūle qilimen* ‘je loue’ (tableau 10, exemple 1) et dans *mushta yede sōle qilsam héchkim chiqmaydu de* ‘ici, quand tu cherches quelqu’un sur internet il y a personne’ (19). Dans ces deux cas, le *le* est vidé de sa fonction aspectuelle.

Le suffixe *le* pourrait avoir un lien avec le suffixe verbalisant ouïghour *+lA* (*la~le*). Cependant, même si les deux formes sont phonétiquement similaires, leur fonction est différente :

- le suffixe *+lA* transforme en verbes des noms ou des adjectifs natifs ou non natifs, non des éléments qui sont déjà des verbes ;
- le suffixe *le* précède le verbe léger *qil-* ou *bol-*, alors que le suffixe *+lA* est suivi par d’autres suffixes verbaux ouïghours.

L’insertion de *le* après l’élément chinois est donc différente dans sa fonction et dans sa position dans la formation verbale.

Une explication peut être recherchée dans la nature monosyllabique de la langue chinoise. Les formations des verbes hybrides ouïghour-chinois n'ont pas lieu avec un verbe monosyllabique, comme dans l'exemple *men *chī* qildim (je-manger faire-PS-1s) (Yakup, 2007 : 11) 'j'ai mangé'. Une syllabe additionnelle semble être donc requise dans les formations verbales hybrides ouïghour-chinois avec les verbes légers. La syllabe *le* peut être perçue par le locuteur comme une forme qui facilite l'intégration d'un verbe chinois monosyllabique. Le choix du *le* comme syllabe additionnelle est probablement dû à sa nature de suffixe qui suit une forme verbale. Cela est montré également sur le plan de la langue écrite (par exemple dans la messagerie instantanée) : cet élément est écrit par les locuteurs avec le caractère chinois *le* 了, le même utilisé pour indiquer le suffixe aspectuel chinois.

Il est probable que le suffixe *le*, utilisé dans le système monolingue chinois pour indiquer l'aspect perd dans les formations verbales hybrides sa fonction originelle pour devenir un élément qui facilite l'insertion de l'élément chinois.

Il faut remarquer que cette contrainte semble exister exclusivement pour les formations verbales hybrides ouïghour-chinois car nous observons dans la langue ouïghoure l'existence des formes monosyllabiques non natives accompagnées par le verbe léger *qil-* qui ne comportent pas une syllabe additionnelle¹⁶⁵, comme par exemple :

Tableau 11- Formations hybrides composées par un élément monosyllabique + *qil-*

Verbe ouïghour	Signification littéraire	Nouvelle signification
(1) <i>hel qil-</i> (de l'arabe <i>hal</i>)	faire une solution	prendre une solution
(2) <i>gep qil-</i> (du persan <i>gap</i>)	faire un mot, une conversation	parler

Les exemples fournis dans le tableau 11 sont des emprunts antérieurs aux emprunts chinois, provenant respectivement de l'arabe et du persan. La nature monosyllabique des ces éléments n'a pas empêché la nativisation dans le système ouïghour.

Une deuxième explication peut être fournie par la structure de la syllabe, en particulier par la faiblesse de la structure CV dans la langue ouïghoure et dans les

¹⁶⁵ Conversation personnelle avec Arianne Dwyer (2014).

langues turciques. Les verbes ouïghours qui présentent une structure CV requièrent un *y* supplémentaire avec des suffixes qui commencent par une voyelle (comme par exemple le verbe *yuyimen* ‘je lave’, *déyimen* ‘je dis’ et *yéyimen* ‘je mange’) ¹⁶⁶. Cela peut expliquer la présence du suffixe *le* pour des verbes présents dans le tableau 10 comme *zūle qil-* ‘louer’ (1), *dǎle qil-* ‘battre’ (2), *sole qil-* ‘chercher’ (3), mais n’explique pas sa présence avec des syllabes chinoises qui présentent une structure CVC, comme *fánle bol-* ‘en avoir assez’ (4) ou CVVC, comme *guǎnle qil-* ‘contrôler’ (6).

Nous pouvons supposer que dans le cas spécifique du *code switching* ouïghour-chinois les éléments chinois monosyllabiques requièrent l’ajout d’une deuxième syllabe, donc le suffixe *le*, afin de rendre l’élément chinois de la forme verbale plus intégré dans l’organisation prosodique de la langue ouïghoure (cf. Cabras, 2014a : 5).

6.5.2.3 Insertion comme *bare form*

Nous avons montré jusqu’ici les processus d’intégration des formations verbales hybrides à travers les verbes légers. Comme nous l’avons observé dans le chapitre 3 ainsi que dans ce chapitre les phénomènes de commutation de code nous montrent souvent différentes formations et processus. Dans les exemples suivants, nous allons exposer des formations verbales chinoises présentes dans la commutation qui ne montrent pas au contraire aucun type d’intégration ; elles peuvent être considérées comme des *bare form*.

(20)

méning	<i>tíng jī</i>		adash !
méning	<i>tíng jī</i>		adash !
je.GEN	avoir.la.ligne.suspendue		copine
‘Moi j’ai plus de crédit dans mon (portable), ma copine !’			

(21)

<i>duǎnxìn</i>	yollimaqchi	hazir	<i>shǒujī</i>	<i>guān jī</i>
<i>duǎnxìn</i>	yolli-maqchi	hazir	<i>shǒujī</i>	<i>guān jī</i>
texto	envoyer-FUT.INT	maintenant	portable	éteindre
‘Je lui enverrai un message, maintenant j’ai le portable éteint.’				

¹⁶⁶ Conversation personnelle avec Arianne Dwyer (2014).

(22)

siz qeyerde guàng jiē ?
siz qeyer-de guàng jiē ?
vous où-LOC se.promener
'Vous vous promenez où ?'
(Ablimit, 2009 : 49)

Pour les trois exemples il s'agit de syntagmes VO insérés dans des structures morpho-syntaxiques hybrides, dans lesquelles il nous est difficile d'identifier une langue matrice :

- *tíng jī* (*tíng* 'arrêter' *jī* 'appareil') 'avoir la ligne suspendue' ;
- *guān jī* (*guān* 'fermer' *jī* 'appareil') 'avoir le portable éteint' ;
- *guàng jiē* (*guàng* 'se promener' *jiē* 'rue') 'se promener'.

Nous avons rencontré ce type de formations précédemment, suivies au contraire par de verbes légers, par exemple *shàng wǎng qīl-* 'surfer sur internet' et *liáo tiān qīl-* 'parler' (cf. tableau 8). Les deux formes, des syntagmes VO suivis par un verbe léger et des syntagmes VO en tant que *bare form*, sont donc présentes dans les formations verbales possibles dans la commutation de code.

L'exiguïté des données ne nous permet pas de développer cette réflexion sur l'utilisation des *bare forms*. Cependant, cela nous montre encore une fois les différentes possibilités d'utilisation et de réalisation des formes présentes dans le *code switching*.

6.5.3 Le continuum *code switching-borrowing* dans les formations verbales hybrides

Comme nous l'avons évoqué au début de cette section, les formations verbales hybrides avec les verbes légers sont présentes dans le système monolingue du ouïghour comme dans d'autres formes verbales empruntées qui sont maintenant établies dans le lexique du ouïghour standard. Le ouïghour présente en effet deux types des stratégies d'intégration verbale dans son système :

- l'intégration avec des suffixes, *+lA* et *+shA*;
- l'intégration avec des verbes légers.

La première stratégie, que nous avons déjà citée dans la section précédente,

consiste en l'utilisation des suffixes dérivationnels *+lA* et *+shA* afin de transformer en verbes des noms ou des adjectifs. Elle est utilisée avec des éléments d'origine turcique ainsi que des éléments provenant d'autres langues (arabe, persan, russe) comme dans les exemples suivants :

Tableau 12- Verbes composés par des éléments turciques ou provenant de l'arabe, du russe ou du chinois qui présentent le suffixe + *lA* ou + *shA*

Ouïghour standard	Origine	Français
<i>yad-la</i>	<i>yad</i> 'mémoire' (forme turcique)	mémoriser
<i>bazar-la-sh</i>	du persan <i>bazar</i> 'marché'	commercialiser
<i>sistém-la-sh-tur</i>	du russe <i>sistema</i> 'système'	systematiser
<i>jing-la-sh</i> (Zhou, 2003 : 375)	du chinois <i>jīn(g)</i> 'unité de mesure de 0.5 kilogramme'	peser dans une balance
<i>so-la (ibidem)</i>	du chinois <i>suǒ</i> 'fermer'	fermer
<i>tong-la (ibidem)</i>	du chinois <i>dòng</i> 'refroidir'	refroidir
<i>ting-sha</i> ¹⁶⁷	du chinois <i>tīng</i> 'écouter'	écouter

Cette stratégie n'est pas présente dans les formations verbales hybrides ouïghour-chinois. Elle indique que l'élément emprunté est complètement nativisé dans le système ouïghour.

L'absence de suffixes natifs verbalisant et la productivité des verbes légers est investiguée par Backus (1996 : 282) dans son étude sur le *code switching* turc-néerlandais, employé dans le contexte de l'immigration. Selon le linguiste, dans le processus d'acquisition d'une langue seconde, l'union d'éléments provenant de deux langues peut être plus facile avec l'utilisation des moyens périphrastiques. La situation sociolinguistique qui caractérise le *code switching* turc-néerlandais est bien différente du ouïghour (le *code switching* ouïghour-chinois ne se développe pas dans un contexte d'immigration), mais nous nous trouvons également dans un environnement linguistique dans lequel nous ne pouvons pas parler de bilinguisme complet, étant donné le niveau de maîtrise du chinois qui varie selon le type d'éducation reçue, l'utilisation du chinois dans la sphère publique et privée et le contact avec des locuteurs d'ethnie han. L'utilisation des verbes légers dans le *code switching* pourrait donc constituer un moyen pratique et linguistiquement plus facile d'introduire des formes chinoises dans une langue matrice ouïghoure.

¹⁶⁷ Conversation personnelle avec Gülnar Eziz (2014).

La deuxième stratégie, l'intégration avec les verbes légers est utilisée, comme nous l'avons observé précédemment, pour la formation de verbes composés formés par des éléments natifs et non natifs. Au sujet des ces derniers, nous présentons quelques exemples dans le tableau ci-dessous.

Tableau 13- Verbes composés par un élément étranger + *qil-* établis dans le ouïghour standard

Ouïghour standard	Origine	Traduction en français
<i>zyaret qil-</i>	de l'arabe <i>ziyara</i> 'visite'	visiter
<i>rémunt qil-</i>	du russe <i>remont</i> 'réparation'	réparer
<i>dijurniliq qil-</i>	du russe <i>diejurnyj</i> 'personne en service' (dans la vie communautaire dans le contexte de l'école ou du travail, du français 'de jour') et <i>+liK</i> (suffixe nominalisant)	faire son propre devoir (dans la vie communautaire dans le contexte de l'école ou du travail)
<i>hel qil-</i>	de l'arabe <i>hal</i> 'solution'	prendre une solution
<i>gep qil-</i>	du persan <i>gap</i> 'mot, conversation'	parler

Ces formes, dérivant de l'arabe, du russe et du persan, sont désormais établies dans le système et montrent la même forme de celles qui existent dans la commutation de code ouïghour-chinois. La stratégie d'intégration à travers les verbes légers a mené diachroniquement à l'intégration des ces formes hybrides dans le lexique standard. Il y a donc une ressemblance avec la formation des formes verbales composées d'éléments étrangers désormais établies dans le système et celles présentes dans le *code switching*.

Dans une perspective diachronique nous pouvons également observer un changement dans l'utilisation de *qil-* et *bol-*. Dans le système monolingue les deux sont des verbes légers nominaux, car ils sont précédés par des noms ou des adjectifs ; nous pouvons faire le même constat pour les formes constituées d'un élément provenant d'une langue étrangère comme l'arabe, le persan ou le russe. Nous pouvons voir ce phénomène comme une évolution du rôle des verbes légers, qui dans le *code switching* ouïghour-chinois se retrouvent non seulement avec des noms et des adjectifs mais également avec des éléments qui dans le système

monolingue chinois sont des verbes et qui sont réélaborés en tant que noms dans les constructions hybrides¹⁶⁸.

L'utilisation de *qil-* et *bol-* semble être donc une stratégie très efficace, qui permet l'inclusion d'éléments chinois dans des formes plus complexes, comme les formes verbales. Cela permet l'introduction de formes de base, comme par exemple *gōngzuò qil-* 'travailler' mais également de formes culturelles : les verbes légers remplissent donc la fonction d'élargissement du vocabulaire par des éléments étrangers dans une langue matrice ouïghoure. Par exemple, le ouïghour étant une langue minoritaire, il est probable que des verbes tels que *shàngwǎng qil-* 'surfer sur internet' ou *dǔchē bol-* 'être dans un embouteillage' soient des formes entrées dans le parler ouïghour premièrement en chinois, et dont la forme correspondante en ouïghour n'est apparue que postérieurement (l'équivalent en ouïghour des deux verbes est respectivement *torgha chiq-* et *yol tosal-*).

Les possibilités sémantiques offertes par les verbes légers ainsi que la facilité de combiner une forme étrangère dans une construction périphrastique peuvent justifier la présence des verbes légers et l'absence, au moins en ce qui concerne la commutation de code ouïghour-chinois, de l'utilisation de moyens morphologiques natifs comme les suffixes verbalisants.

6.7 La place du *code switching* ouïghour-chinois comme phénomène de contact de langues

Dans le chapitre 3, dédié aux différentes approches du *code switching*, nous avons souligné la présence d'études qui ont focalisé leur attention sur la commutation de code comme un phénomène de contact des langues qui mène à des résultats différents sur la base du contexte linguistique et social dans lequel les langues sont impliquées (Thomason, 2001 ; Backus, 2005 ; Gardner-Chloros, 2009 ; Matras, 2009). Selon ces études, le *code switching* s'insère entre une dimension synchronique et diachronique et peut constituer une étape dans le *language change*.

Comme nous l'avons remarqué dans le chapitre 3, l'une des études les plus suivies sur le contact des langues, l'ouvrage écrit par Thomason et Kaufman (1988)

¹⁶⁸ Cette évolution est attestée également dans le *code switching* turc-néerlandais (Backus, 1996 : 282). Le verbe léger *yap-* 'faire' est utilisée dans le système turc monolingue principalement avec des noms. Cela a lieu pareillement dans les premières générations d'immigrés turcs en Allemagne et aux Pays Bas. Dans les recherches conduites par Backus (1992 ; 1996) le verbe apparaît surtout avec des infinitifs, donc avec des formes verbales nominales.

Language Contact, Creolization, and Genetic Linguistics ne mentionne pas le *code switching* parmi les phénomènes liés au contact de langue et du changement linguistique. Bien que la commutation de code ne soit pas examinée dans cette étude, nous pouvons reconnaître dans nos données sur la commutation de code quelques éléments présents dans la classification des phénomènes du contact des langues établie par ces linguistes, comme l'emprunt d'unités lexicales et de morphèmes fonctionnels. Le premier est typique du contact occasionnel (*causal contact*) tandis que le deuxième fait partie de la catégorie du *slightly more intense contact* (Thomason et Kaufman, 1988 : 74).

Dans le *code switching* ouïghour-chinois nous avons identifié différents phénomènes de contact. Sur le plan phonologique, nous avons observé que les insertions chinoises peuvent être sujettes à un processus d'intégration ou bien garder les caractéristiques phonologiques de la langue chinoise. En ce qui concerne la dimension morphologique, nous avons remarqué que le ouïghour s'impose comme langue matrice dans la plupart des cas; dans cette situation de contact la langue ouïghoure garde ses traits distinctifs.

Au sujet du continuum entre dimension synchronique et diachronique nous avons remarqué, en analysant la dimension phonologique, que la façon dont les éléments chinois sont parfois prononcés démontre une imposition du système phonologique ouïghour. En comparant les formes présentes dans la commutation de code avec des formes déjà établies dans le vocabulaire de la langue ouïghoure, nous avons observé que ces dernières montrent les mêmes processus d'intégration. De même, nous avons identifié des similarités entre des constructions verbales formées par des éléments étrangers et des verbes légers déjà établies dans le système et celles présentes dans le *code switching*.

Nous pouvons supposer que certaines de ces formes présentes de nos jours dans le *code switching* pourraient devenir dans le futur des formes stabilisées dans la langue standard. La présence des formes intégrées et non-intégrées ne nous permet pas de prédire si les deux coexisteront comme à ce stade du *code switching* ou si l'une d'elle l'emportera sur l'autre.

Comme précisé par Backus (2005), il est difficile d'identifier la place du *code switching* dans les phénomènes de contact des langues qui portent au *language change*. En fait, la variété de l'expression orale ne nous permet pas, même avec une étude quantitative, d'établir ce qui fait partie du *code switching* ou du système

monolingue ainsi que ce qui constitue exclusivement une tendance de certains locuteurs et ce qui est considéré comme courant et répandu dans la façon de communiquer d'une communauté linguistique. Cependant, nous avons remarqué dans ce chapitre le caractère innovateur de la commutation de code en terme de réalisations ainsi que sa place comme phénomène dû au bilinguisme dans lequel de nouvelles réalisations phonétiques, de nouvelles organisations morphosyntaxiques et de nouveaux éléments lexicaux prennent forme.

6.8 Considérations conclusives

Dans ce chapitre nous avons proposé une réflexion sur certains aspects structurels du *code switching* ouïghour-chinois. Le besoin de développer ce sujet est dû à une tendance assez récente des études sur la commutation de code qui voit cette pratique langagière comme un phénomène de contact des langues aux contours indéfinis, dans sa structure, avec le refus des contraintes, et dans ses fonctions, interactionnelles ou simplement d'enrichissement du lexique d'une langue.

Premièrement, nous avons observé que le chinois et le ouïghour, des langues typologiquement non apparentées, peuvent être présentes dans le discours comme à l'intérieur d'une même phrase à travers différentes stratégies d'intégration. Cela semble respecter l'affirmation de Thomason et Kaufman (1988 : 35, cf. chapitre 3) selon laquelle chaque trait linguistique peut être transféré d'une langue à l'autre et il n'y a pas d'universaux basés exclusivement sur les propriétés linguistiques d'une langue. Nous avons également remarqué qu'une contrainte universelle morphologique postulée par Poplack (1980), le *free morpheme constraint*, n'est pas toujours applicable.

Deuxièmement, nous avons présenté les différents phénomènes de commutation de code entre le ouïghour et le chinois sur les plans phonologique et morpho-syntaxique. En ce qui concerne la dimension phonologique, nous avons observé une possible imposition du système phonologique ouïghour ainsi que des réalisations phonétiques similaires à celles présentes dans les variétés du chinois du nord-ouest. L'analyse des aspects morphologiques nous a montré l'imposition du ouïghour en tant que langue matrice dans la présence des morphèmes grammaticaux comme des particules propositionnelles. L'utilisation de ces particules est liée, à notre avis, à la forte grammaticalisation de certaines catégories de la langue

ouïghoure qui dans des langues comme le chinois sont exprimées par des éléments lexicaux. Au contraire, le chinois est présent avec l'insertion d'unités lexicales (noms et adjectifs) ainsi que fonctionnels (conjonctions, interjections, adverbes), ces derniers avec la fonction métalinguistique de marquer les limites de l'énoncé. Nous avons également dédié une partie de ce chapitre aux formations verbales hybrides avec les verbes légers, une stratégie d'intégration présente dans plusieurs cas de commutation de code dans le monde, qui dans notre étude devient une façon très riche de formation du nouveau lexique qui montre encore une fois la productivité de la langue ouïghoure en tant que langue matrice.

Troisièmement, nous avons voulu souligner le statut du *code switching* comme phénomène de contact des langues ainsi que le continuum qui s'établit au niveau de l'intégration et de l'établissement d'éléments étrangers dans le discours.

Nous allons continuer notre analyse des phénomènes de commutation dans le prochain chapitre, en focalisant notre attention sur les aspects interactionnels ainsi que sur les significations socio-culturelles.

Chapitre 7

Aspects interactionnels et socio-culturels du *code switching* ouïghour-chinois

Dans ce chapitre nous allons focaliser l'attention sur le *code switching* en tant que phénomène sociolinguistique, phénomène qui a lieu pour des raisons liées aux objectifs communicatifs des locuteurs ainsi qu'aux fonctions et significations socio-culturelles que le chinois et le ouïghour recouvrent dans le contexte sociolinguistique urbain de la ville de Ürümchi.

L'analyse des aspects interactionnels se focalisera particulièrement sur le pouvoir communicatif du *code switching*, tandis que l'analyse des aspects socio-culturels se concentrera spécifiquement sur l'utilisation dans la commutation de code des termes chinois liés à différents champs lexicaux et à ses implications pragmatiques, communicatives et culturelles. Nous allons examiner dans ce chapitre des aspects du *code switching* qui peuvent paraître éloignés l'un de l'autre ; ensemble, ils contribuent cependant à décrire la complexité et les significations sociales de ce comportement linguistique.

Premièrement, l'utilisation du ouïghour et du chinois dans la communication d'un message recouvre une importance au niveau des stratégies du discours, aspect que nous allons présenter dans la première section. Dans l'interaction, l'emploi des deux langues se base sur différents facteurs, comme par exemple les locuteurs qui participent à la conversation, le contexte et le type de message transmis, éléments que nous avons rencontré fréquemment dans le chapitre 3 au sujet des études sur la commutation de code.

Deuxièmement, l'emploi d'insertions lexicales chinoises dans le discours ouïghour montre diverses fonctions de la langue chinoise dans la commutation de code comme par exemple sa présence dans l'environnement linguistique, son pouvoir référentiel des mots, sa spécificité, sa concision, etc.

La présence dans nos données du *code switching* intra-phrastique et d'insertions lexicales nous conduit également à des considérations sur la valeur interactionnelle de ce type de commutation de code, qui souvent a été exclue des études interactionnelles.

7.1 Aspects interactionnels

Le cadre théorique sur la commutation de code présenté dans le chapitre 3 a mis en évidence la force communicative de l'utilisation de deux codes à l'intérieur du même discours. En général, nous avons remarqué que l'étude des aspects interactionnels du *code switching* se concentre sur les motivations qui portent un locuteur à commuter de code et sur ses résultats sur le plan du discours et du message transmis.

Les clés de lecture du *code switching* présentées et examinées au cours du chapitre 3 nous accompagneront dans l'analyse des données.

Avant de procéder à l'observation de la valeur interactionnelle de la commutation de code il nous semble important de réaffirmer deux éléments fondamentaux pour celle-ci :

- L'attention au *code switching* dans ses différentes manifestations, comme alternance et comme insertion d'éléments dans une langue matrice. Comme indiqué par d'autres études présentées dans les fondements théoriques et par notre analyse dans le chapitre 6, l'insertion des mots dans une langue matrice et la commutation à l'intérieur d'une phrase ne sont pas intéressantes exclusivement pour une analyse de l'organisation structurelle mais elles peuvent jouer également un rôle discursif. De même, nous allons prêter attention, en suivant les réflexions faite dans le chapitre 6, aux caractéristiques structurelles de la commutation.
- L'approche interprétative. Comme nous l'avons affirmé dans le chapitre dédié à la méthodologie, travailler sur des données spontanées

comporte également des désavantages, comme l'absence de jugement de la part du locuteur par rapport aux énoncés produits. Gumperz (1982) a souligné l'importance de la contextualisation de l'événement communicatif dans l'analyse de l'interaction. Cela est défini par le choix de la langue elle-même, par les normes conversationnelles et les besoins expressifs du participant ainsi que par des signaux non-verbaux, comme les expressions du visage, et paraverbaux comme le ton de la voix. Les extraits seront donc introduits par une présentation du contexte dans lequel l'échange se situe, en prêtant attention en particulier aux normes communicatives et sociales qui caractérisent la communauté linguistique ouïghoure. Ils comprendront également des informations comme l'âge des locuteurs et le lieu de l'enregistrement.

Nous avons divisé les extraits en deux catégories, la première inclut les cas de commutation de code liée au discours, la deuxième les cas de commutation liée aux participants, distinction qui a été employée notamment par Blom et Gumperz (1972) et Auer (1984, 1988)¹⁶⁹. Les linguistes ont souligné dans leurs travaux comment l'activité communicative est influencée par des facteurs comme les participants à l'interaction et le contexte situationnel.

Dans la première catégorie, le *code switching* lié au discours, nous allons donc inclure tous les épisodes de commutation liée au contexte conversationnel et au message produit. Dans notre corpus la réitération et la répétition d'un message semblent être particulièrement productives comme formes de commutation de code.

Dans la deuxième catégorie, le *code switching* lié aux participants, nous allons inclure les cas dans lesquels le *code switching* semble être motivé par la compétence et par les exigences individuelles du locuteur, par ses besoins de s'éloigner ou de se rapprocher des participants à l'interaction ainsi que par sa compétence linguistique dans le cadre du sujet de la conversation.

Nous tenons à préciser que malgré la division en deux catégories il est parfois possible de reconnaître dans le même épisode plusieurs fonctions et significations de la commutation de code. L'interaction est effectivement une négociation dans laquelle différents facteurs entrent en actions : les participants à la conversation,

¹⁶⁹ Nous rappelons que Blom et Gumperz appellent la commutation de code lié aux besoins des participants *code switching* métaphorique (cf. chapitre 3).

avec leur compétence linguistique et besoins communicatifs, le message transmis, le contexte situationnel, etc.

7.1.1 Code switching lié au discours

Nous allons inclure dans cette catégorie des cas de commutation de code qui peuvent être liés à la structure même de l'interaction et à la gestion de la conversation de la part du locuteur. Dans notre corpus, nous avons identifié les fonctions de la réitération, de la répétition et de l'expressivité.

7.1.1.1 La réitération

La réitération est la reproduction d'un message, produit initialement dans un code et répété dans un deuxième code. Selon Gumperz (1982 : 78, cf. chapitre 3), qui l'inclut parmi les principales fonctions de la commutation de code, la réitération peut impliquer une reproduction du message identique à celle déjà faite dans un autre code ou légèrement modifiée. Elle recouvre la fonction de clarification du message mais également d'ajout d'emphase (*ibidem*).

Cette fonction semble être productive dans la commutation de code entre le ouïghour et le chinois, comme montré dans les extraits suivants.

Extrait 1

Les participants de cette interaction, deux filles d'approximativement 15 ans, discutent au sujet d'un garçon qui elles connaissent. La conversation portant sur une attirance entre adolescents, probablement secrète, elle implique des rires, de baisses de la voix et des chuchotements à l'oreille.

1 A	<i>tā</i>	<i>xǐhuan</i>	<i>nǐ</i>	<i>háishì</i>	<i>nǐ</i>	<i>xǐhuan</i>	<i>tā</i>
	<i>tā</i>	<i>xǐhuan</i>	<i>nǐ</i>	<i>háishì</i>	<i>nǐ</i>	<i>xǐhuan</i>	<i>tā</i>
	lui	plaire	toi	ou	tu	plaire	lui
	<i>nǐ</i>	<i>xǐhuan</i>	<i>tā dehuà</i>	men	dadanggha	dimeymen/	
	<i>nǐ</i>	<i>xǐhuan</i>	<i>tā dehuà</i>	men	dada-ng-gha	di-me-y-men/	
	tu	plaire	lui COND	je	papa-POSS2s.inf-DAT	dire-NEG-PRS-1s	
	<i>wǒ</i>	<i>gěi</i>	<i>nǐ</i>	<i>bàba</i>	<i>mánzhe</i>		
	<i>wǒ</i>	<i>gěi</i>	<i>nǐ</i>	<i>bàba</i>	<i>mán-zhe</i>		
	je	à	ton	père	caler-DUR		

‘Tu lui plais ou lui il te plaît? Si lui te plaît, je le dirai pas à ton papa / je le cacherai à ton papa.’

2 B *wǒ gěi nǐ mánzhe he !*
wǒ gěi nǐ mán-zhe he !
 je à toi cacher-DUR PRT.emph
 ‘Je te le cache!’

3 A *shuí.?*
 qui
 (elle baisse le ton de la voix)
 ‘Qui ?’

A&B [...] (elles se parlent à l’oreille et rient)

4 A	<i>bù</i>	<i>rènshí</i>	<i>men</i>	<i>körüp</i>	<i>baqay/</i>	<i>děng</i>	<i>yīxià,</i>
	<i>bù</i>	<i>rènshí</i>	<i>men</i>	<i>kör-üp</i>	<i>baq-ay/</i>	<i>děng</i>	<i>yīxià,</i>
	NEG	connaître	je	regarder-CV	essayer-OPT.1s	attendre	un.moment
	<i>shì</i>	<i>bù</i>	<i>shì</i>	<i>tā xǐhuan</i>	<i>nǐ háishì</i>	<i>nǐ xǐhuan</i>	<i>tā?</i>
	<i>shì</i>	<i>bù</i>	<i>shì</i>	<i>tā xǐhuan</i>	<i>nǐ háishì</i>	<i>nǐ xǐhuan</i>	<i>tā?</i>
	COP	NEG	COP	lui plaire	toi ou	tu plaire	lui

‘Je le connais pas, je donne un coup d’œil / attends, est-ce que tu lui plais ou lui il te plaît?’

(*Yán’ān lù*, arrêt du bus, quartier de *Èrdàoqiáo*, *Tiānshān*)

Cet échange, dont nous avons déjà présenté une partie dans le chapitre 6, a comme langue de base le chinois, sauf que pour deux énoncés *men dadanggha dimeymen* ‘je le dirai pas à ton père’ et *men körüp baqay* ‘je donne un coup d’œil’.

Dans le premier tour de parole la commutation de code a lieu entre la subordinnée conditionnelle *nǐ xǐhuan tā dehuà* ‘si lui te plaît’ et la proposition principale, en ouïghour, *men dadanggha dimeymen* ‘je le dirai pas à ton père’. Immédiatement après, la commutation de code est employée afin de réitérer un message avec l’énoncé *wǒ gěi nǐ bàba mánzhe* ‘je le cacherai à ton père’. Ici, le locuteur semble souligner sa volonté à garder le secret. Le message est réitéré en chinois, avec un énoncé qui n’est pas la traduction exacte de la première occurrence : l’énoncé en ouïghour contient une négation, alors que celui en chinois montre une construction affirmative avec le verbe *mán*, ‘cacher’.

Une autre fonction que nous pouvons observer est que la commutation de code a lieu lorsqu’il s’agit de communiquer un message intime, confidentiel. Dans ce tour de parole, le ouïghour semble tenir le rôle de code secret entre les deux locutrices. Ce dernier marque dans ce contexte la sincérité du message alors que le chinois a la fonction de le réitérer. Dans ce cas, la locutrice A semble utiliser la

langue ouïghoure également comme signal de complicité, avec la fonction d’instaurer un rapport plus intime avec son amie.

Par ailleurs, dans le tour de parole 4, nous remarquons une construction évoquée dans le chapitre 6, celle des verbes légers. Le locuteur commence l’énoncé en chinois, avec le syntagme *bù rènshí* ‘je ne connais pas’, commute vers le ouïghour tout suite après avec le syntagme *men körüp baqay* ‘je donne un coup d’œil’, et reviens au chinois pour poser une question à son amie. La particularité sémantique des constructions avec les verbes légers dans la langue ouïghoure, qui n’ont pas une forme équivalente en chinois, semble constituer le déclenchement.

Extrait 2

Une étudiante d’approximativement 25 ans parle au téléphone dans un ascenseur du campus, en expliquant où elle se trouve.

1A men liftta, hazir chiqiwatimen
 men lift-ta, hazir chiq-iwat-i-men
 je ascenseur-LOC maintenant monter-DUR-PRS-1s
 ‘Je suis dans l’ascenseur, je monte maintenant.’

2 B [...] (*interlocuteur à l’autre but de la ligne*)

3 A men DIÀNTĪDA!
 men DIÀNTĪ-DA!
 je ascenseur-LOC
 ‘Je suis DANS L’ASCENSEUR!’

(Campus de l’Université normale du Xinjiang, *Xīnshì*)

Le deuxième épisode que nous présentons lié à la répétition se déroule dans un contexte différent par rapport au premier. Le *code switching* semble ici avoir la fonction de réitérer un message peu clair.

Même si nous ne pouvons pas savoir avec certitude ce que dit l’interlocuteur de cette conversation téléphonique, nous pouvons imaginer, en tenant compte du tour de parole 3, qu’il n’a pas compris l’énoncé précédent, car la locutrice A répète le message une deuxième fois, en haussant le ton de la voix et en utilisant une langue différente pour faire référence au mot ascenseur.

Dans le tour de parole 1 le terme utilisé pour se référer à l’ascenseur est *lift*, un emprunt russe déjà emprunté à l’anglais intégré dans le vocabulaire standard

ouïghour, alors que dans le tour de parole 3 le mot utilisé est *diàntī*, en chinois. A la différence du premier extrait, la réitération ne se fait pas en répétant le message dans le deuxième code disponible mais en commutant de code exclusivement pour le mot plus important dans la transmission du message. Dans cette situation le terme chinois, accompagné par une hausse du ton de la voix, semble être utilisé afin de réitérer le message et de le rendre plus clair¹⁷⁰.

7.1.1.2 La citation

La citation est une autre fonction stable du *code switching* liée aux stratégies du discours (Gumperz, 1982 : 76). A la différence de Gumperz qui ne focalise pas son attention sur les différentes significations de cette fonction, en se limitant à identifier d'une part la citation directe et d'autre part le discours rapporté, Auer (1984, 1995) se concentre sur sa fonction conversationnelle et démarcative. Selon lui, la citation comporte, à travers la commutation de code, la fonction de marquer une différence entre narration et discours direct (1995 : 119) ainsi que d'indiquer au locuteur deux situations distinctes à l'intérieur du discours. De plus, le linguiste remarque que la citation répond à des besoins conversationnels plus que de fidélité de reproduction :

« Thus, speakers adapt what they mark as another person's speech transferred from a different situation to their own style [...] and/or to the exigencies of the conversational context [...] (marking the reported speech against its surroundings) » (Auer, 1984 : 67).

Ces fonctions sont identifiables également dans les extraits ci-dessous¹⁷¹.

¹⁷⁰ Il est intéressant de remarquer, même avec une prise de distance nécessaire, la réflexion d'un locuteur natif. Selon Zohra Ablimit (conversation personnelle, 2013) le parler en chinois est caractérisé par un ton de la voix plus haut par rapport au parler en langue ouïghoure. Par conséquent, le ouïghour peut être conçu par le locuteur comme une langue plus douce et plus délicate.

¹⁷¹ En ouïghour, la citation peut avoir lieu sous la forme de discours direct et discours indirect. En principe, à l'écrit, la citation directe se trouve premièrement entre guillemets et elle est marquée par la forme verbale *dep* (dire-CV) à la fin de la phrase ; le verbe de la subordonnée qui contient la citation est à la première personne, comme dans l'exemple *Roshengül seni söymen dep pichirlidi* (Roshengül tu-ACC aimer-PRS.1s dire-CV chuchoter-PS.3s) *Roshengül whispered 'I love you'* (De Jong, 2007 : 122). Elle peut être construite également par le verbe *de-* 'dire' au présent ou au passé direct, et avec le double sujet, comme dans l'exemple *Tursunjan 'men barmaymen' dédi* (Tursunjan je aller-NEG-PRS-1s dire-PS.3s) *'I don't go', said Tursunjan (ibidem)*.

Le discours indirect peut être marqué par le passé indirect *-(I)ptu*, par la particule propositionnelle *iken* (cf. chapitre 6) mais également par le passé direct et la proposition subordonnée à la première personne, comme dans *Erkin barimen deydu'* (Erkin aller-PRS.1s dire-PRS.1s) *'Erkin says he will go'* (Erkin aller-PRS.1s dire-PRS.1s) (*ibid.* : 123), la même forme utilisée pour reproduire le discours direct. En fait, au delà des règles données par la grammaire, cette dernière phrase peut être traduite

Extrait 3

Au campus de l'université, trois amies d'approximativement 25 ans parlent des messages écrits par leurs amis sur des réseaux sociaux.

1 (=⇒ Gén)	<i>Wēixìn</i>	bilen	<i>QQgha</i>	chiqirip
	<i>Wēixìn</i>	bilen	<i>QQ-gha</i>	chiq-ir-ip
	Wechat	avec	QQ-DAT	monter-CAUS-CV
	qoyuptiken	« zài bù	liú lèi »	dep (INC)
	qoy-upti-ken	« zài bù	liú lèi »	de-p (INC)
	mettre-CV-PS.indir.3s-MED	encore NEG	écouler larmes	dire-CV

'Elle est entrée sur WeChat et QQ, elle a dit : « Ne plus pleurer ».'

(Campus de l'Université du Xinjiang, *Tiānshān*)

Dans cet énoncé le discours direct, indiqué par la forme verbale *dep*, est mis en évidence à travers la commutation de code. La locutrice présente tout d'abord la situation dans laquelle s'insère la citation, pour en suite rapporter ce que la personne de sa connaissance a écrit. Etant donné l'expression formelle et soutenue en chinois *zài bù liú lèi* 'ne pleure plus', la locutrice est probablement en train de reproduire la langue originale dans laquelle cette citation a été prononcée.

Extrait 4

Une fille d'approximativement 15 ans parle avec sa mère de son programme pour l'après-midi ; elle appelle ensuite un ami au téléphone pour se mettre d'accord sur que faire dans l'après-midi.

1 A	woy, maqul, men	mekteptiki	<i>túshūguǎngha</i>	barmaqchi
	woy, maqul, men	mektep-tiki	<i>túshūguǎn-gha</i>	bar-maqchi
	oh bien je	école-LOC.REL	bibliothèque-DAT	aller-FUT.INT

'Oh, bien, j'irai à la bibliothèque de l'université.'

en anglais comme *Erkin says he will go* et *Erkin says 'I'll go'* (conversation personnelle avec Gülnar Eziz, 2015).

Dans la traduction de nos extraits, une difficulté à reconnaître et à traduire le discours direct et le discours indirect réside dans le fait que dans notre corpus les citations sont en chinois et elles ne présentent donc ni marque de la personne ni flexion verbale comme dans le système ouïghour. Par conséquent, nous allons traduire les citations comme discours direct ou indirect sur la base du contexte et à l'aide des éléments grammaticaux disponibles.

2 B hazir orun boshimaptu, tötinchi binagha
 hazir orun boshi-ma-pt-u, töt-inchi bina-gha
 maintenant place être.disponible-NEG-PS.indir-3s quatre-NO.ord batiment-DAT
 oqunglar !
 oqu-nqlar !
 étudier-IMP.2p

‘Il y a pas de place maintenant, allez étudier au quatrième bâtiment !’

(A appelle au téléphone le locuteur C avec lequel elle doit étudier)

3 A wèi, yaxshimu? apam méiyǒu zuòwèi deydu !
 (=C) wèi, yaxshi-mu? apa-m méiyǒu zuòwèi de-y-du !
 Allô bien-INT maman-POSS.1s EXIST.NEG place dire-PRS-3s
 ‘Allô, ça va ? Maman a dit qu’il n’y a pas de place !’

(Campus de l’Université du Xinjiang, *Tiānshān*)

Dans le tour de parole 3 nous remarquons la présence d’un autre cas de citation. Ce qui est intéressant dans ce tour de parole est que la locutrice A rapporte en chinois l’énoncé *orun boshmaptu* ‘il n’y a pas de place’, qui a été exprimé précédemment par la locutrice B, sa mère, en ouïghour.

Dans ce cas nous trouvons un exemple de la douteuse fidélité de reproduction énoncée par Auer. Le locuteur semble commuter de code afin de souligner le discours rapporté, mais sans utiliser la langue originale. Etant donné que la conversation se déroule au téléphone, il nous est difficile de saisir les facteurs liés à cette commutation codique : le *code switching* à l’occasion du discours rapporté pourrait être motivé par le changement des participants à la conversation (mère → ami du même âge au téléphone) ainsi que par le fait que la locutrice A parle avec une personne de son âge avec laquelle elle est probablement habituée à parler en utilisant le chinois comme langue de base.

Dans cet extrait, la citation n’est pas donc une reproduction fidèle de l’original, mais une stratégie qui répond aux exigences discursive et communicationnelles du locuteur.

Extrait 5

Trois étudiantes d’environ 25 ans ont une conversation animée au sujet d’une personne de leur connaissance dans le campus de leur université. A cause des bruits liés à la sortie des classes et aux travaux de construction en cours, il nous est difficile de comprendre le reste de la conversation.

1	« <i>xiān</i>	<i>jìnlái</i>	<i>zài</i>	<i>shuō, nǐ</i>	<i>yào</i>	<i>zhīdào</i>	<i>zhí</i>	<i>bù</i>
(=>Gén)	<i>xiān</i>	<i>jìnlái</i>	<i>zài</i>	<i>shuō, nǐ</i>	<i>yào</i>	<i>zhīdào</i>	<i>zhí</i>	<i>bù</i>
	avant	rentrer	encore	parler tu	devoir	savoir	valoir	NEG
	<i>zhí</i> »	dédim,	<i>yàome</i>	yaxshi	oylap	béqeng	<i>zhè</i>	<i>dàodǐ</i>
	<i>zhí</i>	dé-di-m,	<i>yàome</i>	yaxshi	oyla-p	béq-eng	<i>zhè</i>	<i>dàodǐ</i>
	valoir	dire-PS-1s	si	bien	réfléchir-CV	essayer-IMP.2sf	ce	enfin
	<i>zhí</i>	<i>bù</i>	<i>zhí</i>					
	<i>zhí</i>	<i>bù</i>	<i>zhí</i>					
	utile	NEG	utile					

‘D’abord tu rentres et après on verra, tu dois savoir si ça vaut le coup ou pas, j’ai dit. Soit, réfléchis bien, (si) enfin ça vaut le coup ou pas.’

(Campus de l’Université de médecine du Xinjiang, *Xīn shì*)

Dans cet énoncé la commutation de code semble avoir la fonction de mettre en relief des énoncés réalisés par le locuteur lui-même dans un discours qui a eu lieu précédemment avec un autre locuteur.

L’énoncé en chinois *xiān jìnlái zài shuō, nǐ yào zhīdào zhí bù zhí* ‘d’abord tu rentres et après on verra, tu dois savoir si ça vaut le coup ou pas’ est suivi par le syntagme ouïghour, *didim* ‘j’ai dit’. Ensuite, la locutrice reproduit le message contenu dans la citation, en utilisant le ouïghour et le chinois : *yàome yaxshi oylap béqeng, zhè dàodǐ zhí bù zhí* ‘soit, réfléchis bien, (si) enfin ça vaut le coup ou pas’. Ici, la citation réitérée semble avoir également la fonction de signaler une partie importante du message. La locutrice commute de nouveau de code lorsqu’il s’agit d’affirmer de nouveau *zhè dàodǐ zhí bù zhí* ‘(si) enfin ça vaut le coup ou pas’, afin de souligner que la personne doit faire son choix si ‘ça va le coup ou pas’, message qui est également réitéré deux fois et semble être le pivot de l’énoncé¹⁷².

Extrait 6

Cet extrait constitue la continuation de la conversation présentée dans l’extrait 3. En parlant de la fin du semestre, une des filles exprime sa satisfaction et un sentiment de libération après avoir choisi le sujet de son mémoire.

1 (=>Gén)	maqale	tallidim,	meyli	qandaq	bolsun,
	maqale	talli-di-m,	meyli	qandaq	bol-sun,
	mémoire	choisir-PS-1s	d’accord	comme	être- JUSS3s
ichimdiki		dewalghandek,	<i>zhànshí</i>	<i>fāxiè</i>	<i>ba ! /</i>

¹⁷² De réflexions sur l’organisation structurelle de cet énoncé sont exposées dans le paragraphe 7.3.

ichi-m-diki de-wal-ghand-ek, *zhànshí* *fāxiè* *ba ! /*
 dire-CV-PS-SIM maintenant défouler PRT.emph
 intérieur-POSS1s-LOC.REL
 Dédim chu
 Dé-di-m chu
 dire-PS-1s PRT.emph

‘J’ai choisi mon mémoire, je m’en fiche de comment ça va aller, en moi-même j’ai dit ce que je sens, maintenant je me suis défoulée! / J’ai dit ! [...].’

(Campus de l’Université du Xinjiang, *Tiānshān*)

Dans cet extrait, l’énonciation chinoise *zhànshí fāxiè ba!* ‘je me suis défoulée!’ précédée par le syntagme *dédim* ‘j’ai dit’ semble constituer une auto-citation, produite par la même personne. Dans le contexte de cet énoncé, dans lequel la locutrice affirme son assurance et sa satisfaction par rapport à ses choix, l’énonciation chinoise semble porter une charge émotive et constituer le climax du défoulement de la locutrice. De plus, la pause qui précède l’énonciation en chinois et le syntagme *dédim chu* fonctionnent comme une sorte d’incise, créant une coupure entre la partie de l’énoncé en ouïghour et celle en chinois, plus émotive.

L’énoncé pourrait également constituer une sorte de réitération. Il y a en fait une similarité du point de vue sémantique entre le syntagme *ichimdiki dewalghandek* ‘j’ai dit ce que je sens’ et *zhànshí fāxiè ba!* ‘je me suis défoulée’ : dans les deux syntagme la locutrice exprime en fait un sens de libération pour avoir exprimé ce qu’elle ressentait. La répétition dans un autre code, qui présente en plus la particule emphatique chinoise *ba* et un ton exclamatif, rend le message plus fort émotivement par rapport au message en ouïghour.

7.1.1.3 Expressivité

Comme nous l’avons observé dans le chapitre 6 au sujet des insertions constituées par des conjonctions, interjections et marqueurs discursifs, le *code switching* a parfois la fonction d’emphatiser un ou plusieurs éléments dans le discours, car ces éléments indiquent un changement dans la structure du discours.

Cela peut avoir lieu également avec des unités lexicales comme les noms ou les adjectifs. La fonction d’emphase est donnée ici par le pouvoir expressif des certains termes chinois.

Extrait 7

Au campus, une femme d’approximativement 25 ans et qui semble avoir fini ses études raconte à son amie son expérience à l’université.

<i>Xīnjiāng</i>	<i>dàxuéni</i>	tallaghanda,	qaysi	<i>xuéyuànde</i>
<i>Xīnjiāng</i>	<i>dàxué-ni</i>	talla-ghanda,	qaysi	<i>xuéyuàn-de</i>
Xinjiang	université-ACC	choisir-PRT.ISTN	quel	département-LOC
dégen	hemme	némeni	<i>xīnxiān</i>	kōrimiz (INC)
dé-gen	hemme	néme-ni	<i>xīnxiān</i>	kōr-i-miz
dire-PRTC.PS	tout	choses-ACC	neuf	voir-PRS-1p
(<i>elle sourit</i>)				
ijtima’iy	<i>qīngsōng</i>	oqu-y-du		
sciences.sociales	tranquillement	étudier-PRS-3s		

‘Quand j’ai choisi l’Université du Xinjiang, comme on dit, quelle faculté, tout semble neuf (INC) (*elle sourit*) on étudie les sciences sociales tranquillement.’

(Campus de l’Université du Xinjiang, *Tiānshān*)

Dans cet extrait, la locutrice parle des nouvelles expériences relatives au début de la vie universitaire, de la façon détendue d’étudier à la faculté des sciences sociales.

Deux mots chinois, en particulier deux adjectifs, sont utilisés dans l’énoncé. Ces adjectifs possèdent pourtant des termes correspondants en ouïghour, *sat* et *yéngilik* pour *xīnxiān* ‘neuf’, *asan* et *yénik* pour *qīngsōng* ‘relaxé’.

Cependant, ces termes, qui sont en fait très courants dans le langage des jeunes et à la mode, ont un sens et un emploi différents¹⁷³. Le terme chinois *xīnxiān* ‘neuf’ est utilisé afin de faire référence à une sensation nouvelle, relative à une expérience qui vient de commencer, apparemment positive, comme il est souligné à nouveau sur le plan des signes non-verbaux par le sourire de la locutrice. Au contraire, le terme ouïghour *sat* est utilisé pour indiquer des produits ou des environnements frais ou purs, *yéngilik* pour indiquer des nouveaux produits, des nouvelles ou des idées.

La même constatation peut être faite pour le terme *qīngsōng* ‘relaxé’. Les termes ouïghours *asan* et *yénik* indiquent des actions simples et qui ne demandent pas des efforts. Le terme chinois indique légèreté et insouciance.

¹⁷³ Conversation personnelle avec Rasime Erkin, 2014.

L'utilisation de ces termes est similaire à celle décrite par Auer (1984 : 63-64) dans son *discourse related transfer*, dans lequel un locuteur commute de code pour un seul terme qui a un équivalent référentiel dans un autre code mais qui fait allusion au contexte dans lequel le terme est inséré, en devenant donc plus expressif¹⁷⁴. Dans notre cas, il ne s'agit pas des termes qui ont un équivalent référentiel, car nous avons identifié une différence dans les usages des mots. Cependant, *xīnxiān* 'neuf' et *qīngsōng* 'relaxé' semblent faire allusion aux contextes des jeunes étudiants universitaires (qui d'ailleurs maîtrisent très bien le chinois) et aux nouvelles sensations liées au début de l'expérience universitaire.

Les termes utilisés sont donc plus adaptés au contexte et semblent avoir une force expressive qui s'insère bien dans les discours et dans les besoins communicationnels des nouvelles générations. Ils deviennent une marque stylistique de « parler jeune ». De plus, leur insertion dans une langue matrice ouïghoure couvre une fonction de mise en emphase, constituée par la simple alternance de code.

Extrait 8

A la fin d'un concert, une femme d'approximativement 25 ans demande au musicien du même âge où il a appris à jouer.

1 A nede muzika oqughan ?
 ne-de muzika oqu-ghan ?
 où-LOC musique étudier-PS.EX?
 'Où tu as appris à jouer ?'

2 B oqumighan, men gǎnjué bilen chalimen
 oqu-mi-ghan, men gǎnjué bilen chal-i-men
 étudier-NEG-PS.EX je sentiment avec jouer-PRS-1s
 'J'ai pas appris, je joue avec les sentiments.'

(Bar-restaurant dans la circonscription de *Tiānshān*)

¹⁷⁴ Au sujet de l'expressivité voir également Li et Tse (2002 : 147) sur le *code switching* entre anglais-cantonnais et chinois. Selon l'auteure « the putative Cantonese/Chinese equivalents were either nonexistent, unknown or unfamiliar to them, or perceived as semantically/stylistically infelicitous ». Ces considérations sont applicables également à la fonction de la spécificité que nous allons aborder plus tard dans ce chapitre.

Dans l'extrait 8, un musicien définit avec le mot chinois *gǎnjué* 'sentiment' sa manière de jouer, afin de focaliser sur le fait qu'elle est dirigée plus par les sentiments et par les sensations que par la théorie musicale.

A la différence de l'extrait 7, le locuteur n'utilise pas des mots mais une expression hybride *gǎnjué bilen* 'avec les sentiments', formée par le mot chinois *gǎnjué* 'sentiment' et la postposition *bilen* 'avec'. Le locuteur n'est pas en train de reproduire une expression ouïghoure en substituant le mot *tuyghu* 'sentiment' par le terme chinois *gǎnjué*, car elle n'existe pas. Il a donc créé une nouvelle expression avec le mot *gǎnjué* 'sentiment' qui semble porter une charge émotive.

Comme pour les termes *xīnxiān* et *qīngsōng*, le terme *gǎnjué* s'insère dans l'expressions des perceptions et sentiments, dans laquelle l'alternance de code et les différents usages et sens des certains mots chinois semblent recouvrir une fonction d'expressivité et de mise en relief.

7.1.2 Code switching lié aux participants

Nous allons inclure dans cette catégorie des exemples de commutation de code qui s'inscrivent dans les stratégies de convergence/divergence (dichotomie *we-code/they-code*), de personnalisation versus objectivisation ainsi que dans la commutation de code liée aux compétences et aux besoins linguistiques des locuteurs.

7.1.2.1 Rapprochement et éloignement : le *we-code/they-code*

Les stratégies de rapprochement et d'éloignement sont assez communes dans les épisodes de commutation de code. Elles ont en fait attiré l'intérêt des chercheurs en la matière, comme Gumperz, Auer et Myers-Scotton (cf. chapitre 3), qui ont analysé les attitudes de divergence et de convergence sous différents aspects. Avant de procéder à l'analyse des extraits liés à cette catégorie, nous tenons à résumer les points de vue des trois linguistes, qui vont être utiles à l'analyse des extraits.

Nous avons observé que Gumperz (1982) utilise la notion de *we-code* et *they-code* afin d'indiquer la présence dans la commutation d'un code utilisé pour les conversations *in-group*, donc dans les échanges informels entre locuteurs d'une langue minoritaire, ainsi que d'un code utilisé pour les échanges formels avec le groupe majoritaire. Pour Gumperz, il y a une composante identitaire dans le choix de deux codes car la langue minoritaire est utilisée entre locuteurs qui partagent les

mêmes valeurs ethniques (*ibid.* : 65). Cette vision se rapproche de la notion de diglossie qui postule une séparation nette entre les deux codes. Cependant, comme nous l'avons évoqué dans le chapitre 3, Gumperz lui-même ainsi que Sebba et Wootton (1998) soulignent que la démarcation entre *we-code* et *they-code* ne peut pas être stable ; il soutient plutôt l'absence d'une relation constante et directe entre la langue de communication et l'identité de groupe.

Ce sujet est abordé suivant une optique distincte par Auer (1984). Selon son approche, le choix d'un code est plus lié à des critères interactionnels qu'identitaires : dans le discours il est possible de remarquer une accommodation ou une dissociation par rapport à la production verbale des interlocuteurs. Dans l'analyse apportée par Auer, ce n'est pas l'appartenance identitaire mais plutôt la cohésion interactionnelle qui s'établit entre les participants qui guide le choix d'un code.

La position de Myers-Scotton (1993), avec la notion de *marked* et *unmarked code*, intègre des caractères présents dans la vision des deux linguistes cités précédemment. Dans son modèle, ce sont des normes sociales et communicatives à l'intérieur d'une communauté qui indiquent le code censé être utilisé lors des échanges. Par ailleurs, ces normes communicatives peuvent être respectées ou refusées, selon la relation qui s'établit entre les participants à l'interaction. Les locuteurs peuvent donc marquer leur rapprochement ou leur éloignement en fonction de leur appartenance ethnique, du contexte de la conversation ou de leur degré d'intimité.

Dans notre étude de cas, il nous est difficile en fait d'attribuer à l'une des deux langues le rôle de *we-code* ou de *they-code* dans sa fonction d'agrégation/dissociation interactionnelle ou identitaire. Nous allons voir que les deux langues, selon le contexte et la cohésion des participants dans l'interaction, peuvent être utilisées dans les conversations *in-group* selon une optique agrégative ou dissociative.

Dans les prochains extraits nous présentons d'autres situations et dynamiques conversationnelles qui peuvent conduire à une distinction entre *we-code* et *they-code*.

Extrait 9

Une femme et un homme d’approximativement 25 ans parlent dans la rue. L’homme, probablement *mínkǎohàn*, emploie le chinois comme langue de base et utilise des insertions chinoises lorsqu’il parle en ouïghour, tandis que la femme semble plus à l’aise en employant le ouïghour.

1 A	tünügün	biz	héliqi /	Ezerbeyjan	réstoranida	yéduq,
	tünügün	biz	héliqi /	Ezerbeyjan	réstoran-i-da	yé-du-q,
	hier	nous	ce	Azerbaïdjan	restaurant-POSS3-LOC	manger-PS-1p
	her	küni	yaxshi	tamaq	yeymen,	men
	her	kün-i	yaxshi	tamaq	ye-y-men,	men
	chaque	jour-POSS3	bon	nourriture	manger-PRS-1s	je
	semrip	kettim				
	semr-ip	ket-ti-m				
	grossir-CV	laisser-PS-1s				

‘Hier on a mangé dans ce / resto d’Azerbaïdjan, chaque jour je mange de bons plats, je suis devenue grosse.’

2 B	<i>nǐ hěn shòu, pàngbùqǐlái!</i>
	<i>nǐ hěn shòu, pàng-bù-qǐlái!</i>
	tu très mince grossir-NEG-commencer

‘T’es mince, tu grossis pas !’

3 A	toghra	deysiz!	<i>Pàngbùqǐlái</i>
	toghra	de-y-siz!	<i>Pàng-bù-qǐlái</i>
	juste	dire-PRS-2si	grossir-NEG-commencer

(avec un ton ironique, elle se touche le ventre et elle rit)

‘Tu l’as dit ! Je grossis pas.’

(*Yán’ān lù*, quartier de *Èrdàoqiáo*, *Tiānshān*)

Dans cet extrait, les deux locuteurs adoptent différentes habitudes linguistiques. Dans le tour de parole 1 la locutrice A commence la conversation en ouïghour, en parlant d’une soirée au restaurant et du fait qu’elle est en train de prendre du poids. Son interlocuteur répond en chinois, en affirmant le contraire. Cette commutation ne nous semble pas motivée par un besoin de s’éloigner par rapport à la locutrice ; il nous semble plus précisément lié au fait que le locuteur B est probablement plus à l’aise avec la langue chinoise.

Dans le troisième tour de parole, la locutrice commute de code : après un premier syntagme en ouïghour *toghra deysiz* ‘tu l’as dit’, elle cite le commentaire de son ami, le syntagme chinois *pàngbùqǐlái* ‘je ne grossis pas’. La commutation

vers le chinois dans le tour de parole 3, qui a également la fonction de réitérer le message, nous semble motivée ici par un besoin agrégatif, de se rapprocher de son interlocuteur. Le ton détendu de l'échange et le commentaire gentil créent probablement les conditions d'un rapprochement dans l'entente entre les deux locuteurs ainsi que dans le code. En utilisant le chinois, la locutrice montre une attitude positive et de connivence envers son ami. Contrairement à ce à quoi nous pourrions nous attendre, le rapprochement et la convergence dans l'interaction sont constitués ici par la langue chinoise, qui semble constituer le *we-code* des deux locuteurs. Le chinois comme *we-code* entre les participants à la conversation peut être compris ici dans un contexte micro-sociolinguistique, lié donc à l'interaction précise et aux besoins conversationnels des deux locuteurs.

Extrait 10

La conversation se déroule dans un appartement dans lequel deux familles partagent un repas. Cet extrait reproduit l'échange entre les deux pères et leurs deux filles respectives. Il s'agit d'une rencontre entre deux familles au cours de laquelle les deux filles doivent parler de la situation de leurs études à des adultes. Bien qu'il s'agisse d'une rencontre à la maison entre des personnes qui se connaissent depuis longtemps, ce qui dans la société occidentale pourrait caractériser une rencontre décontractée, cet échange s'insère plutôt dans une situation formelle. Le caractère formel est donné par la nature du rendez-vous entre familles, ainsi que par l'organisation du repas, arrangé selon les règles de l'hospitalité ouïghoure : l'hôte assis à la place la plus loin de la porte, la table décorée ainsi que les fruits secs offerts au début du repas.

(A père de D, C père de B¹⁷⁵)

1 A Pédagogika uniwersitétida oquwatamsiz?
 Pédagogika uniwersitét-i-da oqu-wat-am-siz?
 Pédagogique université-POSS3-LOC étudier-DUR-INT-2sf

'Vous faites vos études à l'Université Normale?'

2 B he'e, gáojī xenyu ögeniwatimen
 he'e, gáojī xenyu ögen-iwat-i-men
 oui avancé chinois étudier-DUR-PRS-1s

(*en baissant le ton de la voix*)

'Oui, j'étudie le chinois (niveau) avancé.'

¹⁷⁵ Dans la conversation est également présente la mère de l'une des deux familles, qui ne participe pas à cet échange.

3 C he'e shundaq! Qalbinur, qachan aliy mektep imtihani
 he'e shundaq! Qalbinur, qachan aliy mektep imtihan-i
 oui comme.ça Qalbinur quand supérieur école examen-POSS3
 bérísiz?
 bér-i-siz?
 donner-PRS-2sf (en souriant, avec un ton gentil)
 'Oui, c'est comme ça! Qalbinur, tu passes quand l'examen d'entrée à l'université?'

4 D (=>Gén) wǒ bù zháoji ! / (en baissant le ton de la voix)
 wǒ bù zháoji ! /
 je NEG pressée
 men aldirash emes, üch yil qaldi: (embarassée)
 men aldirash emes, üch yil qal-di:
 je pressée EXIST.NEG trois an rester-PS.3p
 'Je suis pas pressée! / (en baissant le ton de la voix) Il reste encore 3 ans.'
 (B et D se regardent dans les yeux et B rit)

5 C he'e shundaq! üch yil qaldi
 he'e shundaq! üch yil qal-di
 oui comme.ça trois an rester-PS.3s
 'C'est vrai ! il reste encore 3 ans.'

(Appartement dans la circonscription de *Tiānshān*)

Le cas décrit par l'extrait ci-dessus montre une autre fonction du *code switching* ouïghour-chinois, qui cette fois se rapproche effectivement de la dichotomie *we-code/they-code* de Gumperz comme de celle du choix marqué/ choix non marqué de Myers-Scotton.

La situation dans laquelle se déroule cet échange est réglée par des normes sociales précises, comme nous l'avons spécifié dans la présentation du contexte de la conversation, par le caractère assez formel de l'échange. L'échange se déroule en effet en ouïghour. Dans le tour de parole 1 le locuteur A pose à la fille de son ami (B) une question en ouïghour. B répond en ouïghour avec l'insertion d'un terme chinois *gaoji xenyu* 'chinois niveau avancé'¹⁷⁶.

En prêtant attention aux signaux para-verbaux nous remarquons une certaine timidité de la part de B, démontré par son ton de voix assez bas. Ensuite, le locuteur C pose alors une question à la fille de son ami (D), en lui demandant, encore une fois en ouïghour et sans la présence d'insertions chinoises, quand elle va passer l'examen d'admission à l'université. La fille répond à la question en utilisant la

¹⁷⁶ Le mot est plus précisément composé par un terme chinois *gaoji* 'haut niveau' et un terme, *xenyu* 'chinois' qui est l'adaptation phonologique ouïghoure du chinois *hànyǔ*.

langue chinoise, probablement spontanément et distraitement. En utilisant le chinois elle semble rompre les règles communicatives de cet échange : sa réaction embarrassée suite à l'énoncé *wǒ bù zháojí* 'je suis pas pressée' et sa répétition en ouïghour immédiatement après nous indique que le chinois n'était pas un code accepté dans ce type d'échange, il est perçu comme inadéquat à la situation communicative.

Le moment de gêne dure exclusivement le temps de l'énoncé. Tout d'abord il y a un rapprochement dans l'entente entre les deux filles : les deux se regardent dans les yeux et B rit, probablement pour minimiser la réaction embarrassée de D. Immédiatement après, c'est le père de l'autre fille (C) qui rétablit la conversation ainsi que la langue de la conversation dans le tour de parole 5, en citant une partie de l'énoncé de D *üch yil qaldi* 'il faut encore trois ans'.

Ce tour de parole présente également un cas d'autocorrection. La locutrice s'exprime à l'aide du code dans lequel elle se sent plus à l'aise, mais elle s'interrompt lorsqu'elle se rend compte qu'elle n'utilise pas un code adapté à la situation ; après une hésitation, matérialisée par une pause dans l'énonciation, elle se corrige et commute de nouveau en ouïghour immédiatement après.

Cet échange nous montre une situation dans laquelle il est possible d'identifier un code adéquat à la conversation qui semble être le ouïghour. En revanche, l'emploi du chinois ne semble pas être le code approprié dans le cadre de cette conversation, en particulier dans une situation *in-group* mais presque formelle dans la société ouïghoure, dans laquelle des jeunes parlent avec des adultes. Dans cet échange, nous pouvons reconnaître la présence d'un *we-code* dans le sens macro-sociolinguistique, dans son acception de langue ethnique employée entre personnes appartenant à la même communauté.

Dans ce contexte, la langue ouïghoure nous rappelle également le choix non marqué de Myers-Scotton, la langue censée être utilisée dans un type d'interaction. Par contre, contrairement au modèle de Gumperz et de Myers-Scotton, selon lesquels le changement de code lié à la cohésion identitaire semble être intentionnel, la locutrice D semble faire un choix marqué sans l'intention de poser une distance sociale ou ethnique, mais probablement à cause de son habitude linguistique d'employer le chinois comme langue de base de ses conversations. Ses préférences linguistiques ainsi que son erreur dans le choix du code sont en fait comprises par

son amie du même âge. La différence d'âge ici semble jouer un rôle : les filles sont plus à l'aise pour parler chinois que leurs pères.

Les extraits 9 et 10 sont emblématiques de la variété des situations dans lesquelles la commutation de code peut avoir lieu et des différentes significations qu'il peut couvrir selon la situation, la relation entre les participants, le ton de l'échange, etc. Cela nous montre que la dichotomie entre *we-code/they-code*, *marked/ unmarked choice* peut être applicable à notre étude de cas; il est pourtant difficile de reconnaître quelle langue est utilisée dans une optique agrégative ou dissociative. Nous reconnaissons ici les considérations de Mendoza-Denton (2010 : 188-189, cf. chapitre 3) sur la relation entre variantes et locuteurs, selon lesquelles il est difficile de lier un code à une fonction communicative spécifique. Dans le cas du *code switching*, l'identification de ces fonctions toujours variables devient possible avec le déploiement de l'interaction, comme nous l'avons observé dans les réflexions de Auer. La commutation suit des critères macro- basés sur les valeurs identitaires et diglossiques des langues employées mais elle est également associée à des attitudes de convergence et de divergence qui s'instaurent parmi les participants à la conversation.

7.1.2.2 Personnalisation versus objectivisation

La dichotomie entre personnalisation et objectivisation est une deuxième stratégie qui peut être rattachée au *code switching* lié aux participants. En effet, cette stratégie a plusieurs points en commun avec celle dont nous avons parlé dans le paragraphe précédent sur la convergence et la divergence dans le discours. Selon Gumperz (1982), la langue utilisée dans les conversations *in-group*, donc le *we-code*, est celle qui est employée également afin de communiquer des opinions ou des faits personnels. Au contraire, la langue utilisée en tant que *they-code* est employée afin d'exprimer des connaissances générales.

Cette dichotomie est également remarquée par Auer (1988 : 197-199) et Sobrero (1993 : 445), qui reconnaissent dans la commutation de code la possibilité d'apporter une distinction entre un message informatif et un message émotif, entre la narration d'un fait et l'expression d'une observation personnelle. De même, Myers-Scotton (1993 : 135-136) attribue au choix marqué la fonction de manifester des sentiments comme la rage ou l'affection.

Nous avons isolé dans notre corpus des cas de commutation dans lesquels il est possible de reconnaître un changement entre un message évaluatif et un message objectif.

Extrait 11

Deux femmes d’approximativement 20 ans parlent de l’ami d’une de leur connaissance.

1 A uning oghul dosti Tajikistandin, *tài shuài le!*
 u-ning oghul dost-i Tajikistan-din, *tài shuài le!*
 lui-GEN garçon copain-POSS3 Tadjikistan-ABL très charmant IMPF

‘Son copain vient du Tadjikistan, il est très charmant!’
 (*elles rient*)

2 B *zhēn de ! bīzi gāo de yǎnjīng dàdà de!* U *yánjiūshēng,*
zhēn de ! bīzi gāo de yǎnjīng dàdà de! U *yánjiūshēng,*
 vrai SUB nez haut SUB yeux grand.grand SUB lui étudiant.master
 yigirmetöt yashqa kirdiken
 yigirmetöt yash-qa kir-di-ken
 vingt-quatre an-DAT entrer-PS.3s-MED

‘Vraiment ! Le nez haut, les yeux grands ! Il est étudiant de master, il doit avoir 24 ans.’

(Campus de l’Université normale du Xinjiang, *Xīnshì*)

Dans cet extrait la commutation a lieu lorsque la locutrice exprime son avis au sujet d’un garçon qu’elle considère comme très charmant. Dans le tour de parole 1, la locutrice commence son énoncé en ouïghour, avec une information objective, qui explique la provenance de la personne objet de la conversation entre les deux jeunes filles : *uning oghul dosti Tajikistandin* ‘son copain vient du Tajikistan’. Immédiatement après elle commute vers le chinois, cette fois pour exprimer un jugement personnel sur la personne en question, en particulier sur son charme : *tài shuài le!* ‘il est très charmant !’.

Probablement influencée par le choix linguistique de son interlocutrice et avec le but de se rapprocher d’elle au sujet du thème de la conversation, la locutrice B commence son tour de parole en chinois. Dans le tour de parole 2 elle exprime

également, avec une participation émotive, une opinion positive sur le garçon en question, en particulier sur les traits de son visage¹⁷⁷.

Cet énoncé nous montre également un trait particulier de la langue chinoise : la reduplication de l'adjectif, présent dans *yǎnjīng dàdà de* 'les yeux (sont) grands'. La reduplication en chinois permet aux adjectifs pouvant donner une description particulièrement imagée de transmettre également le jugement positif du locuteur, elle s'avère donc être un moyen d'expressivité (Drocourt, 2004 : 244-246 ; Drocourt, 2013). Cette particularité de la langue chinoise n'a pas d'équivalent dans la langue ouïghoure, dans laquelle la reduplication des adjectifs a une autre fonction, celle d'exprimer qu'une certaine qualité est unique à tous les éléments appartenant à un certain groupe de choses (Tömür, 2003 : 112-113)¹⁷⁸.

La commutation de code vers le ouïghour a lieu dans le même tour de parole lorsque B donne à son amie des informations objectives sur le garçon, comme son statut d'étudiant en master et son âge. A la fin de ce tour de parole, la locutrice utilise uniquement un terme chinois, *yánjiūshēng* 'étudiant en master', dans une langue matrice ouïghoure.

La commutation codique couvre dans cet extrait une fonction de démarcation nette, entre ce qui concerne une description objective et l'opinion personnelle des participants à la conversation. Encore une fois, dans une dimension micro-sociolinguistique, le chinois tient un rôle, qui, selon les études sur la commutation de code est normalement attribué à la langue minoritaire, est celui d'être le code plus adapté pour exprimer des opinions personnelles. Au contraire, dans ce cas spécifique, la langue majoritaire, le chinois, sert à exprimer des jugements et des considérations intimes, la langue ouïghoure à affirmer des faits objectifs.

Extrait 12

Deux femmes d'approximativement 40 ans se rencontrent dans un restaurant et parlent des leurs affaires quotidiennes. Les deux femmes semblent être positivement surprises de cette rencontre et intéressées par les nouvelles l'une de l'autre.

¹⁷⁷ Par ailleurs, cet énoncé nous donne un aperçu des préférences des jeunes ouïghoures en terme de beauté. Il est très courant de considérer les hommes et les femmes tadjikes comme des symboles de beauté, en particulier, comme exprimé par la locutrice, pour le nez haut et les grands yeux. Cela nous montre encore une fois une identification et la construction d'un lien avec le contexte de l'Asie Centrale et non de l'Asie Orientale.

¹⁷⁸ Comme dans l'exemple : *süret yaxshi tartiliptu, hemme adem éniq-éniq* 'The picture was well taken ; everyone is really distinct' (Tömür, 2003 :113).

1 A eh yaxshimusiz, körünmeysizghu! Yaxshimu?
 eh yaxshi-mu-siz, kör-ün-me-y-siz-ghu! Yaxshi-mu?
 oh bien-INT-2sf voir-PS-NEG-PRS-2sf-CONF bien-INT

‘Oh salut, ça fait longtemps! Ça va?’

2 B hazir men *shèhuì* *bǎozhàng*da ishley-men, hazir ish
 hazir men *shèhuì* *bǎozhàng*-da ishle-y-men, hazir ish
 maintenant je sécurité sécurité-LOC travailler-PRS.1s maintenant chose
 bek aldirash, *jiùshì* *shòubùliǎo* özingizchu ?
 bek aldirash, *jiùshì* *shòu-bù-liǎo* öz-ingiz-chu ?
 très occupé juste supporter-NEG-RES REFL-2sf-ECHO

‘Je travaille dans (le secteur de) la sécurité sociale, en ce moment je suis très occupée, juste j’en peux plus !’

3 A menmu bek aldirash, balamning her künì tapshuruqi
 menmu bek aldirash, bala-m-ning her kün-i tapshuruq-i
 moi.aussi très occupé fils-POSS1s-GEN chaque jour.POSS3 devoir.POSS3
 bar, kéche uninggha yardem qilimen
 bar, kéche uning-gha yardem qil-i-men
 EXIST soir lui-DAT aide faire.PRS-1s

‘Moi aussi je suis très occupée, mon fils a chaque jour des devoirs, le soir je lui donne un coup de main.’¹⁷⁹

(Quartier de *Èrdàoqiáo*, *Tiānshān*)

L’échange qui se déroule entre les deux femmes a comme langue de base le ouïghour. Le locuteur A utilise en fait un ouïghour dépourvu d’éléments chinois tandis que le locuteur B, même en utilisant le ouïghour comme langue de base, utilise le chinois pour l’insertion d’un terme et d’un syntagme.

La première fois, la commutation de code a lieu à l’intérieur du tour de parole 2 pour un terme spécifique plus commun en chinois qu’en ouïghour *shèhuì bǎozhàng* ‘sécurité sociale’. La deuxième fois, toujours dans le même tour de parole, le *switch* a lieu lorsque le locuteur veut exprimer son déplaisir par rapport à sa situation actuelle, dans laquelle elle se sent très occupée, en exprimant en chinois *jiùshì shòubùliǎo* ‘juste j’en peux plus’¹⁸⁰. Ensuite, le locuteur continue la

¹⁷⁹ Comme pour l’extrait précédent, nous avons ici un aperçu de la vie quotidienne au Xinjiang. Le système éducatif chinois est considéré comme très angoissant pour les enfants, pour la quantité des contenus à apprendre et des devoirs. Les étudiants travaillent beaucoup le soir afin de préparer les devoirs et les parents aident souvent leurs enfants.

¹⁸⁰ Nous remarquons, comme nous l’avons fait pour l’énoncé dans le chapitre 6, l’utilisation de l’adverbe *jiùshì* qui marque un changement avec un contraste sur le plan structurel et dans la fonction du message (fait objectif/opinion personnelle).

conversation en ouïghour avec une question directe à son interlocuteur, *özingizchu* ‘et toi?’.

Dans cet échange nous percevons une différence dans l’expression des sentiments dans les deux langues. L’expression idiomatique chinoise *shòubùliǎo* ‘j’en peux plus’ donne à l’énoncé un caractère direct, qui serait difficile à reproduire dans la langue ouïghoure. En effet, le ouïghour possède un équivalent du syntagme chinois *shòubùliǎo*, la construction *chidep turma-* (supporter-CV rester-NEG) ‘ne pas arriver à supporter quelque chose’ mais elle ne possède pas le même pouvoir communicatif. Par ailleurs, il faut noter que l’expression ouïghoure n’est pas souvent utilisée dans le discours monolingue ouïghour car le franc parler n’est pas une caractéristique culturelle de la communication dans cette langue. Au contraire, l’expression *shòubùliǎo* est souvent utilisée même dans le discours monolingue chinois.

L’expression d’une réflexion personnelle et l’emphase sur un état privé semblent être liées, dans le cadre du *code switching* ouïghour-chinois, à des différences culturelles concernant l’expression des sentiments et des jugements dans les deux langues en présence. Comme l’ont indiqué Brown et Levinson pour la politesse (1987 : 242-245), il s’agit d’un élément qui change sur la base des spécificités culturelles de chaque communauté linguistique. Dans ce cas, des actes linguistiques sont contrôlés et guidés par des normes sociales spécifiques de chaque culture. La langue ouïghoure est emblématique de cette situation : l’expression des sentiments négatifs n’est pas un comportement linguistique accepté, tandis que le chinois semble présenter moins de contraintes, même lorsqu’il est utilisé dans le système monolingue. Cette caractéristique trouve une similarité avec la fonction taboue de la langue chinoise évoquée par Ablimit (2009 : 59, cf. chapitre 3), à travers laquelle le locuteur ouïghour cite des maladies ou des épisodes malheureux.

Le sujet de cette conversation nous montre de plus une autre fonction que couvre le chinois dans cet échange. L’emploi du commentaire *shòubùliǎo* ‘j’en peux plus’ au sujet d’une vie frénétique due aux pressions du travail semble faire du chinois la langue de la vie professionnelle moderne et stressante. Nous pouvons remarquer cela également dans de constructions verbales hybrides récentes avec les verbes légers, que nous avons évoquées dans le chapitre 6, comme *jǐnzhāng bol-* ‘être stressé’, *chídào bol-* ‘être en retard’ ainsi que *fánle bol-* ‘en avoir assez’. Cela s’insère dans les différents changements de nature sociale et économique liés au

développement des zones urbaines du Xinjiang que nous pouvons lire à travers la langue.

La dichotomie entre personnalisation et objectivisation dans la commutation de code, avec l'emploi du chinois afin de transmettre un sentiment négatif, est présente également dans l'extrait suivant.

Extrait 13

Au téléphone, un homme d'approximativement 30 ans se plaint de la situation économique du Xinjiang d'aujourd'hui.

ma'ash	bek	töwen	xizmet	yoq	shēnghuó	máfan-dehěn!
ma'ash	bek	töwen	xizmet	yoq	shēnghuó	máfan-dehěn!
salaire	très	bas	travail	EXIST.NEG	vie	pénible-COMPL

'Les salaires sont très bas, il n'y a pas de travail, la vie est vraiment pénible !'

(Parc dans le quartier de *Èrdào qiáo, Tiānshān*)

Tout comme dans l'extrait 12, la langue chinoise est employée par le locuteur afin d'exprimer insatisfaction et déplaisir. Dans ce morceau le syntagme *shēnghuó máfan-dehěn* 'la vie est vraiment pénible' se trouve à la fin d'une description assez négative de la situation économique au Xinjiang, caractérisée par le chômage et des salaires non élevés¹⁸¹. Le terme *máfan* 'ennuyant', renforcé par le complément *dehěn*, qui a la fonction d'intensifier l'adjectif, porte une charge émotive, marqué sur le plan structurel par le contraste entre les deux codes, et sur le plan sémantique, avec le terme *máfan* 'pénible', qui semble être plus adapté pour décrire l'agacement du locuteur. Ce dernier pourrait être substitué en ouïghour par le verbe *aware bol-*, 'être dérangé', qui n'a pas exactement le même sens. Comme pour *shòubùliǎo*, cette expression est très répandue dans le discours en chinois et il n'y a pas vraiment d'équivalent aussi expressif dans la langue ouïghoure.

¹⁸¹ Par ailleurs, ce commentaire nous renvoie à la description du contexte politique et social que nous avons essayé de rendre dans le chapitre 1. Cet extrait est emblématique de la situation tendue qui caractérise le Xinjiang de nos jours: la croissance économique très rapide de la région ne semble pas avoir des effets positifs sur la vie personnelle de la population. Le chômage et le prix élevé des produits que n'ont pas été suivis d'une augmentation des salaires, rendent mécontents et découragés les Ouïghours (mais dans certains cas aussi les natifs han du Xinjiang).

Il nous semble que l'expression directe de l'intériorité semble être plus culturellement acceptée dans la communication en chinois que dans celle en ouïghour. A travers la commutation de code, le locuteur peut contourner les contraintes culturelles de la communication en ouïghour en utilisant une autre langue, le chinois, qui semble être plus adaptée au franc parler. De plus, elle semble constituer le code avec lequel le locuteur exprime le stress et les frustrations liés aux défis et problèmes de la vie quotidienne moderne.

7.1.2.3 Code switching lié à la compétence linguistique des locuteurs

La compétence linguistique des locuteurs est un autre élément qui joue un rôle important dans le *code switching*. Cela a été mis en évidence par des chercheurs qui ont travaillé dans des contextes linguistique différents : Auer (1984, 1988), Dabène et Moore (1995), qui ont travaillé dans le contexte de l'immigration, Matras (2002), qui a mené sa recherche sur la dimension langue majoritaire-langue minoritaire dans le cadre du *code switching* allemand-romani, et Sobrero (1993 : 444), dans le cadre de l'alternance entre italien standard et dialecte.

Ces linguistes ont remarqué que certains sujets de conversation demandent un changement de code afin de combler des lacunes dans le vocabulaire et en général dans la maîtrise d'une de deux langues présentes dans le répertoire linguistique. Bien que le ouïghour ne fasse pas partie des langues d'immigration et qui ne puisse pas non plus être classé dans une relation langue standard-dialecte, il partage avec ces deux contextes une position subordonnée par rapport aux variétés qualifiées comme plus hautes, comme dans notre étude de cas le chinois.

A cause de la forte présence du chinois dans la sphère publique, plusieurs sujets liés à la vie moderne ou professionnelle sont plus souvent abordés en chinois qu'en ouïghour. Cela fait que beaucoup de termes sont plus familiers et fréquemment entendus en chinois, donc utilisés plus spontanément. Employer des insertions chinoises lorsqu'il s'agit de parler de certains sujets constitue donc le choix non marqué.

Les extraits présentés ci-dessous montrent comment les choix d'utiliser le ouïghour ou le chinois se configurent comme le résultat d'une négociation qu'implique la maîtrise individuelle de la langue, les besoins communicationnels liés au sujet de la conversation, ainsi que la cohésion interactionnelle entre les participants.

Extrait 14

Dans cet extrait, dont une partie a été déjà présentée dans l'extrait au sujet de l'expressivité (extrait 7), deux filles parlent de la vie à l'université et de leur futur après les études.

1 A	<i>yánjiūshēng</i> ni <i>yánjiūshēng</i> -ni étudiant.master-ACC	teby'iypen teby'iypen sciences	oqudi oqu-di étudier-PS.3	dése dé-se dire-COND.3p	xeqler sanga xeqler sanga gens tu.DAT
	qaraydu, qara-y-du, voir-PRS-3p	men men je	<i>dàxuéde</i> <i>dàxué</i> -de université-LOC	oqughan oqu-ghan étudier-PRTC.PS	
	waqtilirimda, waqt-i-lir-im-da, temps-POSS3-PL-POSS1s-LOC	<i>èr líng líng bā</i> - <i>èr líng líng jiǔ</i> <i>èr líng líng bā</i> - <i>èr líng líng jiǔ</i> deux zéro zéro huit deux zéro zéro neuf			<i>jiǎngxuéjīn</i> <i>jiǎngxuéjīn</i> bourse.d'étude
	élip él-ip prendre-CV	oqughan oqu-ghan étudier-PS.EX	(INC) <i>Xīnjiāng</i> <i>dàxué</i> ni <i>Xīnjiāng</i> <i>dàxué</i> -ni Xinjiang université-ACC		tallighanda, talli-ghan-da, choisir-PRTC.PS-TMP
	qaysi qaysi quel	<i>xuéyuànde</i> <i>xuéyuàn</i> -de institut	déghen (INC) dé-ghen (INC) dire-PRTC.PS	hemme hemme tout	némeni néme-ni choses
	<i>xīnxiān</i> <i>xīnxiān</i> neuf	kōrimiz kōr-i-miz voir-PRS-1p			

'Quand on est étudiant de master en science, tout le monde te regarde avec admiration, quand je fréquentais l'université j'ai obtenu la bourse d'étude pour l'année 2008-2009 [...] quand j'ai choisi l'Université du Xinjiang, comme on dit, quelle faculté, tout semble neuf.'

2 B	he'e ijtimai'y he'e ijtimai'y oui sciences.sociales	<i>qīngsōng</i> <i>qīngsōng</i> relax	oquydu / oqu-y-du / étudier-PRS-3p	<i>gōngwùyuán</i> <i>gōngwùyuán</i> civil	imtihani imtihani-i examen-POSS3
	bérewatamsiz ? bér-iwat-am-siz ? donner-DUR-INT.2sf	<i>tèjīnglik</i> chu ? <i>tèjīnglik</i> chu ? forces.spéciales ECHO		<i>biānzhìsìgha</i> <i>biānzhìsì</i> -gha liste.d'emploi-DAT	
	kirseng kir-seng entrer-COND.2si	<hésab> / <i>zìkǎo</i> <hésab> / <i>zìkǎo</i> ok faire.un.examen		qanundin qanun-din loi-ABL	
	béremting ya: ? [...] bér-em-ting ya: ? [...] donner-INT-PS ou [...]				

'Oui, ils étudient les sciences sociales tranquillement / tu es en train de passer l'examen pour devenir fonctionnaire ? Et celui pour les forces spéciales (SWAT) ? Et si tu vas au bureau d'emploi ?/ tu prépares pas l'examen de droit ? [...]'

3A	xeqler xeq-ler gens	<i>běnkēda</i> <i>běnkē</i> -da licence-LOC	<i>dàxuéde</i> <i>dàxué</i> -de université-LOC	mushundaq mushundaq cette	kesp kesp spécialisation
----	---------------------------	---	--	---------------------------------	--------------------------------

oquydiken	dése,	Ürümchi	<i>zhídà</i>
oqu-y-di-	dé-se,	Ürümchi	<i>zhídà-da</i>
ken			
étudier.PRS-3p-MED	dire.COND.3p	Ürümchi	université.de.la.formation.continue-LOC
yaki	<i>cáidà</i>		oqutquchilik
yaki	<i>cáidà-da</i>		oqutquchilik
ou	université.d'économie.et.finance-LOC		enseignement
qilsingiz	bolmanti		deydu
qil-si-ngiz	bolm-am-ti		de-y-du
faire-COND.2sf	être-NEG-INT-PS.3p		dire-PRS-3p

‘Pendant la licence les gens te disent « étudie cette spécialisation » ils disent « pourquoi tu n’es pas devenue professeur à l’Université de la formation continue de Ürümchi ou à l’Université d’économie et finance ? »’

4 B	<i>sīfǎ</i>	imtihanini	béremsen	ya	deydu [...]
	<i>sīfǎ</i>	imtihan-i-ni	bér-e-m-sen	ya	de-y-du [...]
	loi.judiciaire	examen-POSS3-ACC	donner-PRS-INT-2si	ou	dire-PRS-3p

‘Ou ils disent « Pourquoi tu donnes pas l’examen de loi judiciaire ? ».’

5 A	<i>běnkē</i>	tebi’iypen	oqughanliqim	üchün [...]	yil
	<i>běnkē-da</i>	tebi’iypen	oqu-ghanliq-im	üchün [...]	yil
	license-LOC	science	étudier-SUBS-1s	pour	année
	axrida	<i>jiǎngxuéjīnsini</i>		béridu [...]	
	axri-da	<i>jiǎngxuéjīn-si-ni</i>		bér-i-du [...]	
	fin-LOC	bourse.d’étude-POSS3-ACC		donner-PRS-3p	

‘En licence pour étudier la science [...], à la fin de l’année ils te donnent une bourse d’étude [...].’

6 B	men	bilmeydighandek	shu	<i>hǎiguānmi</i> [...]	Ürümchide
	men	bil-me-ydighan-dek	shu	<i>hǎiguān-ni</i> [...]	Ürümchi-de
	je	connaître-NEG-PRTC.IMP-SIM	cette	douane.ACC	Ürümchi-LOC
	onbesh ottuz ming		<i>dàikuǎn</i>	béridu	
	onbesh ottuz ming		<i>dàikuǎn</i>	bér-i-du	
	quinze trente mille		prêt	donner.PRS-3p	

‘Cette histoire de la douane que je ne connaissais pas vraiment [...], à Ürümchi ils te donnent un prêt de 15.000-30.000 (yuan).’

(Campus de l’Université du Xinjiang)

Dans le premier extrait, les deux locutrices parlent de différents sujets, liés à l’éducation et au monde du travail, au sujet desquels elles utilisent du vocabulaire chinois, comme par exemple *běnkē* ‘license’, *dàixué* ‘université’ et *hǎiguān* ‘douane’. Nous remarquons que bien que le ouïghour soit la langue de base de la conversation, le chinois entre souvent dans l’échange sous forme d’insertion de formes lexicales. Ces insertions concernent effectivement des termes qui dans le parler sont fréquemment utilisés avec leur correspondant chinois.

Il nous semble que le sujet de la conversation, lié à la vie académique et au contexte de la recherche de travail amène les locutrices à commuter vers le chinois lorsqu'il s'agit d'utiliser du vocabulaire lié à ces champs sémantiques¹⁸². Cette tendance à utiliser le vocabulaire chinois lorsque certains sujets sont abordés est présente également dans le prochain extrait.

Extrait 15

A l'heure du déjeuner, une famille (fille d'environ 15 ans, mère et père d'environ 45 ans) regarde à la télévision une émission en langue chinoise. L'énonciateur parle d'un attentat à laquelle un citoyen chinois a survécu. La fille (A) ne suit pas attentivement, elle demande donc à son père (B) ce qui se passe.

1 A woy, néme boptu ?
 woy, néme bo-pt-u ?
 oh quoi être-PS.indir-3s
 'Qu'est ce qu'il se passe?'

2 B Pakistandiki *sǐlǐ táoshēng*
 Pakistan-diki *sǐlǐ táoshēng*
 Pakistan-LOC.REL mort-LOC évader.vie
 'Un survivant au Pakistan.'

(Appartement dans le quartier de *Tiānshān*)

Comme dans l'extrait précédent, nous trouvons ici un syntagme chinois inséré dans une langue de base ouïghoure. Il faut souligner dans cette situation un élément important qui constitue le *trigger*, le fait que l'émission télévisée est en chinois.

L'expression phraséologique chinoise *sǐlǐ táoshēng* 'survivant', que le locuteur vient d'entendre dans l'émission télévisée, constitue le déclenchement vers le chinois. Ici, nous observons un facteur important influençant les compétences linguistiques des locuteurs que nous avons mentionné au cours du chapitre 5, la présence du chinois standard dans les médias. Le fait d'être exposé à la haute variété a une conséquence dans ce cas sur la maîtrise de la langue et sur les choix d'une langue dans un contexte *in-group* comme celui montré ci-dessus.

¹⁸² Nous allons approfondir la question du vocabulaire chinois dans la section suivante qui concerne les insertions lexicales chinoises présentes dans la langue ouïghoure.

Extrait 16

Sur le campus de l'université, deux femmes d'approximativement 25 ans parlent des devoirs que leur professeur leur a donnés. A se plaint de son professeur et B essaie de donner des conseils pour qu'elle puisse terminer son devoir.

1 A Erkin mu'ellim <tillap künde> !
Erkin mu'ellim <tilla-p künde> !
Erkin professeur jurer-CV tous.les.jours
'Professeur Erkin m'embête tous les jours !'

2 B néme boptu ?
néme bo-pt-u ?
quoi passer-PS.indir-3s
'Qu'est ce que se passe ?'

3 A sizge oxshash, fāngwèn qilimen
siz-ge oxshash, fāngwèn qil-i-men
toi-DAT égal interview faire-PRS-1s
'Je fais une interview comme la tienne.'

4 B shundaqmu ? Qiziq emesmu ?
shundaq-mu ? Qiziq emes-mu ?
comme.ça-INT intéressant EXIST.NEG-INT
'Vraiment ? Intéressant, n'est-ce pas ?'

5 A undaq héliqi / belgilime yoq, biāozhǔn bù yīyàng de
undaq héliqi / belgilime yoq, biāozhǔn bù yīyàng de
comme.ça ce critères EXIST.NEG critères NEG égal SUB
bìxū cǎifāng guānyú shǒujī de
bìxū cǎifāng guānyú shǒujī de
il.faut interview concerne portable SUB
'Il n'y a pas ce type de ces / critères, les critères sont pas pareils.
L'interview que je dois faire concerne les portables.'

6 B shǒujī ma ?
shǒujī ma ?
portable INT
'Portables ?'

7 A ehn: cǎifāng guānyú shǒujī de, xiě nàxiē míngchēng
ehn: cǎifāng guānyú shǒujī de, xiě nà-xiē míngchēng
uhm interview concerne portable SUB écrire ce-PL terme
'Hum, les interviews concernent les portables, écrire ces termes.'

8 B *shǒujī de cíhuì ma ?*
shǒujī de cíhuì ma ?
 portable SUB vocabulaire INT

‘Du vocabulaire qui concerne les portables ?’

9 A *bù shì, chōngdiànqì, ěrjī, shǒujī pǐnpái zhī lèi*
bù shì, chōngdiànqì, ěrjī, shǒujī pǐnpái zhī lèi
 NEG COP chargeur écouteurs portable marques SUB type

‘Non, non, chargeur, écouteurs, type de marques des portables.’

10 B *nà nǐ yào qù gòuwùguǎngchǎng ma ?*
nà nǐ yào qù gòuwùguǎngchǎng ma ?
 donc tu vouloir aller centre.commercial INT

‘Donc tu dois aller au centre commercial ?’

11 A *kěshì wǒ yīgè rén bù xiǎng qù !*
kěshì wǒ yīgè rén bù xiǎng qù !
 mais je un-CL personne NEG souhaiter aller

‘Mais je veux pas y aller toute seule !’

12 B *tirishing !*
tirish-ing !
 être.diligent-IMP.2sf

‘Courage, fais un effort !’

(Campus de l’Université normale du Xinjiang, *Xīnshì*)

L’extrait 16 montre un comportement linguistique distinct par rapport aux deux précédents. Des choix linguistiques différents les concernent. Ici, les deux locutrices commencent leur conversation en ouïghour. Dans les premiers tours de parole de la conversation (1, 3, et 5), la locutrice A introduit le thème de la conversation, en exprimant son ennui : son professeur semble lui avoir assigné un sujet de devoir qui ne lui convient pas. La conversation a comme langue de base le ouïghour, avec l’insertion d’un seul élément chinois : l’utilisation d’une construction verbale hybride *fāngwèn qil-* ‘faire une interview’.

Dans le tour de parole 5, *undaq héliqi / belgilime yoq, biāozhǔn bù yīyàng de* ‘Il n’y a pas ce type de ces / critères, les critères sont pas pareils’, la locutrice commute de code. Il s’agit de nouveau d’un cas de réitération : le message, qui concerne les critères de la recherche, différents de ceux de la recherche de sa collègue, est exprimé en ouïghour et tout de suite en chinois. Le démonstratif et marqueur discursif *héliqi* ‘ce’ suivi d’une pause semble indiquer que la locutrice a des difficultés à se rappeler le mot ouïghour *belgilime* ‘critère’. Immédiatement

après ce passage, le message est réitéré en chinois : le mot *belgilime* semble donc être le *trigger* qui déclenche la commutation vers le chinois. Dans ce tour de parole, le syntagme chinois *biāozhǔn bù yīyàng de* ‘les critères ne sont pas pareils’ nous semble indiquer que le discours entre dans une partie plus technique. Probablement, à cause du manque de compétence linguistique, la réitération devient une stratégie pour introduire le sujet dans le deuxième code. De là et jusqu’au tour de parole 11, l’échange est entièrement en chinois. Le fait de continuer la conversation en chinois peut être motivé à notre avis par deux facteurs principaux, le premier lié à la cohésion interactionnelle entre les participants, le second lié au sujet de la conversation, qui devient, dans cette partie de l’échange, plus technique. En effet, les locutrices parlent d’un sujet qu’elles sont habituées à aborder généralement en classe. Elles conversent en chinois pour une question pratique de compétence linguistique, liée à la facilité de parler de ce sujet en chinois, ainsi que pour accepter le choix codique de leur interlocuteur.

La conversation semble être un exemple de la cohérence interactionnelle énoncé par Auer (1984 : 51-52), qui implique une cohésion dans le sujet de la conversation, dans l’ordre séquentiel des énoncés et dans les tours de parole, ce qui conduit à l’acceptation du chinois en tant que choix codique.

De plus, les termes liés à la technologie comme ceux nommés dans cette conversation, par exemple *chōngdiàn qì* ‘chargeur’, *ěrjī* ‘écouteurs’ et *shǒujī* ‘téléphone portable’ sont généralement employés dans leur version chinoise, même dans des énoncés où la langue matrice est le ouïghour. Le choix non marqué avec lequel parler de ce sujet semble être le chinois.

La commutation vers le ouïghour a lieu lorsque le participant B interrompt la conversation sur le sujet du devoir, avec l’encouragement à exécuter la tâche demandée par son professeur. La langue ouïghoure tient ici un rôle de démarcation, elle explicite la fin de la conversation sur ce thème et rétablit la convivialité¹⁸³.

Extrait 17

Sur le campus de l’université, deux amis d’approximativement 25 ans discutent de la coupe de cheveux d’une de leurs connaissances. La façon de s’habiller du

¹⁸³ Il est possible de reconnaître ici l’utilisation du *code switching* comme forme de clôture anticipée (*pre-chiusura*), terme utilisé par Sobrero (1993 : 445) afin d’indiquer le signal, de la part du locuteur, de sa volonté de terminer la conversation.

locuteur A, très moderne et griffée, indique vraisemblablement une éducation reçue dans une école chinoise. Le ton de la conversation est léger et très amical.

1 A	<i>zuótiān,</i> <i>zuótiān,</i> hier bir bir un	<i>héliqi</i> <i>héliqi</i> ce xīl xīl type	<i>chéchini</i> <i>chéch-i-ni</i> cheveux-POSS3-ACC bolup bol-up être-CV	<i>píngtóu</i> <i>píngtóu</i> cheveux.rasés qaldighu, qal-di-ghu, devenir-PS.3s-CONF	<i>qiliwalsa</i> <i>qil-iwal-sa</i> faire-CV-COND <i>jiùshì</i> <i>jiùshì</i> juste
	<i>nàzhǒng</i> <i>nà-zhǒng</i> ce-CL	<i>nàzhǒng de!</i> <i>nà-zhǒng</i> ce-CL SUB	<i>(il se touche la tête)</i> <i>(il se touche la tête)</i>		
	<i>tóufǎ</i> <i>tóufǎ</i> cheveux	<i>yǐjīng zhǎngdào</i> <i>yǐjīng zhǎng-dào</i> déjà pousser-RES			

‘Hier, celui-là, il s’est fait des cheveux tout courts, vraiment comme ça! Les cheveux ont déjà poussé.’

2 B	<i>chuánbù</i> (INC) <i>chuánbù</i> (INC) tout	<i>máoyī</i> [...] <i>máoyī</i> [...] pull-over
-----	--	---

‘Tout (INC) le pull-over [...].’

3 A	<i>nàzhǒng</i> (INC) <i>nà-zhǒng</i> ce-CL	<i>nàxiē</i> (INC) [...] <i>nà-xiē</i> ce-PL
-----	--	--

‘Des trucs dans le genre [...].’

(A&B rient)

4 B	<i>nà</i> (INC) <i>nà</i> ce	<i>gǎnjué</i> <i>gǎnjué</i> sensation	<i>kě</i> <i>kě</i> assez	<i>xiōng'è</i> (rires) <i>xiōng'è</i> effrayant
-----	------------------------------------	---	---------------------------------	---

‘Un air assez effrayant.’

5 A (INC)	<i>jīngshénbìng</i> [...] <i>jīngshénbìng</i> [...] folie
-----------	---

‘Il est fou [...].’

6 A [...]	<i>xiànzài</i> <i>xiànzài</i> maintenant	<i>gōngzuò</i> <i>gōngzuò</i> travail	<i>shì</i> (INC), <i>shì</i> COP	<i>xudayim</i> <i>xuda-yim</i> Dieu-POSS.1s	<i>buyrisa</i> <i>buyri-sa</i> vouloir-COND.3s	<i>guòle</i> <i>guò-le</i> passer-IMPF
	<i>liǎng</i> <i>liǎng</i> deux	<i>tiān</i> <i>tiān</i> jour	<i>dào</i> <i>dào</i> arriver	<i>nàlǐ</i> <i>nà-lǐ</i> là.bas-LOC	<i>shàngbān/</i> <i>shàngbān/</i> travailler	

(il regarde une fille qui passe dans la rue)

yette	tal	<i>bǎpéngsài</i> ¹⁸⁴	mashina	kelsimu
yette	tal	<i>bǎpéngsài</i>	mashina	kel-si-mu
sept	MES	bulldozer	voiture	venir-COND.3p-même
tatip	bolmaydu	mawu	qizning	halini!
tat-ip	bol-ma-y-du	mawu	qiz-ning	halin-i!
tirer-CV	achever-NEG-PRS-3p	cette	filles-GEN	air.de.superiorité-POSS3

‘Maintenant le travail est (INC), si Dieu le veut, d’ici deux jours je travaillerai là bas / (*il regarde une fille qui passe dans la rue*) sept bulldozers ne peuvent pas traîner l’air de supériorité de cette nana!’

(A et B rient)

(Campus de l’Université de Médecine du Xinjiang)

Le dernier extrait que nous présentons dans cette section se présente également comme un cas de *code switching* lié aux besoins communicatifs des participants, même si nous pouvons reconnaître d’autres fonctions de la commutation de code, comme celle liée à l’expressivité.

La mauvaise qualité de l’audio ne nous permet pas d’avoir accès à l’échange complet. Cependant, nous pouvons reconnaître que les deux locuteurs utilisent comme langue de base le chinois. Il s’ouvre avec un tour de parole qui comporte des syntagmes en chinois et en ouïghour. Tout au début de l’énoncé nous trouvons l’adverbe de temps *zuótiān* ‘hier’, qui semble avoir la fonction métalinguistique de marquer le discours dans sa structure et la construction avec le verbe léger *píngtóu qil-* ‘se faire les cheveux rasés’, dans laquelle *píngtóu* ‘tête rasée’ répond à des besoins référentiels. De même, l’adverbe *jiùshì* ‘juste’ semble avoir une fonction métalinguistique et constituer le *trigger* qui déclenche la commutation vers le chinois.

De la fin du tour de parole 2 jusqu’au 5, la conversation se déroule en chinois. Ces tours de parole en chinois ont comme objet une description assez drôle de la coupe de cheveux de la personne en question, qui transparait à travers le ton amusé de la conversation et les rires de deux locuteurs. Cela montre également une forte cohésion interactionnelle, ce qui est marqué sur le plan linguistique par les tours de parole qui ont comme langue de base le chinois.

Dans le tour de parole 6 nous assistons à une commutation, cette fois du chinois vers le ouïghour, lorsque le locuteur utilise une expression religieuse. En parlant de son travail et en faisant référence à Dieu comme responsable de son

¹⁸⁴ Ce terme n’est pas attesté dans le lexique standard de la langue chinoise. Il semble indiquer, selon l’énoncé, un type de remorque.

destin, le locuteur A change de code. L'énoncé *xudayim buyrisa* 'si Dieu le veut' est lié à son milieu religieux musulman ; dans ce cas, le ouïghour représente pour le locuteur la langue avec laquelle parler de sacralité. Selon un autre point de vue, nous pouvons lire ici une opposition entre personnalisation et objectivisation, dans laquelle la formule religieuse constitue l'élément plus intime, tandis que le syntagme *guòle liǎng tiān dào nàlǐ shàngbān* 'd'ici deux jours je travaillerai là bas' peut être analysé comme un commentaire plus objectif et détaché.

Le dernier tour de parole nous montre également un autre exemple dans lequel le locuteur change de code en raison de sa compétence bilingue, afin d'utiliser un idiotisme bien précis. En fait, dans le même tour de parole, le locuteur A commute de code de nouveau afin d'exprimer un commentaire sur une fille qui passe sur le lieu de la conversation. La construction *yette tal bǎpéngsài mashina kelsimu tatip bolmaydu*, 'sept bulldozer ne peuvent pas traîner l'air de supériorité de cette nana' n'existe pas en chinois. Encore une fois, le locuteur commute de code afin de profiter des possibilités communicatives que la connaissance de deux codes peut permettre.

L'extrait constitue donc un exemple dans lequel le locuteur bilingue met en place une négociation entre compétence linguistique, besoins communicationnels et identitaires.

7.1.3 Considérations sur la valeur discursive du *code switching*

Cette première section a présenté les possibles réalisations de la commutation de code selon une perspective interactionnelle et discursive. En utilisant une approche interprétative, nous avons mis l'accent sur les différentes fonctions du *code switching*, en les partageant sur la base de la commutation de code liée au discours et aux participants.

Au sujet de la première, nous avons reconnu la fonction de la répétition, de la citation, et de l'expressivité. Au sujet de la deuxième, nous avons partagé les extraits selon la dichotomie *we-code* versus *they-code* et personnalisation versus objectivisation. Nous avons inclus également des épisodes de commutation de code dans lesquels le choix d'un code semble être lié aux compétences linguistiques des locuteurs.

A travers ces données nous avons montré comment la commutation est une conséquence des différents facteurs conversationnels et situationnels gérés par les

participants. Même en parlant des « motivations » du *code switching*, ces facteurs ne doivent pas être vus en tant que causes qui modifient la conversation ; les locuteurs, sur la base de l'activité communicationnelle, utilisent ces facteurs comme des possibilités qui guident le déroulement de l'interaction.

L'acte linguistique ne semble pas être guidé dans les extraits analysés dans cette section par des critères macro-sociolinguistiques, liés à la situation diglossique, mais surtout par des critères micro-sociolinguistiques, liés aux besoins communicatifs des locuteurs, qui au cours de l'interaction peuvent utiliser les différentes options présentes dans leur répertoire linguistique et par conséquent un choix très large de possibilités communicatives.

Dans nos données conversationnelles la valeur identitaire du ouïghour ne semble présente que sporadiquement (par exemple dans l'extrait 10 qui présente la conversation entre les pères et les deux filles respectives ainsi que dans l'extrait 17 pour les expressions religieuses).

De plus, dans le cas spécifique du *code switching* ouïghour-chinois, nous avons remarqué un aspect important concernant la communication bilingue entre le ouïghour et le chinois. Nous avons observé au sujet de l'expressivité et du franc parler que le chinois possède des particularités dans la transmission d'un message qui sont complémentaires à la langue ouïghoure. La commutation de code semble dans notre étude de cas couvrir une forte valeur communicative, en permettant de nouvelles possibilités d'expression et des solutions aux besoins pragmatiques des participants à la conversation.

7.2 Les insertions chinoises : l'influence du chinois dans la langue ouïghoure sur la base des champs lexicaux

Nous avons observé dans le chapitre 6 et tout au long de la première section de ce chapitre destinée à l'analyse discursive la présence d'insertions chinoises dans le parler informel ouïghour, de formes de base et de formes culturelles qui concernent des noms, des adjectifs et des verbes, parties du discours qui possèdent donc une valeur référentielle.

Dans cette section nous allons focaliser notre attention sur ces unités lexicales, en les analysant d'un point de vue sociolinguistique. L'objectif de notre analyse est

ici d’observer, à travers l’utilisation du vocabulaire chinois dans le *code switching*, les changements culturels et sociaux au sein de la communauté ouïghoure.

Nous allons commencer notre analyse avec une présentation des domaines lexicaux dans lesquels il est possible de retrouver des lexèmes chinois, éléments qui constitueront nos données à analyser. Nous résumons dans les tableaux ci-dessous les différents champs lexicaux dans lesquels il est possible d’observer les traces d’une influence linguistique et culturelle chinoise sur la langue ouïghoure (cf. Cabras, 2014a et 2014b). Pour chaque insertion présente dans le parler ouïghour sera fourni son correspondant en ouïghour standard et sa traduction en français¹⁸⁵. Nous tenons à souligner que les termes présents dans les tableaux ci-dessous sont répandus dans le ouïghour parlé informel, mais ils ne constituent pas l’unique choix linguistique pour le locuteur ouïghour. Les termes chinois ainsi que leurs correspondants en ouïghour standard sont tous deux utilisés dans le discours ouïghour¹⁸⁶.

Tableau 14- Vocabulaire chinois lié à la nourriture

Ouïghour informel	Ouïghour standard	Français
<i>shǔtiáo</i>	<i>yangyu qelemchisi</i>	frites
<i>qiǎokèlì</i>	<i>shakilat</i>	chocolat
<i>dàngāo</i>	<i>tort</i>	gâteau
<i>xīhóngshì</i>	<i>pemidur; shoxla</i>	tomate
<i>dàguōfàn</i>	<i>dash qazan éshi</i>	cantine
<i>cāntīng</i>	<i>zal</i>	cantine
<i>huǒguō</i>	<i>qazan shorpisi</i>	fondue chinoise
<i>bīngjīlín</i>	<i>marojna</i>	glace
<i>càidān</i>	<i>tamaq tizimlik</i>	menu
<i>fúwùyuan</i>	<i>mulazimetchi, qiz</i> (‘fille’ pour les femmes, <i>oghul</i> ‘garçon’ pour les hommes)	serveur
<i>bōcài</i>	<i>palek</i>	épinard
<i>mógū</i>	<i>dumne medek</i>	champignon
<i>xiāngcài</i>	<i>yumghaqsut</i>	coriandre
<i>báicài</i>	<i>yéswilek, beysey</i>	chou chinois

¹⁸⁵ Nous tenons à rappeler, comme nous l’avons fait dans le chapitre 3, que les insertions chinoises sont présentes dans le ouïghour parlé informel. Elles ne sont pas donc présentes dans les dictionnaires, ni dans les médias.

¹⁸⁶ Nous allons également inclure dans cette liste des formations hybrides verbales avec les verbes légers dont les significations peuvent être ramenées à des champs lexicaux spécifiques.

<i>qiézi</i>	<i>pédigen, cheyza</i>	aubergine
<i>shālā</i>	<i>salat, soghuq sey</i>	salade
<i>huángguā</i>	<i>terhemek</i>	concombre
<i>qíncài</i>	<i>kerepshe</i>	céleri
<i>dòujiǎo</i>	<i>sey purchaq</i>	haricot
<i>cǎoméi</i>	<i>böljürgen</i>	fraise
<i>guāzi</i>	<i>shimishka</i>	graines de tournesol
<i>mángguō</i>	<i>mandarin</i>	mango
<i>píjiǔ</i>	<i>piwa</i>	bière
<i>pútáojiǔ</i>	<i>qizil haraq</i>	vin
<i>dàpán jī</i>	<i>toxu qordağ</i>	plat pimenté de la cuisine du nord-ouest à base de poulet et pommes de terre
<i>chǎomiàn</i>	<i>somen</i>	pâtes sautées
<i>mǐfàn</i>	<i>gangpen, görüch tamaq</i>	riz nature
<i>diǎn cài</i>	<i>tamaq buyrut-</i>	commander

Tableau 15- Vocabulaire chinois lié à l'éducation

Ouïghour informel	Ouïghour standard	Français
<i>jiǎngxuéjīn</i>	<i>oqush mukapat puli</i>	bourse d'étude
<i>túshūguǎn</i>	<i>kütüphana</i>	bibliothèque
<i>dàxuéshēng</i>	<i>aliy mektep oqughuchisi</i>	étudiant
<i>Shīdà</i> ¹⁸⁷	<i>Pédagogika uniwersitéti</i>	Université Normale du Xinjiang
<i>Xīndà</i> ¹⁸⁸	<i>Shinjang uniwersitéti</i>	Université du Xinjiang
<i>Cáijīng dàxué</i> ¹⁸⁹	<i>Maliye-iqtisad uniwersitéti</i>	Université d'Economie et des Finances
<i>Zhìyè dàxué</i> ¹⁹⁰	<i>kespiy uniwersitéti</i>	Université de la formation continue
<i>Nóngdà</i> ¹⁹¹	<i>yéza-igilik uniwersitéti</i>	Université d'agriculture
<i>yīxuéyuàn</i>	<i>tebbiy instituti</i>	Institut de Médecine
<i>yánjiūshēng</i>	<i>aspirant</i>	étudiant en master
<i>cídiǎn</i>	<i>lughet</i>	dictionnaire
<i>xuéyuàn</i>	<i>institut</i>	institut
<i>bóshì</i>	<i>doktur</i>	doctorant
<i>xuéfèi</i>	<i>oqush puli</i>	droits de scolarité

¹⁸⁷ Abréviation de *Xīnjiāng shīfàn dàxué*.

¹⁸⁸ Abréviation de *Xīnjiāng dàxué*.

¹⁸⁹ Abréviation de *Cáijīng dàxué*.

¹⁹⁰ Abréviation de *Zhìyè dàxué*.

¹⁹¹ Abréviation de *Nóngyè dàxué*.

<i>bìyè zhèng</i>	<i>püütürüsh guwahnamsi</i>	diplôme
<i>yùndòng huì</i>	<i>tenterbiye yìghini</i>	compétition sportive
<i>wǎnzǎixí</i>	<i>traduction non attestée</i> ¹⁹²	études du soir
<i>yuèdú</i>	<i>oqumaq</i>	lecture
<i>yùkē</i>	<i>teyyarliq kurs</i>	cours préparatoire
<i>kǎochǎng</i>	<i>imtihan meydani</i>	salle d'examen
<i>běnkē</i>	<i>toluq kurs</i>	cours de licence
<i>gāoji xenyu</i>	<i>aliy yuqiri xenyu</i>	chinois niveau avancé
<i>yǔyánxué</i>	<i>tilshunas</i>	linguistique
<i>shùxué</i>	<i>matematika</i>	mathématique
<i>wùlǐ</i>	<i>fizika</i>	physique
<i>xīnlǐxué</i>	<i>psixologiyè</i>	psychologie
<i>mǎyǐ</i> ¹⁹³	<i>marksizm</i>	marxisme
<i>dènglùn</i> ¹⁹⁴	<i>Déng Shawping nézeriyisi</i>	pensée politique de Deng Xiaoping
<i>zhuānhàn</i> ¹⁹⁵	<i>kesp xenzuche</i>	chinois professionnel
<i>yánjiū qil-</i>	<i>tetqiq qil-</i>	faire de la recherche

Tableau 16- Vocabulaire lié à l'administration

Ouïghour informel	Ouïghour standard	Français
<i>hǎiguān</i>	<i>tamuzhna</i>	douane
<i>shēnfēnzhèng</i>	<i>kimlik</i>	carte d'identité
<i>fāpiào</i>	<i>talon</i>	facture
<i>tèjǐng</i>	<i>alahide saqchi</i>	SWAT police
<i>běnbù</i>	<i>bashqarma</i>	siège
<i>gōngwùyuán</i>	<i>memur</i>	fonctionnaire

Tableau 17- Vocabulaire lié à la technologie et aux objets modernes

Ouïghour informel	Ouïghour standard	Français
<i>diànnǎo</i>	<i>kompyutér</i>	ordinateur
<i>shàng wǎng/ shàng wǎng qil-</i>	<i>torgha chiq-</i>	surfer sur internet
<i>qún</i>	<i>traduction non attestée</i>	groupe (sur un réseau social)
<i>biǎoqíng</i>	<i>traduction non attestée</i>	smiley
<i>sōu le qil-</i>	<i>traduction non attestée</i>	chercher quelqu'un

¹⁹² Par traduction non attestée nous faisons référence à la présence dans le répertoire verbal des locuteurs ouïghours de certaines unités lexicales en chinois standard pour lesquelles aucune forme équivalente en ouïghour ne semble attestée dans notre *Dictionnaire de Référence Yulghun* (2015), selon nous le plus mis à jour en ce qui concerne la traduction des termes les plus modernes.

¹⁹³ Abréviation de *Mākèsī zhǔyì*.

¹⁹⁴ Abréviation de *Dèngxiǎopíng lìlùn*.

¹⁹⁵ Abréviation de *zhuānyè hànǔ*.

		sur internet
<i>bìngdú</i>	<i>wirus</i>	virus
<i>tíngjī</i>	<i>téléfon toxtap qil-; téléfonning puli tugep ket-</i>	suspendre un téléphone prépayé
<i>yóuxì jī</i>	<i>traduction non attestée</i>	jeux vidéo
<i>kōngtiáo</i>	<i>hawa tenshiguch</i>	climatisation
<i>guāngpán</i>	<i>parqiraq diska; nur diska</i>	cd
<i>huǒchē zhàn</i>	<i>poyiz istansisi</i>	gare ferroviaire
<i>dìtiě</i>	<i>métro, yer asti poyz</i>	métro
<i>qìchē</i>	<i>mashina</i>	voiture
<i>dūchē</i>	<i>yol tosalmaq</i>	embouteillage
<i>chūzūchē</i>	<i>kira mashinisi ; taksi</i>	taxi
<i>bīngxiāng</i>	<i>tonglatqu</i>	réfrigérateur
<i>kǎ</i>	<i>karta</i>	carte
<i>fù yìn</i>	<i>nusxa al-</i>	photocopier

Tableau 18- Noms propres des endroits de la ville de Ürümchi

Ouïghour informel	Ouïghour standard	Français
<i>Yídòng gōngsī</i>	<i>Köchme télégraf idarisi ; köchme xewerlishish idarisi</i>	China Mobile ¹⁹⁶
<i>Bā lóu</i>	<i>Sekkiz kewet</i>	Huit étages ¹⁹⁷
<i>Dà ménkǒu</i>	<i>Gherbiy chong qowuq</i>	la grande porte de l'ouest
<i>Xiǎo ménkǒu</i>	<i>Gherbiy kichik qowuq</i>	la petite porte de l'ouest
<i>Èrdào qiáo</i> ¹⁹⁸	<i>Dōng köwrük</i>	Quartier de Ürümchi
<i>Nán mén</i> ¹⁹⁹	<i>Aq qowuq</i>	Quartier de Ürümchi
<i>Lì'ān chāoshì</i>	<i>traduction non attestée</i>	Supermarché <i>Lì'ān</i>
<i>Èrmáo</i>	<i>traduction non attestée</i>	arrêt du bus

Tableau 19- Vocabulaire lié aux vêtements et aux cosmétiques

Ouïghour informel	Ouïghour standard	Français
<i>tuōxié</i>	<i>sapma kesh</i>	chaussons
<i>niúzǎi</i>	<i>padichi</i>	jeans
<i>mòjìng</i>	<i>qara közeynek</i>	lunettes de soleil
<i>kǒuhóng</i>	<i>lew surx</i>	rouge à lèvres
<i>miànmó</i>	<i>yüz chapliqi; yülük</i>	cosmétique pour le visage

¹⁹⁶ Nom d'une compagnie téléphonique.

¹⁹⁷ Nom d'un édifice et d'un arrêt de bus.

¹⁹⁸ Littéralement 'pont sur deux voies' ; son correspondant ouïghour signifie 'pont sur la colline'.

¹⁹⁹ 'Porte du sud' ; la version ouïghoure *Aq qowuq* signifie 'Porte blanche'.

Tableau 20- Formes lexicales diverses

Ouïghour informel	Ouïghour standard	Français
<i>jiǎ</i>	<i>yalghan</i>	faux
<i>liúli</i>	<i>rawan</i>	courant
<i>xiāosǎ</i>	<i>erkin, bimalal</i>	élégant, naturel et non conventionnel
<i>xìnggǎn</i>	<i>tennaz</i>	sexy
<i>kù</i>	traduction non attestée	cool
<i>wénshēn</i>	traduction non attestée	tatouage
<i>píngtóu qil-</i>	traduction non attestée	se raser la tête
<i>fǎngwèn qil-</i>	<i>qobul qil-</i>	interviewer
<i>yìngzuò</i>	<i>qattiq orundug</i>	siège dur
<i>ruǎnzuò</i>	<i>yumshaq orundug</i>	siège souple
<i>ruǎnwò</i>	<i>yumshaq karawat</i>	couchette molle
<i>yìngwò</i>	<i>qattiq karawat</i>	couchette dure
<i>jǐnzhāng bol-</i>	<i>jiddileshmek</i>	être tendu, stressé
<i>táobao</i>	traduction non attestée	Taobao, site internet de vente online

Comme montré par les tableaux, l'influence du chinois est évidente dans les domaines lexicaux de la nourriture, de l'éducation, de l'administration, de la technologie, des noms propres de la ville de Ürümchi, des vêtements et cosmétiques ainsi que pour d'autres éléments du lexique (noms, adjectifs, verbes) qui peuvent être classés dans plusieurs champs lexicaux, que nous avons regroupés sur une catégorie « divers »²⁰⁰. De plus, nous avons identifié dans notre corpus des termes qui n'ont pas une traduction équivalente en ouïghour, comme *wǎnzīxí* 'études du soir', *yóuxì jī* 'jeux vidéo', *kù* 'cool' et *wénshēn* 'tatouage'.

Sur la base des ces données nous allons fournir différentes considérations sur l'utilisation des insertions chinoises, considérations qui constituent également une tentative d'identifier les dynamiques qui portent au développement de cet usage linguistique. Les aspects considérés dans les prochains paragraphes sont les suivants : la diffusion du chinois dans l'environnement linguistique, la spécificité, l'influence de la culture chinoise sur la culture ouïghoure, la substitution des termes

²⁰⁰ Pour d'autres termes utilisés dans le *code switching* voir également Mijit (2012).

russes par des termes chinois non lexicalisés ainsi que la concision de la langue chinoise.

7.2.1 La diffusion du chinois dans l'environnement linguistique

Dans le chapitre 5 nous avons décrit la situation sociolinguistique de la ville de Ürümchi en focalisant notre attention sur son environnement linguistique. A ce sujet, nous avons souligné la forte présence de la langue chinoise, parlée et écrite, dans l'espace public urbain, comme dans les enseignes des magasins, dans les émissions télévisées et radiophoniques ainsi que dans l'espace lié à la sphère du travail, de l'administration et de l'éducation. Dans cette section nous allons tenir compte de cette caractéristique sociolinguistique de la ville de Ürümchi afin d'expliquer la diffusion du vocabulaire chinois dans le discours ouïghour.

Comme il est possible de l'observer en regardant les tableaux ci-dessus, les insertions chinoises concernent différents domaines du lexique. La langue chinoise semble être le code utilisé afin de désigner des objets et activités qui concernent la vie publique et communautaire quotidienne. Parmi ces domaines nous remarquons ceux de l'éducation et de l'administration, pour lesquels les politiques linguistiques menées par le gouvernement demandent un accroissement de l'emploi du chinois. Par conséquent, même si la langue ouïghoure possède des termes correspondants développés par les institutions responsables de la planification linguistique, l'utilisation du terme chinois devient plus spontanée pour le locuteur ouïghour, qui est plus habitué à parler et à entendre parler de ces sujets davantage en langue majoritaire que dans sa langue native.

Un autre élément à noter, surtout en ce qui concerne le vocabulaire moderne comme celui de la technologie, des vêtements et de la cosmétique, est la présence du chinois dans les médias comme la télévision et les journaux, outils qui font la publicité et parlent souvent de ce genre de produits.

Enfin, comme il est possible de l'observer dans les tableaux, la plupart des termes chinois sont des formes lexicales de base et possèdent une forme correspondante ouïghoure. La langue chinoise n'est donc pas exclusivement utilisée afin d'indiquer des idées, des concepts ou des objets qui n'existaient pas avant le contact linguistique entre les deux langues, mais elle agit comme un deuxième code disponible dans le répertoire linguistique de la communauté ouïghoure. L'utilisation des formes de base comme, par exemple, *huǒchē zhàn* 'gare ferroviaire',

shēnfènzhèng ‘carte d’identité’, ou *cídiǎn* ‘dictionnaire’ indique une diffusion de la langue chinoise dans les conversations ordinaires ; le chinois n’est pas exclusivement la source pour de nouveaux termes mais dans certains domaines lexicaux il constitue également le code non marqué.

La présence de formes de base nous amène à la question de l’utilisation des ces éléments en tant que signe d’acceptation et d’identification avec la langue d’emprunt, notion postulée par Myers-Scotton (1993), que nous avons déjà abordée dans le chapitre 3 en faisant référence aux travaux de Ablimit (2009) et Mijit (2012). Cela ne semble pas être applicable à notre étude. Comme nous l’avons affirmé lors de la description de la communauté linguistique ouïghoure de Ürümchi dans le chapitre 5 et observé au cours de l’analyse des extraits dans ce chapitre, l’utilisation de la langue chinoise ou du vocabulaire chinois ne semble pas représenter un signe d’identification avec la culture han et l’acceptation d’une assimilation avec l’ethnie majoritaire, vu l’état des relations ethniques entre Han et Ouïghours.

7.2.2 Spécificité du vocabulaire chinois

Le terme spécificité, que nous avons traduit du terme *specificity*, utilisé par Backus (1996) et Matras (1999) indique le pouvoir référentiel grâce auquel un terme appartenant à l’une des deux langue d’un répertoire linguistique, dans une situation de bilinguisme et de *code switching*, devient le plus adapté pour indiquer un référent donné. En particulier, selon Matras (2009 : 132-136), la présence d’insertions lexicales dans la commutation de code est sémantiquement motivée, car le contexte bilingue implique souvent un contact culturel, dans lequel les noms constituent de nouvelles idées et produits. Dans ses études sur la commutation de code allemand-romani, il souligne le pouvoir référentiel des insertions en langue majoritaire. Le linguiste affirme la présence dans les phénomènes de commutation de code d’une langue dominante, plus efficace d’un point de vue pragmatique dans certains domaines de la communication. La force pragmatique est liée à une caractéristique du vocabulaire des langues majoritaires à l’intérieur d’une communauté linguistique : l’authenticité et la spécificité du vocabulaire administratif et institutionnel d’une langue car ces domaines particuliers existent à l’origine en langue majoritaire (*ibid.* : 107). Les termes correspondants en langue minoritaire, bien que présents dans le lexique, ne sont pas assez authentiques et par

conséquent, non utilisés habituellement par la population. En particulier, les noms des institutions constituent des référents uniques, comme les noms propres (*ibidem*).

Nous trouvons ce phénomène également dans notre cas du *code switching* ouïghour-chinois. Nous rappelons que le ouïghour est une langue minoritaire qui se trouve dans une situation que nous pouvons comparer à celle de diglossie sans bilinguisme. De fait, même si la Constitution et les lois sur l'aménagement linguistique garantissent l'existence d'institutions responsables de développer un lexique spécifique en langue minoritaire, les termes chinois restent les plus communs et les plus utilisés dans le parler.

En regardant les tableaux, le critère de la spécificité semble concerner des termes administratifs, comme par exemple *tèjīng* 'forces spéciales, SWAT' les noms des institutions, comme par exemple les institutions universitaires, ainsi que des termes spécifiques concernant l'éducation, comme *wǎnzhīxī* 'cour du soir' ou bien *běnkē* 'cour de licence'. En particulier, les deux derniers termes sont liés à l'organisation chinoise du système éducatif et ils rentrent probablement dans le lexique utilisé par la communauté ouïghoure en premier lieu avec la version chinoise et en second lieu avec leur version correspondante ouïghoure.

Des termes qui font référence à une organisation typiquement chinoise, comme ceux liés au contexte de transports, semblent répondre au même critère. Nous trouvons par exemple dans le tableau 19 des mots comme *yìngzuò* 'siège dur' ou *ruǎnzuò* 'siège souple' ; ces termes possèdent des équivalents ouïghours qui, en revanche, ne sont pas fréquemment employés.

Les noms de lieux de la ville de Ürümchi méritent une considération différente. En indiquant des arrêts du bus (comme *Bā lóu*), des sièges d'entreprises (comme *Yídòng gōngsī*), ou des quartiers de la ville (comme *Èrdào qiáo*), ces noms constituent également des noms propres et agissent comme des référents uniques. Parmi ces termes, certains sont connus initialement avec leur nom chinois, comme pour la compagnie téléphonique chinoise *Yídòng gōngsī* qui n'a eu que postérieurement un équivalent en langue ouïghoure. Cependant, à la différence des noms des institutions ou des termes administratifs, les noms des quartiers de la ville de Ürümchi ne sont parfois pas équivalents en ouïghour et en chinois. Le nom d'un quartier situé dans le centre de la ville constitue un exemple : *Nánmén*. Le terme en chinois signifie 'Porte du sud', un toponyme assez commun dans les villes chinoises, car il fait référence à la subdivision de l'espace de la ville selon les points cardinaux

(cf. chapitre 5). Le nom original en ouïghour, *Aq qowuq*, signifie au contraire ‘Porte blanche’ ; son nom officiel actuel en ouïghour *Jenubiy qowuq* ‘Porte du sud’ est la traduction du nom chinois. Il est important de rappeler ici que, comme nous l’avons évoqué dans le chapitre 5, la ville de Ürümchi a été fondée par des populations Han et Hui lors de la dynastie Qing. Les noms chinois des quartiers peuvent donc être aussi vieux et traditionnels que les noms ouïghours²⁰¹. Néanmoins, les noms des quartiers sont de nos jours plus populaires et communs en chinois, d’où leur pouvoir référentiel.

7.2.3 Influence culturelle

Le vocabulaire chinois employé dans le discours ouïghour nous montre également des influences culturelles provenant de la culture et de la société chinoises : à cet égard, le chinois semble constituer la langue intermédiaire à travers laquelle le vocabulaire ouïghour s’enrichit de nouveaux termes, fréquemment liés au monde occidental. En effet, dans les tableaux nous trouvons des formes culturelles, certaines d’elles n’ayant pas un équivalent ouïghour, qui concernent des produits et des nouvelles tendances non présentes dans la culture ouïghoure avant le contact avec la société chinoise.

Une première considération concerne le vocabulaire lié à la nourriture. La nourriture ouïghoure, comme la plupart des traditions culinaires de l’Asie Centrale, est composée principalement de féculant (riz, pâtes *laghman* et pain *nan*), viande (agneau et mouton), fruits frais et fruits secs. Dans le tableau 13, nous observons l’utilisation du chinois afin de faire référence à certains produits qui ne font pas partie de la cuisine traditionnelle ouïghoure, comme par exemple *qiézi* ‘aubergine’, *báicài* ‘chou chinois’, *mógū* ‘champignons’, *xiāngcài* ‘persil’, *qíncài* ‘céleri’, *huángguā* ‘concombre’, etc. L’emploi du vocabulaire chinois concerne également des fruits non cultivés au Xinjiang, comme *mànguǒ* ‘mangue’ ainsi que des plats provenant de la cuisine chinoise, comme *mǐfàn* ‘riz blanc’ et *chǎomiàn* ‘pâtes sautées’ ou dérivant de la fusion entre les cuisines chinoise et ouïghoure, comme le

²⁰¹ La question de la substitution des noms ouïghours des quartiers de la ville par des noms chinois qui ne respectent pas la traduction est un thème présent dans le discours sur l’assimilation chinoise et la protection de l’identité ouïghoure. Nous allons approfondir ce sujet dans le chapitre 8 à l’occasion de l’analyse de la comédie sur le *code switching* de Abdukérim Abliz, qui traite de ce sujet dans sa critique sur le mélange des codes.

dàpán jī ‘plat pimenté composé de poulet et pommes de terre’²⁰². Au sujet du continuum entre *code switching* et *borrowing*, il est intéressant de noter que des mots chinois assez répandus dans le parler, comme *qiézi* ‘aubergine’ et *báicài* ‘choux chinois’, possèdent également une adaptation phonologique standardisée dans les dictionnaires (St. John, 1997 ; Yulghun, 2015) : respectivement *cheyze* et *beysey*.

Nous trouvons des termes qui peuvent être catalogués comme des formes culturelles également dans le secteur de la technologie, avec le terme *yóuxì jī* ‘jeux vidéo’, et dans le domaine des nouvelles modes, avec le terme *wénshēn* ‘tatouage’. Les deux termes, n’ayant pas une traduction en langue ouïghoure, semblent être entrés dans le discours ouïghour à travers la médiation de la langue chinoise.

L’utilisation de certains termes chinois montre également des différences culturelles entre les communautés chinoise et ouïghoure. Cela est indiqué par l’utilisation de termes chinois qui n’ont pas vraiment un équivalent dans la langue ouïghoure. Dans ce cas, le terme chinois remplace l’absence d’un mot dans la langue ouïghoure.

Parmi les mots présents dans nos tableaux, l’adjectif *xìnggǎn* ‘sexy’ répond à ce besoin. La langue ouïghoure a en effet un terme qui désigne une femme séduisante, *tennaz*, terme qui fait référence à une femme élégante et bien habillée, mais selon les canons de la beauté ouïghoure, donc avec des vêtements qui couvrent une grande partie du corps²⁰³. Au contraire, l’adjectif *xìnggǎn* est utilisé afin d’indiquer le canon de beauté occidentale de femme à la mode et attirante, désormais présente également dans la société chinoise. L’adjectif, emprunté par la langue chinoise à la langue anglaise à travers un calque sémantique, est emprunté à son tour dans le *code switching* par la langue ouïghoure à la langue chinoise.

De même, l’adjectif *xiāosǎ* ‘élégant, naturel et non conventionnel’, qui indique une façon de s’habiller élégante et non conventionnelle, ne semble pas avoir en ouïghour un terme correspondant. Les termes utilisés en ouïghour afin d’indiquer le même concept sont *qizghin* ‘léger’ et *ochuq-yoruq* ‘confortable’²⁰⁴, adjectifs qui

²⁰² Selon la tradition, ce plat a été inventé par un migrant du Sichuan qui essayait de reproduire le gout pimenté de la cuisine de cette région, en réunissant les produits locaux du Xinjiang (Césaro, 2007: 196-198).

²⁰³ Conversation personnelle avec Zohra Ablimit (2013).

²⁰⁴ Conversation personnelle avec un informateur anonyme (2014).

couvrent un champ sémantique plus large et qui peuvent être utilisés dans différents contextes. Par conséquent, le concept est indiqué en utilisant le mot chinois.

Les deux adjectifs, *xìnggǎn* et *xiāosǎ*, sont donc des indicateurs des nouvelles tendances et modes qui arrivent dans la société ouïghoure par l'intermédiaire de la culture chinoise. Leur introduction répond également au deuxième critère identifié qui influence le choix d'un terme chinois, celui de la spécificité.

Un élément chinois supplémentaire qui montre non seulement l'influence culturelle de la société chinoise mais également son rôle de lien entre le monde occidental et la communauté ouïghoure est l'adjectif *kù* 'cool' (de l'anglais *cool*). Cet adjectif, qui désigne une personne sympathique et sociable, qui ne cause pas de complications, a été emprunté premièrement de la langue anglaise par le chinois, et de nos jours cette version sinisée est utilisée couramment par les jeunes ouïghours.

L'utilisation du vocabulaire chinois montre donc comment les changements dans le lexique utilisé dans les conversations quotidiennes sont le résultat d'un contact qui reflète des mutations dans la société au niveau de l'utilisation des nouveaux produits, de l'introduction des nouvelles modes et tendances dans une société.

Ce qui est intéressant selon une lecture sociolinguistique du lexique chinois présent dans le discours ouïghour est également le rôle du chinois comme importateur des ces nouveaux éléments dans la communauté ouïghoure. Bien que les produits et les tendances provenant de l'Occident soient facilement disponibles à travers le web, ils rentrent dans le vocabulaire ouïghour à travers l'utilisation directe d'un terme chinois (comme nous avons remarqué pour le terme *kù* 'cool' et *xìnggǎn* 'sexy') ou à travers un calque sémantique du mot chinois (comme par exemple pour le terme *yangyu qelemchisi* 'frites'). L'influence culturelle du chinois que nous pouvons lire dans le lexique du ouïghour informel nous amène à considérer encore une fois le chinois comme une variété haute, qui tient un rôle central dans l'enrichissement du vocabulaire ouïghour. Cette caractéristique est encore plus claire dans le prochain aspect analysé, la substitution des emprunts russes par du vocabulaire chinois.

7.2.4 Substitution des emprunts au russe

Dans les différents champs sémantiques présentés dans les tableaux il est facile de reconnaître de nombreux emprunts au russe, ou plus spécifiquement, des

emprunts provenant d'autres langues occidentales, comme l'anglais, le français, etc., entrés dans le vocabulaire standard du ouïghour à travers la langue russe. Dans notre corpus nous pouvons identifier par exemple :

Tableau 21- Substitution d'emprunts au russe par du lexique chinois

Emprunt russe	Terme chinois	Français
<i>shakilat</i>	<i>qiǎokèlì</i>	chocolat
<i>tort</i>	<i>dàngāo</i>	gâteau
<i>pemidur</i>	<i>xīhóngshì</i>	tomate
<i>zal</i>	<i>cāntīng</i>	cantine
<i>marojna</i>	<i>bīngqílín</i>	glace
<i>uniwérsitét</i>	<i>dàxué</i>	université
<i>aspirant</i>	<i>yánjiūshēng</i>	étudiant en master
<i>poyz istansisi</i>	<i>huǒchē zhàn</i>	gare ferroviaire
<i>kompyutér</i>	<i>diànnǎo</i>	ordinateur

Comme nous l'avons affirmé dans les chapitres 1 et 6, la région du Xinjiang a vécu sous une forte influence de la part de l'Union Soviétique au cours du XX^{ème} siècle. La portée de cette influence est évidente si nous regardons les différents champs lexicaux dans lesquels il est possible de trouver des formes culturelles russes : administration, éducation, technologie, idées, tendances et produits provenant de l'occident.

Suite à la rupture sino-soviétique (1960-1989) et l'accroissement des intérêts économiques et politiques de la RPC à l'égard de la région du Xinjiang, l'influence politique et culturelle russe commence à diminuer. Cela a eu des conséquences également sur l'influence linguistique du russe sur le ouïghour. Dans les années 1958-1977, la présence d'emprunts au russe avait été limitée par les institutions responsables de l'aménagement linguistique qui avaient procédé à la substitution du vocabulaire russe par de nouveaux emprunts au chinois (cf. chapitre 1).

Contrairement à cette période, les dynamiques qui de nos jours amènent à l'utilisation des termes non lexicalisées chinois à la place d'emprunts au russe semblent être différentes par rapport à la période de 1958-1977. Premièrement, par rapport à la période de la rupture sino-soviétique, il n'y a pas de crise politique entre la RPC et les forces politiques à l'ouest du Xinjiang ; cela exclut la participation des

acteurs politiques sur ce changement linguistique²⁰⁵. Deuxièmement, avec la diminution de l'influence politique et culturelle de la Russie, nous assistons également à un changement par rapport aux variétés linguistiques prestigieuses au Xinjiang. Comme nous l'avons observé dans le paragraphe précédent, de nouvelles tendances et produits rentrent dans le vocabulaire informel de la langue ouïghoure à travers le calque ou l'utilisation directe du mot chinois. Par conséquent, le russe n'est plus, comme au début du XX^{ème} siècle, une source pour le développement des nouveaux termes et du lexique moderne, rôle qui est tenu aujourd'hui par la langue chinoise.

7.2.5 Concision de la langue chinoise

Des études antérieures sur le contact entre le chinois et le ouïghour (Dwyer, 2005 : 28 ; Ablimit, 2009) ont mis en évidence la concision des termes chinois par rapport aux termes ouïghours, en montrant comment l'utilisation du terme correspondant chinois est plus pratique dans la communication²⁰⁶.

Comme nous l'avons affirmé dans le chapitre 6, les langues chinoise et ouïghoure sont structurellement différentes. Le chinois comporte des morphèmes principalement formés par une ou deux syllabes, tandis que le ouïghour, une langue agglutinante, est caractérisé par une morphologie plus complexe. A première vue, la nature monosyllabique de la langue chinoise rend cette dernière assez concise, par rapport en particulier à une langue agglutinante comme le ouïghour.

En effet, cette concision de la langue chinoise et la longueur de la langue ouïghoure ne concernent pas exclusivement les mots, mais également les styles communicatifs des deux communautés. Pour la langue chinoise il suffit, par exemple, de penser à la concision des *chéngyǔ*, des expressions idiomatiques figées très synthétiques, formées généralement par quatre morphèmes²⁰⁷. Contrairement au chinois, le ouïghour, surtout en ce qui concerne l'expression de la politesse, préfère l'utilisation des expressions assez longues. A ce sujet nous pouvons citer la formule

²⁰⁵ Au contraire, nous avons observé au sujet de la formation de l'Organisation de Coopération de Shanghai (cf. chapitre 1) comment la RPC et les pays de l'Asie Centrale ont créé une étroite coopération concernant les questions politiques, économiques et de sécurité.

²⁰⁶ Dwyer (2005 : 28) souligne à ce sujet la complexité des néologismes créés afin de substituer les emprunts chinois. Par exemple, le néologisme pour le mot *bīngxiāng* 'réfrigérateur', *tonglatghu mashinisi* (littéralement machine qui réfrigère), est difficilement employé par la population car trop compliqué (*ibidem*).

²⁰⁷ A titre d'exemple, le *chéngyǔ luànqībāzāo* de *luàn* 'mélanger d'une façon désordonnée', *qī* 'sept', *bā* 'huit', *zāo* 'misérable, infortuné', qui signifie 'être dans un grand désordre'.

de politesse utilisée afin de demander un service, composée par une construction conditionnelle plus la *tag question* « *bolamdu?* » ‘Est-ce que ça va?’. Ces caractéristiques de la langue chinoise semblent avoir une incidence sur les pratiques langagières des Ouïghours.

Dans nos données il est possible de reconnaître des termes ouïghours pour lesquels le terme correspondant chinois est formé par un nombre mineur de syllabes et par conséquent, plus concis. Cela concerne des parties du discours ayant une fonction référentielle, comme les noms et les verbes, ainsi que la numération.

7.2.5.1 La concision des termes chinois

Dans le tableau ci-dessous nous présentons des termes, noms communs, noms propres et verbes, qui sont, en terme de nombre de syllabes, plus concis par rapport à leur équivalent ouïghour.

Tableau 22- Concision des termes chinois par nombre de syllabes

Terme chinois	Nombre de syllabes	Terme ouïghour	Nombre de syllabes	Traduction
<i>jiǎngxuéjīn</i>	3	<i>oqush mukapat puli</i>	7	bourse d'étude
<i>shǔtiáo</i>	2	<i>yanyu qelemchisi</i> ²⁰⁸	6	frites
<i>Shīdà</i>	2	<i>Pédagogika uniwersitéti</i>	11	Université normale du Xinjiang
<i>Yídòng gōngsī</i>	4	<i>Qochma télégraf idarisi</i>	9	China Mobile
<i>càidān</i>	2	<i>tamaqlar tizimi</i>	6	menu
<i>dǔchē</i>	2	<i>yol tosalmaq</i>	4	être dans un embouteillage
<i>tíng jī</i>	2	<i>téléfon toxtap qil- ; téléfonning puli tugep ket-</i>	7 ; 10	avoir la ligne téléphonique suspendue
<i>tèjǐng</i>	2	<i>alahide saqchi</i>	6	forces spéciales, SWAT
<i>shùxué</i>	2	<i>matematika</i>	8	mathématiques
<i>diǎn cài</i>	2	<i>tamaq buyrutmaq</i>	5	commander un plat
<i>bìyè zhèng</i>	3	<i>püttürüş guwahnamisi</i>	8	diplôme

²⁰⁸ Le mot est un calque du chinois *shǔtiáo* (de *shǔ* ‘pommes de terre’ and *tiáo* ‘bande’): *yanyu* est un emprunt chinois qui signifie ‘pomme de terre’ et *qelem* est un emprunt arabe qui signifie ‘stylo’.

Nous observons dans le tableau que les termes chinois sont constitués en général de deux syllabes, tandis que les termes ouïghours comportent un nombre supérieur de syllabes.

Dans certains cas, cela est dû au fait que la traduction ouïghoure d'un terme chinois est constituée par un syntagme plus long, comme dans le cas de *tíngjī* 'avoir la ligne téléphonique suspendue à cause du manque de crédit'. Le terme chinois est constitué par un verbe objet constitué par deux morphèmes, *tíng* 'arrêter' et *jī*, 'appareil électronique', tandis que les termes ouïghours, *téléfon toxtap qil-* (téléphon arreter-CV faire) et *téléfonning tügep ket-* (téléphon finir-CV quitter) signifient respectivement 'le téléphone est suspendu' et 'épuiser le crédit du téléphone'. Le deuxième terme en particulier, est plus complexe sémantiquement et plus long par rapport à son correspondant chinois.

Une autre caractéristique de la langue chinoise qui rend possible la concision des mots est l'utilisation fréquente de l'abréviation. Le chinois permet en effet la contraction de deux mots en gardant les morphèmes qui sont les plus représentatifs. De ce fait, un terme comme *Shīfàn dàxué* 'Université Normale' peut être abrégé en *Shīdà*, *tèzhōng jīngchá* 'forces spéciales' en *tèjǐng*, *mǎkèsī zhǔyì* 'marxisme' en *mǎyì*. Au contraire, la langue ouïghoure ne permet pas ce type de contraction.

7.2.5.2 La concision dans l'énonciation des chiffres

La concision de la langue chinoise concerne également l'énonciation des chiffres (cf. Ablimit, 2009 : 30 ; Mijit, 2012 : 21). Nous avons identifié dans nos données des échanges dans lesquels l'énonciation des chiffres en chinois est employée dans une langue matrice ouïghoure.

Dans l'extrait 14 montré précédemment, nous pouvons observer l'utilisation de l'énonciation des chiffres en chinois également afin d'indiquer les années :

(1a)

èr líng líng bā- èr líng líng jiǔ jiǎngxuéjīn
èr líng líng bā- èr líng líng jiǔ jiǎngxuéjīn
 deux zéro zéro huit- deux zéro zéro neuf bourse.d'étude
 'La bourse d'étude des années 2008-2009.'

Ci-dessous l'équivalent en ouïghour de l'énonciation des chiffres en chinois présente dans (1a) :

(1b)

ikkiming	sekkizinchi	ikkiming	toqquzinchi	yili
ikkiming	sekkiz-inchi	ikkiming	toqquz-inchi	yil-i
deux-mille	huit-NO.ord	deux-mille	neuf-NO.ord	année-POSS3

‘Année 2008-2009’

L'énonciation des chiffres en chinois présente huit syllabes contre les quatorze de l'équivalent en ouïghour, en rendant la version chinoise plus concise par rapport à celle ouïghoure, apparemment très longue. De plus, la version ouïghoure est grammaticalement plus complexe, avec l'utilisation du suffixe ordinal et du possessif de la troisième personne.

Il faut remarquer dans cet exemple un aspect qui se relie à la question du *trigger*. L'énonciation des chiffres en chinois est suivie par le terme chinois *jiǎngxuéjīn* ‘bourse d'étude’. Ce mot, présente également dans le tableau 21, pour une question de diffusion dans l'environnement linguistique et également pour sa concision par rapport à son équivalent pourrait constituer le déclenchement qui conduit le locuteur à anticiper la commutation de code. Bien que ce mot puisse constituer le motif du déclenchement, la concision de l'énonciation des chiffres en chinois reste évidente.

Le prochain exemple montre au contraire un cas d'énonciation des chiffres en chinois probablement déclenchée par un mot *trigger* :

(2)

1 A	uning	öyi	chong	mu ?
	u-ning	öy-i	chong	mu ?
	lui/elle-GEN	maison-POSS3	grand	INT

‘Est ce que sa maison est grande ?’

2 B	uning	öyi	yī bǎi	bāshí	píngfāngmǐ
	u-ning	öy-i	yī bǎi	bāshí	píngfāngmǐ
	lui/elle-GEN	maison-POSS3	un-cent	huit-dix	mètre.carré

‘Sa maison fait cent quatre vingt mètres carrés.’

Ici le critère de la concision ne semble pas être une motivation acceptable pour le changement de code, car il n'y a pas une différence au niveau du nombre des syllabes : le correspondant ouïghour de *yībǎi bāshí* ‘cent quatre vingt’, *on yüz seksen*, est composé également par quatre syllabes. Le déclenchement qui conduit à l'utilisation de la numération chinois est probablement le mot *píngfāngmǐ* ‘mètre carré’. Son correspondant en ouïghour standard, *kwadrat métr*, emprunté à la langue russe, est, comme nous l'avons vu pour d'autres emprunts au russe, peu commun et

utilisé par rapport au terme chinois. Dans ce cas, le mot *píngfāngmǐ* pourrait donc constituer le *trigger* qui anticipe la commutation de code.

Un exemple de concision de numération chinoise sans la présence de déclencheurs est montré dans l'exemple (3), qui concerne la numération des numéros de téléphone ou des comptes des programmes de messagerie instantanée.

Le ouïghour et le chinois comportent en fait différentes types d'énonciation : en ouïghour les numéros sont généralement énoncés deux par deux, avec les trois derniers chiffres ensemble tandis qu'en chinois les numéros de téléphone sont dictés chiffre par chiffre (Ablimit, 2009; Gaines, 2010).

(3)

1 A siz-ning QQ hào bar mu?
tu-GEN numéro.QQ EXIST INT

'Tu as un numéro QQ?'

2 B he'e, bar, èr sān yāo qī yāo sì wǔ bā
he'e, bar, èr sān yāo qī yāo sì wǔ bā
oui EXIST deux trois un sept un quatre cinq huit

'Oui, je l'ai, 231714958.'

Dans cet échange, le locuteur B répond à la question en ouïghour du locuteur A en énonçant son numéro QQ en chinois. Si nous comparons la façon d'énoncer les chiffres en chinois et en ouïghour, nous allons noter que l'énonciation en chinois est considérablement plus courte, comme il est montré dans le tableau ci-dessous :

Tableau 23- Exemple d'énonciation des chiffres en chinois et en ouïghour d'un numéro de compte

Chinois	Ouïghour
<i>èr sān yāo qī yāo sì wǔ bā</i>	<i>yigirme üch onikki yetmish bir toqquz yüz ellik sekkiz</i>
deux trois un deux sept un quatre neuf cinq huit	vingt-trois douze soixante-et-un quatre cent cinquante-huit
(huit syllabes)	(seize syllabes)

En regardant le tableau, nous observons que la numération du compte QQ en chinois, dicté chiffre par chiffre, rend l'énonciation plus courte par rapport à la numération en ouïghour : huit syllabes à la place de seize.

L'emploi des chiffres chinois dans le discours ouïghour pourrait être également vu comme un phénomène structurel. Les numéros sont en fait des éléments, qui, dans une situation de contact des langues, indiquent un degré important de contact linguistique (Thomason et Kaufman, 1980 ; Matras, 2009)²⁰⁹. L'exiguïté des données à notre disposition concernant l'énumération ne nous permet pas d'approfondir ce phénomène. De plus, dans le cas dans lesquels d'autres éléments chinois sont présents, il nous est difficile d'identifier si le déclenchement est lié à la concision de la numération ou à d'autres facteurs, comme ceux que nous somme en train d'évaluer dans cette section.

7.2.5.3 Quelques considérations sur la concision de la langue chinoise

Dans cette présentation sur la concision de la langue chinoise nous avons attribué en partie cette caractéristique aux caractères structurels des langues qui font l'objet de notre étude de cas (isolant de la langue chinoise et agglutinatif de la langue ouïghoure) comme à des stratégies discursives (par exemple les formules de politesse, l'abréviation et les différents types de numération). Au premier regard, la différence structurelle des deux langues semble jouer un rôle important dans la concision. Cependant, une comparaison avec des exemples provenant d'autres langues nous amène à quelques considérations supplémentaires.

La concision, appelée également « *linguistic economy* » (Li, 1996) est investigué par Li et Tse (2002 : 175-176) dans leur étude de cas sur le *code switching* anglais-cantonais-chinois standard à Hong Kong. D'après leur recherche, les termes chinois et cantonnais relatifs au vocabulaire technique sont évités car trop longs, par exemple l'anglais *benchmark* a comme équivalent en cantonnais *jyu5-man4-gei1-zeon2-si5* (*ibid.* : 175)²¹⁰. Dans ce cas, une langue flexionnelle, l'anglais (qui par ailleurs pourrait être considérée comme très peu flexionnelle si comparée à d'autres langues indo-européennes) est plus concise et économique par rapport à une langue isolante, le cantonnais. En ce qui concerne le cantonnais *jyu5-man4-gei1-zeon2-si5* à la place de *benchmark*, il s'agit très probablement d'un terme connu initialement dans sa version anglaise et ensuite

²⁰⁹ L'emprunt des premiers chiffres est, selon Thomason et Kaufman (1988 : 74), indice d'un contact linguistique plus intense et du début d'un emprunt structurel. L'utilisation d'expressions numérales (afin d'indiquer l'âge, les prix, le temps etc.) est présent également dans le cas de commutation de code entre l'anglais et la langue Shona (Myers-Scotton, 1993 : 195-201).

²¹⁰ Littéralement langue (jyu5-man4), base (gei1-zeon2), test (si5).

traduit en cantonnais. Par conséquent, sa nature d'emprunt sémantique le rend plus complexe et élaboré dans sa structure.

Nous trouvons une situation similaire dans des cas qui s'inscrivent plutôt dans le *borrowing* que dans le *code switching* comme par exemple l'utilisation en français du terme anglais *chat* à la place du terme français 'messagerie instantanée', *e-mail* à la place de courriel électronique, *scoop* à la place de 'primeur d'une information', les trois plus longs. Ici, les langues impliquées sont structurellement similaires ; d'autres facteurs entrent en jeu comme des moyens d'abréviations (dans le cas de *e-mail*), des reproductions sémantiques élaborées (comme dans le cas de messagerie instantanée ou de primeur d'une information).

Les facteurs qui rendent une langue plus concise sont donc plusieurs, au-delà des ses caractéristiques structurelles. En ce qui concerne notre étude de cas, la concision des termes de la langue chinoise semble dépendre d'un ensemble d'éléments qui comprennent des traits structurels, des stratégies linguistiques et de formation de mots, ainsi que la perception des locuteurs. Ce que nous avons voulu présenter ici à travers la concision des termes et l'énonciation des chiffres en chinois est un avantage supplémentaire de cette dernière sur le plan de la communication économique (du point de vue linguistique), des informations et des concepts.

7.2.6 Considérations sur l'utilisation du vocabulaire chinois dans le discours ouïghour

Dans cette section nous avons orienté notre réflexion vers les facteurs sociolinguistiques qui jouent un rôle dans l'utilisation du vocabulaire chinois dans le *code switching* ainsi que dans le ouïghour informel.

Nous avons premièrement observé que l'utilisation du lexique chinois concerne des domaines lexicaux bien précis : le vocabulaire lié à l'éducation, à l'administration, à la technologie, aux vêtements et cosmétiques, ainsi que adjectifs liés aux nouvelles tendances. A notre avis, cela montre premièrement une diffusion de la langue chinoise dans l'environnement urbain, situation qui s'est créée suite aux changements démographiques et à l'implémentation des politiques linguistiques visant à la propagation de la langue officielle dans la sphère publique.

La langue chinoise étant la langue dominante dans la sphère publique et dans la création du vocabulaire, certains termes chinois possèdent une forte valeur

référentielle, car ils sont plus spécifiques et semblent constituer un lien direct entre une image acoustique et sa représentation mentale.

L'influence culturelle chinoise et la substitution des emprunts au russe par des termes non lexicalisés chinois sont des facteurs strictement liés l'un à l'autre ; l'utilisation du vocabulaire chinois nous montre l'affirmation du chinois comme une langue de prestige jouant un rôle central dans la création des formes culturelles, place occupée au cours du XX^{ème} siècle par la langue russe.

Nous avons également remarqué la concision de la langue chinoise, un élément que nous ne trouvons pas dans la langue ouïghoure. Cette caractéristique fait du chinois une langue pratique et économique dans la transmission d'un message.

La variété des facteurs influençant l'utilisation des termes chinois nous montre l'étroit contact entre les langues chinoise et ouïghoure mais également le rôle joué par les transformations sociales et culturelles au sein de la communauté ouïghoure dans le développement de leurs usages linguistiques.

7.3 Le *code mixing* a-t-il une valeur socio-interactionnelle?

Après cette présentation des significations interactionnelles et socio-culturelles du *code switching* ouïghour-chinois, nous soulevons à ce point de notre étude la question de la présence ou de l'absence d'une valeur interactionnelle dans la commutation de code intraphrastique, communément appelée *code mixing*. Nous avons dédié à cette question une partie importante des fondements théoriques du chapitre 3.

Dans cette réflexion, qui se concentre sur les données présentées dans les chapitres 6 et 7, nous orientons notre attention sur la commutation de code intraphrastique conçue comme :

- insertion d'un élément ou d'insertions ayant un caractère figé ;
- alternance à l'intérieur de la phrase complexe, donc par exemple au niveau d'une coordonnée ou d'une subordonnée²¹¹.

²¹¹ La phrase complexe est composée par plusieurs propositions qui peuvent être juxtaposées, subordonnées ou coordonnées.

En d'autres termes, nous allons dédier ces réflexions à tous les aspects de la commutation qui ne rentrent pas dans le *code switching* conçu comme alternance dans le discours, celui qui selon une grande partie de la littérature sur ce thème est considéré comme doté de fonctions pragmatiques. Nous présentons donc dans cette section des réalisations de notre corpus concernant la commutation intraphrastique dans lesquelles il est possible de lire une valeur pragmatique et socio-interactionnelle.

Nous avons évoqué dans le chapitre 6 comment les éléments fonctionnels, en se trouvant aux limites de la phrase, semblent renforcer les contrastes dans le discours et marquer l'alternance entre les deux langues. Cette caractéristique a été identifiée dans d'autres études de cas (Mashler, 1994 et Matras, 2009 : 137, cf. chapitre 3) comme dans notre recherche sur la commutation entre ouïghour et chinois (cf. chapitre 6).

Nous avons également observé dans les chapitres 6 et 7 la présence de plusieurs insertions lexicales. Pour certaines d'entre elles, nous avons identifié une valeur pragmatique dans le discours, notamment pour leur expressivité et leur spécificité. En ce qui concerne l'expressivité, nous avons souligné comment des termes comme *xīnxiān* 'neuf' et *qīngsōng* 'relaxé' ont un encrage stylistique qui lui donne une signification spéciale au sein du réseau social dans lequel ils sont employés, en particulier parmi les jeunes. Au sujet de la spécificité, nous avons observé comment des termes concernant l'administration et l'éducation du système chinois, les noms propres des institutions ou des lieux de la ville de Ürümchi ont au contraire un pouvoir référentiel. En constituent un lien direct entre le mot et l'image, ils sont plus adaptés à l'indication d'un référent donné. Toutes ces fonctions que nous avons observées précédemment ont à notre avis une valeur pragmatique. Cette dernière est présente en particulier dans le cas de répétition présenté dans l'extrait 2, dans lequel le mot chinois *diàntī* 'ascenseur', accompagné par un haussement du ton de la voix est employé au lieu de son correspondant ouïghour, *lift*, afin de rendre le message plus clair.

Dans le chapitre 6, nous avons remarqué un autre phénomène dans la commutation de code intraphrastique ayant une valeur dans les stratégies du discours : le double marquage du médiatif. Dans l'exemple (13) du chapitre 6 : *hǎoxiàng zhè biān iken* 'On dirait que c'est de ce côté-là', le médiatif se trouve dans l'adverbe de modalité chinois *hǎoxiàng* 'sembler', comme dans la particule *iken*.

Comme nous l'avons affirmé précédemment, ce double marquage semble mettre l'emphase sur la soudaine perception du fait.

Dans le cadre de l'alternance entre constituants de la phrase complexe, nous rappelons trois cas que nous avons rencontré dans ce chapitre (présentés respectivement dans l'extrait 1, 5 et 17). Dans ces cas le *switch* coïncide avec le début du syntagme et la commutation se développe à l'intérieur des limites de la phrase.

(1) *nǐ xǐhuan tā dehuà men dadanggha dimeymen/ wǒ gēi nǐ bàba mánzhe*
'Si lui te plaît, je le dirai pas à ton père/ je le cacherai à ton père.'

Dans l'exemple 1, la commutation de code a lieu entre la proposition principale et la subordonnée. L'énoncé a une valeur pragmatique dans le contexte du message transmis car le ouïghour est utilisé avec la fonction de communiquer un message intime, confidentiel ; de plus, le passage du chinois au ouïghour et de nouveau au chinois marque la centralité du message en ouïghour.

(2) *yàome yaxshi oylap béqeng zhè dàodǐ zhǐ bù zhǐ*
'Ou, réfléchis bien, (si) enfin ça vaut le coup ou pas.'

Dans l'exemple (2) nous observons une construction hybride, dans laquelle il est difficile de reconnaître l'apport des grammaires ouïghoure et chinoise.

Il s'agit comme dans le cas précédent d'une commutation entre une proposition principale et une subordonnée. La proposition principale, en ouïghour, est introduite par la conjonction chinoise *yàome* 'ou', qui semble, comme nous l'avons remarqué dans la section précédente dédiée aux éléments non-lexicaux (cf. chapitre 6), tenir le rôle du renforcement du contraste. Ensuite, le changement de code a lieu entre la proposition principale ouïghoure *yaxshi oylap béqeng* 'réfléchis bien' et la proposition subordonnée *zhè dàodǐ zhǐ bù zhǐ* '(si) ça va le coup ou pas'. Il s'agit d'une subordonnée dubitative qui respect en effet l'organisation syntaxique des deux langues : en ouïghour comme en chinois la proposition principale est

censée se trouver avant la subordonnée²¹². A travers la commutation de code le locuteur marque deux différentes sections de la phrase comme du message : le syntagme en ouïghour focalise sur l'état des affaires tandis que celui chinois focalise sur l'expression de la possibilité.

Pour revenir à notre réflexion sur l'existence de contraintes universelles dans la commutation de code, il faut noter que les exemples (1) et (2) respectent le principe du *equivalent constraint* de Poplack (1980)²¹³, car l'organisation syntaxique de deux langues n'est pas violée. Dans l'exemple (1) une phrase conditionnelle présente en principe en ouïghour comme en chinois la subordonnée conditionnelle avant la préposition initiale²¹⁴. Au contraire, dans l'exemple (2) les propositions principales sont censées se trouver au début de la phrase.

En revanche, nous n'excluons pas qu'une dislocation due au caractère flou de la production orale et à l'organisation variable du *code switching* puisse avoir lieu, pour les exemples cités ci-dessus comme pour d'autres structures syntaxiques.

Dans le troisième cas, que nous avons rencontré dans l'extrait 17, nous trouvons un cas qui s'insère entre le *tag switch*²¹⁵ et le *code mixing*.

(3) *xudayim buyrisa, guòle liǎng tiān dào nàlǐ shàngbān*
'Si Dieu le veut, d'ici deux jours je travaillerai là-bas.'

L'expression *xudayim buyrisa* 'Si Dieu le veut' s'insère entre un *tag switch* et le *code mixing*. Elle pourrait être considérée comme un phénomène de *code mixing* car elle n'est pas indépendante du point de vue syntaxique du reste de la phrase, car elle constitue la protase de la phrase conditionnelle. En même temps, sa nature d'expression religieuse la rend indépendant du point de vue sémantique. La valeur pragmatique réside ici sur son statut d'expression figée.

²¹² En ouïghour la phrase commencerait avec une construction du type *oylap baq-* 'réfléchir' +subordonnée. De même, en chinois la proposition principale se trouverait au début de la phrase, avec une construction du type *nǐ xiǎng yī xiǎng* 'tu réfléchis un peu' + subordonnée.

²¹³ Nous rappelons que le principe du *equivalent constraint* affirme que la commutation a lieu à un point de la phrase qui ne viole pas la structure syntaxique de deux langues en présence.

²¹⁴ Une proposition conditionnelle est introduite en chinois par *yàoshi (rúguǒ)..dehuà* ; en ouïghour une proposition conditionnelle est introduite avec le suffixe verbal *-sA*.

²¹⁵ Nous rappelons que les *tag switches* sont décrits comme des interjections, expressions idiomatiques ou substitutions des termes qui peuvent être présents à n'importe quel point de la phrase et qui n'obéissent à aucune règle syntaxique.

Comme nous l'avons observé pour le *code switching* comme phénomène de contact des langues dans le chapitre 6, nous sommes en présence d'un continuum de phénomènes qui s'insèrent entre la commutation sans but pragmatique et la commutation comme alternance avec des fins interactionnelles.

Dans notre corpus nous avons identifié deux types de phénomènes de commutation de code, qui peuvent être définis comme *code switching* intra- et interphrastique. La présence de ces deux types de commutation dans les pratiques langagières de la communauté ouïghoure nous amène à la typologie dynamique du discours bilingue proposée par Auer (1999). Comme nous l'avons introduit au cours du chapitre 3, le linguiste voit le développement du parler bilingue comme un processus qui peut commencer par l'alternance entre deux langues avec une valeur discursive pour passer au *code mixing* (conçu comme insertions d'éléments d'une L2 dans une L1 avec une faible ou aucune signification interactionnelle) et au *fused lect*, dans lequel le contact entre deux langues mène à l'établissement de nouvelles structures grammaticales. Les étapes de ce processus sont influencées par le facteur fréquence : la fréquente alternance entre les langues impliquées dans la commutation porte à la perte de la valeur interactionnelle de la commutation (*ibid.* : 320).

Nous avons remarqué dans les exemples présentés au cours de ce chapitre que dans le *code switching* ouïghour-chinois ces deux stades, l'alternance et l'insertion, se chevauchent chronologiquement, les deux coexistent au sein des pratiques langagières de la communauté. De plus, la commutation intraphrastique joue, tout comme la commutation intraphrastique, un rôle dans les stratégies du discours et dans la valeur pragmatique du *code switching*.

Le modèle de Auer ne semble pas donc refléter le développement du parler bilingue dans la communauté linguistique étudiée dans cette thèse. Comme pour les dimensions synchronique et diachronique, nous observons un continuum dans lequel la valeur interactionnelle se trouve à différents degrés dans le *code switching* comme alternance dans le discours, à l'intérieur d'une phrase complexe, comme dans les simples insertions. Les limites présentes dans ce continuum sont floues et sensibles aux besoins communicatifs du locuteur et du message transmis.

Nous avons identifié une valeur pragmatique sur deux niveaux : le niveau des insertions, avec leur encrage stylistique et référentiel, et le niveau de la commutation à l'intérieur de la phrase complexe avec la fonction de focaliser sur

une partie précise de la phrase et par conséquent sur une partie définie du message transmis. Nous ne trouvons donc pas dans notre étude de cas le contraste entre *code switching* et *code mixing* appliqué généralement dans la littérature. Au contraire, une attention dédiée aux deux types de commutation nous a montré comment ces deux formes soient intégrées dans le répertoire verbal de la communauté et comment ensemble ils contribuent à créer des stratégies discursives.

7.4 Considérations conclusives

Dans ce chapitre nous avons mis en relation deux aspects différents du *code switching* ouïghour-chinois : le premier concerne l'emploi du ouïghour et du chinois dans le discours et dans l'interaction, le deuxième l'utilisation des termes chinois non intégrés dans le vocabulaire standard de la langue ouïghoure dans le parler ouïghour informel.

Dans cette présentation nous avons discerné deux dimensions, micro-sociolinguistique et macro-sociolinguistique. Nous avons identifié une dimension micro-sociolinguistique en particulier dans l'analyse de l'interaction, dans laquelle le locuteur répond à des besoins communicatifs personnels qui se développent au cours de la conversation. Au contraire, la dimension macro-sociolinguistique est évidente dans l'analyse des insertions lexicales chinoises, dans laquelle nous avons remarqué comment les transformations au sein de la société sont impliquées dans le changement des usages linguistiques de la communauté ouïghoure.

Dans la dernière section, nous avons dédié quelques considérations à la valeur pragmatique de la commutation intraphrastique, en soulignant sa fonction communicative dans les stratégies du discours des locuteurs ouïghours.

Pour conclure, il nous semble nécessaire de remarquer deux éléments du *code switching* ouïghour-chinois qui sont emblématiques dans notre recherche. Premièrement, comme souligné par Gumperz (1982 : 48), l'utilisation de deux ou plusieurs langues dans une conversation constitue une richesse par rapport à la communication dans un système monolingue: dans notre étude de cas, le locuteur ouïghour, en employant deux codes, augmente ses possibilités d'expression. Cela concerne également l'emploi du vocabulaire chinois, qui, nous avons observé, peut avoir une valeur référentielle et économique dans la transmission d'un message.

Deuxièmement, en tenant compte également des considérations faites en ce qui concerne les données présentées dans le chapitre 6, notre corpus nous montre que la langue ouïghoure est toujours utilisée, malgré son statut de langue minoritaire et les processus d'assimilation linguistique mis en œuvre; l'utilisation du chinois est additionnel et s'ajoute dans le répertoire linguistique de la communication.

Troisièmement, il est important de souligner comment, dans un environnement urbain, le contact linguistique et culturel implique deux ethnies, les Ouïghours et les Han, qui ont des relations sociales éloignées et occasionnelles dans le cadre de la sphère privée, mais fréquentes dans la sphère publique. L'interaction dans cette dernière, qui s'ajoute à la présence du chinois dans l'environnement linguistique de la ville, contribue au développement de la présence du chinois dans le discours ouïghour, dans la forme d'insertion et d'alternance dans le discours, même dans les conversations *in-group*.

Cela nous montre comment le développement des phénomènes de commutation de code entre le ouïghour et le chinois est donc une conséquence des facteurs micro-sociolinguistiques, relatifs aux besoins personnels des locuteurs, et des facteurs macro-sociolinguistiques, liés à un intensif contact linguistique ainsi qu'aux changements dans l'organisation diglossique et des significations sociales des langues en questions.

Chapitre 8

Langue, idéologie et purisme : éviter le *code switching*

Nous avons introduit dans le chapitre 3 la façon dont les comportements linguistiques peuvent symboliser les identités, la suprématie d'un groupe ethnique ainsi que les inégalités économiques, politiques et sociales (cf. Bourdieu, 1977 et Gal, 1987). Nous avons utilisé le terme *idéologie linguistique* afin d'indiquer les sentiments et les attitudes linguistiques des locuteurs natifs ou non natifs sur une langue donnée, y compris sur ses variétés et sur les différents comportements linguistiques au sein d'une communauté (Kroskrity, 2004 : 497).

Dans le cadre des politiques linguistiques à l'égard du ouïghour, nous avons observé dans le chapitre 1 différents épisodes liés à la valeur idéologique des langues. Nous rappelons, par exemple, la réforme de l'écriture ouïghoure latinisée comme un moyen de rapprocher le système orthographique du ouïghour de celui du chinois et les diverses justifications pour la diffusion de la langue chinoise standard au détriment de la langue ouïghoure (notamment le lien entre la connaissance du chinois et la lutte contre le terrorisme ainsi que la pauvreté lexicale de la langue ouïghoure comme source de sous-développement social et économique). Dans ces cas, l'idéologie mise en œuvre par les autorités chinoises soutient une inégalité linguistique et justifie le processus d'assimilation ethnique.

Cependant, un autre type d'idéologie linguistique, soutenue par une partie de la communauté ouïghoure, supporte la langue minoritaire, avec la création des variétés du ouïghour parlé qui effacent le contact avec la langue chinoise, en particulier dans les médias (Dwyer, 2013 et Thompson, 2013, cf. chapitre 3). Ces

variétés, connues sous le nom de *sap uyghur* ‘ouïghour purifié’ ou ‘pur ouïghour’, représentent une opposition au ouïghour *qalaymiqan* ‘désordonné’, caractérisé par la présence d’éléments chinois, parlé en particulier par les jeunes et par ceux qui ont reçu une éducation en langue chinoise depuis le plus jeune âge (Thompson, 2013).

Les données que nous avons analysées tout au long de notre thèse constituent un exemple de ouïghour *qalaymiqan*, qui, selon les défenseurs du purisme, doit être évité. Comme nous l’avons décrit dans le chapitre 1, la langue ouïghoure est considérée comme l’un des éléments qui contribue à l’intégrité de l’identité ethnique et la question de sa survie face au développement du chinois standard dans la sphère publique est un thème central dans les réflexions sur l’identité ouïghoure. Dans ce contexte, le *code switching* et la présence des mots chinois dans le discours ouïghour deviennent un symbole d’assimilation linguistique et culturelle. Cela est motivé par le fait que dans l’opinion collective cette pratique langagière est répandue parmi les *minkāohàn* et parmi ceux qui font une utilisation du chinois dans leur travail. De plus, ceux qui reçoivent une éducation dans les écoles chinoises présentent des signes d’assimilation à la culture chinoise qui sont souvent lisibles dans la façon de s’habiller, dans les pratiques religieuses, dans les habitudes alimentaires, etc. (Smith, 2002 ; Caprioni, 2011)²¹⁶.

Etant donné les résultats de la diffusion du chinois standard au sein de la communauté, et l’absence d’une politique linguistique s’engageant à développer et promouvoir concrètement la langue ouïghoure dans la sphère publique, la réaction des acteurs prend différentes formes de désaccord et de défense à l’égard du *status quo*²¹⁷.

Comme évoqué par les études de Thompson (2013) et Dwyer (2013), le purisme mis en œuvre dans les émissions ouïghoures indique que l’objectif du renouvellement de la langue ouïghoure est l’élimination des emprunts chinois ; l’idéologie qui soutient cette opération se développe donc sur l’idée selon laquelle

²¹⁶ En effet, le fait d’avoir reçu une éducation en chinois n’exclut pas toujours une bonne maîtrise et le correct usage du ouïghour standard. Les études ethnographiques de Smith (2002) et Wilson (2012) montrent des cas de Ouïghours *minkāohàn* qui ont pu garder leur intégrité linguistique et culturelle. Nous avons également observé la présence d’exceptions à la norme lors de notre terrain d’enquête.

²¹⁷ Comme nous l’avons observé dans le chapitre 1, bien que les politiques linguistiques chinoises reconnaissent le développement et l’utilisation de la langue ouïghoure dans plusieurs domaines de la vie publique, l’objectif semble plutôt le développement du chinois comme une variété haute et la création d’un bilinguisme soustractif.

la langue chinoise est une menace pour la survie de la langue ouïghoure et de l'intégrité ethnique de sa communauté.

Ainsi, la langue devient un autre élément avec lequel la communauté ouïghoure crée des espaces qui l'éloignent de la communauté voisine chinoise. Le ouïghour purifié d'éléments chinois, le *sap uyghur*, opposé au ouïghour *qalaymiqan* devient donc un instrument de défense. Nous trouvons ces dynamiques et ces besoins non seulement dans la langue parlée dans les médias, comme montré par les travaux de Dwyer et Thompson, mais également dans la langue parlée quotidiennement dans les contextes informels. Dans ce cas, le *sap uyghur* se situe à l'extrémité opposée de la commutation de code entre le ouïghour et le chinois.

Ce dernier chapitre a comme objectif l'identification des différents lieux de discussion sur le *sap uyghur* ainsi que ses caractéristiques linguistiques. La dernière section est dédiée à la présentation du sketch comique, *étot*, qui a comme objet la critique du *code switching* sur le ton de la dérision.

8.1 Les différents lieux de discussion sur le *sap uyghur*

Le *code switching* entre le ouïghour et le chinois ainsi que l'oubli des termes du ouïghour standard est un thème commun pour la communauté ouïghoure²¹⁸. Ce discours touche différents genres de communication : les conversations informelles quotidiennes, les articles académiques ainsi que les moyens de communications les plus modernes, sur ordinateur et sur téléphone portable.

8.1.1 Le *sap uyghur* dans les conversations informelles quotidiennes

L'utilisation du chinois et du ouïghour dans la même conversation, que ce soit sous forme de *code switching* inter-phrastique ou intra-phrastique est, comme nous l'avons déjà affirmé au cours de cette thèse, une pratique langagière répandue dans la communauté.

Les extraits ci-dessous montrent clairement comment le thème du purisme et du ouïghour nettoyé d'éléments chinois est central dans les conversations informelles.

²¹⁸ Nous rappelons que par le ouïghour standard nous faisons référence à la variété officielle du ouïghour parlé au Xinjiang décrite dans le chapitre 6. Cette variété présente donc, au-delà des emprunts à l'arabe et au persan, des emprunts à la langue chinoise désormais établis dans le lexique de la langue. Cependant, ces derniers ne sont pas aussi nombreux que ceux que nous trouvons dans le ouïghour parlé de nos jours.

Extrait 1

Un homme d'environ 25 ans discute avec ses camarades à la sortie des cours. Leur conversation, mis à part cet énoncé montré dans l'extrait, est entièrement en ouïghour.

altinchi *shōduì* deydu dégen / *xiǎoduì* dégen kent !
alti-nchi *shōduì* de-y-du dé-gen / *xiǎoduì* dé-gen kent !
sept-ORD groupe dire-PRS-3s dire-PRTC.PS bourg dire-PRTC.PS village
'Le septième groupe (*shodui*) comment ça se dit / bourg ça se dit *kent* !'

(Campus de l'Université du Xinjiang, *Tiānshān*)

Après l'énonciation du terme *shodui* 'équipe, groupe' (en chinois standard *xiǎoduì*), le locuteur prend conscience d'avoir utilisé un terme chinois, il se demande comment on dit ce terme en ouïghour et il fait un effort pour se rappeler le mot *kent*, 'village, petite équipe'²¹⁹. L'extrait nous montre que l'emploi de ce mot chinois n'est pas approprié à cette conversation entre ces garçons, même en s'agissant d'une conversation informelle à la sortie des cours.

Extrait 2

Un professeur d'environ 50 ans discute avec une de ses étudiantes et il l'invite à être plus diligente.

Siz *yánjiūshēng* / aspirant, maqale yézishing kérek
Siz *yánjiūshēng* / aspirant, maqale yézish-ing kérek
vous étudiant.en.master étudiant.en.master mémoire écrire-GER.2si il.faut
'Vous êtes étudiante en Master, il faut écrire le mémoire.'

(Campus de l'Université normale du Xinjiang, *Shāyībākè*)

Dans cet extrait, le professeur, qui est en train de réprimander son élève, utilise premièrement le terme chinois *yánjiūshēng* 'étudiant en master'. Après avoir utilisé ce terme il s'arrête pendant quelques secondes et il se corrige en employant le terme ouïghour *aspirant*. Cette pause, immédiatement suivie par l'utilisation du terme ouïghour semble nous indiquer que le locuteur s'est aperçu de la présence

²¹⁹ En fait, les mots *shodui* et *kent* n'ont pas la même signification. En chinois standard *xiǎoduì* signifie 'groupe, équipe', tandis qu'en ouïghour standard *kent* signifie 'petit village, hameau'. Dans ce contexte, le mot *kent* est utilisé pour faire référence à une sorte de regroupement, probablement dans le cadre d'une compétition (conversation personnelle avec Zohra Ablimit, 2013).

d'un mot chinois dans son discours. Comme dans l'extrait précédent, malgré le caractère informel de la conversation, le locuteur ne retient pas comme adéquate dans le contexte l'utilisation d'un terme chinois. De plus, dans ce dernier échange, le statut de professeur amène probablement le locuteur à sentir le devoir de parler *sap uyghur* en utilisant un terme du vocabulaire standard, afin de donner l'exemple à son étudiante.

Les extraits ici présentés sont emblématiques d'un état de faiblesse de la langue ouïghoure, d'une prise de conscience du fait que, à cause d'une présence et d'une fréquente utilisation de la langue chinoise, la maîtrise du lexique du ouïghour standard diminue. Certains mots sont si familiers en chinois que l'équivalent ouïghour est presque oublié, ou demande un effort de la part du locuteur afin d'être rappelé.

Il semble donc que cela crée dans la communauté des préoccupations concernant le fait que l'inutilisation des termes communs dans les conversations quotidiennes puisse amener à l'appauvrissement de la langue et à un *shift* vers la langue chinoise. Par conséquent, la reprise des termes du ouïghour standard qui ne sont plus courants dans le discours informel devient la réponse quotidienne de la communauté au changement que leur langue ethnique est en train de vivre.

Dans le discours sur le *sap uyghur* il est possible de remarquer également un fort mépris envers ceux qui utilisent souvent le *code switching*. Cela a donné lieu à la formation de mots désignant les personnes qui utilisent fréquemment des mots chinois dans leurs conversations en ouïghour, en particulier les adolescents qui ont reçu une éducation dans les écoles chinoises (*minkāohàn*) : *buzuwan*, 'voix cassées', ou *senkouhan* 'animaux han'²²⁰. Ces termes nous montrent qu'utiliser le *code switching* dans le parler et posséder une connaissance de la langue ouïghoure limitée peut constituer une cause de honte sociale.

Dans le contexte du Xinjiang la communauté devient elle-même responsable de la gestion des langues parlées. En l'absence de projet de développement de la langue ouïghoure menés par le gouvernement, la communauté devient l'espace dans lequel se développent des activités qui ont comme objectif la protection de la

²²⁰ Le mot *senkouhan* dérive de la substitution des deux premiers morphèmes du mot *minkāohàn* avec le mot chinois *shēngkou* ([s]enko~[s]enkou prononcé à la façon ouïghoure) qui signifie 'bête de somme'.

langue. Nous avons déjà observé dans le chapitre 5 comment l'apprentissage du ouïghour est aujourd'hui une activité qui se développe non plus à l'école, mais à l'intérieur de la famille et de la communauté. De même, l'attention vers un parler dépouillé d'éléments chinois se développe dans la communauté suite à des politiques qui ne semblent pas reconnaître le ouïghour en tant que langue digne d'être répandue.

Comme nous l'avons observé au sujet du choix des parents d'envoyer leurs enfants dans les écoles chinoises, nous allons remarquer ensuite dans la section dédiée à l'étot *Chüshenmidim* 'Je ne comprends pas' que la question du *code switching* et le besoin de parler *sap uyghur* n'excluent pas la maîtrise du chinois. L'acceptation, ou mieux, la résignation concernant la place du chinois en tant que variété haute dans la sphère publique amène la communauté à reconnaître ce dernier comme une langue faisant partie du répertoire linguistique de la communauté, mais également à sentir le besoin de séparer les langues présentes dans le répertoire linguistique.

8.1.2 Le *sap uyghur* chez les élites intellectuelles²²¹

Nous avons observé deux traits principaux du discours sur le *sap uyghur* dans le discours informel quotidien : la vision du *code switching* comme une mauvaise pratique langagière, et les efforts quotidiens d'employer des mots ouïghours qui ne sont désormais plus utilisés dans le discours informel.

Dans le milieu intellectuel, le discours sur le *sap uyghur* prend des formes plus élaborées, non seulement dans la dénonciation des mauvaises habitudes linguistiques, mais également dans la création des moyens pour rendre le ouïghour plus compétitif par rapport à la langue chinoise.

8.1.2.1 Le *sap uyghur* dans les articles académiques

Au sujet de la dénonciation du *code switching* comme une habitude linguistique à rejeter nous présentons ici deux articles publiés dans la revue académique *Til we terjime* (Langue et traduction), version ouïghoure de la revue chinoise *Yǔyán yǔ fānyì*, écrits par Abduréhim (2006) et Abduhaliq (2010). Les

²²¹ Pour cette catégorie, nous faisons référence à des personnes éduquées au sein de la communauté ouïghoure qui travaillent dans différents domaines, comme l'université, la recherche, l'enseignement, etc., ou des jeunes étudiants universitaires intéressés par la question de la langue ouïghoure.

articles traitent des obstacles qui empêchent le développement de la langue ouïghoure d'aujourd'hui.

Abduréhim (2006 : 36), dans son article « *Tilimiz mukemellikini qoghayli* » (Protégeons la perfection de notre langue), souligne l'importance de la langue maternelle dans le patrimoine culturel d'une ethnie. La langue maternelle, héritée par les ancêtres, est fondamentale pour l'intégrité ethnique des générations futures, car elle développe fierté et enthousiasme (*ibid.* : 36). De plus, la langue ouïghoure, qui est riche et détaillée, est en train de devenir une *shalghutlashqan sortluq* 'race croisée' (*ibidem*) à cause de la tendance à créer des néologismes par l'utilisation d'emprunts phonétiques chinois.

Abduréhim critique en particulier le langage des jeunes, des enfants, des adolescents et des universitaires, qui emploient des termes chinois à la place de leurs correspondants ouïghours comme par exemple (*ibidem*) :

- *denna* 'ordinateur' à la place de *kompyuter* ;
- *chaoshi* 'supermarché' à la place de *talla bazar* ;
- *fakuan* 'recevoir une amende' à la place de *jerimane qoyush* ;
- *zhalepo* 'supermarché Carrefour' à la place de *kerréfor* ;
- *hongqilu* (nom d'une rue de Ürümchi) à la place de *qizil bayraq yoli*²²².

Les termes en question concernent des domaines du lexique que nous avons cités dans le chapitre 7, le vocabulaire administratif et technologique, les noms propres et les noms des rues. De plus, le linguiste critique une autre habitude que nous avons observée au sujet de la concision de la langue chinoise dans le discours, l'énonciation des chiffres en chinois, qu'il considère comme de *nachar adetler*, 'mauvaises habitudes' (*ibid.* : 37).

La question de la pureté de la langue ne concerne pas exclusivement les insertions lexicales. La négligence envers la langue ouïghoure va au-delà de l'utilisation du ouïghour et du chinois dans le même discours : elle amène également à l'oubli d'expressions idiomatiques et des différences sémantiques entre les termes. A ce sujet Abduréhim (*ibid.* : 37) fournit quelques exemples de différentes valeurs sémantiques des mots ouïghours, parmi eux, le mot *haram*

²²² Les mots ne respectent pas la transcription en *pīnyīn* car l'auteur reproduit leur prononciation en ouïghour, dans une forme assimilée au système phonologique de cette dernière.

‘impur’, qui peut être utilisé pour définir un type de nourriture (qui n’est pas préparé selon les principes dictés par l’Islam), une catégorie d’animaux (qui ne peuvent pas être mangés selon les principes de l’Islam), mais peut être utilisé également afin de faire référence aux branches d’un arbre qui ne donnent pas de fruits. Selon l’auteur, cette signification n’est aujourd’hui même plus connue des locuteurs.

Puis, il cite un verbe spécifique, *kalikash* ‘pondre (un œuf)’ (*ibidem*), qui aujourd’hui n’est plus utilisé dans le parler informel ni employé dans des contextes dans lesquels l’utilisation spécifique de ce verbe est nécessaire. Il est substitué par le mot *tughash* ‘mettre au monde’, verbe utilisé afin d’indiquer l’accouchement des humains ou d’autres animaux.

Avec ces exemples l’auteur montre comment le ouïghour est en train de perdre la richesse de son vocabulaire, non seulement dans le parler mais également dans les publications : la négligence à l’égard de la langue ouïghoure ne concerne pas uniquement la communauté dans sa communication quotidienne mais également ceux qui utilisent un vocabulaire spécifique dans leur travail (*ibidem*).

Le thème de la protection de la langue ouïghoure est montré clairement dans le titre d’une autre publication, « *Ana tilimiz sapliqini qoghayli* » (Protégeons la pureté de notre langue maternelle). L’auteur, Abduhaliq (2010) souligne deux problèmes fondamentaux de la langue ouïghoure d’aujourd’hui, qui sont liés l’un l’autre : l’habitude parmi les jeunes, mais également parmi les intellectuels, de mélanger les deux langues, ainsi que la présence de fautes et d’inconsistances dans la création des néologismes.

Le linguiste, qui ne parle pas explicitement de l’influence de la langue chinoise, défend le développement de la langue ouïghoure comme langue ethnique : premièrement, elle a une place importante dans le cadre des études sur les langues turciques, pour la richesse de ses textes anciens et pour ses contacts culturels linguistiques et culturels avec différentes civilisations ; deuxièmement, autre point souligné également par Abduréhim (2006 : 36), la langue est un élément fondamental pour les Etats et pour les ethnies : elle contribue à conserver leurs racines ainsi qu’à soutenir leur développement économique et social. Elle fait donc partie d’une conscience ethno-nationaliste.

Puis, le linguiste concentre son attention sur l’absence de principe de traduction et de création des néologismes. En refusant les emprunts phonétiques, il affirme que la formation d’un néologisme doit premièrement se baser sur

l'utilisation de radicaux flexionnels déjà existants dans la langue; dans le cas du ouïghour, il doit favoriser les éléments turciques. Si cela n'est pas possible, l'emprunt peut être formé avec l'aide de morphèmes, lexicaux et dérivationnels, provenant d'autres langues mais déjà présents dans le ouïghour standard. Enfin, le néologisme doit respecter le système phonologique de la langue ouïghoure et être publié et diffusé par les instances responsables du développement de la langue et écriture ouïghoure (*ibid.* : 30)²²³.

Un accent est mis également sur la question des traductions incorrectes des termes chinois. Ces dernières ne respectent pas la signification des mots, comme pour le terme *filologie penliri*. Le terme, qui est censé être la traduction de l'anglais *humanities* et du chinois *rénwén kēxué*, ne traduit qu'une discipline appartenant aux sciences humaines, la philologie ; selon lui il faudrait créer un terme plus correct, comme *adimiyet penliri*, qui utilise dans sa formation le radical *adem* 'homme' (*ibidem*), plus lié au concept de l'humanité. Selon le linguiste, les processus d'emprunt lexical sont communs à toutes les langues et sont nécessaires afin de créer la nouvelle terminologie liée aux nouveautés qui entrent dans une société. Le problème du sous-développement de la langue ouïghoure n'est pas lié au contact avec d'autres langues, car l'échange des nouvelles connaissances est un processus naturel dans le développement d'une langue, mais à l'absence d'un accord et de directives communes dans la création de nouveaux termes parmi ceux qui travaillent dans ce domaine. Cela amène les nouvelles comme les anciennes générations à abandonner leur langue native et à utiliser des termes étrangers, entre autres afin de montrer qu'ils connaissent d'autres langues au-delà de leur langue maternelle (*ibid.* : 29-30).

Comme souligné dans l'article précédent, la protection et le développement de la langue ouïghoure est une tâche pour toute la communauté ainsi que pour ceux qui sont les plus impliqués dans le développement de la langue. Abduhaliq incite donc les traducteurs, les éditeurs, les présentateurs et ceux qui s'occupent de la question de la langue et de l'écriture (*til-yéziq*) à donner de l'importance à cette question afin d'éviter le mélange des deux langues (*ibid.* : 31).

Il est important de noter dans les deux articles ici cités l'emphase mise sur des

²²³ Comme par exemple de journaux officiels comme le *Xinjiang géziti* (communication avec Gülnar Eziz, 2014).

éléments précis, qui nous aident à tracer les contours de la question du *sap uyghur* :

- Le développement et la protection de la langue ouïghoure comme une activité sur laquelle la communauté doit travailler activement. Cela est montré sur le plan du discours par l'utilisation de la terminaison verbale de la première personne du pluriel *-miz*, l'emploi de l'expression *ana tilimiz* 'notre langue maternelle', l'utilisation de l'optatif dans les verbes *qoghayli* 'protégeons'.
- Le travail sur la protection de la langue ouïghoure est une tâche qui concerne toute la communauté, qui doit se méfier des mauvaises habitudes linguistiques, mais également aux intellectuels, qui doivent participer à la création des instruments pouvant revitaliser la langue ouïghoure.
- L'absence d'allusion au fait que la langue ouïghoure a toujours emprunté aux langues étrangères à travers l'emprunt phonétique. Les termes empruntés dans le passé au russe, à l'arabe et au persan ne sont pas inclus dans les objectifs de purification du ouïghour. L'état critique de la langue ouïghoure concerne son état actuel et la présence d'emprunts phonétiques chinois.
- La présence d'un criticisme collaboratif (ce qui n'est pas surprenant étant donné la sensibilité du thème de la langue ouïghoure et la liberté d'expression en Chine). Les auteurs ne font aucune référence aux nouvelles politiques centrées sur le développement du chinois standard dans l'éducation et dans le média comme responsables de ces changements dans la langue. Ils se limitent à présenter le problème et à exhorter la communauté à changer ses habitudes linguistiques. En particulier Abduhaliq (2010) demande pour la formation des néologismes une collaboration avec les institutions gouvernementales responsables du travail sur la langue et l'écriture ouïghoures.

Ces points résument les directions principales du développement du *sap uyghur* : la construction d'un projet de purification de la langue ouïghoure des éléments chinois qui soit une activité pacifique de résistance et auquel toute la communauté puisse participer.

8.1.2.2 Le *sap uyghur* dans les nouveaux moyens de communication

Nous avons observé dans le chapitre 7 les différentes motivations qui conduisent le locuteur ouïghour à utiliser un grand nombre d'insertions lexicales (présence du chinois dans la sphère publique, la spécificité et le pouvoir référentiel, la concision de la langue chinoise ainsi que l'influence culturelle de la société chinoise sur la société ouïghoure). De plus, nous avons observé que certains mots, peu utilisés à l'oral, sont oubliés par le locuteur et que parfois la langue ouïghoure ne possède pas d'équivalent pour des termes faisant référence à de nouveaux produits ou tendances.

Ce dernier point est celui qui a développé une forte réaction de la part des élites intellectuelles. Les discussions sur la création des néologismes sont présentes particulièrement dans les moyens de communication modernes comme les réseaux sociaux et la messagerie instantanée du web et des téléphones mobiles. A ce sujet, des linguistes ont créé dans l'application de messagerie instantanée *WeChat* un groupe privé pour l'échange d'idées concernant la langue ouïghoure parlée aujourd'hui. Le groupe *Tilshunash* 'Linguistique', qui compte aujourd'hui une centaine de participants, parmi lesquels figurent des linguistes et des intellectuels de la diaspora ouïghoure, a comme objectif la création de néologismes afin d'éviter l'utilisation des mots chinois et la commutation de code ouïghour-chinois²²⁴. Le groupe a également établi des critères pour la formation des néologismes²²⁵ :

- refuser le modèle de l'emprunt phonétique mais se baser sur la description ou sur la signification du mot à emprunter, donc sur le calque sémantique ;
- emprunter des termes présents dans d'autres variantes non standard de la langue ouïghoure ;
- utiliser de préférence des mots d'origine turcique mais accepter également des mots provenant de l'arabe, du persan, ou du russe.

Comme nous allons l'observer dans la prochaine section qui présente des exemples de néologismes, nous pouvons déjà remarquer que ces critères ne sont pas tout à fait 'puristes', car ils acceptent l'arabe, le persan et le russe en tant que langues d'emprunt, en reproduisant une tendance, celle d'accepter des langues et

²²⁴ Conversation personnelle avec Zohra Ablimit (2014).

²²⁵ Conversation personnelle avec Zohra Ablimit (2014).

d'en exclure d'autres, que nous avons déjà observée dans d'autres cas de purisme cités dans le chapitre 3.

WeChat, qui fournit également un service de partage des contenus dans lequel il est possible de poster des liens internet et des textes courts, constitue un lieu pour l'échange et la diffusion d'opinions concernant le sujet de la protection de la langue, comme par exemple des articles qui parlent des anciennes dénominations des quartiers de la ville de Ürümchi²²⁶.

Une deuxième plateforme de discussion sur le développement du vocabulaire ouïghour se trouve sur le réseau Facebook, comme dans le groupe *Uyghur til-terjime guruppisi*²²⁷. Sur cette plateforme web il est possible de trouver des traductions de termes anglais et chinois en ouïghour, comme par exemple les traductions en ouïghour des noms chinois des légumes, que comme nous l'avons observé dans le chapitre 7, sont employés fréquemment dans le discours ouïghour. De plus, il est possible de discuter sur la traduction en ouïghour de termes chinois et anglais, par exemple *applied linguistics*, qui peut être traduit selon les participants à la conversation, par *qollanma tilshunasliq* (littéralement 'linguistique manuelle') ou *tetbiqlima tilshunasliq* (littéralement 'linguistique pratique').

Il faut préciser que ce groupe, étant sur Facebook, site officiellement interdit en Chine (mais facile à accéder grâce à des VPN), regroupe notamment des étudiants ouïghours résidents dans les pays de la diaspora. De cette façon, l'idée du *sap uyghur* se répand au Xinjiang ainsi que dans les pays où se trouvent des communautés ouïghoures, qui sont également impliquées dans le développement et dans la protection de la langue.

8.2 Caractéristiques linguistiques du *sap uyghur* informel

Comme nous l'avons remarqué au cours de cette thèse, le ouïghour étant une langue qui a été en contact avec des langues de diverses familles linguistiques (indo-européennes, sino-tibétaines, turciques et mongoliques), il présente un lexique très riche, qui montre la profondeur des ces contacts linguistiques et des relations

226

http://mp.weixin.qq.com/s?__biz=MjM5ODIyNDgyMA==&mid=100522960&idx=7&sn=9877d7f1274fad9761a29037cc34797d&scene=1&from=singlemessage&isappinstalled=0&uin=MjM3NTgwMzAwNA%3D%3D. Dernière consultation mars 2015.

²²⁷ Le groupe *Uyghur til-terjime guruppisi* est un groupe ouvert consultable à l'adresse <https://www.facebook.com/groups/214494335275838/?fref=ts>. Dernière consultation octobre 2015.

avec plusieurs civilisations.

Nous avons introduit l'idée que le *sap uyghur* dans les conversations informelles se développe en réponse au *code switching* et à la puissante influence du chinois dans le lexique ouïghour. A ce sujet, nous avons identifié deux principales directives qui concernent :

- la substitution des mots chinois largement employés dans la vie quotidienne par des mots qui possèdent déjà un équivalent en ouïghour, donc la reprise de termes qui ne sont plus courants à l'oral ;
- la création des néologismes, donc des alternatives possibles au chinois afin de désigner des produits pour lesquels le ouïghour ne possède pas un terme, ou afin de substituer des emprunts phonétiques du chinois déjà présents dans le ouïghour standard ;

La première opération, la reprise des termes non plus communs à l'oral, est présente particulièrement dans la réponse de la communauté dans sa vie quotidienne, tandis que la deuxième, la création des néologismes, est notamment commune parmi les élites intellectuelles et se développe via des moyens de communication traditionnels comme via les plus moderne (comme nous l'avons observé pour le groupe *Tilshunas*)²²⁸.

8.2.1 Emploi des mots déjà existants en ouïghour standard

Même en présence d'un parler fortement influencé par des éléments chinois, condition que nous avons démontrée dans les chapitres 6 et 7, il est possible d'identifier dans le parler une tendance opposée, dans laquelle des termes chinois très communs dans le parler ouïghour, sont de nouveau substitués par des mots appartenant au ouïghour standard.

En fait, comme nous l'avons observé dans le chapitre 7, les insertions chinoises, pour la plupart non lexicalisées, possèdent en effet des termes équivalents dans la langue ouïghour standard. Nous avons également remarqué que les mots chinois présents dans le parler ouïghour concernent des domaines du vocabulaire comme celui lié à la nourriture, à l'éducation, aux institutions universitaires et à la technologie.

²²⁸ En ce qui concerne la création des néologismes, certains parmi eux sont certainement des idées des institutions responsables de la planification linguistiques et diffusés dans des canaux spéciaux comme le journal officiel *Xinjiang géziti*. Cependant, la tâche des élites intellectuelles est de les discuter et de rendre leur utilisation commune dans le parler informel.

De ce fait, la réutilisation de termes ouïghours dans le discours informel est courante, même pour des termes qui sont utilisés en chinois pour leur concision, par exemple:

- *pemidur* ‘tomate’ à la place de *xīhóngshì* ;
- *pedigen* ‘aubergine’ à la place de *qíézi* ;
- *Pédagogika uniwersitèti* ‘Université Normale’ à la place de *Shīdà* ;
- *Shinjang uniwersitèti* ‘Université du Xinjiang’ à la place de *Xīndà* ;
- *aspirant* ‘étudiant du master’ à la place de *yánjiūshēng* ;
- *kompyuter* ‘ordinateur’ à la place de *diànnǎo* ;
- *télévizor* ‘télévision’ à la place de *diànshì* ;
- *kütüpxana* ‘bibliothèque’ à la place de *túshūguǎn*.

Parfois, le « nettoyage » puriste implique également le changement sémantique et des situations d’usages d’un mot, comme dans le cas des termes *zelle* ‘repas à emporter’ et *tennaz* ‘séduisante, sexy’ (cf., Cabras, 2014a : 9 et Cabras, 2014b : 10). Le premier, *zelle*, fait référence à une coutume ouïghoure. Il indique dans son sens premier la nourriture offerte à l’invité à la fin du repas pour qu’il l’emporte à la maison et la partage avec sa famille²²⁹. Aujourd’hui, le terme peut être utilisé afin de substituer le mot chinois *dǎbāo* ‘à emporter’, communément utilisé dans le discours ouïghour. Le mot peut être également utilisé en tant que verbe : *zellilep ber-*, littéralement ‘prendre à emporter’. Le deuxième mot, *tennaz*, dont nous avons expliqué la différence sémantique avec le mot *xìnggǎn* ‘sexy’ (cf. chapitre 7), perd parfois sa signification originelle de dénotation du canon de beauté traditionnelle ouïghoure afin de remplacer le mot chinois *xìnggǎn*²³⁰.

Dans ce contexte, où les langues représentent des identités et constituent des réponses aux changements linguistiques et sociaux, même la façon de répondre au téléphone peut indiquer le rapport du locuteur avec les langues présentes dans son répertoire linguistique. A la place d’utiliser le très répandu *wéi* ‘allô’ lorsqu’on répond à un appel, il est possible d’entendre également la formule de salutation musulmane *essalamaleykum* ‘la paix soit avec toi’. Cette formule est surtout utilisée chez les hommes adultes, mais elle peut être entendue également sur les campus

²²⁹ Conversation personnelle avec Zohra Ablimit (2013).

²³⁰ Conversation personnelle avec une informatrice anonyme (2013).

dans les conversations entre jeunes garçons.

8.2.2 La création des néologismes

Le deuxième aspect, la création de néologismes, concerne particulièrement la formation des calques afin de désigner des nouveaux produits, actions ou activités qui sont probablement entrés en premier lieu dans le lexique ouïghour avec leur version chinoise.

Nous avons déjà observé dans le chapitre 7 la présence du calque d'un mot chinois, le terme *yanyu qelemchisi* 'frites'.

D'autres néologismes sont présentés dans le tableau ci-dessous.

Tableau 24- Néologismes substituant des termes chinois communs dans le discours ouïghour

Néologisme ouïghour	Chinois	Français
Chch gurup	QQ (programme de messagerie instantanée sur portable)	QQ
<i>iin didar</i>	<i>wēixìn</i>	WeChat
<i>mikroblog</i>	<i>wēibó</i>	microblog
<i>USB eghizi</i>	<i>U-pán</i>	clé USB
<i>barmaq diska</i>	<i>yìngpán</i>	disque dur
<i>iin alghu</i>	<i>lùyīnjī</i>	magnétophone
<i>tokdan</i>	<i>chōngdiàn bǎo</i>	chargeur de batterie
<i>torxana</i>	<i>wǎngbā</i>	cybercafé
<i>tordash</i> (Zheng, 2012:6)	<i>wǎngyǒu</i>	internaute
<i>torgha chiq-</i>	<i>shàngwǎng</i>	surfer sur internet
<i>tordin chüsh-</i>	<i>xià wǎng</i>	se déconnecter d'internet
<i>tor békiti</i>	<i>wǎngzhàn</i>	site internet
<i>diskoxana</i>	<i>dībā</i>	discothèque
<i>kéchlik kulub</i> (Zheng 2012:6)	<i>yèzǒnghuì</i>	boîte de nuit
<i>MP3 muzika qoyghu</i>	<i>bōfàngqì</i>	lecteur MP3
<i>chaqirghu</i>	<i>chuánhū</i>	appeler quelqu'un au téléphone
<i>tortxana</i>	<i>dàngāodiàn</i>	pâtisserie
<i>lighildaq</i>	<i>liángfěn</i>	gelée
<i>temsu</i>	<i>jiàngyóu</i>	sauce soja
<i>yel qazan</i>	<i>huǒguō</i>	fondue mongole
<i>sa'etlik yataq</i> (Zheng, 2012 : 6)	<i>zhōngdiǎnfáng</i>	love hôtel ²³¹

²³¹ Chambre à la nuit ou à l'heure pour des rendez-vous sexuels.

<i>chiqimdan</i>	<i>zhīfùbǎo</i>	Alipay (plateforme de paiement en ligne)
<i>yayaq mang-</i>	<i>túbù</i>	marcher

En observant ces néologismes, nous pouvons remarquer qu'ils concernent en particulier des produits technologiques et quelques produits typiquement chinois. Dans une moindre mesure, nous trouvons également de verbes, comme *yayaq mang-* 'faire une randonnée', *torgha chiq-* 'surfer sur internet' et *torgha chüsh-* 'se déconnecter d'Internet'. De plus, il faut remarquer que certains de ces néologismes sont déjà présents dans notre vocabulaire de référence (Yulghun, 2014), ils font donc déjà partie du ouïghour standard, même s'ils ne sont pas répandus dans la langue parlée.

En analysant les néologismes présents dans le tableau, nous pouvons identifier différentes stratégies de formation parmi lesquelles nous constatons l'utilisation d'éléments non seulement turciques, mais également provenant d'autres langues : l'utilisation d'emprunts phonétiques, le calque sémantique du mot chinois, la création des composés et la substitution d'emprunts au chinois déjà établis dans le ouïghour standard.

8.2.2.1 Emprunts phonétiques

Nous pouvons remarquer la présence d'emprunts phonétiques dans les néologismes suivants : *Chch gurup* 'QQ', *mikroblog* 'microblog' et *kéchlik kulub* 'club de nuit'. En ce qui concerne le premier, *Chch* [tʃ tʃ] est la reproduction phonétique de QQ (prononcé en chinois [kyu kyu]). Le deuxième mot qui compose ce néologisme, *gurup*, est au contraire un emprunt au russe (du russe *gruppa*).

Le deuxième terme, *mikroblog*, est composé par le terme *mikro* (probablement emprunté du russe ou d'une langue européenne) et par l'emprunt phonétique de l'anglais *blog* (abréviation en anglais de *web log*). Le dernier terme, *kéchlik kulub*, est constitué par le mot turcique *kécklik* 'nocturne' et *kulub*, emprunt phonétique du mot anglais *club*.

Les emprunts phonétiques sont donc toujours utilisés dans la formation des néologismes. Au contraire, nous pouvons relever l'absence d'éléments chinois dans leur formation.

8.2.2.2 Calque sémantique du mot chinois

Cinq termes présents dans le tableau rentrent dans la catégorie des calques sémantiques au chinois : *torxana* ‘internet café’, *diskoxana* ‘boite de nuit’, *tor békiti* ‘page web’, *sa’etliq yataq* ‘love hôtel’ et *yel qazan* ‘fondue mongole’.

Les deux premiers, *torxana* ‘internet café’ et *diskoxana* ‘boite de nuit’, sont formés en suivant le même schéma : le morphème chinois *ba* (qui est à son tour une transposition phonétique du mot anglais *bar*), est rendu en ouïghour par le morphème dérivationnel d’origine persane *-xana*²³². Dans *torxana*, le premier composant du mot est d’origine turcique, tandis que dans *diskoxana* est un mot anglais emprunté via le russe.

Tor békiti ‘page web’ représentent la traduction mot à mot de ‘site web’ (*tor* est la traduction de *wǎng* ‘réseau’ et *békit* de *zhàn* ‘site, station’),

Saet’liq yataq ‘love hôtel’ est composé par *sa’etliq* (traduction de *zhōngdiǎn* ‘à horaire’) et *yataq* (traduction de *fáng* ‘chambre’). Le mot présente un élément d’origine arabe (*sa’et*), suivi par le suffixe turcique *-IİK* qui transforme les noms en adjectifs. De même, le néologisme *yel qazan* (de *yel* ‘vapeur’ et *qazan* ‘pot’) semble être un calque du mot chinois *huǒguō*, qui signifie littéralement ‘pot au feu’.

8.2.2.3 Création des composés

D’autres termes présents dans le tableau sont des composés qui décrivent la fonction de l’objet en question. Dans cette catégorie nous pouvons inclure *ün didar* ‘WeChat’, *ün alghu* ‘enregistreur’, *muzika qoyghuch* ‘lecteur MP3’, *USB éghizi* ‘clé USB’ et *chiquimdan* ‘Alipay’.

Le premier, *ün didar* ‘WeChat’, composé par le mot d’origine turcique *ün* ‘voix’ et le mot persan *didar* ‘rencontre’ peut être traduit par ‘rencontre vocale’ ; de ce fait le mot représente l’idée de la messagerie instantanée comme un lieu d’échange des voix. De même, *ün alghu* ‘enregistreur’, en utilisant le même mot *ün* ‘voix’ et le mot ouïghour d’origine turcique *alghu* (composé du verbe *al-* ‘prendre’ et le suffixe nominalisant *+ghu*), il signifie littéralement ‘contenant de voix’.

Muzika qoyghu peut être traduit comme ‘boite de musique’ (de *qoy-* ‘mettre’ plus le suffixe nominalisant *+ghu*); *USB éghizi* comme ‘entrée USB’ ou plus littéralement ‘bouche USB’, formé par le terme anglais USB (Universal Serial Bus)

²³² Nous rappelons que le morphème dérivationnel *-xana* (du persan *xāne* ‘maison’) est attaché aux noms et désigne les lieux associés à la chose indiquée par le mot de base (cf. chapitre 6).

et le terme *éghiz* ‘bouche’.

Le dernier terme, *chiqimdan*, décrit la fonction de *Alypay*, un moyen de paiement pour les achats sur internet: *chiqim* signifie ‘dépenses’ et *dan* ‘grain’ ; ce dernier terme est employé afin de faire référence à un contenant et il rend l’idée de quelque chose de petit. Nous avons trouvé cette utilisation également dans le terme *tokdan*, néologisme pour ‘chargeur de batterie’.

8.2.2.4 Substitution d’emprunts au chinois déjà établis en ouïghour standard

En observant le tableau, nous pouvons également remarquer la présence de termes qui ont effectivement déjà un équivalent dans la langue ouïghoure, mais en tant qu’emprunt au chinois.

Cela concerne le mot *temsu* ‘sauce soja’ et *lighildaq* ‘gelée’. Ces deux mots, qui font référence à des produits typiques de la cuisine chinoise, possèdent déjà un terme correspondant dans le lexique du ouïghour standard (Yulghun, 2014) : respectivement *jyangyu* et *lengpong*, emprunts phonétiques de *jiàngyóu* et *liángfěn*. Dans ces cas, les néologismes sont formés par des mots d’origine turcique : *temsu* par *tem* ‘délicieux’ et *su* ‘eau’, *lighildaq* par le verbe *lighildi-* ‘trembler’ et du suffixe nominalisant *+daq*.

8.2.2.4 Choix idéologiques dans la formation du *sap uyghur*

La création des néologismes nous montre des caractéristiques emblématiques dans la formation du *sap uyghur*.

Premièrement, la variété des nouveaux termes qui, comme nous l’avons observé, dans la plupart des cas concerne des produits liés à la technologie et au contexte de la vie chinoise (comme Alipay, QQ, WeChat, etc.). Ces emprunts semblent vouloir rendre la langue ouïghoure un code autonome et compétitif pour la communication des idées actuelles et modernes au Xinjiang.

Deuxièmement, comme dans le cas de purisme cités précédemment (Dwyer, 2013 ; Thompson, 2013), cette purification intéresse exclusivement l’élimination d’éléments de la langue chinoise et non d’autres langues qui ont influencé dans le passé, ou qui influencent de nos jours, la langue ouïghoure. Cela est évident non seulement dans l’utilisation des mots déjà existants dans le ouïghour standard qui sont des emprunts arabes, russes, etc., mais également dans les néologismes. La plupart des nouvelles formations sont de type hybride, formées par des mots

d'origine turcique mais également par des termes arabes, persans ou anglais, ces dernières entrées dans la langue ouïghoure via le russe. Même en utilisant la stratégie du calque sémantique du chinois, l'objectif principal de la création des néologismes est sans doute d'éviter la lexicalisation des mots chinois à travers la stratégie de l'emprunt phonétique. Ce dernier est en fait toléré en ce qui concerne les termes de l'anglais, comme par exemple *group*, *blog* et *club*.

Troisièmement, il est intéressant de noter que le purisme accepte l'emploi des emprunts au russe comme dans le cas de *Pédagogika uniwersitéti*, *aspirant* et *kompyuter*, termes qui font partie du ouïghour standard. La langue russe, qui pourrait être vue comme le symbole d'un pouvoir colonial en Asie Centrale au cours du XX^{ème} siècle, ne semble pas constituer une menace pour l'intégrité ethnique et linguistique : ses emprunts font maintenant partie du lexique et du bagage culturel de la langue ouïghoure. De même, l'anglais ne semble pas tenir la place d'une langue que le ouïghour doit refuser. Forte de son prestige comme langue de communication internationale, l'anglais est généralement considéré comme la clé d'accès pour les études ou pour un travail à l'étranger, un type de parcours perçu par les jeunes et leurs familles comme le premier pas vers un avenir prestigieux²³³. Cela nous montre que le purisme dans la langue ouïghoure n'est pas un nettoyage général d'éléments non turciques, mais le refus d'un contact avec une langue, le chinois, qui pour des raisons économiques, politiques et culturelles, peut menacer l'intégrité ethnique et développer des processus d'assimilation vers le groupe majoritaire han.

Ces actions nous rappellent des notions utilisées par Irvine et Gal (2000) dans l'analyse des idéologies linguistiques : *erasure* et *iconization*²³⁴. L'acceptation des emprunts aux russe et à l'anglais et le refus des emprunts chinois constituent un épisode de *erasure* ; des langues prestigieuses responsables dans l'Histoire

²³³ Etant donné la difficulté pour les diplômés de trouver un travail dans leur domaine d'études, les parents des jeunes ouïghours envisagent souvent, s'ils en ont la possibilité économique, de faire émigrer leurs enfants en Europe ou dans des pays où se trouvent des communautés diasporiques ouïghoures comme la Turquie, les Etats-Unis, le Canada ou l'Australie, afin de leur garantir un futur meilleur. Par conséquent, la connaissance de l'anglais devient fondamentale pour passer les examens d'admission dans les universités étrangères.

²³⁴ La notion de *erasure* est définie comme « the process in which ideology, in simplifying the sociolinguistic field, renders some persons or activities (or sociolinguistic phenomena) invisible » (Irvine et Gal, 2000 [2009] : 404). Quant au terme *iconization*, il implique « a transformation of the sign relationship between linguistic features (or varieties) and the social images with which they are linked » (Irvine et Gal, *ibid.* : 403).

d'approches coloniales et d'épisodes d'assimilation, qui peuvent exercer une forte influence sur une langue minoritaire, ne sont pas considérées comme dangereuses pour l'intégrité de la langue, mais au contraire, comme une partie intégrante de son développement. En revanche, l'emprunt phonétique au chinois, étant un symbole d'assimilation à langue et à l'ethnie han, devient un exemple d'*iconization*. Cependant, cette volonté d'élimination de l'emprunt phonétique cache l'existence d'autres courants d'assimilation, comme le fait que le chinois reste toujours un pont entre des produits modernes provenant de l'Occident et la communauté ouïghoure, comme nous l'avons observé dans la formation de calques des mots chinois.

Une considération supplémentaire concerne le fait que cette opération idéologique est destinée à une variété de la langue, la langue orale informelle, qui en général est moins sujette à ces phénomènes de purisme, car plus spontanée, et donc plus difficile à contrôler. Dans les discours informels, le *sap uyghur* se développe comme un choix et un acte linguistique individuel au sein de la communauté, qui constitue pour le locuteur un acte d'identité (cf. Le Page et Tabouret-Keller, 2006)²³⁵. En utilisant la langue comme instrument idéologique, le locuteur effectue une négociation entre ses habitudes communicatives, qui sont le résultat d'un contact entre les deux langues dans l'environnement linguistique, et le besoin d'effectuer une déclaration relative à son identité ethnique, symbolisée dans ce cas par la langue ouïghoure nettoyée d'éléments chinois. Cela implique l'emploi de formes plus complexes et élaborées qui parfois ne sont pas concises et économiques comme les formes chinoises : dans ce contexte, l'idéologie gagne sur l'économie linguistique.

Le développement du *sap uyghur* chez les élites intellectuelles tient au contraire un rôle public de sensibilisation à la crise de la langue ouïghoure ainsi que de développement des moyens, comme les néologismes, qui peuvent éviter le développement des pratiques langagières comme le *code switching*.

En regardant les idéologies linguistiques qui caractérisent le débat autour de la langue ouïghoure d'aujourd'hui, il apparaît que la menace pour la survie de la

²³⁵ Les opérations puristes et la création des néologismes sont souvent menées par des institutions liées à l'Etat, par exemple l'Académie Française pour le français standard et l'*Accademia della crusca* pour l'italien standard. Pour le passé, nous avons évoqué dans le chapitre 3 une importante mission puriste, amenée par le gouvernement turc.

Au contraire, lorsqu'il s'agit des langues minoritaires qui ne sont soutenues par l'Etat central que formellement et pas *de facto*, l'initiative part de la communauté et peut impliquer également la langue parlée. Nous trouvons une situation de ce type également dans le yucatec maya (Cru, 2015).

langue ne semble pas venir d'Occident et de la part des pouvoirs étrangers, mais exclusivement de la Chine, de la part d'un pouvoir interne aux frontières de la région ouïghoure. Les apports culturels et linguistiques provenant d'autres langues et sociétés sont les bienvenus dans le processus de réélaboration de la langue et de la culture ouïghoure, à condition qu'ils ne viennent pas du « voisin » chinois²³⁶.

8.3 *Chüshenmidim* 'Je ne comprends pas': lecture comique du *code switching* et didactisme sur l'usage des langues au Xinjiang

Dans cette section nous allons analyser le *code switching* en utilisant un type de production artistique particulière, une comédie de brève durée, appelé en ouïghour *étot*. Cela nous permet d'observer cette pratique langagière à travers une production non spontanée mais conçue par un locuteur faisant partie de la communauté ouïghoure. De plus, en regardant la réaction amusée du public présent au spectacle, la communauté semble se reconnaître dans les différents aspects de la commutation de code présentés dans la comédie. Ces données semblent donc nous offrir un aperçu de la vision de la communauté sur le *code switching* et le *sap uyghur*.

Après une présentation de cette production artistique et de la trame de la pièce, très appréciée parmi les Ouïghours, nous allons analyser l'*étot* selon trois aspects :

- l'aspect linguistique – plus spécifiquement la présence des variantes diastratiques et diaphasiques;
- la critique du *code switching* – présentation d'extraits de la comédie dans lesquels la commutation de code est présentée comme une pratique langagière négative ;
- éléments comiques – caractéristiques linguistiques de la langue

²³⁶ Le besoin de prendre une distance par rapport à l'ethnie han et à ses éléments identitaires et culturels demandé par le purisme reflète une tendance que d'autres auteurs ont remarquée dans différents domaines relatifs à l'identité ouïghoure. Par exemple, Césaro (2007 : 200) affirme au sujet des influences étrangères dans la nourriture que le besoin de la communauté ouïghoure de se différencier culturellement se développe exclusivement en rapport aux influences en provenance de la Chine. Lorsqu'il s'agit d'influences provenant de l'Occident, en particulier d'autres peuples turciques, il y a une tendance à souligner la continuité des pratiques culturelles (*ibidem*).

Concernant la culture de la consommation, Erkin (2009 : 6) remarque dans les domaines des achats l'existence d'une association entre la culture ouïghoure et celles d'Asie Centrale et de l'ex Union Soviétique. De même, l'idéologie à la base du *sap uyghur* souligne une continuité avec les langues comme l'anglais, le russe, l'arabe et le persan et coupe au contraire avec la langue chinoise.

ouïghoure retenues comme amusantes.

8.3.1 Une note sur l'*étot* : rire, éduquer et critiquer

Selon l'écrivain ouïghour Hoshur Qariy (2005), le mot *étot* est arrivé dans le vocabulaire ouïghour à travers le russe *étot*, traduction du mot français 'feuilleton'; ce type de comédie aurait en fait trouvé son origine en France dans les années 1860 pour se développer en Union Soviétique dans les années 1920.

Dans sa version actuelle, l'*étot* est caractérisé par trois particularités : la brièveté, le didactisme et le caractère communautaire et social des sujets traités. Ces deux dernières caractéristiques, le didactisme et le caractère communautaire, semblent s'être développés sous l'influence des *meshrep*²³⁷ et des *xiàngshēng* littéralement 'imitation de voix'), des dialogues comiques originaires du nord de la Chine²³⁸.

L'*étot* présente donc des caractéristiques communes à ces deux traditions et il est devenu de nos jours au Xinjiang une forme culturelle de divertissement, appréciée par la communauté ouïghoure malgré la concurrence d'autres formes artistiques comme le cinéma et les concerts.

Abdukérim Abliz, auteur et acteur principal de ce sketch, est l'un des comédiens ouïghours les plus connus. Son talent artistique, et ses caractéristiques physiques, grand de taille et avec des moustaches noires, font de cet acteur l'un des symboles de la masculinité ouïghoure et un personnage parfait pour des sketch qui ont comme thème la communauté ouïghoure.

8.3.2 *Chüshenmidim* 'Je ne comprends pas' : représentation d'une situation commune au Xinjiang

L'*étot Chüshenmidim* 'Je ne comprends pas' (Abliz, 2012), a comme thème principal le *code switching*, les particularités de la langue ouïghoure et ses derniers changements. C'est dans une situation de recherche d'emploi que ce thème est développé.

²³⁷ Comme nous l'avons expliqué dans le chapitre 1, les *meshrep* sont traditionnellement définis comme des rassemblements entre hommes dans lesquels ont lieu des activités comme la récitation de poèmes, la danse, et des conversations sur des sujets concernant les comportements idéaux que les hommes sont censés garder à l'intérieur de la communauté.

²³⁸ Né au cours de la dynastie Ming (1368-1644), le *xiàngshēng* est une forme artistique qui, en particulier dans sa version la plus actuelle, a un caractère ludique et de plaisanterie, tout en focalisant l'attention sur des problèmes sociaux, comme la corruption, les fautes professionnelles, etc. (Mackerras, 1981 : 102-4).

D'une durée d'environ vingt minutes, l'*étot* a comme protagonistes trois personnages : un père, son fils et la secrétaire d'une compagnie d'insertion dans le travail. Dans la transcription que nous présentons, nous allons désigner ces personnages par les lettres A pour le père, B pour la jeune fille et C pour le jeune garçon²³⁹.

Le père, personnifié par Abdukérim Abliz (que nous allons appeler dorénavant Abdukérim afin de faire référence au personnage de la comédie), est un homme d'environ 50 ans, habillé d'une façon élégante. Il fait usage d'expressions religieuses musulmanes et de formes de politesse traditionnelles dans sa façon de s'introduire et de saluer. Son parler montre qu'il est originaire de Kashgar, forteresse de la culture ouïghoure : il se présente donc au public comme un homme ouïghour traditionnel. De plus, il parle, au moins au début du sketch, un ouïghour dépourvu d'éléments chinois.

Le personnage de la secrétaire est représenté par une jeune fille *mínkǎohàn*. Son éducation dans une école chinoise est évidente dès son entrée en scène. Sa façon de s'habiller répond au cliché de la jeune fille *mínkǎohàn* : ses vêtements sont modernes et sobres et ils ne présentent aucun élément « traditionnel » ouïghour, comme par exemple la jupe longue, le voile, les talons hauts, ou le tissu traditionnel en soie *etlas*²⁴⁰. De plus, le contenu superficiel de sa première réplique et les premières incompréhensions avec Abdurékim semblent indiquer non seulement la présence de changements linguistiques comme le *code switching*, mais également des valeurs morales :

B : Qara adash, tünügün *xiàwǔ* dégene *shàng jiē, dàbāzāgha qǔle qìghantim*²⁴¹. Bézi *dōngxīlār barghu, tè piányí, bahasi fēicháng* erzan iken. Yéne beziler *dongxilar barghu qara tè jià* iken. Yéne bezilerni *dǎzhé* qaptu. Qara! Shunga *shuākǎ* qilip,

²³⁹ Quant à la traduction en français, elle vise à la clarté du texte. Ce texte étant humoristique, basé souvent sur des jeux de mots qui nécessitent une connaissance du ouïghour et du chinois afin d'être compris, nous avons opté pour une version française qui ne traduit pas certains termes qui sont utiles à notre analyse, en donnant au lecteur une traduction française entre parenthèses ou dans les notes en bas de page.

²⁴⁰ Ces éléments constituent la façon traditionnelle de s'habiller chez les Ouïghoures. *Etlas* est le nom d'un type de tissu traditionnel ouïghour, fabriqué en soie et décoré avec des motifs de différentes couleurs. Il est considéré comme un des éléments caractéristiques de l'artisanat et de la culture ouïghoure, et par conséquent porté dans les occasions dans lesquelles il est important de mettre l'accent sur un attachement à l'identité, comme dans les cérémonies de mariage, lors des fêtes religieuses ou liées à des traditions préislamiques comme *noruz* (la fête du printemps) et le jour de la *doppa*, le chapeau typique ouïghour.

²⁴¹ Réalisation orale de *qilghantim* 'je suis allé-e'.

altun *xiàngliàndin* birni, *mǎile* qilip, *dàile* qilip, boyumgha *dàile* qighantim. Düşmenlirining *yǎnjīngdin* ot²⁴², arqa terep durt chiqip ketti !²⁴³
Senmu birdin *dàile* qilmamsen? *Wǎngdin* ekeldürgili bolidiken. *Wǎng* adrésima?
Xīnxī qilip, *fāle* qip²⁴⁴ bireymu, *yàobù* dep bireymu.

B : Regarde copine, hier après midi quoi, je suis allée faire les courses, je suis allée au bazar. Il y avait des choses, vraiment pas chères, les prix étaient vraiment bas. En plus, il y avait des choses à prix spécial. Régarde ! D'autres choses étaient en solde ! Regarde, donc j'ai passé ma carte (bancaire), j'ai acheté et porté un collier en or, je l'ai porté au cou. Les yeux des mes ennemis étaient en flammes! Ils étaient étonnés ! Tu veux en acheter un toi aussi ? Tu peux l'acheter sur le net, l'adresse du site ? Je te donnerai l'info, je vais te l'envoyer ou je vais te le dire.

La jeune fille passe souvent du chinois au ouïghour. De plus, elle parle sur un ton excité de ses achats, en montrant l'existence d'une société de consommation au sein des nouvelles générations ouïghoures.

La différence générationnelle, linguistique et culturelle entre les deux personnages, le père et l'employée, est explicitée dès le début du sketch, dans la scène dans laquelle le père salue la secrétaire de la société. La secrétaire, qui est en train de discuter au téléphone, parle d'un site internet www.com (sans spécifier le nom du site). Le nom du domaine internet, « .com », est entendu par le père, qui ne semble pas comprendre ni ce que dit l'employée, ni l'anglais, comme la partie finale du salut religieux 'essalamaleykum', à laquelle il répond 'maleykum assalam'. Immédiatement, il adresse à la secrétaire plusieurs formules de politesse :

A : *Eh belen, özingiz belen turdingizmu? Bala-ochaqlar obdan turdimu? Belen turdingiz ? Ténchiliqmu?*

A : Bien, vous allez bien? Les enfants et la famille vont bien? Vous allez bien? Vous êtes en paix?

La jeune fille observe Abdukérim d'un air perdu, comme si la personne qui lui adressait la parole était un étranger ; elle semble ne pas comprendre ce qu'il dit.

Le troisième et dernier personnage, le fils d'Abdukérim dans le sketch, entre en scène quelques minutes plus tard. C'est un jeune ouïghour qui vient de finir l'université et qui cherche un travail depuis quelques années. La situation dans laquelle se déroule l'*étot* représente donc la situation typique des jeunes ouïghours

²⁴² *Közdin otmek* 'enflammer les yeux' est une expression qui indique un sentiment de jalousie.

²⁴³ *Arqa terep durt chiqip ketti* 'le postérieur pète', expression qui indique l'étonnement.

²⁴⁴ *Qip*, variante orale de *qilip*. Le *l* a tendance à disparaître à l'oral lorsque le radical du verbe est suivi par le suffixe *-(I)p*.

diplômés qui, à la fin de leurs études, rencontrent fréquemment des obstacles pour trouver un travail qui réponde à leurs souhaits. Le fils parle chinois avec un accent ouïghour assez fort, ce qui montre un garçon qui maîtrise les deux langues, mais qui n'a probablement pas reçu une éducation en chinois dès le début de ses études.

Ainsi, dès le début du sketch, nous pouvons reconnaître un des aspects clés concernant la question du prestige de la langue chinoise au Xinjiang. La jeune fille ouïghoure *mínkǎohàn*, qui maîtrise le chinois, a déjà une position dans la société, un poste de travail. Le garçon, probablement *mínkǎomín*, cherche encore du travail. Le père, appartenant à une ancienne génération et parlant *sap uyghur*, représente la tradition, qui ne convient plus au contexte linguistique et social du Xinjiang d'aujourd'hui.

L'*étot* se focalise donc sur l'échange entre ces trois personnages, caractérisé par de fréquentes incompréhensions dues au fait que le ouïghour ne semble plus être la langue de communication entre les Ouïghours, ni un élément identitaire pour la communauté.

8.3.3 Aspects linguistiques

Même s'agissant d'une production artistique, dans laquelle des traits linguistiques et des fonctions de la commutation de code peuvent être exagérés, il est possible de reconnaître dans l'*étot* des caractéristiques linguistiques et structurelles du *code switching* que nous avons déjà rencontrées dans l'analyse des données de notre corpus (cf. chapitre 6), comme par exemple la présence de la particule *le* vidée de sa valeur aspectuelle qui suit les verbes chinois monosyllabiques ainsi que la présence d'unités lexicales et de morphèmes fonctionnels.

Nous allons focaliser ici l'attention sur deux aspects linguistiques présents dans l'*étot* qui recouvrent une signification importante dans la caractérisation des personnages par rapport à leurs usages linguistiques, l'alternance entre [f] et [p] et l'utilisation du syntagme *za shuo ne* 'comment dire' comme variantes sociolinguistiques.

8.3.3.1 [f]/[p] comme variante diastratique

Comme nous l'avons observé dans le chapitre 6, la consonne [f] n'est pas présente dans l'inventaire phonétique ouïghour. Par conséquent, il peut être réalisé

avec la consonne [p], même pour les termes qui ont été empruntés directement avec le <f>, comme par exemple <téléfon> ‘téléphone’, qui peut être prononcé *télé[p]on*.

A la différence de l’inventaire ouïghour, le chinois présente le son [f]. Ainsi, il est prononcé facilement par ceux qui parlent couramment cette langue. Comme il se déduit dans l’extrait du sketch, la correcte prononciation du son [f] tient d’une valeur diastratique. En général, la substitution de [f] par [p] dans les emprunts semble avoir une connotation rurale, et être un signe d’ignorance et d’un manque de familiarité avec un contexte linguistique étranger.

Cette partie du sketch se base sur l’incompréhension entre Abdukérim et son fils concernant le mot ‘carte d’identité’ : *kimlik* en ouïghour et *shēnfènzhèng* en chinois. Dans cette partie du sketch, Abdukérim, qui défend la pureté de la langue ouïghoure, semble paradoxalement connaître exclusivement le terme chinois, qu’il d’ailleurs n’arrive pas à prononcer correctement : il prononce *shen[p]enji* à la place de *shen[f]enji*. De plus, le terme *kimlik*, formé par le pronom interrogatif *kim* et le suffixe substantivant *+lik*, signifie également ‘identité’, en donnant lieu à une autre incompréhension entre le père et son fils. Etant donné que l’effet comique et la compréhension de ce sketch se basent sur l’alternance entre le terme ouïghour, le mot chinois et sa prononciation non standard, nous avons écrit dans la traduction française les termes en langue originale entre parenthèses. De même, nous allons écrire en API les différentes prononciations du mot *shēnfènzhèng* qui contribuent à créer l’effet diastratique et comique.

C: Méning kimlikim yoqqu kimlikim yoqqu mana?

A: Eh?

C: Kimlik.

A: *Shen[p]enji ma?*

C: Kimlik! Méning kimlikim !

A: Eh séning kimlikingni hemme adem bilidu sen méning balam.

C: Yaq kimlik *shen[f]enji* déwatimen kimlik *shen[f]enji*.

A: *Shen[p]enji ma ?*

C: Eh ma *shen[p]enji* dep tur way way *shen[p]enji* maqul
(*fatigué et sans espoir*).

C: Eh, elle est où ma carte d’identité (kimlik)?

A: Quoi?

C: Ma carte d’identité (kimlik).

A: Ta carte identité (*shen[p]enji*) ?

C: Ma carte d’identité ! Ma carte d’identité (*shen[f]enzhen*) !

A: Eh ton identité (kimlik) ! Tout le monde te connaît mon fils!

C: Non! Identité (kimlik), carte d'identité (*shen[f]enzhen*) je suis en train de dire carte d'identité (*shen[f]enzhen*).

A: Carte d'identité (*shen[p]enji*)?

C: Eh oui d'accord, j'ai dit carte d'identité (*shen[p]enji*), d'accord (*fatigué et sans espoir*).

Dans cet extrait Abdukérim prononce le terme *shēnfènzhèng* en utilisant le [p] à la place du [f]. De plus, il n'arrive pas non plus à comprendre ce que dit son fils, qui essaie de lui faire comprendre la prononciation standard du mot, avec le [f]. Après quelques essais, sans avoir obtenu de résultat positif, afin de se faire comprendre et d'arrêter la discussion, le fils prononce le terme à la façon de son père. Cet échange crée également un jeu de mots, entre les deux significations de *kimlik*, 'identité' et 'carte d'identité'.

Dans cette partie, la prononciation du terme *shēnfènzhèng* contribue à la définition d'Abdukérim comme un personnage inadapté à cette situation communicationnelle ; même en utilisant un terme chinois, il n'arrive pas à le prononcer comme il faut, ce qui rend la communication avec son fils encore plus difficile.

8.3.3.2 *Za shuo ne* ? 'Comment dire ?'

Comme nous l'avons affirmé dans la présentation de l'*étot*, le personnage féminin protagoniste est une fille qui représente le cliché de la jeune *mínkǎohàn*. Comme indiqué dans sa première réplique, elle fait une large utilisation d'insertions chinoises. Sa familiarité avec cette langue est montrée également par des exclamations, typiques de la langue chinoise, comme par exemple [a:ya] (啊呀), et par l'emploi d'une expression locale du mandarin du nord-ouest.

La présence de cette variante est montrée par des syntagmes que la jeune fille répète souvent dans sa récitation, car elle ne comprend pas ce qui disent les autres personnages en ouïghour, ce qui souligne également sa connaissance médiocre de ce dernier :

- [z]a shuō ne 'ça se dit comment?' (*zěnme shuō ne* en chinois standard) ;
- [za lɿ] 'comment' (*zěnme le* en chinois standard) ;
- [sa] yìsi 'ça veut dire quoi' (*shénme yìsi* en chinois standard)

Ces questions sont présentes tout au long du sketch. Nous allons en présenter ci-dessous un extrait.

(après avoir parlé en anglais, tadjik, arabe et russe, le fils d'Abdukérim parle à la jeune fille en kazakh, convaincu qu'elle arrivera à comprendre. Au contraire, la fille ne comprend pas ce qu'il dit et commence à s'impatienter)

C : Bu yerni omurtqa démeydu, wumuqqa deydu chüshendingba? Chüshendingba? umuqqa deydu qazaqche.

B : Zà le ?

C : Chüshendingba?

B : Woy, men bù shuōhuà nǐmenning huàlarni azraqmu tīngbùdǒng.

C : Wǒmenning huàlarni azraqmu tīngbùdǒng deydighoy, chüshendingizmu?

B : Za le?

C : Qazaqche söylidim bilmidingizba ?

B : (énervée) Nà shì zá le?

C : Oh oh shu söylimidim, söylimidim²⁴⁵.

C : Ici, on dit pas *umurtqa*, vous comprenez ? On dit *umuqqa*²⁴⁶, vous comprenez ?

B : Quoi ?

C : Vous comprenez ?

B : Ah, moi vraiment je comprends pas vos mots, je comprends pas même un petit peu.

C : Vous ne comprenez pas ?

B : Quoi ?

C : Je parle kazakh vous ne comprenez pas ?

B : (énervée) Mais quoi ??

C : Oh oh d'accord, je parle pas, je parle pas.

Cet échange nous donne la possibilité également de faire quelques considérations de nature sociolinguistique sur le mandarin du nord-ouest, qui dans cette situation est utilisé en tant que variété diaphasique et diastratique. Comme nous l'avons indiqué dans le chapitre 5, le mandarin du nord-ouest a un statut de variété basse par rapport au chinois standard et il est souvent utilisé dans les conversations informels et *in-group*. Ici, il semble avoir le statut de variété basse également par rapport au *sap uyghur*.

Sa valeur diaphasique est montrée par la réaction des protagonistes : non seulement ils sont dérangés et étonnés par le nombre de fois que la fille répète ces

²⁴⁵ Le locuteur montre sa connaissance du kazakh en utilisant des éléments de la langue kazakhe qui ne sont pas les mêmes en ouïghour, comme *-MA* (*M=m, b, p*) à la place du ouïghour *-mu* en tant que particule interrogative et le radical verbal *söyle-* 'parler' à la place de *sözle-*. Pour approfondir les caractéristiques de la langue kazakhe nous renvoyons à Kirchner (1998 : 318-331).

²⁴⁶ Terme pour 'colonne vertébrale', respectivement dans sa variante ouïghoure et kazakhe.

questions mais également par l'emploi de la variante du mandarin du nord-ouest, qui semble être trop familière et vulgaire. Cette variété ne semble pas être adaptée à une situation dans laquelle les participants à la conversation ne se connaissent pas et dans laquelle est présente une personne âgée.

En outre, la variété est employée dans cet échange sur un ton agressif. Cette façon de parler n'est pas adaptée à l'image de la fille ouïghoure traditionnelle, censée parler d'une manière délicate et respectueuse. La variété ici a une valeur diastratique car elle semble indiquer le parler des jeunes éduqués dans des écoles chinoises, qui ne respectent pas les règles de l'éducation traditionnelle.

8.3.4 Dénonciation du *code switching*

Cette section contient des extraits du sketch dans lesquels il est possible de reconnaître la valeur didactique de l'*étot* et la dénonciation de comportements linguistiques non acceptables, comme la commutation de code. Cela concerne en particulier l'utilisation des prénoms ouïghours traduits en chinois et l'emploi des mots chinois qui désignent les légumes et les quartiers de la ville de Ürümchi.

8.3.4.1 *Men Urguy, méning míngzìning barghu Güli* 'Je suis ouïghoure, mon prénom est Güli'

Tout au début du sketch, Abdukérim, en écoutant le parler de l'employée, n'arrive pas à comprendre son appartenance ethnique; il reconnaît dans son parler une ressemblance avec le ouïghour, mais il ne comprend pas ce qu'elle dit. L'employée affirme donc d'être ouïghoure, mais les termes qu'elle utilise afin d'indiquer son ethnologie d'appartenance ne sont pas les mêmes que ceux utilisés habituellement par Abdukérim.

B : Men urguy.

A : Men uyghur, urguy, uyghur, milletimizning namimu oxshap qalidiken.

B : Siz peqet *bù míngbái* méning gepimni. Men digenchi qarang *wéizú*.

A : *Wéizú?*

F : Eh eh.

A : Men *wéiwú'ěrzú*, manda²⁴⁷ oxshap kétidighanni körmigen jumu, *wéizú-wéiwú'ěrzú* men sizge qarang *wōmende* milletning nami *yīyàng* iken dep, *shuōle* qiliwatimen *nǐgha!*

B : *Wǒ yě shì* Urghuy (*elle montre son document d'identité*). Méning *míngzám*²⁴⁸ barghu Güli, Güü-li.

²⁴⁷ Réalisation orale de *mundaq* 'comme ça'.

A : Sizde Güli deydighan gep yoq. Bizde Gül dep bar. Eh meslen, Reyhangül, Chimengül, Etirgül, Qizilgül deymiz. Chüshendingizma?
B : *Ayaaa zá shuō ne ? Siz peqet tīngbùdǒng méning gépimni.*

B: Je suis *urguy*.

A: Je suis *uyghur, urguy, uyghur*. Même le nom de notre ethnie semble pareil.

B : Vous ne comprenez pas ce que je dis. Regardez, j'ai dit *wéizú*.

A : *Wéizú*²⁴⁹?

B : Eh oui.

A : Je suis *wéiwú'ěrzú*, ah j'avais bien compris que c'était pareil, *wéizú- wéiwú'ěrzú*. Moi, regardez, je suis en train de vous dire que le nom de notre ethnie est le même!

B : Moi aussi je suis *urguy* (elle montre son document d'identité). Voilà mon nom : 'Güli', 'Güü-li'.

A : Ah, chez nous on dit pas comme ça, Güli. Nous disons Gül. Eh, par exemple, nous on dit Reyhangül, Shimengül, Etirgül, Qizilgül, vous comprenez?

Cet échange montre deux éléments saillants présents dans le discours sur la langue ouïghoure.

Le premier concerne le mot *uyghur* : la jeune fille n'arrive pas à prononcer correctement le nom de son ethnie d'appartenance qui par métathèse devient *urguy*. De plus, cette prononciation fait référence également à un phénomène parfois présent chez les enfants ayant reçu une éducation en chinois dès le plus jeune âge : le fait de ne pas arriver à prononcer certains sons de la langue ouïghoure, comme dans ce cas la fricative uvulaire sonore [ɣ]²⁵⁰.

Ainsi, la jeune fille essaie de mieux s'expliquer en utilisant le terme correspondant chinois *wéiwú'ěrzú*, mais elle emploie sa forme abrégée *wéizú*. Comme nous l'avons observé, ce type d'abréviation n'existe pas dans la langue ouïghoure : le terme abrégé n'est donc pas reconnu comme une traduction adapté du mot *uyghur*.

Le deuxième élément concerne une autre affirmation faite par la jeune fille. En disant son prénom, elle veut donner une preuve de son appartenance à l'ethnie ouïghoure, mais elle utilise la version chinoise. *Güli* est en fait la transcription chinoise du prénom typique ouïghour *Gül* 'fleur'²⁵¹. La familiarité que la fille a avec la langue chinoise est notable sur deux plans différents de la communication :

²⁴⁸ Le terme *mingzam* est composé du terme *mingzi* (prononcé mingz[a] en ouïghour et du suffixe possessif de première personne du singulier *-m*.

²⁴⁹ Abréviation du terme chinois *wéiwú'ěr zú* 'ouïghour'.

²⁵⁰ Conversation personnelle avec Mahire Yakup, 2013.

²⁵¹ Le mot, afin d'être intégré dans la structure syllabique du chinois, a besoin de l'ajout d'une voyelle. La langue chinoise n'inclut pas des structures syllabiques CVC sauf lorsque la dernière consonne est une nasale (cf. chapitre 6).

verbal, avec l'utilisation du terme chinois, et non-verbal, car la fille bouge ses mains comme si elle était en train d'écrire son prénom en caractères chinois.

Cela provoque la réaction énervée d'Abdukérim, qui, en haussant le ton, rappelle à la jeune fille que ce prénom n'existe pas en ouïghour. L'utilisation de la version chinoise des prénoms ouïghours est souvent perçue comme un manque de respect envers l'ethnie. Les noms assimilés au système phonologique du chinois du point de vue linguistique, deviennent, idéologiquement, un symbole d'assimilation au système chinois²⁵².

8.3.4.2 Les quartiers de la ville

Comme nous l'avons observé dans le chapitre 6, les noms des quartiers, des sièges des entreprises, ou des arrêts de bus de la ville de Ürümchi sont fréquemment substitués par leurs correspondants chinois pour une question de spécificité. Ce thème est traité par Abdukérim dans une partie du sketch que nous allons présenter ci-dessous.

(Abdukérim est fatigué à cause des problèmes de communication avec la fille et il s'assoit)

A : Woy bû sa yîsi *(en imitant ce qui dit la fille)*! Manda! Manda! Men men u yerde.

B : Eh.

A : Nâgè difāng ?

B : Eh

A : Otturimen²⁵³.

B : Eh.

A : Méning öyem Aq qowuqta.

F : Aq qowaq? *(elle essaie de répéter le mot Aq qowuq, mais elle n'arrive pas à le reproduire car elle ne le connaît pas)*

A : Eh

C : Aq qowaq sa yîsi?

A : Beribir chüenmeysiz yézip bersemmu. Aq qowuq manda gep / aa terepi Tügidan, ma terepi Üchtash, ma terepi Tash bulaq a terepi Mal baziri, Mal bazirining yéni Bulaq béshining otturisi Aq qowuq déymiz. Chüshendingizma?

C : *(fais signe qu'elle n'a pas compris)*

A : Hay bichare *(deçu car elle ne comprend pas)* / Eh balam !

C : Hey !

A : *(il s'adresse à son fils)* Mekegine mekegine²⁵⁴.

²⁵² Leur utilisation est, depuis la formation de la RPC, obligatoire en ce qui concerne les documents d'identité ou l'administration. Par exemple, le nom *Polat*, est transcrit en chinois par *Folati*, *Zohragül* en tant que *Zahéguli*. La transcription suit les règles phonologiques de la langue chinoise, comme par exemple l'absence des finales consonantiques à l'exception des nasales. De plus, les voyelles antérieures fermées arrondies, comme *ö* et *ü*, ne sont pas maintenues dans la version chinoise. Cela rend les noms ouïghours très sinisés et différents de leur version originale.

²⁵³ Réalisation orale de *olturimen* 'je m'assieds'.

C : (*il s'adresse à la fille*) Salam dadam, yaxshimusiz.
A : Peqet chüenmidim jenim balam ma sen bir chüshendurgine ménin gépimni xenzuche mektepte oqughan emesmu?
C : Eh.
A : Ikkilersini toluq sözleysenghu?
M : Eh.
A : Chüenmidi jenim balam Aq qowuq néme déydu?
M : *Nánmén*.
A : Üch tash néme deydu?
M : *Sāntúnběi*.
A : Tash bulaq néme déydu?
C : *Hēijiāshān*?
B : *Shénme Tögidang shénme Aq qowaq shénmeyisi uyghurche shuōle qiling gepingizni bù míngbái men.*
A : Neche sözlidingizghu? Men uyghurche sözlidinghu?
A : Tamam, men sarang qaldim. Ma qarang, ma qarang AAawu *Ximigo*²⁵⁵ Bulaq tagh deymiz, *Nienzigone*²⁵⁶ Xumdanliq deymiz, chüshendingizma?
B : (*surprise et intéressée*) Oooh !
C : awu *Bājiāhù* Sekkiz pütün, *Dōngbājiāhù* Séghiz dong, *Wùjiājú* Otun tosaq ? Otun tosaq deymiz.
B : Ooh *Jiǔjiāwān fānle* qip béqing.
M : Eh?
B : *Jiǔjiāwānni fānyì* qilip béqing deymen.
C : Deydu?
A : Ehn (*il hoche la tête*).
C : Néme deydingiz?
B : *Jiǔjiāwān sayisi ? Jūjiāwēn*.
C : Eh mundaq *sayisi* démekchima?
B : Ah!
C : Eh! *Jiǔjiāwān* Shaptulluq, eh Shaptulluq.
B : *Shānxī xiàngzi? Fānle* qilip béqing.
C : Bulaq béshi bulaq béshi / eh, a mal bazerini *masihanzi* deymiz shu, shundaq deymiz.
B : Ohh ! Rastmu *yōuyisi*.
A : *Yōou ! (en ironisant sur le fait que la jeune fille a compris et elle l'affirme en commutant de code)*
A : Oh qu'est ce que ça veut dire ? (*en imitant la jeune fille*) Moi, ici.
B : Eh.
A : Dans cet endroit.
B : Eh.
A : Je m'assieds.
B : Eh.
A : Ma maison est à *Aq qowuq*.
B : *Aq qowaq ? (elle essaie de répéter Aq qowuq, mais elle n'arrive pas à le reproduire car elle ne le connaît pas)*

²⁵⁴ Réalisation orale de *mawu yerde kelgene* 'viens ici'.

²⁵⁵ En chinois standard *Shuǐmógōu*.

²⁵⁶ En chinois standard *Niǎnzigōu*.

A : Eh.
 B : *Aq qowuq* ça veut dire quoi ?
 A : Même si je l'écris vous ne comprendrez rien, *Aq qowuq* c'est comme ça, là-bas il y a *Tögidang*, de ce côté *Üch tash*, de ce côté *Tashbulaq*, de ce côté *Mal baziri*, et après vers la fin de *Bulaq béshi* nous appelons [cet endroit] *Aq qowuq*. Avez-vous compris?
 B : (*fait signe qu'elle n'a pas compris*)
 A : Oh ma pauvre (*très déçu et désolé*) Hey mon fils ! (*il s'adresse à son fils*)
 C : Hey !
 A : Viens ici.
 C : Bonjour papa, bonjour (*il s'adresse à B*).
 A : Mon cher fils, je ne comprends rien, tu lui fais comprendre ce que je dis. T'as étudié à l'école chinoise n'est-ce pas?
 C : Eh oui.
 A : Tu parles les deux langues couramment n'est pas?
 C : Eh oui
 A : Elle comprend pas cher fils, *Aq qowuq* ça se dit comment?
 C : *Nánmén*.
 A : *Üch tash* ça se dit comment?
 C : *Sāntúnbēi*.
 A : *Tash bulaq* ça se dit comment?
 C : *Hēijiāshān*.
 B : C'est quoi *Tögidang*, c'est quoi *Aq qowuq*, s'il vous plaît parlez ouïghour, je comprends pas moi! Tu parles quoi?
 C : Je ne parle pas ouïghour? (*un peu perdu*)
 A : D'accord, je deviens fou. Regarde ici, regarde ici, là-bas, *Ximigo* on dit *Bulaqtagh*, *Nienzigo* on dit *Xumdanliq*, vous avez compris?
 B : (surprise et intéressée) Oooh !
 C : Celui là *Bājiāhù*, *Sekkiz pütün*, *Dōngbājiāhù Séghiz dōng*, *Wùjiàjú Otunkoza*? Oui, on dit *Otunkoza*.
 B : Ahh, *Jiǔjiāwān* on traduit comment?
 C : Quoi?
 B : J'ai dit *Jiǔjiāwān* on traduit comment?
 C : Elle a dit quoi?
 A : Ehn (*il hoche la tête*).
 C : Vous avez dit quoi?
 B : *Jiǔjiāwēn* ça veut dire quoi? *Jiǔjiāwēn*.
 C : Ahh vous voulez dire « ça veut dire quoi »?
 B : Eh oui!
 C : *Jūjiāwēn* ça veut dire *Shaptulluq*, eh oui *Shaptulluq*.
 B : *Shānxīxiàngzi*? Vous pouvez le traduire?
 C : *Bulaq béshi*, *Bulaq béshi*, eh *Mal baziri* on dit *Masihangzi*, oui on dit comme ça.
 B : Ahh c'est vrai, c'est logique !
 C : Ehh oui que c'est vrai, c'est logique ! (*en ironisant sur le fait que la jeune fille a compris et elle l'affirme en commutant de code*)

Dans ce long extrait de l'étot Abdukérim introduit le thème des noms des quartiers de la ville de Ürümqi en disant à la jeune fille qu'il habite à *Aq qowuq*, nom ouïghour d'un quartier très connu, *Nánmén*, qui se trouve dans le secteur de la

ville le plus vieux et le plus central, habité en majorité par les Ouïghours. La jeune fille ne semble pas comprendre, fait qui est souligné par une expression chinoise qu'elle répète souvent : *sa yìsi* 'ça veut dire quoi ?'. Abdukérim lui présente alors une série de noms ouïghours des quartiers de la ville de Ürümchi qui sont désormais substitués par leur correspondant chinois, afin de lui donner une idée d'où se trouve *Aq qowuq* (*Nánmén* en chinois) : *Tögidang*, *Üch tash*, *Tashbulaq*, *Mal baziri*. Après quelques répliques, Abdukérim demande l'aide de son fils, qui entre en scène à ce moment-là. Le fils, qui, malgré sa maîtrise du ouïghour et du chinois, a comme son père des difficultés à comprendre et à se faire comprendre par la fille, cite les différents équivalents ouïghours pour les noms chinois des quartiers de la ville :

- *Aq qowuq* 'Porte blanche' pour *Nánmén* 'Porte du sud' ;
- *Üch tash* 'Trois pierres' pour *Sāntúnbēi* 'Stèle des trois villages' ;
- *Bulaq tagh* 'Montagne de la source' pour *Shuǐmógōu* 'Fossé du moulin à eau' ;
- *Xumdanliq* 'Four à briques' pour *Niǎnzīgōu* 'Fossé du rouleau à minoterie' ;
- *Sekkiz pütün* 'Huit cheminées' pour *Bājiāhù* 'Huit cheminées' ;
- *Séghiz dong* 'Pont d'argile' pour *Dōngbājiāhù* 'Huit foyers de l'est' ;
- *Otunkoza* 'Pot de bois à brûler' pour *Wújiàjú* 'Service du contrôle' ;
- *Shaptulluq* 'Verger de pêches' pour *Jiǔjiāwān* 'Baie des neuf maisons'.

Au sujet de ces dénominations, il faut remarquer qu'il nous est difficile de savoir si les noms ouïghours étaient déjà présents lorsqu'ont été créés les noms chinois. Même s'il y a une tendance parmi ceux qui s'intéressent à la question de la langue dans la communauté ouïghoure à considérer les dénominations chinoises comme des substitutions aux dénominations ouïghoures déjà existantes, nous avons déjà observé que la ville de Ürümchi a été fondée par des populations Han et Hui lors de la dynastie Qing (Gaubautz, 1996 ; Millward, 1998, cf. chapitre 5). Nous pouvons supposer que les noms chinois des quartiers peuvent donc être aussi vieux et traditionnels que les noms ouïghours. Nous pouvons lire dans cette dispute une opération idéologique, qui tient à souligner, devant l'augmentation de la population *han* dans la ville, que Ürümchi était habitée originellement en majorité par les Ouïghours.

De plus, la liste des équivalents ouïghours des noms des quartiers de la ville nous montre parfois des différences considérables dans les significations. En dehors de *Sekkiz pütün* ‘Huit cheminées’, qui a la même signification du chinois *Bājiāhù*, et de *Üch tash* ‘Les trois pierres’ dont sa signification a un lien avec *Sāntúnbēi* ‘Stèle des trois villages’, les noms des quartiers de la ville marquent la distance entre ces deux communautés également dans les appellations : *Séghiz dong* ‘Pont d’argile’ correspond à *Dōngbājiāhù* ‘Huit foyers de l’est’, *Shaptulluq* ‘Verger des pêches’ correspond à *Jiūjiāwān* ‘Baie de neuf maisons’.

Enfin, cet échange montre également la confusion de la jeune fille par rapport à des éléments de la culture ouïghoure que lui sont étrangers. Cela est montré en particulier au début de l’extrait ici présenté : la jeune fille n’arrive pas à comprendre qu’Abdukérim est simplement en train de lui indiquer l’endroit dans lequel il habite. Encore une fois, le manque d’une maîtrise de la langue est associé à l’ignorance concernant des faits relatifs à l’ethnie ouïghoure, dans ce cas l’existence de noms ouïghours pour les quartiers de la ville. Ici, la jeune fille, avec son expression de stupeur, ne s’imagine pas qu’il existe des dénominations pour les quartiers de la ville également dans la langue de l’ethnie à laquelle elle appartient.

8.3.4.3 L’utilisation des noms des légumes en chinois

Comme nous l’avons observé dans le chapitre 7, parmi les domaines du lexique qui montrent l’influence de la langue chinoise il y a celui de la nourriture.

Abdukérim introduit cette question par un malentendu entre homophones.

B : Ahh *wǒ cái zhīdào le bu geplerni*.

A : U sey deydu !? Sey emes, köktak! Köktak deymiz, ma beyseyni yéswilek deymiz, *qíncàini* kerepshi deymiz, *xiāngcài* yümghaqsüt deymiz, cheyze pedigen deymiz, eh yanyune berenge, *huǒchàini* serenge, momini hornan, bolkini ponan deymiz.

B : (*il fait une expression découragée car elle ne comprend toujours pas*)

C : (*il secoue la tête avec une air affligée*) Békar.

B : Ah, je viens de comprendre ce mot!

A : Vous avez dit *sey* ! ?²⁵⁷. Ça se dit pas *sey*, ça se dit *köktak*²⁵⁸! *Beysey*²⁵⁹ on dit *yéswilek*, *qíncài*²⁶⁰ on dit *kerepshi*, *xiāngcài*²⁶¹ on dit *yümghaqsüt*, *cheyze*²⁶² on dit

²⁵⁷ *Sey* ‘légumes’, terme ouïghour emprunté au chinois *cài*.

²⁵⁸ *Köktak* ‘légumes’, terme ouïghour d’origine turcique.

²⁵⁹ Prononciation ouïghoure de *báicài* ‘choux chinois’.

²⁶⁰ *Qíncài* ‘céleri’.

²⁶¹ *Xiāngcài* ‘persil’.

pedigen, eh, *yangyu*²⁶³ on dit *berengge*, *huǒchái*²⁶⁴ on dit *serenge*, *moma*²⁶⁵ on dit *hornan*, *bolka*²⁶⁶ on dit *ponan*.

B : (*elle prend une expression découragée car elle ne comprend toujours pas*)

C : (*il secoue la tête avec d'un air affligé*) Ça sert à rien.

Le jeu de mots se trouve dans les homophones *cài* 菜 ‘légume’, qui devient [sey] prononcé à la façon ouïghoure (le mot est par ailleurs un emprunt au chinois établi dans le ouïghour standard) et *cái* 才 ‘seulement’. La jeune fille utilise ce mot dans l'énoncé *wǒ cái zhīdào le bu geplerni* ‘je viens de comprendre ce mot’, dans lequel *cái* signifie ‘seulement’. Abdukérim, qui ne comprend pas ce qu'elle dit, pense qu'elle utilise son homophone *sey* ‘légume’.

L'utilisation d'un emprunt au chinois déclenche la fureur d'Abdukérim, qui indique à la jeune fille le terme ouïghour qu'il faudrait utiliser, *köktak*, d'origine turcique. Il fournit donc une liste de termes ouïghours qui sont fréquemment employés avec leur équivalent chinois. La majorité de termes concerne les noms des légumes :

- *yéswilek* à la place de *báicài* (*beysey*) ‘chou chinois’ ;
- *kerepshi* à la place de *qíncài* ‘céleri’ ;
- *yümghaqsüt* à la place de *xiāngcài* ‘persil’ ;
- *pedigen* à la place de *qiézi* (*cheyza*) ‘aubergine’ ;
- *berenge* à la place de *yangyu* ‘pommes de terre’ ;
- *serengge* à la place de *huǒchái* ‘allumettes’²⁶⁷ ;
- *hornan* à la place de *moma* ‘petits pains cuisinés à la vapeur’ ;
- *ponan* à la place de *bolka* ‘pain long’²⁶⁸.

Il faut remarquer que dans cette liste certains noms ne sont pas simplement des insertions présentes dans le *code switching* mais des emprunts au chinois qui font partie du vocabulaire standard de la langue ouïghoure ; ils constituent en fait des emprunts phonétiques, comme *beysey* (de *báicài*) et *cheyza* (de *qiézi*). Encore

²⁶² *Cheyze* ‘aubergine’.

²⁶³ *Yangyu* ‘pomme de terre’, emprunt chinois établi dans le lexique ouïghour.

²⁶⁴ *Huǒchái* ‘allumettes’.

²⁶⁵ *Moma* ‘petits pains cuisinés à la vapeur’.

²⁶⁶ *Bolka* ‘pain long’.

²⁶⁷ Ce mot, bien que ne faisant pas partie du vocabulaire lié aux légumes ou à la nourriture, est utilisé probablement afin de faire la rime avec *berenge* ‘pommes de terre’.

²⁶⁸ Le terme n'est pas attesté, mais inventé par Abdukérim Abliz. Le terme rime avec *hornan*, et l'onomatopée *pō* ‘faire un plouf’, indique la consistance moue du pain occidental par rapport au *nan* ouïghour.

une fois, le refus de la langue chinoise ne concerne pas seulement le vocabulaire chinois non lexicalisé présent dans le *code switching*, mais également les termes qui font déjà partie de la langue standard.

8.3.4.4 L'importance de séparer les deux codes

Comme nous l'avons affirmé dans la section précédente, la promotion du *sap uyghur* a comme objectif l'élimination de la commutation de code (dans sa forme d'alternance et d'insertion d'éléments chinois) mais elle ne refuse pas la connaissance et l'apprentissage du chinois.

Nous avons déjà introduit au cours de cette thèse l'organisation traditionnelle du système éducatif chinois au Xinjiang, basée sur la distinction entre écoles *mínkǎohàn* et *mínkǎomín*. Ces dernières, qui utilisaient le ouïghour comme médium d'enseignement, étaient vues comme un type d'éducation qui favorisait l'apprentissage de la langue maternelle.

Dans cet extrait, Abdukérim classe les différentes variétés du ouïghour, sur la base des différents systèmes éducatifs :

A : Menmu gepingiz qalsingiz qolaqimni mundaq mundaq mundaq (*il fait le geste de fermer et ouvrir les oreilles*), uh towa! Ma xenzuche mektep oqughanlarni *mínkǎohàn*, ma uyghurche oqughanlarni öziwan dep anglighantim, siz mundaq arilashturup sözleydikensiz shunga qarghanda, siz buzuwan ikensiz.

A : Votre voix arrive à mes oreilles par intermittence, comme ça comme ça comme ça (*il fait le geste de fermer et ouvrir les oreilles*). Mon Dieu ! J'ai entendu que les *mínkǎohàn* sont ceux qui ont fait l'école chinoise, après il y a ceux qui ont étudié en ouïghour, ce sont des 'voix originales' (*öziwan*), vous parlez en mélangeant donc on dirait que vous êtes une 'voix cassée' (*buzuwan*).

Abdukérim reprend ici une idée courante dans le discours sur la langue ouïghoure, qui concerne la différence entre ceux qui ont reçu une éducation en chinois et ceux qui ont reçu une éducation en ouïghour. Nonobstant l'existence d'exceptions à la règle (cf. Smith, 2002 et Wilson, 2012), les *mínkǎohàn* sont souvent vus par la communauté comme ceux qui n'arrivent pas à parler ouïghour et qui sont assimilés à la culture chinoise, alors que les *mínkǎomín* (appelés ici *öziwan*, de *özi* 'soi-même' et *zuwan* 'voix'), sont ceux qui parlent la langue ouïghoure dans sa forme standard. Abdukérim, afin de souligner le fait que la jeune fille ne parle ni chinois ni ouïghour, utilise un terme que nous avons déjà rencontré dans ce chapitre, *buzuwan*, 'voix cassée'. Ici le terme semble indiquer une nouvelle catégorie, non les *mínkǎohàn*, mais exclusivement ceux qui font usage du *code switching*. Le mélange

de deux codes semble donc se situer à la place la plus basse des choix linguistiques de la communauté ouïghoure, au-dessous non seulement d'une bonne maîtrise du ouïghour, mais également de celle exclusive de la langue chinoise. La stigmatisation des *mínkǎohàn* est relevée également dans une autre série de répliques, dans lesquelles le fils pose une question en chinois en parlant très lentement, mais la jeune employée ne le comprend pas :

(Abdukérim demande à son fils d'essayer à communiquer en chinois avec la jeune secrétaire, afin de voir si au moins lui arrive à se faire comprendre)

C : Eh eh, *nǐ hǎo lǐngdǎo*, ehm, *wǒ bìyè yǐjīng yī nián le, wǒ xūyào yīfèn gōngzuò*.

Nǐmen zhèr yǒu méiyǒu gōngzuò xièxiè, eh *(il s'adresse à son père)* uqti ne uqti.

B : Hey gepingizni azraq *shuō* le qilimen *yǒuxiē* de gepinigiz *shízài tīngbùdǒng*

C : *(étonné)* Eh hh ???

C : Eh oui, bonjour directrice, ehm, j'ai obtenu mon diplôme il y a déjà un an, j'aurais besoin d'un travail. Avez-vous un travail ici ? Merci. Eh, *(il s'adresse à son père)* elle a compris, elle a compris.

B : Hey, parlez un peu plus lentement ! Il y a de mots que j'ai pas compris !

C : *(étonné)* Eh hh ???

Dans cet échange, malgré le ton formel de la question, l'utilisation du chinois et la prononciation des mots très claire et marquée, le fils n'arrive pas à se faire comprendre. Au contraire, la jeune secrétaire lui demande de parler plus lentement car il y a des mots qu'elle n'a pas compris. Le cliché ici illustré est celui selon lequel l'individu qui utilise le *code switching* ne sait parler ni chinois, ni ouïghour²⁶⁹. Dans l'extrait suivant l'*étot* met en évidence un autre aspect lié à la critique du *code switching* : l'importance de la connaissance de la langue chinoise.

A : Ma qarang ma til öginish yaxshi ish, til dégen bayliq, ma xenzu tili bizning dölet tilimiz, uyghur tili bizning ana tilimiz, her ikkisini puxta rawan yaxshi dese, xizmitimizge turmushimizgha, ishlepchiqirishimizgha, élip sétishimizgha öz ara mundaq soda alaqimizghe paydiliq. Sizge oxshash *záhuìtāng*dek ya sözlise héchkim chüshenmise buning néme paydisi ?

A : Regarde, étudier les langues est une bonne chose, les langues sont une ressource, le chinois est la langue de notre pays, le ouïghour est notre langue maternelle, savoir

²⁶⁹ Une deuxième considération au sujet de cet extrait concerne encore une fois la référence à la situation économique actuelle au Xinjiang. Le fils d'Abdukérim s'adresse à la fille en lui expliquant que bien qu'il ait obtenu son diplôme universitaire déjà depuis un an, il n'arrive pas à trouver de travail.

bien parler les deux c'est bien pour notre travail, pour notre vie, pour la production, pour faire des affaires entre nous. Votre façon de parler ressemble à une *zahuítang*²⁷⁰, si personne ne comprend, ça sert à quoi?

Abdukérim souligne ici l'importance de parler les deux langues dans la vie d'aujourd'hui, en particulier dans le travail, dans le commerce et en général dans les activités dans lesquelles la communauté ouïghoure a des relations avec la communauté chinoise han. En lisant cet extrait, nous nous apercevons que la critique du *code switching* ne met pas en question la présence et le développement d'une situation de bilinguisme dans laquelle la communauté ouïghoure maîtrise les deux langues. Dans le sketch l'apprentissage du chinois est sans doute important dans le développement d'une communauté ouïghoure qui soit compétitive par rapport à celle chinoise.

Cette idée est réitérée également dans la réplique finale du sketch :

A : *Bù zale ! Bù za deyisi !* Ma derhal *huijiā*, öyge qilip xenzutilimu uyghutilimu pütün öginip *deyisi* chüshendingizmu özining tilini ontup qalma *deyisi* !!

A : Arrêtez vos 'quoi?' ! Pas de 'ça veut dire quoi' ! Rentrez chez vous tout de suite, ça veut dire étudiez complètement le chinois et le ouïghour, vous avez compris? Ça veut dire n'oubliez pas votre langue!!

Dans sa dernière réplique, Abdukérim parle également en commutant entre le chinois et le ouïghour, comme pour trouver un moyen de se faire comprendre par la jeune fille. En criant, il lui fait une sorte de réprimande, dans laquelle il lui dit d'étudier les deux langues et de ne pas oublier 'sa propre langue' (*özining tili*).

Nous pouvons également lire dans les deux derniers extraits une approche politiquement correcte sur la question des langues au Xinjiang. D'une part, Abdukérim affirme l'existence d'un besoin de la communauté, celui d'apprendre le chinois sans oublier le ouïghour, d'autre part il montre une position positive envers la création d'une société bilingue. Cela ne reflète pas l'opinion d'une partie de la communauté, qui aimerait le retour au vieux système dans lequel le ouïghour avait le statut de variété haute et l'apprentissage du chinois était facultatif. Les affirmations d'Abdukérim sont effectivement influencées par le contexte

²⁷⁰ Le *zahuítāng* fait référence à une soupe chinoise composée de différents ingrédients, divers types des légumes, viande ou poisson. Ce mot est employé afin d'indiquer le mélange désordonné du ouïghour et du chinois qui caractérise le parler de la jeune fille.

extrêmement sensible : étant donné la valeur politique qu'ont les langues au Xinjiang, même une comédie doit avoir des contenus qui respectent le concept d'harmonie ethnique construit par le gouvernement. La comédie d'Abdukérim Abliz réussit à introduire un thème sensible comme celui du *code switching* tout en gardant une position qui respecte la situation d'aménagement linguistique établie par le gouvernement.

8.3.5 Lecture comique d'aspects concernant la langue ouïghoure d'aujourd'hui

Le sketch comique d'Abdukérim Abliz, à part la critique cachée des comportements linguistiques erronés nous montre également une lecture comique de certains aspects linguistiques et historiques de la langue ouïghoure et de comment elle est utilisée de nos jours. La réaction amusée du public qui assiste à la représentation montre comment la communauté reconnaît ces caractéristiques de la langue.

Le premier aspect traite du caractère hétérogène du lexique de la langue ouïghoure, le deuxième introduit un fait assez commun dans la communauté bilingue ouïghoure : ne pas s'apercevoir de l'utilisation du *code switching*.

8.3.5.1 Le ouïghour comme carrefour des différentes langues

Comme nous l'avons souligné tout au long de cette thèse, la langue ouïghoure montre dans son vocabulaire l'influence linguistique et culturelle de plusieurs civilisations. Les emprunts provenant de l'arabe et du persan qui dans la majorité des cas sont des transpositions phonétiques, sont établis dans la langue standard ouïghoure depuis des siècles. Les emprunts au russe également, bien que plus récents, sont courants et stables dans le vocabulaire. Comme ils ne sont pas des emprunts entrés récemment dans le lexique, ils ne sont pas perçus comme des éléments étrangers à la langue. L'extrait traite en particulier de l'expression religieuse *essalamaleykum*, 'la paix soit avec toi', expression religieuse introduite chez les Ouïghours avec leur conversion à l'Islam, et de la présence d'emprunts au russe.

(étant donné que Abdukérim et son fils n'arrivent pas à communiquer avec la jeune fille, Abdukérim demande à son fils d'essayer à communiquer grâce à d'autres langues qu'il connaît. Après avoir parlé en anglais et en tadjik, Abdukérim demande à son fils comment on traduit en arabe essalamaleykum.)

A: Balam mushu essalamaleykum dégen gepning erebchsi bir dep baqe.
 C: Essalamaleykum.
 A: Eh ...essalamaleykum erebchisini dep bere.
 C: Essalamaleykum.
 A: Waleykumsalam mushu essalamaleykum dégen gepning uninggha erebchisi terjime qilip ber dédim.
 C: Essalamaleykum.
 A: Ademni chandurmay mawu essalamaleykum dégen gepning erebchisini terjime qilip ber déwatimen.
 C: Eh essalaaamaleykum.
 A: ESSALAMALEYKUM TERJIME qilip ber dédim!
 C: Essalamaleykum didimghu essalamalaykum !
 A: (*il pleure*)
 C: (*il s'énerve*) Essalamalaykum essalamalaykum ESSALAMALEYKUM!
 Essalamalaykum déywatimen essalamalaykum désem eh dadam hoshidin kétemdu néme.
 A: (*il s'évanouit presque, il pleure et il met la main sur son cœur comme s'il était en train d'avoir un infarctus*) Shuning erebchisini dep ber dédim.
 C: Mushu uyghurche essalamaleykum bilen erebche essalamaleykum erebche essalamaleykum bilen uyghurche essalamaleykum oxshash, ménisi oxshash, qilishimi kélishimu oxshash, özgermeydu oxshash!
 A: Oxshashma?
 C: Oxshash.
 A: Xudagha shükri (*il s'adresse à la fille*) essalamaleykum dégen essalamaleykum dégen gep. Men mawu gepni bilidikenmen !

A: Mon fils dis-moi comment on dit *essalamaleykum* en arabe ?
 C: *Essalamaleykum*.
 A: Oui, d'accord, *essalamaleykum* ça se dit comment en arabe?
 C: *Essalamaleykum*.
 A: Oui, *waleykum salam*. Je dis dis-moi la traduction de ce mot *essalamaleykum*
 C: Eh *essalamaleykum*!
 A : Tu ne fais qu'embarrasser les gens. Je suis en train de te dire de me donner la traduction de *essalamaleykum*. J'AI DIT DONNE-MOI LA TRADUCTION DE ESSALAMALEYKUM!
 C: *Essalamaleykum* on dit *Essalamaleykum*!
 A: (*il pleure*)
 C: (*il s'enerve*) *Essalamalaykum essalamalaykum ESSALAMALEYKUM*. Je suis en train de dire *essalamaleykum*, eh papa, qu'est ce qui se passe ? Tu perds conscience ?
 A : (*il s'évanouit presque, il pleure et il met la main sur son cœur comme s'il était en train d'avoir un infarctus*) Dis-le moi en arabe.
 C : *Essalamaleykum* en ouïghour est *essalamaleykum* en arabe, ils sont pareils, la signification est la même, la source est la même, ils ne changent pas !
 A : Ils sont pareils ?
 C : Oui.
 A : Ah oui, grâce à Dieu ! (*il s'adresse à la fille*) *Essalamaleykum* ça se dit *essalamaleykum*. J'avais l'impression de connaître ce mot.

Dans cet extrait, Abdukérîm demande à son fils de lui traduire l'expression religieuse *essalamaleykum* en arabe, convaincu du fait que cette expression religieuse soit d'origine ouïghoure. Il en est si convaincu qui, lorsque il s'aperçoit que son fils ne comprend pas sa question, il s'évanouit presque. Finalement, suite à plusieurs tentatives de la part de son fils, il se rassure en comprenant que l'expression religieuse est la même dans les deux langues.

Quelques répliques plus tard, le même type d'incompréhension a lieu avec la langue russe.

A : Rosche *essalamaleykum* néme déseng meyli.

C : (*il parle en russe*) Öktebir traktor zawut.

A : Eh mushning erebche, mushning ruschisini.

C : Mushu rusche.

A : (*en s'adressant aussi à la fille*) Eh mawu oktebir traktor zawut dégendek *essalamalekum* dégen gep ruschide.

C : Yaq yaq undaq emes bu uyghurche öktebir traktor zawut digen rusche öktebir traktor zawut deydu, rusche öktebir traktor zawut digen uyghur öktebir traktor zawut, her ikkisi öktebir traktor zawut deydu.

M : Way boldi qilighine traktoringni. *Essalamaleykum* chüshenmigen chündürüp bolmaywatsam, buninggha mundaq bir chüshengendek gepni qilghine.

A : Peu importe, comme tu dis *essalamaleykum* en russe ?

C : (*il parle en russe*) Öktebir traktor zawut²⁷¹

A : Eh oui, ça c'est de l'arabe, dis-le en russe.

C : C'est du russe.

A : Eh oui, *öktebir traktor zawut* est *essalamaleykum* en russe (*en s'adressant aussi à la fille*).

C : Non, non, c'est pas comme ça, je dis en ouïghour *öktebir traktor zawut* est *öktebir traktor zawut* en russe. Dans les deux langues on dit *öktebir traktor zawut*.

A : Aah d'accord ! Débarrasse-toi de ton tracteur. Si expliquer *essalamaleykum* ne marche pas, dis quelque chose qu'elle peut comprendre.

Le sketch montre avec des moyens humoristiques ce que nous avons affirmé précédemment : certains mots et expressions qui ont été empruntés à d'autres langues ne sont pas perçus comme des éléments étrangers. Au contraire, ils font partie du patrimoine de la langue et ils ne sont pas perçus comme des éléments à éviter, comme nous l'avons observé pour les mots chinois (par exemple dans la partie de l'*étot* dédiée à la question des noms des légumes et des noms des quartiers de la ville).

²⁷¹ Les mots *öktebir*, *traktor*, et *zawut* signifient respectivement 'octobre', 'tracteur' et 'usine'. Ce sont des termes ouïghours empruntés au russe.

8.3.5.2 Ne pas s'apercevoir de l'utilisation du *code switching*

Comme nous l'avons montré dans les chapitres 6 et 7, le *code switching* est une habitude linguistique courante au sein de la communauté ouïghoure ainsi qu'un sujet très discuté. Bien qu'il soit présent dans le discours ethnique, les locuteurs nient souvent la présence du *code switching* dans leurs conversations. En effet, il arrive fréquemment d'entendre des locuteurs dire qu'ils ne mélangent pas les deux langues, et immédiatement après les avoir entendu utiliser un mot ou une insertion chinoise.

Cela nous semble motivé par des raisons linguistiques et idéologiques. La première concerne le fait que le *code switching*, comme nous l'avons observé dans le chapitre 7, est « motivé » par plusieurs facteurs qui sont liés dans notre étude de cas au discours, aux participants, aux pouvoirs référentiels et à la concision des mots chinois, etc. Par conséquent, la commutation de code semble se développer comme une pratique langagière spontanée qui est employée par le locuteur afin d'utiliser au mieux son inventaire linguistique bilingue et par conséquent d'augmenter les possibilités expressives et communicationnelles de ses messages. Ce phénomène étant un comportement linguistique spontané et qui se développe au cours de la conversation, les locuteurs souvent ne font pas attention à l'alternance avec le chinois²⁷².

La deuxième motivation, idéologique, concerne le fait que le *code switching* est souvent perçu comme une pratique langagière négative. Par conséquent, bien que présent dans le parler de la communauté, il est fréquemment nié par cette dernière.

Dans cet extrait du sketch, Abdukérim, qui depuis le début de l'*étot* a critiqué le mélange du ouïghour et du chinois dans le parler de la jeune fille, commence à utiliser lui-même des termes chinois.

(l'extrait suit la partie du sketch que nous avons montrée dans le paragraphe 8.4.3.1, dans lequel Abdukérim utilise sans faire attention le mot chinois shēnfènzhèng 'carte d'identité' à la place de son correspondant ouïghour kimlik. Dans cette partie Abdukérim s'aperçoit qu'il a oublié le document d'identité de son fils et il explique les raisons de son oubli)

²⁷² Ce trait du *code switching* est particulièrement saillant dans la recherche de Li et Tse (2002) sur l'alternance entre anglais, cantonnais et chinois standard. Dans leur étude les locuteurs n'arrivent pas à contrôler l'utilisation de l'anglais car ils n'ont pas conscience de l'employer.

A: Nede qoyghan ?
 C : Tünügün sizge berghenghu !
 A : Manga berghenmu?
 C : Eh nusxilaymen dep achiqip²⁷³ ketkenghu.
 A : Eh *füyìn* qilimen dep achiqip ketken.
 C : Eh nusxilaymen dep.
 A : Ma qéni men etigende mushu yaqqa mangghanda qérighanda qallidin kétidiken / *bīngxiāng*ning yérdiki jozida barghu shuning yerge chapamni élip qoyap *shenpenjini* yanchuqumgha sélip qoyaptimen²⁷⁴/ Eh anang *xīyījī* buzulup qaptu, *gānxíxana*²⁷⁵ chiqimen déwatatti. Ashege²⁷⁶ chüshüp qalmighandu gacchide bar. Uni yüyüwétmisun, *gānxī* qéliwetmisun.
 C : Diplomchu?
 C : *Biyèzhèngma* ?
 A: Uni *diànshì*ning *yáokòngni* qoyghan *chōutì*ning astigha sap qoyghan, eh anang axsham *chōngdiànqì*rim buzulup qaptu dep *chōngdiàn* qilalimidim déwatatti.
 C : *Xīnxī fāle* qip baqamduq?
 A : Yaq! Téléfoni *tíngjī* uning!
 A : Balam mundaq qil, awwal sen öyge qarap baq, öyde bolmay qalsa, *gānxíxanigha* qara !
 C : Nédike?
 A : *Gānxíxanachu*, bizning *xiǎoqūning* aldidiki *gāocéng*ning ikkinchi *dānyuánde* *gānxíxani* bar ashu yerge barsang. *Qiánbāoningda* pul barmu?
 C : Bar bar.
 A : Undaq *chūzū*din birni tosap *dǎdi* qilip bérip kel! *Dǒng ma* megile²⁷⁷
 Ah bu shuyerde qiliwatqan gepni chüshendurghu.
 C : Eh ah ah chüshendim.
 A : Eh mana mushta asan gep sözlisem hemme adem chüshendughu?
 C : *Dànshì nǐ shuō de yě bùshì chúnchúnde wéiwú'ěryǔ.*
 A: Néme dése?
 C : *Nǐ shuōde de yě bùshì chúnchúnde wéiwú'ěryǔ.*
 A : (*il s'adresse à B*) chüshendingizmu?
 B : (*elle fait signe qu'elle ne comprend pas*)
 C : Sizning déwatingiz sap uyghur tili emes didim men.
 A : Néme dése?
 C : Sap uyghur tili emes sözlidikensiz?
 A: Méning sözlidim sap uyghurtili emes méning sözligen sap uyghurtili emes deydigha?

A: Il est où?
 C : Eh je te l'ai donné hier !
 A: Tu me l'as donné?
 C : Tu l'as pris.

²⁷³ Réalisation orale de *élip chiq*– ‘prendre’.

²⁷⁴ Variante de Kashgar pour *sélip qoyuptiken* ‘prendre et mettre dedans’ (conversation personnelle avec Gülnar Eziz, 2015).

²⁷⁵ A noter, comme nous l’avons observé pour les néologismes, l’utilisation du morphème dérivationnel d’origine persan –*xana*, cette fois concaténé à un radical chinois.

²⁷⁶ Réalisation orale de *ashu yerge* ‘là bas’.

²⁷⁷ Réalisation orale de *mawu yerge kel*– ‘viens ici’.

A : Oui, je l'ai pris pour le photocopier. Oui mais voilà, en marchant de ce côté-là... je commence à devenir vieux, à côté du frigo il y a une table, j'avais mis là-bas mon manteau, j'ai mis la carte d'identité dans ma poche. Eh ta maman a dit « la machine à laver est cassée, je vais au nettoyage à sec », elle a dit. Elle l'a laissé là-bas, va immédiatement, ne la laisse pas la laver, ne la laisse pas la sécher.

C : Et le diplôme (il utilise le mot ouïghour *diplom*) ?

A : Le diplôme (il utilise le mot chinois *shenpenji*) ? En posant la télécommande de la télé, je l'ai mis sur le tiroir, eh, « le chargeur s'est cassé hier, je peux pas le recharger » a dit ta maman.

C : Tu ne peux pas lui envoyer un texto ?

A : Non! Son téléphone est éteint / mon fils, avant tu vas à la maison donner un coup d'œil, s'il est pas à la maison, va regarder au nettoyage à sec.

C : Où ça?

A : Au nettoyage à sec, le nettoyage à sec à l'entrée du deuxième bâtiment en face de notre quartier, vas-y là bas. As-tu de l'argent ?

C : Oui, oui.

A : Alors arrête un taxi, va prendre un taxi ! Tu as compris ? Va là-bas ! Ah ! Tu as compris d'aller là bas.

C : Oui, oui, j'ai compris.

A : Alors comme ça, je parle simplement tout le monde me comprend, n'est-ce pas ?

C : Mais toi tu parle pas pur ouïghour non plus.

A : Tu as dis quoi?

C : Ce que tu as dit n'est pas pur ouïghour.

A : (*il s'adresse à B*) Avez-vous compris ?

B : (*elle fait signe qu'elle ne comprend pas*)

C : Ce que tu as dit n'est pas du pur ouïghour.

A : Quoi (*énervé et surpris*)?! Mon parler n'était pas pur ouïghour ? Tu as dis que je ne parle pas pur ouïghour ?!

Dans cet extrait nous pouvons remarquer des similarités avec les données que nous avons présentées dans les chapitres 6 et 7. En fait, Abdukérim commute souvent vers le chinois lorsqu'il s'agit de faire référence à des mots liés au vocabulaire de la technologie, comme *diànshì* 'télévision', *chōngdiàn* 'chargeur de batterie', *gānxǐ* 'nettoyage à sec', au vocabulaire lié à l'organisation de la vie chinoise, comme *dānyuán* 'entrée' et *xiǎoqū* 'quartier'²⁷⁸, ainsi qu'à des mots concernant le vocabulaire de base, comme *dǒng* 'comprendre' et *qiánbāo* 'portefeuille'.

Paradoxalement, Abdukérim affirme que son message est compréhensible et clair sans se rendre compte que lui-même commute de code pour communiquer. Lorsque son fils lui fait remarquer son utilisation du chinois, Abdukérim est scandalisé, le fait de ne pas parler *sap uyghur* lui semble presque une insulte.

²⁷⁸ Le partage des unités d'habitation en *dānyuán* est en fait typique de l'architecture des villes chinoises. Les *xiǎoqū* sont des assemblages de bâtiments, qui ont à l'intérieur de plus petites unités appelées *dānyuán*.

Le renversement des rôles, entre celui de l'homme ouïghour qui défend le *sap uyghur* et celui de l'homme ouïghour qui finalement emploie le *code switching* a dans la comédie un objectif comique, qui amène à la conclusion du sketch.

En même temps, une lecture de l'*étot* qui tient compte des difficultés que la langue ouïghoure est en train de vivre de nos jours nous montre une deuxième finalité : souligner que, malgré les efforts pour purifier la langue ouïghoure et éviter le *code switching* présents dans la communauté, éliminer la présence du chinois est une opération difficile à entreprendre. Le fait qu'Abdukérim ne puisse pas contrôler l'utilisation des termes chinois dans son propre parler semble indiquer que désormais le chinois fait partie du lexique général du ouïghour, en particulier en ce qui concerne des lexiques spécifiques que nous avons signalés au cours du chapitre 7.

Le sketch nous offre ce qui peut être, bien qu'il soit exagéré, un exemple quotidien de lutte entre la spontanéité et l'efficacité du *code switching* et le besoin de purifier la langue des éléments chinois. Il nous montre également, malgré le ton amusant de la représentation, qu'il est central pour la communauté d'éviter le chinois dans la définition et dans la survie de l'ethnie ouïghoure.

8.4 Considérations conclusives

Nous avons montré dans ce chapitre la présence d'une critique du *code switching* et les efforts dans la création d'une variété de la langue ouïghoure dépouillée d'éléments chinois, le *sap uyghur*. Cette variété, qui a été observée dans des études précédentes dans le ouïghour de la diaspora et dans celui parlé dans les médias en Chine, prend forme également dans le discours informel.

En effet, nous avons observé que le besoin d'éviter le *code switching* et toute forme d'emprunt chinois dans le discours ouïghour est devenu de nos jours un sujet de réflexion central pour la communauté linguistique ouïghoure. Nous avons décrit cette présence dans les conversations informelles quotidiennes de la communauté, comme dans le discours académique et intellectuel.

Dans le discours sur le *sap uyghur*, la solution à la puissante influence du chinois dans la langue ouïghoure semble être la redécouverte des termes déjà existants dans le vocabulaire mais presque tombés en désuétude ainsi que la création de néologismes. Ces derniers nous montrent clairement l'aspect anti-

chinois de la restructuration du vocabulaire ouïghour et des pratiques langagières de la communauté. Nous avons en fait montré comment ce processus de purification n'implique pas l'élimination des mots russes, arabes, ou persans, langues qui ont forgé dans une large mesure le lexique de la langue ouïghoure. Ces mots sont non seulement maintenus dans le vocabulaire du ouïghour standard, mais également utilisés comme éléments de formation des néologismes. Au contraire, les éléments chinois sont éliminés dans la formation de ces derniers comme dans le vocabulaire standard. Nous avons en fait remarqué que les emprunts au chinois du ouïghour standard sont substitués maintenant par des nouveaux mots qui ne contiennent pas d'éléments chinois. De plus, en analysant la formation des néologismes, nous nous sommes aperçu que le *sap uyghur* est un moyen de cacher l'influence de la langue chinoise, et par conséquent du système chinois, qui reste néanmoins toujours présent dans la langue et la communauté ouïghoure, malgré les efforts de reconstitution de la langue. En fait, nous avons observé que, nonobstant l'élimination d'emprunts phonétiques renvoyant directement à la langue chinoise, cette dernière est dans certains cas présente comme modèle pour des calques qui concernent de nouveaux produits entrés dans la communauté ouïghoure à travers la médiation de la société chinoise.

La présence du chinois dans les conversations en ouïghour a été également analysée à travers l'étot d'Abdukérim Abliz *Chüshenmidim*, qui nous a montré des éléments linguistiques, culturels et idéologiques du *code switching* observés tout au long de cette thèse, sous un aspect comique. La comédie nous a fourni des données qui concernent la présence de variétés diastratiques et diaphasiques, le vocabulaire chinois utilisé, la critique à la commutation des codes ainsi que le caractère hétérogène de la langue ouïghoure.

Ces éléments ont non seulement une valeur comique et amusante, mais également une valeur critique et éducative. En présentant une pratique langagière commune dans la communauté linguistique ouïghoure, Abdukérim souligne le fait que la langue ouïghoure est assez riche et complète pour éviter l'utilisation du chinois. Cependant, comme nous l'avons observé à la fin de l'analyse du sketch, ce dernier nous montre également la difficulté à éviter cette habitude linguistique, et la conscience que la langue chinoise est non seulement importante pour le développement économique de la communauté ouïghoure, mais qu'elle est désormais omniprésente.

Tous les actions montrées dans ce chapitre montrent une forte similarité avec le purisme observé par Cru (2015) dans la langue maya Yucatec, dans lequel la création des néologismes n'a pas seulement l'objectif de faciliter la communication, mais de légitimer une langue en tant que code autonome. La réflexion de la communauté sur la revitalisation de la propre langue devient en utilisant ses mots un « highly symbolic sociolinguistic catalyst for resistance to assimilation and identity boundary maintenance » (*ibid.* : 375.)

Pour conclure, nous avons présenté dans ce chapitre les différents efforts de la communauté ouïghoure pour éviter le *code switching* et revitaliser leur langue. Cela nous montre comment la dénonciation des pratiques langagières et le purisme idéologique constituent la réponse pacifique de la communauté aux résultats des politiques linguistiques et au statut actuel de la langue ouïghoure comme une variété basse dans la sphère publique. Malgré la conscience de la supériorité de la langue chinoise dans la situation diglossique du Xinjiang, la communauté ouïghoure développe des moyens pour sauvegarder et enrichir le ouïghour, qui agissent non seulement dans la dénonciation de ce qui est nocif pour la survie de cette langue, mais également dans la création de solutions qui puissent la revitaliser.

Conclusions générales et perspectives d'étude

L'objectif poursuivi par cette thèse était de décrire et analyser les phénomènes de commutation de code entre les langues ouïghoure et chinoise dans une phase d'importants changements politiques, sociaux et culturels pour le Xinjiang et pour la communauté ouïghoure. A la fin de notre travail, il nous semble nécessaire de proposer quelques considérations sur notre étude de cas, sur l'utilité de notre recherche dans le cadre des études sur les Ouïghours et sur le *code switching*, sur les limites de notre méthodologie ainsi que sur des perspectives futures.

Considérations sur notre étude de cas dans le cadre des études sur la langue et sur la communauté ouïghoure

En ce qui concerne notre étude de cas, nous avons examiné différents aspects du *code switching* ouïghour-chinois. En commençant par une présentation de la communauté linguistique de Ürümchi, nous avons examiné les aspects structurel, interactionnel, socio-culturel et idéologique de la commutation de code. Ces aspects ont été étudiés dans différents chapitres pour des questions d'organisation rédactionnelle. En effet, nous avons démontré comment ces aspects se chevauchent et sont tous les trois fondamentaux pour comprendre les différentes significations de ce phénomène linguistique.

Dans notre travail, l'attention portée au contexte politique et social dans lequel se développe la pratique linguistique qui fait l'objet de notre étude a été essentielle. C'est particulièrement le cas dans les chapitres 1 et 5, dans lesquels nous avons considéré des éléments de l'histoire et de l'identité ouïghoure, situées entre l'Asie Centrale et la Chine, la puissance des politiques linguistiques orientées vers

la diffusion du chinois standard, les relations entre Han et Ouïghours dans le quotidien ainsi que la présence du chinois à différents degrés dans les sphères publique et privée dans le contexte sinisé de la ville de Ürümchi.

Les langues ouïghoure et chinoise se trouvent dans une situation de diglossie dans laquelle le chinois constitue la variété haute pour des raisons liées à sa présence dans la sphère publique et pour son importance dans le marché du travail. Le fréquent usage du chinois dans la sphère publique a des conséquences sur les pratiques langagières de la communauté ouïghoure dans des contextes *in-group* et de caractère informel, avec le développement des phénomènes de commutation de code. L'analyse des données dans laquelle nous avons identifié différents types de commutation de code, inter- et intraphrastique met ce point particulièrement en évidence. Cette dernière est courante dans nos données et caractérisée par une langue matrice ouïghoure productive. Dans une situation de contact assez intense avec la langue chinoise, le ouïghour est donc structurellement présent, ce qui montre une domination de ce dernier sur le plan linguistique.

L'étude des aspects interactionnels et socio-culturels nous a montré plusieurs fonctions et caractéristiques de la commutation de code ouïghour-chinois. Certaines d'entre elles s'insèrent dans la richesse communicative liée aux répertoires bilingues comme par exemple la réitération, la citation, la personnalisation et l'objectivisation d'un message. D'autres s'insèrent plus spécifiquement dans le contexte sociolinguistique qui caractérise les deux langues et les deux communautés observées dans notre étude de cas. Nous avons souligné par exemple l'utilisation de la langue chinoise dans l'expression des sentiments qui ne sont pas exprimés très facilement dans le discours ouïghour, pour une question de politesse et de contraintes culturelles. En ce qui concerne le fréquent usage des termes chinois insérés dans le discours ouïghour nous avons remarqué la force communicative de la langue chinoise pour sa concision, son pouvoir référentiel, son influence culturelle et son statut d'intermédiaire entre le Xinjiang et l'Occident.

Dans une situation diglossique dans laquelle deux communautés vivent séparées et la langue avec le statut bas est symbole d'identité et/ou de mécontentement, il serait possible d'identifier une dichotomie *we-code/they-code*. Dans nos données conversationnelles, le ouïghour et le chinois sont les deux présentes dans la sphère privée sans de précises significations identitaires. Il nous semble que lorsqu'il s'agit de communication quotidienne, l'utilisation du chinois

répond à des besoins pragmatiques ; elle est simplement utilisée par facilité dans les échanges communicatifs quotidiens.

Cependant, l'avantage d'avoir à disposition deux codes n'empêche pas le développement des courants idéologiques contre l'emploi du chinois et la commutation de code. A cet égard nous avons identifié plusieurs actions entreprises au sein de la communauté ouïghoure : la dénonciation de l'appauvrissement de la langue ouïghoure, en particulier en ce qui concerne le manque de règle sur la formation d'emprunts, la création des néologismes pouvant substituer les termes chinois, la sensibilisation au thème du *sap uyghur*. Nous avons observé que ces actes prennent forme chez les intellectuels et des secteurs de la communauté les plus éduqués, mais sont également compris et soutenus par une large partie de la communauté.

Plusieurs éléments entrent donc en jeu dans le développement de la commutation de code ouïghour-chinois. Nous pouvons identifier des forces qui alimentent cette pratique langagière, comme les politiques linguistiques menées par les autorités, l'intense présence du chinois dans la vie quotidienne de la communauté ouïghoure, son prestige et pouvoir communicatif, ainsi que des forces qui essaient d'atténuer la place du chinois, comme le développement du *sap uyghur*, qui voit l'utilisation de cette langue en tant que menace pour la richesse de la langue ouïghoure.

Le développement du *code switching* et le *sap uyghur* constituent, dans un environnement dans lequel l'ethnie ouïghoure se sent politiquement, linguistiquement et culturellement contrôlée, une réponse active aux changements linguistiques. La communauté, la langue et les pratiques langagières ouïghoures changent. Cependant, la langue ouïghoure est toujours présente, sur le plan structurel comme en tant que symbole identitaire.

La présence des pratiques langagières comme le *code switching* et d'une tendance puriste comme le *sap uyghur* montrent donc la vitalité de la langue ouïghoure et semble constituer une négociation de la part de la communauté entre des changements politiques, linguistiques et sociaux désormais inévitables et le besoin de résistance et de maintien d'éléments identitaires traditionnels auxquels pouvoir se raccrocher.

Notre étude de cas dans le cadre de la recherche sur le *code switching*

Un deuxième champ de réflexion concerne la place de notre recherche dans le cadre des études sur la commutation de code. Dans le chapitre 3 nous avons montré comment les études sur le *code switching* ont graduellement abandonné une perspective monodisciplinaire et statique du phénomène. Cela nous a conduit à analyser nos données en utilisant une perspective pluridisciplinaire qui tient compte des aspects structurels et sociolinguistiques. En ce qui concerne la vision statique et uniforme des pratiques langagières, nous avons signalé le dynamisme de la commutation de code entre le ouïghour et le chinois, en montrant la présence d'un continuum entre les dimensions synchronique et diachronique, entre la dimension structurelle et la dimension pragmatique du contact des langues, ainsi qu'entre les dimensions macro- et micro.

Au sujet du premier continuum, entre les dimensions synchronique et diachronique, nous avons étudié comment le *code switching*, un phénomène synchronique, peut conduire à l'incorporation d'éléments chinois dans le ouïghour standard. A cet égard nous avons évoqué par exemple la productivité des formations verbales hybrides avec les verbes légers, que nous trouvons dans le ouïghour standard avec des éléments provenant d'autres langues comme l'arabe, le persan et le russe et récemment dans le *code switching*, avec des éléments chinois.

En ce qui concerne le deuxième continuum, entre la dimension structurelle et la dimension pragmatique du contact des langues, nous avons démontré comment l'insertion d'un seul élément et la commutation à l'intérieur de la phrase complexe peuvent également avoir une valeur interactionnelle.

Une approche pluridisciplinaire s'est donc avérée fondamentale pour la description et analyse de cette pratique langagière. Nous espérons que notre recherche puisse donc constituer un exemple supplémentaire dans le cadre d'une approche plus dynamique dans le domaine des études sur les phénomènes de commutation de code.

Limites de la recherche et perspectives d'étude

Cette section conclusive s'achève par une réflexion sur les limites de cette recherche et sur des perspectives d'étude concernant le développement de notre étude de cas.

Comme nous l'avons affirmé au cours du chapitre 4 consacré à la méthodologie, cette recherche s'est avérée difficile au début en raison de son objectif d'étude assez ambitieux, à cause de la situation politique au Xinjiang et de la sensibilité du sujet qui ne favorisent pas les terrains d'enquête menés par des étrangers. Cette situation, ainsi que la complexité du sujet de la recherche, nous a conduite à utiliser des données hétérogènes composées de données ethnolinguistiques, linguistiques ainsi que conversationnelles, de prises de notes comme d'enregistrements. De plus, la valeur idéologique donnée aux langues parlées au Xinjiang nous a obligée à utiliser des données spontanées et anonymes, qui se sont révélées utiles pour obtenir une représentation naturelle des pratiques langagières mais qui constituaient également un compromis entre les besoins pratiques et éthiques exigés par ce type de recherche.

Nous avons indiqué plusieurs désavantages liés à notre méthodologie qui ont constitué des limites pour notre recherche.

Premièrement, la qualité de l'audio nous n'a pas permis d'utiliser tous les enregistrements à cause de bruits de fond causés par l'environnement urbain et de la distance physique de l'enquêteur par rapports aux locuteurs. Pour cette raison, les données linguistiques et conversationnelles auraient pu être plus nombreuses et nous conduire à des considérations plus convaincantes.

Deuxièmement, l'approche qualitative et interprétative nous a obligée à ne présenter que des tendances au sein de la communauté ouïghoure de Ürümqi et à éviter des considérations sur la relation entre le *code switching* et des catégories typiques de la sociolinguistique (comme le sexe, l'âge, le niveau ou le type d'éducation) et donc à l'individuation de régularités.

Notre recherche étant la première en son genre dans le cadre des pratiques langagières de la communauté ouïghoure, il nous reste sans doute des approfondissements à faire sur les thèmes examinés dans cette thèse.

Premièrement, en ce qui concerne les aspects du *code switching* considérés dans cette thèse, une quantité plus importante des données ainsi que la combinaison d'une méthodologie quantitative et qualitative pourraient élargir la compréhension de ce phénomène. De plus, nous avons utilisé comme objet d'étude une unité assez large : la communauté linguistique de Ürümqi. Focaliser l'attention sur une catégorie de personnes au sein de cette communauté (par exemple enfants, jeunes,

mínkǎomín et *mínkǎohàn*), sur les locuteurs à l'intérieur d'un *social network* ou sur des contextes communicatifs spécifiques pourrait ouvrir de nouvelles perspectives de recherche. Un changement en cours au sein de la communauté ouïghoure mérite particulièrement d'attirer l'attention : l'élimination, avec l'introduction d'une éducation minoritaire focalisée davantage sur l'apprentissage du chinois standard, de la distinction entre *mínkǎomín* et *mínkǎohàn*, qui pourrait constituer un élément déterminant dans le développement futur des nouvelles habitudes langagières et de la valeur identitaire de la langue ouïghoure. Avec l'élimination de ces deux catégories, il serait intéressant d'observer dans quelle mesure la langue ouïghoure sera encore considérée un symbole d'identité.

Deuxièmement, focaliser l'attention sur d'autres villes ou sur des contextes ruraux pourrait bien entendu conduire à la découverte des différents contextes sociolinguistiques et des variations dans la structure et dans les fonctions du *code switching*. Par exemple, il serait intéressant d'effectuer des recherches dans des villes avec une tradition culturelle et un contexte social différents de ceux de la ville de Ürümchi, comme Kashgar. L'intérêt d'observer les pratiques langagières dans un contexte rural tient à une organisation différente des relations ethniques : ici, les contacts entre Han et Ouïghours semblent moins intenses (par rapports aux ceux qui ont lieu dans la sphère publique dans les villes) mais également moins tendus.

Troisièmement, le *code switching* se développant non seulement dans la production orale mais également à l'écrit, la production écrite des réseaux sociaux sur le web et sur les portables peut constituer une source de données utile afin d'observer comment les jeunes générations utilisent les langues de leur répertoire linguistique.

Sur le plan méthodologique, d'autres méthodes de recherche différentes de celle utilisée dans notre étude pourraient être efficaces afin d'enrichir nos résultats ou, au contraire, pour mettre en lumière d'autres aspects non examinés dans notre étude. Comme nous l'avons démontré dans le chapitre 4, la situation politiquement sensible ne permet pas aux chercheurs de pouvoir utiliser toutes les méthodologies disponibles afin de recueillir la quantité et le type des données souhaités, ni d'établir une collaboration étroite avec des enquêteurs de langue native ainsi qu'avec des institutions académiques, ce qui pourrait faciliter le travail d'enquête et ouvrir de nouvelles perspectives.

Nous espérons que notre recherche permettra d'initier de nouvelles approches d'études sur le *code switching* ouïghour-chinois et sur les pratiques langagières de la communauté ouïghoure ainsi que sur d'autres méthodologies applicables à ce type de contexte politique. Comme nous avons essayé de le mettre en évidence, l'étude des pratiques langagières est fondamentale pour la connaissance des défis que l'ethnie ouïghoure est en train de vivre dans l'évolution de sa langue ainsi que dans la redéfinition de ses traits culturels et identitaires, des processus qui montrent la vitalité et le dynamisme de cette communauté. Dans un contexte plus large, la documentation des pratiques langagières comme celle qui a fait l'objet de notre étude constitue un moyen d'observer la réponse des communautés minoritaires vis-à-vis des changements politiques et socioculturels, et dans le même temps de comprendre leur force.

Bibliographie

- ABDUREHIM, A. (2006), Tilimizning mukemmellikini qoghaily [Protégeons la perfection de notre langue]. *Til we Terjime*, 25 (4), pp. 36-38.
- ABDUHALIQ, A. (2010), Ana tilimizning sapliqini qoghayli [Protégeons la pureté de notre langue maternelle]. *Til we Terjime*, 29 (3), pp. 29-32.
- ABLIMIT, Z. 早熟古丽·阿不力米提 (2009), *Cong shunying lilun yanjiu weiwu'eryu daxuesheng hanyu zhong de weihan yuma zhuanhuan* [Une étude de la commutation de code orale ouïghour-chinois dans les campus sous une perspective d'adaptation], mémoire de master, Wulumuqi: Xinjiang shifan daxue.
- ABLIZ, A. (2012), Chüshenmidim [Je ne comprends pas], in Xinjiang daolan shiye youxian gongsi yu Xinjiang shixun chuangmei youxian zeren gongsi, Shinjang dolan oqetchilik shirkiti bilen Shinjang shishun tarqitish wastiliri cheklik esi'uliyet shirkiti [Xinjiang Dolan limited liability company and Xinjiang video and media limited liability company] (éd.), *Abliz étot kéchiliki* [Abdukérim Abliz's étot night] (DVD), Wuhan: Wuhan yinxiang chubanshe. Disponible aussi sur <https://www.youtube.com/watch?v=sw-5REFDEOw>
- ANATOLLA, G. 艾乃吐拉·古力加哪提 (2012), Wulumuqi Weiwu'erzu shenghuo yuyan bianhua yanjiu [Recherche sur le changement des usages linguistiques de la langue ouïghoure dans la ville de Ürümqi]. *Xinjiang shifan daxue xuebao (zhexue shehui kexue ban)*, 33 (2), pp. 66-72.
- ALVAREZ-CACCAMO, C. (1998), From “switching code” to “code switching” : Towards a reconceptualisation of communicative codes, in AUER, P. (éd.), *Code-Switching in Conversation, Language, Interaction and Identity*, London; New York: Routledge, pp. 29-50.
- ARSLAN A. (2010), *Hazirqi zaman uyghur tili* [Langue ouïghoure moderne], Ürümqi: Xinjiang xelq neshriyati.
- AUER, P. (1984), *Bilingual Conversation*, Amsterdam, Philadelphia: John Benjamins Publishing Company.
- AUER, P. (1988), A conversation analytic approach to code-switching and transfer, in HELLER, M. (éd.), *Codeswitching, Anthropological and Sociolinguistics Perspectives*, Berlin, New York, Amsterdam: Mouton de Gruyter, pp. 187-213.
- AUER, P. (1995), “The pragmatics of code-switching: a sequential approach”, in MILROY, L. et MUYSKEN, P. (éds), *One person, two languages*, Cambridge, New York, Melbourne: Cambridge University Press, pp. 115-135.

- AUER, P. (1999), From Codeswitching via Language Mixing to Fused Lects: Toward a Dynamic Typology of Bilingual Speech. *International Journal of Bilingualism*, pp. 309-332.
- AUER, P. (2000), Why should we and how can we determine the “base language” of a bilingual conversation. *Estudios de Sociolingüística*, 1, pp. 129 - 144.
- BACKUS, A. (1992), *Patterns of language mixing: a study in Turkish-Dutch bilingualism*, Wiesbaden: Harrassowitz.
- BACKUS, A. (1996), *Two in one: Bilingual Speech of Turkish Immigrants in The Netherlands*, Tilburg: Tilburg University Press.
- BACKUS, A. (2005), Codeswitching and language change: One thing leads to another ? *International Journal of Bilingualism*, 9 (3-4), pp. 307-340.
- BAKI, A. (2005), Some Linguistic Effects of Language Contact in Xinjiang, China, in CREASER, F., DIMELow, P. (éds), *Durham East Asian Papers 19*, pp. 1-14.
- BAKI, A. (2012), Language contact between Uyghur and Chinese in Xinjiang, PRC: Uyghur elements in Xinjiang Putonghua. *International Journal of the Sociology of Language*, 215, pp. 41-62.
- BECQUELIN, N. (2004), Staged development in Xinjiang. *The China Quarterly*, 178, pp. 358-378.
- BELLER-HANN, I. (1991), Script Changes in Xinjiang, in AKINER, S. (éd.), *Cultural Change and Continuity in Central Asia*, London: Kegan Paul International, pp. 71-83.
- BELLER-HANN, I. (2000), *The Written and the Spoken, Literacy and Oral Transmission Among the Uyghurs*, Berlin: Das Arabische Buch (ANOR 8).
- BENSON, L. (2004), Education & Social Mobility among Minority Population, in STARR, F. S. (éd.), *Xinjiang China's Muslim borderland*, Armonk, New York: M.E. Sharpe.
- BERGERE, M.-C. (1979), L'influence du modèle soviétique sur la politique des minorités nationales en Chine, *Revue française de science politique* (29^e année numéro 3), pp. 402-425.
- BERRUTO, G. (1974), *La sociolinguistica*, Bologna: Zanichelli.
- BERRUTO, G. (1995), *Fondamenti di sociolinguistica*, Roma: Laterza.
- BILIK, N. (2001), Language, Ethnicity and Internal Frontier. Schooling civil society among China's minority, in IREDALE, R., BILIK, N., SU, W. (éds), *Contemporary Minority Migration, Education and Ethnicity in China*,

- Cheltenham (UK), Northampton (MA): Edward Elgar Publishing, pp. 210-235.
- BLACHFORD, R. D. (2004), Policy making and implementation processes, in ZHOU, M. et SUN, H. (éds), *Language Policy in the People's Republic of China, Theory and Practice since 1949*. Boston, Dordrecht, London: Kluwer Academic Publishers.
- BLANCHET, P. (1996), Réflexions méthodologiques sur les enquêtes ethnosociolinguistiques (en Bretagne, en Provence, et ailleurs), in RICHARD-ZAPPELLA, J. (éd.), *Le questionnement social*, Cahiers de linguistique sociale, pp. 63 - 69.
- BLANCHET, P. (2000), *Linguistique de terrain, méthode et théorie (une approche ethno-sociolinguistique)*, Rennes: Presses Universitaires de Rennes.
- BLOM, J.-P. et GUMPERZ, J. J. (1972), Social Meaning in Linguistic Structures : Code-Switching in Norway, in GUMPERZ, J. et HYMES, D. (éds), *Direction in Sociolinguistics*, New York, Chicago, San Francisco: Hold, Rinehart and Winston, INC., pp. 407-434.
- BOURDIEU, P. (1977), L'économie des échanges linguistiques. *Langue française*, 34, pp. 17-34.
- BOVINGDON, G. (2004), Eteronomy and its discontent, Minzu Regional Autonomy in Xinjiang, in ROSSABI, M. (éd.), *Governing China's Multiethnic frontiers*, Seattle, London: University of Washington Press, pp. 117-154.
- BLUM, S. D. (2001), *Portraits of Primitives, Ordering Human Kinds in the Chinese Nation*, Lanhou, Boulder, New York, Oxford: Rouman and Littlefield Publishers Inc.
- BROWN, P. et LEVINSON, S. (1987), *Politeness, Some universals in language usage*, Cambridge: Cambridge University Press.
- CABRAS, G. (2013), Assimilation et intégration: la valse des politiques linguistiques en Région Ouïghoure (1949-2002). *Regard sur les Ouïghour-e-s*, 2, pp. 6-14.
- CABRAS, G. (2014a), Uyghur-Chinese Code Switching in Xinjiang Urban Areas: Structural Aspects and Social Motivations, in Siewert, M., Ingram, M., Anderson, B. (éds), *Texas Linguistic Forum*, 57. <http://studentorgs.utexas.edu/salsa/proceedings/2014.html>
- CABRAS, G. (2014b), Xodayim buyrisa, guòle liǎng tiān dào nǎlǐ shàngbān (“If God wills, after two days I’ll be working there”) Communication needs and ideology in Uyghur-Chinese code switching. *Uyghur Initiative papers no. 6, Central Asian Program*, Washington D.C.: George Washington University. <https://app.box.com/s/4nxelquy5wyie5eq435v46keijskrrdk>

- CALVET, L.-J., (1993 [2002]) *La sociolinguistique*, Paris: Presses universitaires de France.
- CAPRIONI, E. (2011), Daily Encounters Between Hans and Uyghurs in Xinjiang: Sinicization, Integration or Segregation? *Pacific Affairs*, 84 (2), pp. 267-287.
- CASTETS, R. (2015a), The modern Chinese state and strategies of control over Uyghur Islam. *Central Asian Affairs*, 2 (3), pp. 221-245.
- CASTETS, R. (2015b), La Chine face au terrorisme islamique. *Questions internationales*, 75, pp. 105-109.
- CESARO, C. M. (2007), Polo, Laghman, So Say: Situating Uyghur Food between Central Asia and China, in BELLER-HANN, I., CESARO, C.-M., HARRIS, R. et SMITH FINLEY, J., (éds), *Situating the Uyghurs between China and Central Asia*, Aldershot: Ashgate Publishing Limited, pp. 185-202.
- CHOMSKY, N. (1965), *Aspects of the Theory of Syntax*, Cambridge, Massachussets: MIT Press.
- CLAUSON, G. (1963), The Name Uyğur. *Journal of the Royal Asiatic Society of Great Britain and Ireland*, No. 3/4, pp. 140-149.
- CLYNE, M. G. (1967), *Transference and Triggering, Observations on the language assimilation of postwar German-speaking migrants in Australia*, The Hague: Martinus Nijhoff.
- CLYNE, M. G. (1987 [2000]), Constraints on code-switching: how universal are they ? *Linguistics*, 25, pp. 793-764, in LI, W. (éd.), *The Bilingualism Reader*, London, New York: Routledge, pp. 257-79.
- CLYNE, M. G. (2003), *Dynamics of Language Contact*, Cambridge: Cambridge University Press.
- COPANS, J. (1999), *L'enquête ethnologique de terrain*, Paris: Nathan.
- CRU, J. (2015), Ideologies of Language in Yucatan, in LEONARD, J.-L., et GONZALEZ, K. J. A., *Documentation et revitalisation des « langues en danger »: épistémologie et praxis*, Paris: Michel Houdiard Editeur, pp. 370-391.
- KROSKRITY, P. V. (2004), Language Ideologies, in DURANTI, A. (éd.) *A Companion to Linguistic Anthropology*, Malden (MA): Blackwell: 496-517.
- DABENE, L. et MOORE, D. (1995), Bilingual Speech of Migrant People, in MILROY, L. et MUYSKEN, P. (éds), *One Speaker, Two Languages, Cross-disciplinary perspectives on code-switching*, Cambridge: Cambridge University Press, pp. 17-44.
- DE JONG, F. (2007), *A Grammar of Modern Uyghur*, Utrecht: HOUTSMA.

- DEPAU, G. (2008), *Analyse du répertoire bilingue sarde-italien en milieu urbain, thèse de doctorat*, thèse doctorale, Grenoble: Université Stendhal-Grenoble 3, 2008.
- DREYER, J. T. (1976), *China's Forty Millions*, Cambridge (MA), London: Harvard University Press.
- DROCOURT, Z. (2007), *Parlons chinois*, Paris: l'Harmattan.
- DROCOURT, Z. (2013), Variation syntaxique ou formation lexicale ? Les statut grammatical des adjectifs formés par reduplication en chinois contemporain, in CAO, G., CHAPPEL, H., DJAMOURI, R. et WIEBUSCH, T. (éds.), *Breaking down the barriers: Interdisciplinary studies in Chinese linguistics and beyond*, Taipei, Academia Sinica, pp. 145-169.
- DWYER, A. M. (1992), Altaic Elements in the Línxià dialect: Contact-induced Change on the Yellow River Plateau (Linxia fangyan de a'er tai yu chengfen: Huanghe gaoyuan de yuyan jioocha ji qi bianhua). *Journal of Chinese Linguistics* (Zhongguo yuyan xuebao), pp. 160–179. <http://kuscholarworks.ku.edu/handle/1808/6884>
- DWYER, A. M. (1995), From the Northwest China *Sprachbund*: Xúnhuà Chinese dialect data (Cóng zhōngguó xīběi bù de yǔyán qūyù guānxì tí: Xún huà huà yǔyán cáiliào). *Yuen Ren Society Treasury of Chinese Dialect Data* (Yuán rěn xuéhuì hànǚ fāngyán zīliào bǎokù) (1), pp.143-182. <http://kuscholarworks.ku.edu/handle/1808/7090>
- DWYER, A. M. (2005), The Xinjiang Conflict: Uyghur Identity, Language Policy, and Political Discourse, *Policy Studies* 15, Washington: East-West Center.
- DWYER, A. M. (2013), The Desinization of Modern Uyghur. Non publié.
- ENGESÆTH, T., YAKUP. M, et DWYER, A. (2009). *Teklimakandin Salam: hazirqi zaman Uyghur tili qollanmisi / Greetings from the Teklimakan: a handbook of Modern Uyghur*, Lawrence: University of Kansas Scholarworks. <http://hdl.handle.net/1808/5624>
- ERKIN, A. (2009), Locally modern, globally Uyghur: geography, identity and consumer culture in contemporary Xinjiang. *Central Asian Survey*, 28 (4), pp. 417-428.
- FERGUSON, C. A., (1959 [1971]), Diglossia. Word - 15, pp. 325-340, in DIL, A. S. (éd.) *Language Structure and Language Use*, Essays by Charles A. Ferguson Stanford: Stanford University Press, pp. 1-26.
- FERGUSON, C. A. (1991), Diglossia revisited. *Studies in Diglossia*, pp. 214-234.
- FISHMAN, J. A. (1970), *Sociolinguistics: A Brief Introduction*, Rowley, Massachussets: Newbury House Publishers.

- FISHMAN, J. A. (1971), *The Sociology of Language, An Interdisciplinary Social Science Approach to Language in Society*, in FISHMAN, J. A., (éd.), *Advances in the sociology of language*, The Hague: Mouton & Co. Publishers.
- FISHMAN, J. A. (2006), *DO NOT leave your language alone. The hidden status agenda within corpus planning in language policy*, Mahwa (New Jersey), London: Lawrence Erlbaum Associates Publishers.
- FROMKIN, V. et RODMAN, R. (1983), *An introduction to language*, New York: Holt Rinehart and Winston.
- GAINES, R. D. (2008), *Beginning Uyghur for English Speakers*, Ürümchi: Shinjang uniwersitéti neshriyati.
- GAL, S. (1987), *Codeswitching and Consciousness in the European Periphery. American Ethnologist*, 14 (4), pp. 637-653.
- GAL, S. (1988), *The political economy of code choice*, in HELLER, M. (éd.), *Codeswitching, Anthropological and Sociolinguistics Perspectives*, Berlin, New York, Amsterdam: Mouton de Gruyter, pp. 245-264.
- GAO, L. 高莉琴 (2004), *Xinjiang yuyan de fazhan he sikao [Réflexions et développements sur les langues au Xinjiang]*, in GAO, L. 高莉琴, ZHOU Y. 周玉忠, *Yuyan guihua yu yuyan zhengce: Lilun yu guobie yanjiu [Aménagement linguistique et politiques linguistiques: théories et recherche sur les pays étrangers]*, Beijing: Zhongguo shehui kexue chubanshe, pp.151-152.
- GARDNER-CHLOROS, P. (1995), *Code-switching in community, regional and national repertoires*, in MILROY, L. et MUYSKEN, P. (éds.), *One Speaker, Two Languages, Cross-disciplinary perspectives on code-switching*, Cambridge: Cambridge University Press, pp. 68-89.
- GARDNER-CHLOROS, P. et EDWARDS, M. (2004), *Assumption behind grammatical approaches to code-switching: when the blueprint is a red herring. Transactions of the Philological Society*, 102, pp. 103-129.
- GARDNER-CHLOROS, P. (2009), *Code-Switching*, Cambridge: Cambridge University Press.
- GAUBAUTZ, P. R. (1996), *Urban Form and Transformation on the Chinese Frontier*, Standford, California: Standford University Press.
- GLADNEY, D. (1990), *The Ethnogenesis of the Uyghur. Central Asian Survey*, 9 (1), pp. 1-28.
- GLADNEY, D. (1994) *Representing Nationalities in China: Refiguring Majority/Minority Identities. The Journal of Asian Studies*, 53, pp. 92-123.

- GRØNBECH, K. (1933 [1979]), *The structure of the Turkic languages; translated from the German by John R. Krueger*, Bloomington, Indiana: Indiana University Research Institute for Inner Asian Studies.
- GUMPERZ, J. (1968 [2009]), The Speech Community, *International Encyclopedia of the Social Sciences*, New York: Macmillan, pp. 381-386, in DURANTI, A. (éd.), *Linguistic Anthropology, A reader, Second Edition*, Malden (MA), Oxford: Blackwell Publishing Ltd, pp. 66-73.
- GUMPERZ, J. (1982), *Discourse Strategies*, Cambridge: Cambridge University Press, 1982.
- GUMPERZ, J. et WILSON R. (1971), Convergence and creolization: A case from the Indo-Aryan/Dravidian border in India, in HYMES D. (éd.), *Pidginization and creolization of languages*, Cambridge: Cambridge University Press, pp. 151-167.
- HAHN, R. F. (1998), Uyghur, in JOHANSON L. et CSATO, E. (éds), *The Turkic Languages*, London and New York: Routledge, pp. 379-396.
- HAMADA, M. (1990), La transmission du mouvement nationaliste au Turkestan oriental (Xinjiang). *Central Asian Survey*, 9 (1), pp. 29-48.
- HANN, C. M. (1991), Ethnic Games in Xinjiang: Anthropological Approaches, in AKINER, S. (éds), *Cultural Change and Continuity in Central Asia*, London, New York: Kegan Paul International, pp. 218-236.
- HALSKOV, H. (2005), *Frontier People, Han Settlers in Minority Areas of China*, Vancouver: UBC Press.
- HARRIS, R. (2014), « Intangible Cultural Heritage and Illegal Gatherings: reflections on the Uyghur Meshrep ». Communication présentée au colloque *First International Conference on Uyghur studies*, (Washington, septembre 25-27 2014), non publié.
- HAUGEN, E. (1972), *The Ecology of language, Essays by Edward Haugen*, Standford, California: Standford University Press.
- HEIMER, M. et THØGERSEN, S. (éds) (2006), *Doing fieldwork in China*, Honolulu: University of Hawai'i press.
- HEIMER, M. et THØGERSEN, S. (2006), Introduction, in HEIMER, M. et THØGERSEN S. (éds), *Doing fieldwork in China*, Honolulu: University of Hawai'i press, pp.1-23.
- HELLER, M. (1988a), Introduction, in HELLER, M. (éd.), *Codeswitching, Anthropological and Sociolinguistics Perspectives*, Berlin, New York, Amsterdam: Mouton de Gruyter, pp. 1-24.

- HELLER, M. (1988b), Strategic ambiguity: code-switching in the management of conflict, in HELLER, M. (éd.), *Codeswitching, Anthropological and Sociolinguistics Perspectives*, Berlin, New York, Amsterdam: Mouton de Gruyter, pp. 77-96.
- HELLER, M. (1988c), Where do we go from here? in HELLER, M. (éd.), *Codeswitching, Anthropological and Sociolinguistics Perspectives*, Berlin, New York, Amsterdam: Mouton de Gruyter, pp. 265-272.
- HLAVAČ, J. (1999), Phonological integration of English transfers in Croatian: evidence from the Croatian speech of second-generation Croatian-Australians. *Filologija*, 32.
- HOWELL, A. et FAN, C. (2013), Migration and Inequality in Xinjiang: A Survey of Han and Uyghur Migrants in Ürümqi. *Eurasian geography and economy*, 52 (1), pp. 119-139.
- HYMES, D. (1974), *Foundation in Sociolinguistics, An Ethnographic Approach*, Philadelphia: University of Pennsylvania Press.
- IRVINE, J. (1989), When Talk Isn't Cheap, Language and Political Economy. *American Ethnologist*, 16, pp. 248-267.
- IRVINE, J. et GAL, S. (2000 [2009]), Language Ideology and Linguistic Differentiation, in KROSKRITY, P. (éd.) *Regimes of Language: Ideologies, Policies and Identities*, Santa Fe, NM: School of American Research Press, pp. 35-83, in DURANTI, A. (éd.), *Linguistic Anthropology, A reader, Second Edition*, Malden (MA), Oxford: Blackwell Publishing Ltd, pp. 402-434.
- LABOV, W., (1973), Some principles of linguistic methodology, *Language in Society*, 1, pp. 97-120.
- LANDRY, R., BOURHIS, R. Y. (1997), Linguistic landscape and ethnolinguistic vitality: an empirical study, *Journal of language and Social Psychology*, 16 (1), pp. 23-49.
- LAROUSSE, F. (1996), Des enquêtes sociolinguistiques à micro caché, in RICHARD-ZAPPELLA, J. (éd.), *Le questionnement social*, Cahiers de linguistique sociale, pp. 71-77.
- LATTIMORE, O. (1950), *Pivot of Asia*, Boston: Little, Brown and Company.
- LE PAGE, R. B. & TABOURET-KELLER, A. (2006), *Actes of Identity. Creole-based approaches to language and ethnicity. Second Edition with additional comments*. Quebec: E.M.E.
- LI, D. C. S. (1996), Issues in bilingualism and biculturalism: A Hong Kong case study, New York: Peter Lang.
- LI, D. C. S. et TSE, E. C. Y. (2002), One day in the life of a "purist". *International Journal of Bilingualism*, 6 (2), pp. 147-202.

- LI, W., X., MILROY, L. et CHANG, P.S. (1992). A two-step analysis of code-switching and language choice: The example of a bilingual Chinese community in Britain. *International Journal of Applied Linguistics*, 2 (1), pp. 63-86.
- JAFFE, A. (2007), Code Switching and Stance, Issues in Interpretation. *Journal of language, identity, and education*, 6 (1), pp. 53-77.
- JESPERSEN, O. (1965), *A Modern English Grammar on Historical Principles*. Part VI: Morphology, Copenhagen: Ejnar Munksgaard.
- JOHANSON, L. (2000), Turkic indirectives, in JOHANSON L. et UTAS, B. (éds.), *Evidentials: Turkic, Iranian and Neighboring Languages*, Berlin, New York: Mouton de Gruyter, pp. 61-88.
- JOHANSON, L. (2003), Evidentiality in Turkic, in AIKHENVALD, A. (éd.), *Studies in Evidentiality*, Amsterdam/Philadelphia: John Benjamins Publishing Company, pp. 273-290.
- JOHNSTONE, B. (2000), *Qualitative Methods in Sociolinguistics*, New York: Oxford University Press.
- KAUP, K. (2000), *Creating the Zhuang: Ethnic politics in China*, Boulder: Lynne Rienner.
- KIRCHNER, M. (1998), Kazakh and Karakalpak, in JOHANSON, L. and CSATO, E., (éds), *The Turkic Languages*, London, New York: Routledge, pp. 318-332.
- KREMnitz, G. (1987), Diglossie. Possibilités et limites d'un terme. *Lengas*, 22, pp. 199 -203.
- KROSKRITY, P. (2004), Language Ideologies, in DURANTI A., *A Companion to Linguistic Anthropology*, Malden (MA): Blackwell, pp. 496-517.
- LEONARD, J.-L., PETROVIĆ, M. (2015), Cadrage, décadrage et recadrage: le terrain comme vertige existentielle, in LEONARD, J.-L., et GONZÁLEZ, K. J. A., *Documentation et revitalisation des « langues en danger »: épistémologie et praxis*, Paris: Michel Houdiard Editeur, pp. 253-289.
- LEWIS, G., *The Turkish Language Reform: a Catastrophic Success*, Oxford: Oxford Language Press, 1999.
- MA, D. 马德元, TASHBURAT, O. 塔西普拉提 乌买尔 (éds) (1997), *Dàzhòng wéiyǔ*, [ouïghour commun], Wulumuqi: Xinjiang daxue chubanshe.
- MA, R. (2009), The development of minority education and the practice of bilingual education in Xinjiang Uyghur Autonomous Region. *Front. Educ China*, 4 (2), pp. 188-251.
- MACMILLEN, D. H. (1979), *Chinese Communist Power and Policy in Xinjiang, 1949-1977*, Boulder, CO: Westview Press.

- MACKERRAS, C. (1981), *The performing Arts in Contemporary China*, London, Boston, Henley: Routledge and Kegan Paul.
- MATRAS, Y. (2009), *Language Contact*, Cambridge: Cambridge University Press.
- MASHLER, Y. (1994), Metalanguaging and Discourse Markers in Bilingual Conversation. *Language in Society*, 23 (3), pp. 325-366.
- MENDOZA-DENTON, N. (2011), Individuals and Communities, in WODAK, Ruth, JOHNSTONE, B., et KERSWILL, P. (éds), *The SAGE Handbook of Sociolinguistics*, London: SAGE Publication Ltd, pp.181-191.
- MIJIT, D. 迪丽拜尔·米吉提 (2012), *Yuyan jiechuxia de Weiwu'er chengshi jumin kouyu cihui shiyong zhuangkuan diaocha yanjiu* [Recherche de contact des langues sur l'usage oral du vocabulaire des résidents urbains ouïghours], mémoire de master, Wulumuqi: Xinjiang daxue chubanshe.
- MILLWARD, J. A. (1998), *Beyond the pass, Economy, Ethnicity and Empire in Qing Central Asia 1759-1864*, Standford: Standford University Press.
- MILLWARD, J. A. (2004), Violent separatism in Xinjiang: A Critical Assessment, *Policy Studies* 6, Washington, D.C.: East-West Center.
- MILLWARD, J. A. (2007), *Eurasian Crossroads: A History of Xinjiang*, New York: Columbia University Press.
- MILROY, L. (1987a), *Language and social network, Second Edition*, Oxford: Blackwell.
- MILROY, L. (1987b), *Observing and Analysing Natural Language, A critical account of Sociolinguistic Methods*, New York: Basil Blackwell.
- MONEYHON, M. (2002), Controlling Xinjiang: Autonomy on China's New Frontier. *Asia-Pacific Law & Policy Journal*, 3, pp. 120-152.
- MYERS-SCOTTON, C. (1988), Code switching as indexical of social negotiations, in HELLER, M. (éd.), *Codeswitching, Anthropological and Sociolinguistic Perspectives*, Berlin, New York, Amsterdam: Mouton de Gruyter, pp. 151-186.
- MYERS-SCOTTON, C. (1993), *Social Motivation for Codeswitching, Evidence from Africa*, Oxford: Clarendon Press.
- MYERS-SCOTTON, C. (2002a), *Contact Linguistics, Bilingual Encounters and Grammatical Outcomes*, New York: Oxford University Press.
- MYERS-SCOTTON, C. (2002b), Frequency and intentionality in (un)marked choices in codeswitching: "This is a 24-hour country". *International Journal of Bilingualism*, 6 (2), pp. 205-219.

- MUYSKEN, P. (2000), *Bilingual Speech, A Typology of code-mixing*, Cambridge: Cambridge University Press.
- NADJIP, E. N. (1971), *Modern Uyghur, Translated from Russian by D.M. Segal*, Moscow: Nauka Publishing House.
- NDECKY, A. (2015), Enquêter dans un milieu de fortes « tensions linguistiques » : le chercheur au centre du processus de collecte des données? in LEONARD, J.-L. et GONZÁLEZ, K. J. A., *Documentation et revitalisation des « langues en danger » : épistémologie et praxis*, Paris: Michel Houdiard Editeur, pp. 290-306.
- NORMAN, J. (1988), *Chinese*, Cambridge; New York: Cambridge University Press.
- NORTIER, J. (1990), *Dutch-Moroccan Arabic Code Switching among Moroccans in Netherlands*, Dordrecht: Foris Publications.
- PATRICK, P. L. (2002), The Speech Community, in CHAMBERS, J. K., TRUDGILL, P., et SCHILLING-ESTES, N. (éds), *The handbook of language variation and change*, Oxford: Blackwell, pp. 573-598.
- POPLACK, S. (1980), Sometimes I'll start a sentence in Spanish y termino in español, *Linguistics*, 18, pp. 581-618.
- POPLACK, S. et MEECHAN, M. (éds) (1998), Instant loans, easy conditions: the productivity of bilingual borrowing. *International Journal of Bilingualism*, 2(2), special issue.
- POPLACK, S., SANKOFF, D., MILLER, C. (1988), The social correlated and linguistics processes of lexical borrowing and assimilation. *Linguistics*, 26, pp. 47-104.
- QUINN-PATTON, M. (2002), *Qualitative Research & Evaluation Methods, third edition*, Thousand oaks: SAGE publications.
- ROMAINE, S. (1995), *Bilingualism, Second Edition*, Oxford: Blackwell.
- RUBIN, H. J. et RUBIN I. S. (1995), *Qualitative Interviewing, the art of hearing data*, Thousand Oaks, CA: Sage.
- RUDELSON, J. J. (1997), *Oasis Identity, Uyghur Nationalism Along China's Silk Road*, New York: Columbia University Press.
- SÆTER, E. (2006), Fieldwork as Coping and Learning, in HEIMER, M. et THØGERSEN, S. (éds), *Doing fieldwork in China*, Honolulu: University of Hawai'i press, pp. 42-57.
- SAVILLE-TROIKE, M. (1989), *The Ethnography of Communication, an introduction, second edition*, Oxford: Blackwell Publishing.

- SAVILLE-TROIKE, M. (2003), *The Ethnography of Communication, an introduction, third edition*, Oxford: Blackwell Publishing.
- SAUTMAN, B. (1998), Preferential policies for ethnic minorities in China: the case of Xinjiang. *Nationalism and Ethnic Politics*, 4 (1-2), pp. 86-118.
- SCHLUESSEL, E. T. (2007), "Bilingual Education" and Discontent in Xinjiang. *Central Asian Survey*, 26 (2), pp. 251-277.
- SCHLUESSEL, E. T. (2009), History, Identity and mother-tongue education in Xinjiang. *Central Asian Survey*, 28 (4), pp. 383-402.
- SEBBA, M. (2009), On the notion of congruence and convergence in code-switching, in BULLOCK, B. E. et TORIBIO, J. A. (éds), *The Cambridge Handbook of Linguistic code-switching*, Cambridge: Cambridge University Press, pp. 40-57.
- SEBBA, M. et WOOTTON A. J. (1998), We, They and Identity : Sequential vs. Identity-related Explanation in Code-switching, in AUER, P. (éd.), *Code-switching in conversation*, London: Routledge, pp. 262-289.
- SHERIP, A. 阿孜古力·夏力莆(2007), Weiwu'eryu kouyu yuzhong de yuma zhuanghuan xianxiang fenxi [An Analysis of Code Translation in Spoken Uyghur Language]. *Yuyan yu fanyi* (2), pp. 20-22.
- SMITH, J. (2002), Making Culture Matter: Symbolic, Spatial and Social Boundaries between Uyghurs and Han Chinese. *Asian Ethnicity*, 3 (2), pp. 153-173.
- SOBRERO, A. (1993), *Introduzione all'italiano contemporaneo*, Vol. 2: La variazione e gli usi, Roma-Bari: Laterza.
- SONG, M. (2009), Is Intermarriage a good indicator of Integration ? *Journal of Ethnic and Migration Studies*, 35 (2), pp. 331-348.
- STALIN, J. (1942), *Marxism and the National Question, Selected Writings and Speeches*, New York: International Publishers.
- ST. JOHN, D. (éd.) (1997), *A concise Uyghur-English dictionary*, Ürümchi: Shinjang xelq neshriyati.
- TABOURET-KELLER, A. (2006), A propos de la notion de diglossie. La malencontreuse opposition entre « haute » et « basse » : sa source et ses effets. *Langage et société*, 118, pp. 109-128.
- THOMAS, G. (1991), *Linguistic Purism*. London et New York: Longman.
- THOMASON, S. G. et KAUFMAN T. (1988), *Language Contact, Creolization, and Genetic Linguistics*, Los Angeles: University of California Press.
- THOMASON, S. G. (2001), *Language contact*, Edinburgh: Edinburgh.

- THOMPSON, A. C. (2013), *Our 'messy' mother tongue: Language attitudes among urban Uyghurs and desires for 'purity' in the public sphere*, mémoire de master, Lawrence: University of Kansas. http://kuscholarworks.ku.edu/bitstream/handle/1808/11705/Thompson_ku_0099M_12593_DATA_1.pdf?sequence=1&isAllowed=y
- TOOPS, S. (2000), The population landscape of Xinjiang/East Turkestan. *Inner Asia*, 2, pp. 155-170.
- TÖMÜR, H. (2003), *Modern Uyghur Grammar*, translated by Anne Lee, Istanbul: Yıldız Dil ve Edebiyat.
- WANG X. 王希杰 (2007), Yuyan jiechu he yuyan de bianhua jiqi guilu (jianping xinjiang de yuyan zhuangkuang ji tui putonghua fang'e de yanjiu) [Le contact des langues, le changement des langues et les lois (discussion sur la condition linguistique du Xinjiang et recherche sur la stratégie de diffusion du putonghua)]. *Yuyan yu fanyi*, 4, pp. 2-4.
- WEI W. 魏炜 et LI R. 李儒忠 (2010), Xinjiang duominzu diqu shuangyu jiaoyu de neizai wenhua dongyin [Motivation culturelles internes sur l'éducation bilingue dans les régions multi-ethniques du Xinjiang]. *Xinjiang shehui kexue*, 4, pp. 90-96.
- WILSON, R. W. (2012), *A tear in my eye but I cannot cry: An ethnographic multiple case study on the language ecology of Urumchi, Xinjiang and the language practices of Uyghur young adults*, thèse doctorale, Austin: University of Texas at Austin.
- WOOLARD, K. (1988), Code switching and Comedy in Catalonia, in HELLER, M. (éd.), *Codeswitching, Anthropological and Sociolinguistics Perspectives*, Berlin, New York, Amsterdam: Mouton de Gruyter, pp. 53-76.
- Xinjiang Weiwu'erzu Zizhiqu 新疆维吾尔自治区 [Région autonome ouïghoure du Xinjiang] (2007), *Xinjiang tongji nianjian* [Annuaire Statistique du Xinjiang de 2007], Beijing: Zhongguo tongji chubanshe.
- Xinjiang Weiwu'erzu Zizhiqu 新疆维吾尔自治区 [Région autonome ouïghoure du Xinjiang] (2010), *2010 Xinjiang tongji nianjian 2010* [Annuaire Statistique du Xinjiang de 2010] (CD), Beijing: Zhongguo tongji chubanshe.
- YAKUP, M. (2007), *Code-Switching among Uyghur-Chinese bilinguals*. Non publié.
- YEH, E. T. (2006), 'An Open Lhasa Welcomes You': Disciplining the Researcher in Tibet, in HEIMER, M. et THØGERSEN, S. (éds), *Doing fieldwork in China*, Honolulu: University of Hawai'i press, pp.96-109.

- YUSHANGJIANG, A. 玉山江·艾期卡尔 (éd.) (2004), *Han wei-wei han cidian*, [Dictionnaire chinois-ouïghour ouïghour-chinois], Wulumuqi: Xinjiang renmin weisheng chubanshe.
- ZAKIR, J. (2007), *Hazirqi zaman uyghur tili* [Langue ouïghoure moderne], Ürümchi: Shinjang uniwersitéti neshriyati.
- ZHENG, J. 郑佳 (2012), *Qiantan xiandai weiwu'eryu xinci xinyu* [Sur les néologismes du ouïghour moderne], mémoire de master, Wulumuqi: Xinjiang shifan daxue.
- ZHOU, M. (2003), *Multilingualism in China, the politics of writing reform for minority languages 1949-2002*, Berlin; New York: Mouton de Gruyter.
- ZHOU, M. (2004), Equality and Inequality, in ZHOU, M. et SUN, H. (éds.), *Language Policy in the People's Republic of China, Theory and Practice since 1949*, Boston; Dordrecht; London [etc.]: Kluwer Academic Publishers, pp. 71-95.
- ZHOU, M. (2010a), Sociolinguistic research in China, in BALL, M. J. (éd.) *Sociolinguistics Around the World: A Handbook*, Abingdon (UK): Routledge, pp. 67-80.
- ZHOU, Q. (2010b), Zhōngguó shèhuì yǔyán yánjiū shùlüè [Résumé sur l'état des recherches de sociolinguistique en Chine]. *Yuyan wenxue yingyong*, 2010 (4), pp.10-21.
- ZHU, G. (1997), The Right to Privacy: An Emerging Right in Chinese Law. *Statute Law Review*, 3, pp. 208-214.
- WEINREICH, U. (1953), *Languages in contact. Findings and problems*, New York: Linguistic circle of New York.

Sitographie

- Al Jaziraa (2014), China's bans Ramadan in Muslim province, 3 juillet 2014. <http://www.aljazeera.com/news/asia-pacific/2014/07/china-bans-ramadan-fasting-muslim-province-20147371648541558.html>. (Dernière consultation : novembre 2015).
- CASTETS, R. (2015c), Quand le logiciel idéologique du Parti l'empêche de désamorcer le problème ouïghour, *Huffington Post* (03 mars 2015). http://www.huffingtonpost.fr/remi-castets/logiciel-ideologique-parti-communiste-ouighours-chine_b_6783694.html?utm_hp_ref=France. Dernière consultation : octobre 2015.
- CUI, J. (2009), Mandarin lessons "help fight terror", in *China Daily*, 5 juin 2009. http://www.chinadaily.com.cn/cndy/2009-06/05/content_8250623.htm. Dernière consultation: octobre 2015.

- GADET, F. (2003), *Derrière les problèmes méthodologiques du recueil des données*. http://www.revue-texto.net/Inedits/Gadet_Principes.html. Dernière consultation: septembre 2015.
- GROSE, T. et LEIBOLD J. (2015), China's ban on Islamic veils is destined to fail, in *Foreign Policy*, 5 février 2015. <http://foreignpolicy.com/2015/02/05/chinas-ban-on-islamic-veils-is-destined-to-fail/>. Dernière consultation : octobre 2015
- LECLERC, J. (2011), « Loi sur l'autonomie des régions ethniques de la République Populaire de Chine », in *L'aménagement linguistique dans le monde*, Québec, CEFAN, Université Laval, http://www.axl.cefan.ulaval.ca/asie/chine_loi-1984.htm. Dernière consultation : novembre 2015.
- Le Monde, En Chine une ville du Xinjiang interdit aux barbus et aux femmes voilées de prendre le bus, 8 juin 2014. http://www.lemonde.fr/asie-pacifique/article/2014/08/06/en-chine-une-ville-du-xinjiang-interdit-aux-barbus-et-aux-femmes-voilees-de-prendre-le-bus_4467696_3216.html. Dernière consultation : octobre 2015.
- QARIY, H., (2010), Itot atalghusining qisqa tarixi [Une brève histoire du étot], <http://bbs.alkuyi.com/thread-5729-1-1.html>
- The Guardian, China steps up campaign against ramadan in Xinjiang, 3 août 2012. <http://www.theguardian.com/world/2012/aug/03/china-restriction-ramadan-xinjiang-uyghurs>. Dernière consultation : octobre 2015.
- Yulgun group (éds) (2015), Online Uyghur-English Dictionary. <http://dict.yulghun.com>
- Zhonghua Renmin Gongheguo 中华人民共和国 [République Populaire de Chine], (1982), 1982 Zhonghua Renmin Gongheguo Xianfa [Constitution de la République Populaire de Chine de 1982]. <http://www.chinalawedu.com/news/1300/12/21721/2006/4/li2091496192460021044-0.htm>. Dernière consultation : octobre 2015.
- Zhonghua Renmin Gongheguo 中华人民共和国 [République Populaire de Chine] (1984), *Zhonghua Renmin Gongheguo Minzu Quyue Zizhiq*, [Loi pour l'autonomie régionale des minorités]. http://www.npc.gov.cn/wxzl/gongbao/2001-03/03/content_5004447.htm Dernière consultation : novembre 2015.
- Zhonghua Renmin Gongheguo Jiaoyu Bu 中华人民共和国教育部 [Ministère de l'Éducation de la République populaire de Chine] (2000), Zhonghua renmin gongheguo guojia tongyong wenzi fa [La loi sur la langue et l'écriture communes nationales de la République Populaire de Chine]. <http://www.moe.gov.cn/edoas/website18/95/info5895.htm>. Dernière consultation : janvier 2014.

Xinjiang Weiwu'er Zizhiqu 新疆维吾尔自治区 [Région autonome ouïghoure du Xinjiang], 2002, Guanyu xiugai “Xinjiang Weiwu'er Zizhiqu Yuyan Wenzhi Gongzuo Tiaolie” de jueding [Révision concernant « Les réglementations sur la langue parlée et écrite de la Région Autonome Ouïgoure du Xinjiang »]. <http://www.cecc.gov/resources/legal-provisions/xinjiang-uyghur-autonomous-region-regulation-on-minority-language-work>. Dernière consultation : septembre 2015.

ANNEXES

ANNEXE 1- CONVERSION DE L'ECRITURE LATINE OUÏGHOURE EN ALPHABET PHONETIQUE INTERNATIONAL

Ecriture latine ouïghoure	Alphabet phonétique international
a	a ; ɑ
b	b
d	d
e	ɛ ; æ
é	e
f	f
g	g
gh	ɣ ; ɣ
h	h
x	x, χ
i	i ; i
j	ɟ ; ʒ
k	k ^h
q	q ^h
l	l
m	m
n	n
ng	ŋ
o	o
ö	ø
p	p ^h
r	r ; r
s	s
sh	ʃ
t	t ^h
ch	tʃ ^h
u	u
ü	y
w	w ; v
y	j
z	z
zh	ʒ

ANNEXE 2- CONVERSION DU PINYIN EN ALPHABET PHONETIQUE INTERNATIONAL

pīnyīn	Alphabet Phonétique International
a	a
o	o
e	ɤ
i	i
u	u
ü	y
ǐ	ɿ ; ʅ
er	ə
b	p
p	p ^h
m	m
f	f
d	t
t	t ^h
n	n
l	l
g	k
k	k ^h
h	x
j	tɕ
q	tɕ ^h
x	ɕ
zh	tʂ
ch	tʂ ^h
sh	ʂ
r	ʐ
z	ts
c	ts ^h
s	s

Finales nasales	
an	an
en	ən
ian	iən
in	in
uan	uan
uen	un
üan	yan
ün	yn
ang	aŋ
iang	iaŋ
uang	uaŋ
eng	əŋ

ueng	uəŋ
ing	iŋ
ong	uŋ
iong	yŋ

ANNEXE 3- TABLE DES EXTRAITS

TRANSCRIPTION 1

PARTICIPANTS : A (femme, 25 ans) ; B (interlocuteur à l'autre bout de la ligne)
 SETTING : Campus de l'Université de Médecine du Xinjiang

A : *běnbùgha* kelgen shu.

B : [...]

A : *liù jí* qalmang, tirishing !

B : [...]

A : *yùkēda* qandaq *huódònglar* bar? Mhk?

A : je suis allée au siège quoi.

B : [...]

A : fais le niveau six, soit diligent !

B : [...]

A : dans les cours préparatoire il y a quel type d'activité ? Le *mhk*²⁷⁹ ?

TRANSCRIPTION 2

PARTICIPANTS : A (femme, 20 ans) ; B (interlocuteur à l'autre bout de la ligne) ;
 C (femme, 20 ans)
 SETTING : BRT 2

(A parle au téléphone avec B, immédiatement après pose une question à son amie C)

A : *wǒ xiànzài zài Bālóu, ní ne? Gàn ma? Oh, cái jiàn*

B : [...]

A : (avec un ton de la voix fatigué) men BRTda *Ermaogha* mangghan, hazir *yixueyuange* keldim, BRTda.

B : [...]

A : mm, *zàijiàn*.

[...]

A (=> C) : sen némanche issisen? Men *niuzai* chapan kiyiwaptimen.

²⁷⁹ MHK (*Zhōngguó shàoshù mínzú hànyǔ shuǐpíng dēngjī kǎoshì* 'Test d'évaluation du chinois standard pour les minorités'), l'équivalent du HSK (*Hànyǔ shuǐpíng dēngjī kǎoshì* 'Test d'évaluation du chinois standard') des étrangers pour les ethnies minoritaires.

A : je suis à *Bālóu*²⁸⁰, et toi? Qu'est-ce que tu vas faire? Oh, je vois.
B : [...]
A : (*avec un ton de la voix fatigué*) Je suis dans le BRT, je suis allée à *Èrmáo*, maintenant j'arrive à l'Institut de Médecine.
B : [...]
A : mm, salut.
A (=> C) : pourquoi tu as si chaud? Moi je porte un blouson en jeans.

TRANSCRIPTION 3

PARTICIPANTS : A (femme, 30 ans); B (femme, 55 ans)

SETTING: restaurant à *Èrdàoqiáo*

1 A: *xǐshǒujiān nede?*
2 B: *hǎoxiàng zhè biān iken.*

A: Les toilettes c'est où?
B : On dirait que c'est de ce côté-là.

TRANSCRIPTION 4

PARTICIPANTS: A (femme, 25 ans) ; B (femme, 25 ans)

SETTING: dortoir de l'Université Normale du Xinjiang

1 A: woy, bu kiyim sizge bek *xìnggǎn* yarashidu!
2 B: *piàoliangghu?*

1 A: oh, tu es très sexy dans cette robe!
2 B: vraiment jolie, n'est-ce pas?

TRANSCRIPTION 5

PARTICIPANTS : A (homme, 25 ans); B (interlocuteur au téléphone, à l'autre but de la ligne); C (homme, 25 ans)

SETTING : BRT 3 (A envoie des messages vocaux à B, C se trouve dans le bus avec A)

A : men *Yídòng gōngsīda, xuéyuàn bīnguǎnge* waqit chiqalmidim.

²⁸⁰ Arrêt de bus du BRT.

B : [...]

A : wǒ xiànzài yǒu (INC) zài wǒ děng (INC).

(il montre à C un message écrit sur un réseau social)

B => C : way téxi dàxuëshēng / (en regardant son portable) mushta yede sole qilsam héchkim chiqmaydu de.

A : (il envoie un message vocal) biz kéleyli diduq, jumu ! Nanmengha kelduq, liǎng zhàn he, hazir kelimiz.

A : je suis à la Chine Mobile, je n'ai pas pu aller à l'Hôtel de l'université.

B : [...]

A : maintenant j'ai (INC) attends encore (INC)

(il montre à C un message écrit sur un réseau social)

B : oh, il est encore étudiant / (en regardant son portable), ici, quand tu cherches quelqu'un sur internet il y a personne !

A : (il envoie un message vocal) j'ai dit qu'on y va, c'est sûr ! On est arrivé à Nán mén, deux arrêts, maintenant on arrive.

TRANSCRIPTION 6

PARTICIPANTS : A (femme, 25 ans); B (femme, 25 ans)

SETTING : campus de l'Université Normale du Xinjiang

A : némishla bolup ketti ? Bu qúnde dep yéziptu ! (elle montre un message son téléphone portable à ses amies)

B : Men biǎoqíng ewettim, méning tingji adash !

A : Qu'est ce qui se passe ? Il/elle a écrit dans ce group ! (elle montre un message son téléphone portable à ses amies)

B : J'ai envoyé un smiley, moi j'ai plus de crédit dans mon (portable), ma copine !'

TRANSCRIPTION 7

PARTICIPANTS: A (femme, 15 ans) ; B (femme, 15 ans)

SETTING: Yán'ān lù, arrêt du bus, sortie de l'école

A : tā xǐhuan nǐ háishì nǐ xǐhuan tā ? Nǐ xǐhuan tā dehuà men dadanggha dimeymen/ wǒ gěi nǐ bàba mánzhe.

B : wǒ gěi nǐ mánzhe he !

A : shuí? (elle baisse le ton de la voix)

A&B [...] (elles se parlent à l'oreille et rient)

B : bù rènshí men kōrúp baqay/ děng yīxià, shì bù shì tā xǐhuan nǐ háishì nǐ xǐhuan tā?

A : tu l'aimes bien ou lui t'aime bien ? Si lui t'aime bien, je le dirai pas à ton papa / je le cacherai à ton papa.

B : je te le cache!

A : qui? (*elle baisse le ton de la voix*)

(*elles se parlent à l'oreille et rient*)

B : je le connais pas, je donne un coup d'œil / attends, est-ce tu l'aimes bien ou lui t'aime bien?

TRANSCRIPTION 8

PARTICIPANTS : A (femme, 25 ans) ; B (interlocuteur à l'autre bout de la ligne)

SETTING : campus de l'Université Normale du Xinjiang

A : men lifta, hazir chiqiwatimen.

B : [...]

A : men *DIÀNTĪDA!*

A : Je suis dans l'ascenseur, je monte maintenant.

B : [...]

A : Je suis **DANS L'ASCENSEUR!**

TRANSCRIPTION 9a

PARTICIPANTS : A (femme, 15 ans) ; B (femme, 45 ans, mère de A) ; C (interlocuteur au téléphone, un ami avec lequel elle doit étudier)

SETTING : appartement dans le quartier de *Tiānshān*

A : woy, maql, men mekteptiki *túshūguǎngha* barmaqchi.

B : hazir orun boshimaptu, töttinchi binagha oqunglar !

(*A appel quelqu'un au téléphone, le locuteur C avec lequel elle doit étudier*)

A (=> C) : wèi, yaxshimu? Apam *méiyǒu zuòwèi* deydu!

A : oh, bien, j'irai à la bibliothèque de l'université.

B : Il y a pas de places maintenant, allez étudier au quatrième bâtiment !

(*A appelle quelqu'un au téléphone, le locuteur C avec lequel elle doit étudier*)

A (=> C) : allô, ça va ? Maman a dit qu'il n'y a pas de place!

TRANSCRIPTION 9b

PARTICIPANTS: A (femme, 15 ans)
B (homme, 45 ans, père de A)

SETTING: appartement dans le quartier de *Tiānshān*

(Après la conversation au téléphone (9a), A écoute une nouvelle à la télévision)

1 A : woy, néme boptu ?
2 B : Pakistandiki *sīlǐ-táoshēng*.

1 A : qu'est ce qu'il se passe?
2 B : un survivant au Pakistan.

TRANSCRIPTION 10

PARTICIPANTS : A (femme, 25 ans) s'adresse à B&C (femmes, 25 ans)

SETTING : campus de l'Institut de Médecine du Xinjiang

A (=>B&C) « *xiān jìnlái zài shuō, nǐ yào zhīdào zhǐ bù zhǐ* » dédim, *yàome yaxshi oylap béqeng zhè dàodǐ zhǐ bù zhǐ*

A (=>B&C) 'D'abord tu rentres et après on verra, tu dois savoir si ça vaut le coup ou pas, j'ai dit. Ou bien, réfléchis bien, (si) enfin ça vaut le coup ou pas.'

TRANSCRIPTION 11

PARTICIPANTS : A (femme, 25 ans) s'adresse à B&C (femmes, 25 ans)

SETTING : Campus de l'université du Xinjiang

1 A (=>B&C) maqale tallidim, meyli qandaq bolsun, ichimdiki dewalghandek, *zhànshí fāxiè ba !* Dédim chu [...]
2 A (=>B&C) *wēixìn* bilen QQgha chiqirip qoyuptiken « *zài bù liú lèi* » dep (INC)

1 A (=>B&C) j'ai choisi mon mémoire, je m'en fiche de comment ça va aller, en moi-même, j'ai dit ce que je sens, maintenant je me suis défoulée! / j'ai dit ! [...]

1 A (=>B&C) Elle est entrée sur WeChat et QQ, elle a dit : « Ne plus pleurer » (INC)

TRANSCRIPTION 12

PARTICIPANTS : A (femme, 25 ans) ; B (homme, 25 ans)

SETTING : *Yán'ān lù*

1 A : *tünügün biz héliqi / Ezerbeyjan réstoranida yéduq, her küni yaxshi tamaq yeymen, men semrip kettim.*

2 B : *nǐ hěn shòu, pàngbùqílái !*

3 A : *toghra deysiz ! Pàngbùqílái (avec un ton ironique, elle se touche le ventre et elle rit).*

1 A : Hier on a mangé dans ce / resto d'Azerbaïdjan, chaque jour je mange de bons plats, je suis devenue grosse.

2 B : T'es mince, tu grossis pas !

3 A : Tu l'as dit ! Je grossis pas *(avec un ton ironique, elle se touche le ventre et elle rit).*

TRANSCRIPTION 13a

PARTICIPANTS: A (femme, 15 ans, fille de D) ; B (femme, 20 ans, fille de C) ; C (homme, 45 ans) ; D (homme, 45 ans)

(Dans la conversation est également présente la mère de l'une des deux familles, qui ne participe pas à cet échange)

SETTING: appartement dans la circonscription de *Tiānshān*

A : *Pédagogika uniwersitétida oquwatamsiz ?*

B : *he'e, gaoji xenyu ögeniwatimen.*

C : *he'e shundaq ! Qalbinur, qachan aliy mektep imitihan bérésiz ?*

D (=>Gén): *wǒ bù zháojí ! (en baissant le ton de la voix) men aldirash emes, üch yil qaldi: (embarassée).*

(B et D se regardent dans les yeux et B rit)

C : *he'e shundaq ! Üch yil qaldi.*

A : vous faites vos études à l'Université Normale ?

B : oui, j'étudie le chinois (niveau) avancé.

C : oui, c'est comme ça! Qalbinur, tu passes quand l'examen d'entrée à l'université?

D : je suis pas pressée! / *(en baissant le ton de la voix) Il reste encore 3 ans (embarassée).*

(B et D se regardent dans les yeux et B rit)

C : c'est vrai ! il reste encore 3 ans.

TRANSCRIPTION 13B

A : *sizning QQ hào barmu ?*

B : he'e, bar, èr sān yāo qī yāo sì wǔ bā

A : Tu as un numéro QQ

B : Oui, je l'ai, deux trois un sept un quatre neuf cinq huit.

TRANSCRIPTION 14

PARTICIPANTS : A (femme, 25 ans) ; B (femme, 25 ans)

SETTING : Campus de l'Université du Xinjiang

A : uning oghul dosti Tajikistandin, *tài shuài le!*

B : *zhēnde ! bīzi gāo de yǎnjīng dàdà de! U yánjiūshēng, yigirmetöt yashqa kirdiken.*

A : son copain vient du Tadjikistan, il est très charmant!

(elles rient)

B : vraiment ! Le nez haut, les yeux grands ! Il est étudiant de master, il doit avoir 24 ans.

TRANSCRIPTION 15a

PARTICIPANTS : A (femme, 40 ans) ; B (femme, 40 ans)

SETTING : restaurant dans le quartier de Èrdàoqiáo

A : eh yaxshimusiz körünmeysizghu! Yaxshimu ?

B : hazir men *shèhuì bǎozhàngda* ishleymen, hazir ish bek aldirash, *jiùshì shòubùliǎo* özingizchu ?

A : menmu bek aldirash, balamning her kuni tapshuruqi bar, kéche uninggha yardem qilimen.

A : oh salut, ça fait longtemps! Ça va?

B : je travaille dans (le secteur de) la sécurité sociale, en ce moment je suis très occupée, juste j'en peux plus !

A : moi aussi je suis très occupée, mon fils a chaque jour des devoirs, le soir je lui donne un coup de main.

TRANSCRIPTION 15b

A : uning öyi chong mu ?

B : uning öyi *yī bǎi bāshí píngfāngmǐ.*

A : est ce que sa maison est grande ?

B : sa maison fait quatre vingt mètres carrés.

TRANSCRIPTION 16

PARTICIPANTS : A (femme, 25 ans) ; B (femme, 25 ans)

SETTING : campus de l'Université du Xinjiang

A : *yánjiūshēng*ni tebi'yopen oqudi dése xeqler sanga qaraydu, men *dàxuéde* oqughan waqtilirimda, *èr líng líng bā - èr líng líng jiǔ jiǎngxuéjīn* élip oqughan (INC) *Xīnjiāng dàxuéni* tallighanda, qaysi *xuéyuànde* déghen (INC) hemme némeni *xīnxiān* köremiz.

B : he'e ijtimai'y *qīngsōng* oquydu / *gōngwùyuán* imithani bériwatamsiz ? *Tèjīnglik chu ? Biānzhìsìgha* kirseng <hésab> / *zìkǎo* qanundin béremting ya:? [...]

A : xeqler *běnkēda* *dàxuéde* mushundaq kesp oquydiken dése, Ürümqi *zhídàda* yaki *cáidàda* oqutquchilik qilsingiz bolmamti deydu ?

B : *sīfǎ* imtihanini béremsen ya deydu [...]

A : *běnkēda* tebi'yopen oqughanliqim üçhün [...] yil axirda *jiǎngxuéjīn*sini béridu.

B : men bilmeydighandek shu haiguanni, Ürümqide onbesh ottuz ming *dàikuǎn* béridu.

A : quand on est étudiant de master en science, tout le monde te regarde avec admiration, quand je fréquentais l'université j'ai obtenu la bourse d'étude pour l'année 2008-2009 [...] quand j'ai choisi l'Université du Xinjiang, comme on dit, quelle faculté, tout semble neuf.

B : oui, ils étudient les sciences sociales tranquillement / tu es en train de passer l'examen pour devenir fonctionnaire ? Et celui pour les forces spéciales (SWAT) ? Et si tu vas au bureau d'emploi ?/ Tu prépares pas l'examen de droit ? [...]

A : pendant la licence les gens te disent « étudie cette spécialisation » ils disent « pourquoi tu n'es pas devenue professeur à l'Université du travail de Ürümqi ou à l'Université d'économie et finance ? »

B : Ou ils disent « Pourquoi pas tu donnes pas l'examen de loi judiciaire ? ».

A : En licence pour étudier la science [...], à la fin de l'année on te donne une bourse d'étude [...]

B : Cette histoire de la douane que je ne connaissais pas vraiment [...], à Ürümqi ils te donnent un prêt de 15.000-30.000 (yuan).

TRANSCRIPTION 17

PARTICIPANTS : A (femme, 25 ans)

B (femme, 25 ans)

SETTING : campus de l'Université Normale du Xinjiang

A : Erkin mu'ellim <tillap künde> !

B : néme boptu ?

A : sizge oxshash, *fǎngwèn* qilimen.

B : shundaqmu ? Qiziq emesmu ?

A : undaq héliqi / belgilime yoq, *biāozhǔn bù yīyàng de. Bìxū cǎifǎng guānyú shǒujī de.*

B : *shǒujī ma ?*

A : *ehn: cǎifǎng guānyú shǒujī de, xiě nàxiē míngchēng*

B : *shǒujī de cǐhuì ma ?*

A : *bù shì, chōngdiànqì, ěrjī, shǒujī pǐnpái zhīlèi:*

B : *nà nǐ yào qù gòuwùguǎngchǎng ma ?*

A : *kěshì wǒ yīgè rén bù xiǎng qù !*

B : tirishing !

A : Professeur Erkin m'embête tous les jours !

B : Qu'est ce que se passe ?

A : Je fais une interview comme la tienne.

B : Vraiment ? Intéressant, n'est-ce pas ?

A : Il n'y a pas ce type de ces / critères, les critères sont pas pareils. L'interview que je dois faire concerne les portables.

B : Portables ?

A : Hum, les interviews concernent les portables, écrire ces termes.

B : Du vocabulaire qui concerne les portables ?

A : Non, non, chargeur, écouteurs, marques des portables, etc.

B : Donc tu dois aller au centre commercial ?

A : Mais je veux pas y aller toute seule !

B : Courage, fais un effort !

TRANSCRIPTION 18

PARTICIPANTS : A (homme, 25 ans)

B (homme, 25 ans)

SETTING : Campus de l'Institut de Médecine du Xinjiang

A : *zuótiān, héliqi chéchini píngtóu qiliwalsa bir yil bolup qaldighu, jiùshì nàzhǒng nàzhǒng de! (il se touche la tête)*

B : *chuánbù (INC) máoyī [...]*

A : *nàzhǒng (INC) nàxiē (INC) [...]*

(A&B rit)

B : *nà* (inc) *gǎnjué kě xiōng'è* (rires)

A: (INC) *jīngshénbìng* [...]

A: [...] *xiànzài gōngzuò shì* (INC), xudayim buyrisa *guòle liǎng tiān dào nàlǐ shàngbān/* (il regarde une fille qui passe dans la rue) yette tal *bǎpéngsài* mashina kelsimu tatip bolmaydu mawu qizning halini!

A : hier, celui-là, il s'est fait des cheveux tout courts, vraiment comme ça! Les cheveux ont déjà poussé ! (*il se touche la tête*)

B : tout (INC) le pull-over [...]

A : des trucs dans le genre [...]

(A&B rient)

A : un air assez effrayant.

B : il est fou [...].

A : maintenant le travail est (INC), si Dieu le veut, d'ici deux jours je travaillerai là bas / (*il regarde une fille qui passe dans la rue*) sept bulldozers ne peuvent pas traîner l'air de supériorité de cette nana!

ANNEXE 5- EXTRAITS DE L'ETOT CHÜSHENMIDIM

(1)

B : Qara adash, tünügün *xiàwǔ* dégene *shàng jiē*, *dàbāzāgha qùle* qighantim. Bézi *dōngxīlar* barghu, *tè piányí*, bahasi *fēicháng* erzan iken. Yéne beziler *dongxilar* barghu qara *tè jià* iken. Yéne bezilerni *dǎzhé* qaptu. Qara! Shunga *shuākǎ* qilip, altun *xiàngliàndin* birni, *mǎile* qilip, *dàile* qilip, boyumgha *dàile* qighantim.

Düşmenlirining *yǎnjīngdin* ot, arqa terep durt chiq ketti !

Senmu birdin *dàile* qilmamsen? *Wǎngdin* ekeldürgili bolidiken. *Wǎng* adrésima? *Xīnxī* qilip, *fāle* qip bireymu, *yàobù* dep bireymu.

B : Regarde copine, hier après midi quoi, je suis allée faire les courses, je suis allée au bazar. Il y avait des choses, vraiment pas chères, les prix étaient vraiment bas. En plus, il y avait des choses regarde à prix spécial. Regarde ! D'autres choses étaient en solde ! Regarde, donc j'ai passé ma carte (bancaire), j'ai acheté et porté un collier en or, je l'ai porté au cou.

Les yeux des mes ennemis étaient en flammes! Ils étaient étonnés !

Tu veux en acheter un toi aussi ? Tu peux l'acheter sur le net, l'adresse du site ? Je te donnerai l'info, je vais te l'envoyer ou je vais te le dire.

(2)

A : *Eh belen, özingiz belen turdingizmu? Bala-ochaqlar obdan turdimu? Belen turdingiz ? Ténchiliqmu?*

A : Bien, vous allez bien? Les enfants et la famille vont bien? Vous allez bien?
Vous êtes en paix?

(3)

C: Méning kimlikim yoqqu kimlikim yoqqu mana?

A: Eh?

C: Kimlik.

A: *Shen[p]enji ma?*

C: Kimlik! Méning kimlikim !

A: Eh séning kimlikingni hemme adem bilidu sen méning balam.

C: Yaq kimlik *shen[ff]enji* déwatimen kimlik *shen[ff]enji*.

A: *Shen[p]enji ma ?*

C: Eh ma *shen[p]enji* dep tur way way *shen[p]enji* maqul
(*fatigué et sans espoir*).

C: Eh, elle est où ma carte d'identité (kimlik)?

A: Quoi?

C: Ma carte d'identité (kimlik).

A: Ta carte identité (*shen[p]enji*) ?

C: Ma carte d'identité ! Ma carte d'identité (*shen[ff]enzhen*) !

A: Eh ton identité (kimlik) ! Tout le monde te connaît mon fils!

C: Non! Identité (kimlik), carte d'identité (*shen[ff]enzhen*) je suis en train de dire
carte d'identité (*shen[ff]enzhen*).

A: Carte d'identité (*shen[p]enji*)?

C: Eh oui d'accord, j'ai dit carte d'identité (*shen[p]enji*), d'accord (*fatigué et sans
espoir*).

(4)

C : Bu yerni omurtqa démeydu, wumuqqa deydu chüshendingba? Chüshendingba?
umuqqa deydu qazaqche

B : *Zá le ?*

C : Chüshendingba?

B : Woy, men *bù shuōhuà nǐmenning huàlarni azraqmu tīngbùdǒng*.

C : *Wǒmenning huàlarni azraqmu tīngbùdǒng* deydighoy, chüshendingizmu?

B : *Za le?*

C : Qazaqche söylidim bilmidingizba ?

B : (*énervée*) *Nà shì zá le?*

C : Oh oh shu söylimidim, söylimidim.

C : Ici, on dit pas *umurtqa*, vous comprenez ? On dit *umuqqa*, vous comprenez ?

B : Quoi ?

C : Vous comprenez ?
 B : Ah, moi vraiment je comprends pas vos mots, je comprends pas même un petit peu.
 C : Vous ne comprenez pas ?
 B : Quoi ?
 C : Je parle kazakh vous ne comprenez pas ?
 B : Mais quoi ?? (*énervée*)
 C : Oh oh d'accord, je parle pas, je parle pas.

(5)

B : Men urguy.
 A : Men uyghur, urguy uyghur, milletimizning namimu oxshap qalidiken.
 B : Siz peqet *bù míngbái* méning gepimni. Men digenchi qarang *wéizú*.
 A : *Wéizú?*
 F : Eh eh.
 A : Men *wéiwú'ěrzú*, manda²⁸¹ oxshap kétidighanni körmigen jumu, *wéizú-wéiwú'ěrzú* men sizge qarang *wömende* milletning nami *yīyàng* iken dep, *shuōle* qiliwatimen *nǐgha!*
 B : *Wǒ yě shì* urghuy (*elle montre son document d'identité*). Méning *míngzam*²⁸² barghu Güli, Gūū-li.
 A : Sizde Güli deydighan gep yoq. Bizde Gül dep bar. Eh meslen, Reyhangül, Chimengül, Etirgül, Qizilgül deymiz. Chüshendingizma?
 B : *Ayaaa zá shuō ne ?* Siz peqet *tīngbùdǒng* méning gépimni.

B: Je suis urguy.
 A: Je suis uyghur', urguy' uyghur'. Même le nom de notre ethnie semble pareil.
 B : Vous ne comprenez pas ce que je dis. Regardez, j'ai dit '*wéizú*'.
 A : *wéizú*²⁸³?
 B : Eh oui.
 A : Je suis *wéiwú'ěrzú*, ah j'avais bien compris que c'était pareil, *wéizú-wéiwú'ěrzú*. Moi, regardez, je suis en train de vous dire que le nom de notre ethnie est le même!
 B : Moi aussi je suis Urguy (elle montre son document d'identité). Voilà mon nom : 'Güli', 'Gūū-lí'.
 A : Ah, chez nous on dit pas comme ça, Güli. Nous disons Gül. Eh, par exemple, nous on dit Reyhangül, Shimengül, Etirgül, Qizilgül, vous comprenez?

A : Woy *bù sa yìsi* (*en imitant ce qui dit la fille*)! Manda! Manda! Men men u yerde.
 B : Eh.

²⁸¹ Réalisation orale de *mundaq* 'comme ça'.

²⁸² Le terme *míngzam* est composé du terme *míngzi* (prononcé mingz[a] en ouïghour et du suffixe possessif de première personne du singulier *-m*.

²⁸³ Abréviation du terme chinois *wéiwú'ěr zú* 'ouïghour'.

A : *Nàgè difāng ?*
 B : Eh
 A : Otturimen²⁸⁴.
 B : Eh.
 A : Méning öyem Aq qowuqta.
 F : Aq qowaq? (*elle essaie de répéter le mot Aq qowuq, mais elle n'arrive pas à le reproduire car elle ne le connaît pas*)
 A : Eh
 C : Aq qowaq *sayisi?*
 A : Beribir chüenmeysiz yézip bersemmu. Aq qowuq manda gep / aa terepi Tügidan, ma terepi Üchtash, ma terepi Tash bulaq a terepi Mal baziri, Mal bazirining yéni Bulaq béshining otturisi Aq qowuq déymiz. Chüshendingizma?
 C : (*fais signe qu'elle n'a pas compris*)
 A : Hay bichare (*deçu car elle ne comprend pas*) / Eh balam !
 C : Hey !
 A : (*il s'adresse à son fils*) Mekegine mekegine.
 C : (*il s'adresse à la fille*) Salam dadam, yaxshimusiz.
 A : Peqet chüenmidim jenim balam ma sen bir chüshendurgine ménin gépimni xenzuche mektepte oqughan emesmu?
 C : Eh.
 A : Ikkilersini toluq sözleysenghu?
 C : Eh.
 A : Chüshenmidi jenim balam Aq qowuq néme déydu?
 C : *Nán mén.*
 A : Üch tash néme deydu?
 C : *Sāntúnbēi.*
 A : Tash bulaq néme déydu?
 C : *Hēijiāshān?*
 B : *Shénme Tōgidang shénme Aq qowaq shénmeyisi uyghurche shuōle qiling gepingizni bù míngbái men.*
 A : Neche sözlidingizghu? Men uyghurche sözlidingizghu?
 A : Tamam, men sarang qaldim. Ma qarang, ma qarang AAawu *Ximigo* Bulaq tagh deymiz, *Nienzigone* Xumdanliq deymiz chüshendingizma?
 B : (*surprise et intéressée*) Oooh
 C : awu *Bājiāhù* Sekkiz pütün, *Dōngbājiāhù* Séghiz dong, *Wùjiàjú* Otun tosaq ? Otun tosaq deymiz.
 B : Ooh *Jiǔjiāwān fānle* qip béqing.
 M : Eh?
 B : *Jiǔjiāwānni fānyì* qilip béqing deymen.
 C : Deydu?
 A : Ah (*il hoche la tête*)
 C : Néme deydingiz?
 B : *Jiǔjiāwān sayisi ? Jūjiāwēn.*
 C : Eh mundaq *sayisi* démekchima?
 B : Ah!
 C : Eh! *Jiǔjiāwān* Shaptulluq, eh Shaptulluq.
 B : *Shānxī xiàngzi?* *Fānle* qilip béqing.

²⁸⁴ Réalisation orale de *olturimen* 'je m'assieds'.

C : Bulaq béshi bulaq béshi eh a mal bazerini *masihanzi* deymiz shu, shundaq deymiz.

B : Ohh rastmu *yöuyisi*.

A : *Yöou ! (en ironisant sur le fait que la jeune fille a compris et elle l'affirme en commutant de code)*

A : Oh qu'est ce que ça veut dire ? *(en imitant la fille)* Moi, ici.

B : Eh.

A : Dans cet endroit.

B : Eh.

A : Je m'assieds.

B : Eh.

A : Ma maison est à *Aq qowuq*.

B : *Aq qowuq ? (elle essaie de répéter Aq qowuq, mais elle n'arrive pas à le reproduire car elle ne le connaît pas)*

A : Eh.

B : *Aq qowuq* ça veut dire quoi ?

A : Même si je l'écris vous ne comprendrez rien. *Aq qowuq* c'est comme ça, là-bas il y a *Tögidang*, de ce côté *Üch tash*, de ce côté *Tashbulaq*, de ce côté *Mal baziri*, et après vers la fin de *Bulaq béshi* nous appelons [cet endroit] *Aq qowuq*. Avez-vous compris?

B : *(fait signe qu'elle n'a pas compris)*

A : Oh ma pauvre *(très déçu et désolé)* Hey mon fils ! *(il s'adresse à son fils)*

C : Hey !

A : Viens ici.

C : Bonjour papa, bonjour *(il s'adresse à la fille)*.

A : Mon cher fils, je ne comprends rien, tu lui fais comprendre ce que je dis. T'as étudié à l'école chinoise n'est-ce pas?

C : Eh oui.

A : Tu parles les deux langues couramment n'est pas?

C : Eh oui

A : Elle comprend pas cher fils, *Aq qowuq* ça se dit comment?

C : *Nán mén.*

A : *Üch tash* ça se dit comment?

C : *Sāntúnběi.*

A : *Tash bulaq* ça se dit comment?

C : *Hēijiǎshān.*

B : C'est quoi *Tögidang*, c'est quoi *Aq qowuq*, s'il vous plaît parlez ouïghour, je comprends pas moi! Tu parles quoi?

C : Je ne parle pas ouïghour? *(un peu perdu)*

A : D'accord, je deviens fou. Regarde ici, regarde ici, là-bas, *Ximigo* on dit *Bulaqtagh*, *Nienzigo* on dit *Xumdanliq*, vous avez compris?

B : (surprise et intéressée) Oooh

C : Celui là *Bājiāhù*, *Sekkiz pütün*, *Dōngbājiāhù Séghiz döng*, *Wùjiàjú Otunkoza*? Oui, on dit *Otunkoza*.

B : Ahh, *Jiǔjiāwān* on traduit comment?

C : Quoi?

B : J'ai dit *Jiǔjiāwān* on traduit comment?

C : Elle a dit quoi?

A : Ah (*il hoche la tête*)
 C : Vous avez dit quoi?
 B : *Jiǔjiāwēn* ça veut dire quoi? *Jiǔjiāwēn*.
 C : Ahh vous voulez dire « ça veut dire quoi »?
 B : Eh oui!
 C : *Jūjiāwēn* ça veut dire *Shaptulluq*, eh oui *Shaptulluq*.
 B : *Shānxī xiàngzi*? Vous pouvez le traduire?
 C : *Bulaq béshi*, *Bulaq béshi*, eh *Mal baziri* on dit *Masihangzi*, oui on dit comme ça.
 B : Ahh c'est vrai, c'est logique.
 C : Ehh oui que c'est vrai, c'est logique (*en ironisant sur le fait que la jeune fille a compris et elle l'affirme en commutant de code*).

(6)

B : Ahh *wǒ cái zhīdào le bu* geplerni.
 A : U sey deydu !? Sey emes köktak! Köktak deymiz, ma beyseyni yéswilek deymiz, *qíncài*ni kerepshi deymiz, *xiāngcài* yümghaqsüt deymiz, cheyze pedigen deymiz, eh yanyune berenge, *huǒchái*ni serenge, momini hornan, bolkini ponan deymiz.
 B : (*il fait une expression découragée car elle ne comprend toujours pas*)
 C : (*il secoue la tête avec une air affligée*) Békar.

B : Ah, je viens de comprendre ce mot!
 A : Vous avez dit *sey* ! ? Ça se dit pas *sey*, ça se dit *köktak*! *Beysey* on dit *yéswilek*, *qíncài* on dit *kerepshi*, *xiāngcài* on dit *yumghaqsüt*, *cheyze* on dit *pedigen*, eh, *yangyu* on dit *berengge*, *huǒchái* on dit *serenge*, *moma* on dit *hornan*, *bolka* on dit *ponan*.
 B : (*elle fait une expression découragée car elle ne comprend toujours pas*)
 C : (*il secoue la tête avec d'un air affligé*) Ça sert à rien.

(7)

A : Menmu gepingiz qalsingiz qolaqimni mundaq mundaq mundaq (*il fait le geste de fermer et ouvrir les oreilles*), uh towa! Ma xenzuche mektep oqughanlarni *mínkǎohàn*, ma uyghurche oqughanlarni öziwan dep anglighantim, siz mundaq arilashturup sözleydikensiz shunga qarghanda siz buzuwan ikensiz.

A : Votre voix arrive à mes oreilles par intermittence, comme ça comme ça comme ça (*il fait le geste de fermer et ouvrir les oreilles*), mon Dieu ! J'ai entendu que les *mínkǎohàn* sont ceux qui ont fait l'école chinoise, après il y a ceux qui ont étudié en ouïghour, ce sont des 'voix originales' (*öziwan*), vous parlez en mélangeant donc on dirait que vous êtes une 'voix cassée' (*buzuwan*).

(8)

C : Eh eh, *nǐ hǎo lǐngdǎo* ehm *wǒ bìyè yǐjīng yī nián le*, *wǒ xūyào yīfèn gōngzuò*.

Nǐmen zhèr yǒu méiyǒu gōngzuò xièxiè, eh (il s'adresse à son père) uqti ne uqti.

B : Hey gepingizni azraq *shuō* le qilimen *yǒuxiē de gepinigiz shízài tīngbùdǒng*

C : (étonné) Ehhh ???

C : Eh oui, bonjour directrice, ehm, j'ai obtenu mon diplôme il y a déjà un an, j'aurais besoin d'un travail. Avez-vous un travail ici ? Merci. Eh, (il s'adresse à son père) elle a compris, elle a compris.

B : Hey, parlez un peu plus lentement ! Il y a de mots que j'ai pas compris !

C : (étonné) Ehhh ???

(9)

A : Ma qarang ma til öginish yaxshi ish, til dégen bayliq, ma xenzu tili bizning dölet tilimiz, uyghur tili bizning ana tilimiz, her ikkisini puxta rawan yaxshi dése, xizmitimizge turmushimizgha, ishlepchiqirishimizgha, élip sétishimizgha öz ara mundaq soda alaqimizghe paydiliq. Sizge oxshash *záhuìtāng*dek ya sözlise héchkim chüshenmise buning néme paydisi?

A : Regarde, étudier les langues est une bonne chose, les langues sont une ressource, le chinois est la langue de notre pays, le ouïghour est notre langue maternelle, savoir bien parler les deux c'est bien pour notre travail, pour notre vie, pour la production, pour faire des affaires entre nous. Votre façon de parler ressemble à une *zahuitang*, si personne ne comprend, ça sert à quoi?

(10)

A : *Bù zale ! Bù zade yìsi !* Ma derhal *huíjiā*, öyge qilip xenzutilimu uyghurtilimu pütün öginip deyisi chüshendingizmu özining tilini ontup qalma *deyisi* !!

A : Arrêtez vos 'quoi?' ! Pas de 'ça veut dire quoi' ! Rentrez chez vous tout de suite, ça veut dire étudiez complètement le chinois et le ouïghour, vous avez compris? Ça veut dire n'oubliez pas votre langue!!

(11)

A: Balam mushu essalamaleykum dégen gepning erebchsi bir dep baqe.

C: Essalamaleykum.

A: Eh ...essalamaleykum erebchisini dep bere.
 C: Essalamaleykum.
 A: Waleykumsalam mushu essalamaleykum dégen gepning uninggha erebchisi terjime qilip ber dédim.
 C: Essalamaleykum.
 A: Ademni chandurmay mawu essalamaleykum dégen gepning erebchisini terjime qilip ber déwatimen.
 C: Eh essalaaamaleykum.
 A: ESSALAMALEYKUM TERJIME qilip ber dédim!
 C: Essalamaleykum didimghu essalamalaykum.
 A: (*il pleure*)
 C: (*il s'énerve*) Essalamalaykum essalamalaykum ESSALAMALEYKUM!
 Essalamalaykum déywatimen essalamalaykum désem eh dadam hoshidin kétemdu néme.
 A: (*il s'évanouit presque, il pleure et il met la main sur son cœur comme s'il était en train d'avoir un infarctus*) Shuning erebchisini dep ber dédim.
 C: Mushu uyghurche essalamaleykum bilen erebche essalamaleykum erebche essalamaleykum bilen uyghurche essalamaleykum oxshash, ménisi oxshash, qilishimi kélishimu oxshash, özgermeydu oxshash!
 A: Oxshashma?
 C: Oxshash.
 A: Xudagha shükri (*il s'adresse à la fille*) essalamaleykum dégen essalamaleykum dégen gep. Men mawu gepni bilidikenmen !

A: Mon fils dis-moi comment on dit *essalamaleykum* en arabe ?
 C: *Essalamaleykum*.
 A: Oui, d'accord, *essalamaleykum* ça se dit comment en arabe?
 C: *Essalamaleykum*.
 A: Oui, *waleykum salam*. Je dis dis-moi la traduction de ce mot *essalamaleykum*
 C: Eh *essalamaleykum*!
 A : Tu ne fais qu'embarrasser les gens. Je suis en train de te dire de me donner la traduction de *essalamaleykum*. J'AI DIT DONNE-MOI LA TRADUCTION DE ESSALAMALEYKUM!
 C: *Essalamaleykum* on dit *Essalamaleykum*!
 A: (*il pleure*)
 C: (*il s'enerve*) *Essalamalaykum essalamalaykum ESSALAMALEYKUM*. Je suis en train de dire *essalamaleykum*, eh papa, qu'est ce qui se passe ? Tu perds conscience ?
 A : (*il s'évanouit presque, il pleure et il met la main sur son cœur comme s'il était en train d'avoir un infarctus*) Dis-le moi en arabe.
 C : *Essalamaleykum* en ouïghour est *essalamaleykum* en arabe, ils sont pareils, la signification est la même, la source est la même, ils ne changent pas !
 A : Ils sont pareils ?
 C : Oui.
 A : Ah oui, grâce à Dieu ! (*il s'adresse à la fille*) *Essalamaleykum* ça se dit *essalamaleykum*. J'avais l'impression de connaître ce mot.

(12)

A : Rosche essalamaleykum néme déseng meyli.
C : (*il parle en russe*) Öktebir traktor zawut.
A : Eh mushning erebche, mushning ruschisini.
C : Mushu rusche.
A : (*en s'adressant aussi à la fille*) Eh mawu oktebir traktor zawut dégendek essalamalekum dégen gep ruschide.
C : Yaq yaq undaq emes bu uyghurche öktebir traktor zawut digen rusche öktebir traktor zawut deydu rusche öktebir traktor zawut digen uyghur öktebir traktor zawut her ikkisi öktebir traktor zawut deydu.
M : Way boldi qilighine traktoringni. Essalamaleykum chüshenmigen chündürüp bolmaywatsam, buningha mundaq bir chüshengendek gepni qilghine.

A : Peu importe, comme tu dis *essalamaleykum* en russe ?
C : (*il parle en russe*) Öktebir traktor zawut
A : Eh oui, ça c'est de l'arabe, dis-le en russe.
C : C'est du russe.
A : Eh oui, *öktebir traktor zawut* est *essalamaleykum* en russe (*en s'adressant aussi à la fille*)
C : Non, non, c'est pas comme ça, je dis en ouïghour *öktebir traktor zawut* est *öktebir traktor zawut* en russe. Dans les deux langues on dit *öktebir traktor zawut*.
A : Aah d'accord ! Débarrasse-toi de ton tracteur. Si expliquer *essalamaleykum* ne marche pas, dis quelque chose qu'elle peut comprendre.

(13)

A: Nede qoyghan ?
C: Tünügün sizge berghenghu !
A: Manga berghenmu?
C: Eh nusxilaymen dep achiqip ketkenghu.
A: Eh *füyin* qilimen dep achiqip ketken.
C : Eh nusxilaymen dep.
A : Ma qéni men etigende mushu yaqqa mangghanda qérighanda qallidin kétidiken / *bīngxiāng*ning yérdiki jozida barghu shuning yerge chapamni élip qoyap *shenpenjini* yanchuqumgha sélip qoyaptimen/ Eh anang *xīyījī* buzulup qaptu, *gānxīxana* chiqimen déwatatti. Ashege chüshüp qalmighandu gacchide bar. Uni yüyüwétmisun, *gānxī* qéliwetmisun.
C : Diplomchu?
C : *Biyèzhèngma* ?
A: Uni *diànshìning yáokòngni* qoyghan *chōutìning* astigha sap qoyghan, eh anang axsham *chōngdiànqìrim* buzulup qaptu dep *chōngdiàn* qilalimidim déwatatti.
C : *Xīnxī fāle* qip baqamduq?
A : Yaq! Téléfoni *tíngjī* uning!
A : Balam mundaq qil, awwal sen öyge qarap baq, öyde bolmay qalsa, *gānxīxanigha* qara
C : Nédike?

A : *Gānxī*xanachu, bizning *xiǎoqūning* aldidiki *gāocéngning* ikkinchi *dānyuánde* *gānxī*xani bar ashu yerge barsang. *Qiánbāoningda* pul barmu?

C : Bar bar.

A : Undaq *chūzūdin* birni tosap *dǎdi* qilip bérip kel! *Dǒng ma* megile

Ah bu shuyerde qiliwatqan gepni chūshendurghu.

C : Eh ah ah chūshendim.

A : Eh mana mushta asan gep sozlisem hemme adem chūshendughu?

C : *Dànshì nǐ shuō de yě bùshì chúnchúnde wéiwú'ěryǔ.*

A: Néme dése?

C : *Nǐ shuōde de yě bùshì chúnchúnde wéiwú'ěryǔ.*

A : (*il s'adresse à la fille*) Chūshendingizmu?

C : Sizning déwatingiz sap uyghur tili emes didim men.

A : Néme dése?

C : Sap uyghur tili emes sözlidikensiz?

A: Méning sözlidim sap uyghurtili emes méning sözligen sap uyghurtili emes deydigha?

A: Il est où?

C : Eh je te l'ai donné hier !

A: Tu me l'as donné?

C : Tu l'as pris.

A : Oui, je l'ai pris pour le photocopier. Oui mais voilà, en marchant de ce côté-là... je commence à devenir vieux, à côté du frigo il y a une table, j'avais mis là-bas mon manteau, j'ai mis la carte d'identité dans ma poche. Eh ta maman a dit « la machine à laver est cassée, je vais au nettoyage à sec », elle a dit. Elle l'a laissé là-bas, va immédiatement, ne la laisse pas la laver, ne la laisse pas la sécher.

C : Et le diplôme (il utilise le mot ouïghour *diplom*) ?

A: Le diplôme (il utilise le mot chinois *shenpenji*) ? En posant la télécommande de la télé, je l'ai mis sur le tiroir, eh, « le chargeur s'est cassé hier, je peux pas le recharger » a dit ta maman.

C : Tu ne peux pas lui envoyer un texto ?

A : Non! Son téléphone est éteint / mon fils, avant tu vas à la maison donner un coup d'œil, s'il est pas à la maison, va regarder au nettoyage à sec.

C : Où ça?

A : Au nettoyage à sec, le nettoyage à sec à l'entrée du deuxième bâtiment en face de notre quartier, vas-y là bas. As-tu de l'argent ?

C : Oui, oui.

A : Alors arrête un taxi, va prendre un taxi ! Tu as compris ? Va là-bas ! Ah ! Tu as compris d'aller là bas.

C : Oui, oui, j'ai compris.

A : Alors comme ça, je parle simplement tout le monde me comprend, n'est-ce pas ?

C : Mais toi tu parle pas pur ouïghour.

A: Tu as dis quoi?

C: Ce que tu as dit n'est pas pur ouïghour non plus.

A: (*il s'adresse à la fille*) Avez-vous compris ?

B: (*elle fait signe qu'elle ne comprend pas*)

C : Ce que tu as dit n'est pas pur ouïghour.

A : Quoi (*énervé et surpris*)?! Mon parler n'était pas pur ouïghour ? Tu as dis que je ne parle pas pur ouïghour ?!

Giulia CABRAS

COMMUTATION DE CODE ENTRE LE OUÏGHOUR ET LE CHINOIS : UNE ETUDE DE CAS SUR LA COMMUNAUTE LINGUISTIQUE OUÏGHOURE DE ÜRÜMCHI

Cette thèse s'inscrit dans le domaine de la sociolinguistique et de l'anthropologie linguistique. De nature descriptive et qualitative, elle porte sur la commutation de code entre les langues ouïghoure et chinoise. L'étude se base sur un corpus composé de données ethnographiques, linguistiques et conversationnelles, recueillies entre 2012 et 2013 dans la ville de Ürümchi, capitale de la Région Autonome du Xinjiang, à travers des observations de terrain et d'enregistrements de conversations spontanées.

L'analyse porte sur les caractéristiques structurelles de la commutation de code, sur ses aspects pragmatiques et socio-culturels ainsi que sur la valeur idéologique de cette pratique linguistique. La nature complexe du phénomène et le contexte historique et politique de la région du Xinjiang nous ont conduite à insérer les phénomènes de commutation de code dans une dimension interdisciplinaire. Par conséquent, l'étude prend en compte différents facteurs, micro- et macro-, de nature politique et sociale : les politiques linguistiques menées par le gouvernement chinois, la relation diglossique entre le ouïghour et le chinois, les caractéristiques urbaines de la ville de Ürümchi et les relations ethniques entre Ouïghours et Chinois Han.

L'étude a donc pour objectif la présentation de la commutation de code ouïghour-chinois en tant que pratique langagière complexe, dans laquelle entrent en jeu les traits structurels des deux langues, les besoins interactionnels, les changements culturels et sociaux, ainsi que les dynamiques identitaires.

Mot clés : ouïghour (langue), chinois (langue), communauté ouïghoure, Xinjiang, commutation de code (linguistique), stratégies du discours, sociolinguistique, anthropologie linguistique, idéologie linguistique, contact des langues.

This thesis is related to the field of sociolinguistics and linguistic anthropology. Its nature is descriptive and qualitative and deals with code switching between Uyghur and Chinese. The study is based on a corpus made of ethnographic, linguistic and conversational data, gathered in the city of Ürümchi, capital of the Xinjiang Uyghur Autonomous Region, in 2012 and 2013 through field observations and recording of spontaneous conversation.

The analyses focus on the structural characteristics of code switching, on its pragmatic and sociocultural aspects, as well as on the ideological value of this language practice. Because of the complex nature of the phenomenon as well as the historical and political context of Xinjiang region, this study inserts Uyghur-Chinese code switching in an interdisciplinary dimension. Therefore, it takes into account different factors, micro- and macro- of political and social nature, within them the language policies brought by the government, the diglossic relations between Uyghur and Chinese, Ürümchi urban characteristics and the ethnic relationships between Uyghurs and Han Chinese.

The study aims at presenting Uyghur-Chinese code switching as a complex language practice in which structural features, cultural and social changes, as well as identity construction dynamics come into play.

Key words: Uyghur language, Chinese language, Uyghurs, code switching, discourse strategies in code switching, Xinjiang, sociolinguistics, linguistic anthropology, language ideology, languages in contact.

